



PEPPER WINTERS

MONSTERS IN THE DARK

1 – LARMES AMÈRES

UNE DARK ROMANCE
POUR PUBLIC AVERTI


ROMANTICA

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Prologue](#)
- [1. Sansonnet](#)
- [2. Geai bleu](#)
- [3. Rouge-gorge](#)
- [4. Colombe](#)
- [5. Bergeronnette](#)
- [6. Hibou](#)
- [7. Rossignol](#)
- [8. Moineau](#)
- [9. Merle](#)
- [10. Hirondelle](#)
- [11. Alouette](#)
- [12. Roitelet](#)
- [13. Pinson](#)
- [14. Colibri](#)
- [15. Héron](#)
- [16. Pigeon](#)
- [17. Caille](#)
- [18. Cygne](#)
- [19. Chardonneret](#)
- [20. Sterne](#)
- [21. Faisan](#)
- [22. Lorient](#)
- [23. Pivert](#)
- [24. Martin-pêcheur](#)
- [Épilogue. Q Mercer](#)
- [Remerciements](#)
- [Chansons recommandées pendant la lecture de Larmes amères](#)
- [Biographie](#)

- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)

Pepper Winters

Larmes amères

MONSTERS IN THE DARK – 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Joëlle Touati

Milady Romantica

*Ce livre est dédié à tous les blogueurs,
amis Facebook, bêta-lecteurs, critiques et autres gens formidables croisés
sur Internet.
C'est à vous que je dois le succès de Larmes amères.
Du fond du cœur, merci !*

PROLOGUE

Quatre petits mots.

Si l'on me demandait quelle est ma plus grande peur, mon pire cauchemar, je répondrais par quatre petits mots.

Comment ma vie avait-elle pu basculer dans un tel enfer ?

Comment mon amour pour Brax avait-il pu se dégrader à ce point ?

La cagoule noire sentait le rance et m'empêchait de respirer autant que de réfléchir posément. La corde qui me ligotait me sciait les poignets.

Du bruit.

La porte de l'avion s'ouvrit. Des pas approchèrent. Sous la cagoule, des images d'horreur m'assaillirent. Allait-on me violer ? Me mutiler ? Reverrais-je jamais Brax ?

Des voix masculines. On me tira par le bras pour me forcer à me lever. Je tentai de hurler et de me débattre.

Coup de poing dans le ventre.

Des larmes roulèrent sur mes joues. Les premières. Hélas, mon nouvel avenir m'en réserverait d'autres.

Le sort m'avait livrée aux monstres de Hadès.

— Elle !

Mon estomac se noua, menaçant de se révolter. *Oh, mon Dieu...*

Quatre petits mots :

J'ai été vendue.

Chapitre premier

SANSONNET

— Où m’emmènes-tu, Brax ?

Avec son sourire en coin, le garçon que je fréquentais depuis deux ans me prit ma valise des mains. Tout excitée, j’entrai avec lui dans l’aéroport.

La semaine précédente, Brax m’avait fait une surprise : un dîner romantique au cours duquel il m’avait offert une enveloppe. Je lui avais sauté au cou en découvrant deux billets d’avion pour une destination cachée d’un trait de marqueur noir.

Mon parfait petit ami, l’adorable Brax Clifflingstone, m’emmenait dans un pays exotique. Nous allions nous amuser, faire l’amour, ce dont j’avais cruellement besoin.

Brax n’avait jamais su garder un secret. Il était très mauvais menteur. Ses yeux bleus le trahissaient et ses oreilles s’empourpraient. Pourtant, il avait réussi à préserver le mystère autour de ce voyage.

Comme toute jeune femme de vingt ans normalement constituée, j’avais fouillé notre appartement de fond en comble : le tiroir à chaussettes, la housse de la PlayStation, toutes les cachettes où il aurait pu ranger les vraies réservations. En vain.

Dans le hall des départs de l’aéroport de Melbourne, aux côtés d’un mec fou de joie, les nerfs en pelote, je souriais béatement.

— Je ne te le dirai pas. Tu l’apprendras peut-être par l’hôtesse, à l’enregistrement, mais si ça ne tenait qu’à moi, je te laisserais mariner jusqu’à l’hôtel, déclara Brax en posant la valise et en m’attirant contre lui. En vérité, si je le pouvais, ajouta-t-il, je te banderais les yeux.

Je m’imaginai un foulard sur les yeux, à la merci de Brax me prenant sauvagement, et mon bas-ventre se contracta.

Arrête, Tess. Tu ne devais plus avoir ce genre de fantasmes, tu as déjà oublié ?

Ignorant ma petite voix intérieure, je réprimai un frisson lorsque les doigts de Brax effleurèrent ma peau, me sentant presque nue malgré mon top à sequins.

— Tu peux, si tu veux, dis-je, les paupières lourdes de désir. Tu pourrais m'attacher...

Au lieu de m'embrasser pour me remercier de lui offrir la chance de me dominer, Brax déglutit, mal à l'aise, en me regardant comme si je lui avais suggéré de me flageller avec une truite morte.

— Tess, que t'arrive-t-il ? C'est la troisième fois que tu me parles de bondage...

Des picotements entre les cuisses, j'essayai l'affront en baissant les yeux et laissai Brax me remettre à ma place, dans la case portant l'étiquette de la parfaite petite copine, innocente, prête à tout pour son chéri, mais uniquement dans le noir et allongée sur le dos.

Je rêvais d'une nouvelle étiquette, celle de la fille qui ne demandait qu'à être attachée, fessée, prise dans toutes les positions, et non pas traitée comme une précieuse pièce de musée.

Brax paraissait toutefois si contrarié que je me détestai. *Ces fantasmes doivent cesser.*

Pour la troisième fois, je me répétais que la merveilleuse relation que je partageais avec cet homme était plus importante que les jeux érotiques.

— Ça fait tellement longtemps... Presque un mois et demi..., marmonnai-je.

Je me rappelais la date exacte de nos derniers ébats, sans plaisir, dans la position du missionnaire. Brax travaillait beaucoup, j'étais à fond dans mes études et, peu à peu, le quotidien avait pris le dessus sur notre vie sexuelle.

— Ce n'est pas le moment, rétorqua Brax en regardant nerveusement autour de lui. On en discutera plus tard, d'accord ? Je t'aime, ma puce. Quand on sera moins débordés, on passera plus de temps tous les deux.

Et il m'embrassa sur la joue.

— Tu me feras l'amour pendant ces vacances ?

Avec un sourire réjoui, il me serra dans ses bras.

— Bien sûr, tous les soirs, promis.

Je lui rendis son sourire, en m'efforçant de surmonter mes angoisses. Brax et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde dans la chambre à coucher, et j'espérais de tout mon cœur que cela ne mènerait pas à la rupture.

La douceur et les bisous dans le cou n'étaient pas mon truc. J'avais des envies que je n'osais pas formuler. Des idées perverses m'enflammaient le sang et me

faisaient mouiller.

Entre les bras de Brax, dans un lieu public, un sourire sexy lui étirant les lèvres et ses mains sur ma taille, je tremblais de désir. Ce voyage tombait à pic, nous en avions terriblement besoin.

De ses lèvres, il caressa ma bouche, sans la langue, et je dus serrer les cuisses afin de calmer les vibrations menaçant de me submerger. *Suis-je détraquée ?* Ces pulsions n'étaient sûrement pas normales. Peut-être existait-il un traitement pour les inhiber.

Brax s'écarta de moi en souriant.

— Tu es superbe.

Mes yeux se posèrent sur sa bouche, ma respiration s'accéléra. Comment réagirait-il si je le plaquais contre le mur et lui massais l'entrejambe en public ? Puis je l'imaginai me poussant contre le mur, m'écartant les jambes de sa cuisse et me frottant à m'en faire mal, au travers de mes vêtements. Non, ces images m'excitaient trop.

— Tu n'es pas mal toi non plus, dis-je sur le ton de la plaisanterie, en tirillant son tee-shirt bleu ciel, assorti à ses yeux.

J'étais amoureuse de lui et, en même temps, il me laissait sur ma faim. Comment était-ce possible ?

Le quotidien prenait trop de place entre nous : mes cours à la fac m'accaparaient cinq jours par semaine, sans parler du travail à la maison, et le patron de Brax avait décroché un chantier en plein cœur de la ville.

Un mois succédant à l'autre, faire l'amour était passé au second plan, après les parties de *Call of Duty*, et mon option dessin d'architecture.

Mais notre vie de couple allait bientôt changer, en mieux, car j'avais l'intention de séduire mon homme. J'avais dans mes bagages quelques surprises coquines, pour lui montrer ce qui m'excitait. Je devais le faire. Afin de préserver ma santé mentale. Et de sauver notre relation.

Brax exerça une pression sur ma taille, puis il reprit les valises.

Si je voulais le séduire, pourquoi attendre ? Tirer des plans sur la comète ne servait à rien alors qu'il était là juste devant moi.

Posant mon sac à main à mes pieds, je saisis les revers de sa veste de toile beige et l'attirai à moi pour lui chuchoter à l'oreille :

— On fera l'amour dans l'avion ?

Puis je pressai ma bouche contre la sienne. Une lueur s'alluma dans son regard. Je me collai à lui. *Sens mon corps. Désire-moi.*

Il avait le goût du jus d'orange ; ses lèvres étaient chaudes, brûlantes. Je

cherchai sa langue, mais il me repoussa.

Quelqu'un applaudit et cria :

— Attaque-le, ma belle !

— Beau spectacle, me tança Brax. Tu as fini ? On peut aller s'enregistrer ?

Puis, sentant qu'il m'avait blessée – il percevait toujours mes états d'âme –, il me prit à nouveau dans ses bras.

— Pardon. Tu sais que je déteste les effusions en public. Attends que nous soyons derrière une porte fermée et je serai tout à toi.

— Tu as raison, excuse-moi. C'est juste que je suis tellement contente de partir en voyage...

Je baissai la tête et mes boucles blondes me cachèrent le visage. *Pourvu qu'il ne voie pas ma déception.* Brax disait que mes yeux lui évoquaient les plumes d'une blanche colombe volant dans le ciel bleu. Il savait être poète. Mais je ne voulais plus de poésie. Je voulais... J'ignorais ce que je voulais exactement.

— C'est normal que tu sois excitée, dit-il en riant, avec un mouvement de sourcils éloquent.

Et côte à côte, nous nous dirigeâmes vers la zone de check-in. La fille qui m'avait crié de l'attaquer m'adressa un clin d'œil et un pouce levé. Je lui répondis par un sourire, dissimulant ma vexation.

Dans la file d'attente, je regardai autour de moi la foule des voyageurs pressés. L'atmosphère des aéroports m'avait toujours fascinée, même si je ne voyageais pas beaucoup. Avant d'entrer à l'université, j'étais allée à Sydney suivre une formation en architecture et dessin. J'aimais imaginer des immeubles. À dix ans, j'étais partie une semaine à Bali avec mes parents et mon frère – des vacances pas très rigolotes, avec un frère de trente-cinq ans et des parents sans cesse à me rabrouer.

À ce souvenir, une vieille blessure se rouvrit. En m'installant avec Brax, dix-huit mois plus tôt, j'avais coupé les ponts avec ma famille. Mes parents avaient presque soixante-dix ans, et d'autres préoccupations qu'une fille arrivée vingt ans trop tard. Une lamentable erreur, comme ils prenaient un malin plaisir à me le rappeler.

Horriifiés par cette grossesse imprévue, ils avaient intenté un procès au médecin qui avait loupé la vasectomie de mon père.

Un vieil ennemi gouvernait ma vie : la peur de l'abandon. Ce désir désespéré de consolider un lien avec Brax découlait, je suppose, d'un besoin de me sentir aimée. Je ne me contentais pas d'être en couple. Ses mains sur moi, son corps en moi m'étaient indispensables. Cette faim ne me laissait aucun répit.

Je voulais que Brax me brutalise parce que j'avais besoin d'appartenir à quelqu'un.

Oh mon Dieu, suis-je complètement cinglée ?

Absorbée dans mes réflexions, je suivis Brax jusqu'au comptoir et le laissai hisser les valises sur la balance.

— Bonjour, vos billets et vos passeports, s'il vous plaît, nous demanda une jeune femme vêtue de l'élégant uniforme de la compagnie aérienne.

— Tu peux lui donner les billets, chérie ? Ils sont dans ma poche arrière, m'indiqua Brax, occupé à fixer des étiquettes à nos bagages.

De la poche de son baggy, je retirai une pochette en plastique. À vingt-trois ans, Brax s'habillait toujours comme un adolescent. Au passage, je lui pinçai les fesses. Il me fusilla du regard.

Avec un sourire forcé, je tendis les billets à l'hôtesse, sans même regarder la destination, trop triste de ne pas avoir le droit de peloter mon mec. *Suis-je trop portée sur le sexe ?* Mes craintes étaient sans doute fondées. Je souffrais peut-être d'un trouble neuropsychiatrique.

— Merci, me dit la fille aux paupières outrageusement maquillées et au chignon laqué.

Puis, en se mordillant la lèvre inférieure, elle vérifia nos passeports.

— Souhaitez-vous que vos bagages soient enregistrés jusqu'à Cancún ?

Cancún ! Mon cœur fit un bond. Brax avait fait un énorme travail sur lui. Jamais je ne l'aurais cru capable de partir aussi loin !

— Merci, mon amour ! m'écriai-je en lui embrassant la joue.

Son visage se radoucit et il me prit la main.

— Je t'en prie, ma chérie. Rien de tel pour célébrer notre avenir qu'un voyage dans un pays où l'amitié et la famille sont encore de vraies valeurs. (Il se pencha vers moi.) J'ai lu que les dimanches, les gens dansent dans la rue. Tout le monde communique dans la musique.

Je ne parvenais pas à détacher mon regard de ses yeux bleu glacier. Voilà pourquoi je l'aimais tant, même s'il ne me satisfaisait pas sexuellement. Nous souffrions des mêmes manques. Brax n'avait que moi. Fils unique, il avait perdu ses parents à l'âge de dix-sept ans, dans un accident de voiture.

Il avait hérité de quoi acheter l'appartement où nous habitons. Et de Blizzard, le husky de son père.

Le chien et moi n'étions pas en très bons termes mais Brax y était aussi attaché qu'à un vieil ours en peluche. Alors je le tolérais, et je rangeais mes sacs à main hors de portée de ses crocs.

— Tu es formidable !

Je lui attrapai le menton et lui plantai un baiser sur la bouche, sans me soucier de sa gêne. Le couple derrière nous n'arrêtait pas de se rouler des galoches. Un petit bisou ne risquait pas de les choquer. Derrière le comptoir, l'hôtesse poussa un soupir.

— C'est votre lune de miel ? Vous verrez, vous allez adorer Cancún ! J'y suis allée avec mon mari il y a quelques années. C'était torride ! La musique mexicaine est tellement sensuelle...

Je me vis danser autour de Brax dans mon nouveau bikini. Un changement de décor réveillerait peut-être nos ardeurs.

— Non, dis-je, de simples vacances.

Un sourire se peignit sur les traits de Brax et ses yeux pétillèrent. Avait-il l'intention de me demander en mariage ? J'accepterais, bien sûr. J'avais hâte de devenir madame Cliffingstone.

Brax m'aimait, il m'offrirait la sécurité. Moi aussi je l'aimais, à ma façon, et je savais que notre amour durerait.

En silence, l'hôtesse pianota sur son clavier et imprima nos cartes d'embarquement, puis, après avoir étiqueté nos valises, elle nous rendit nos passeports.

— Vous avez une correspondance à Los Angeles, avec quatre heures d'attente, mais vos bagages sont enregistrés jusqu'au Mexique. Vous embarquez à 11 h 30, dit-elle en entourant l'horaire et le numéro de la porte. Je vous souhaite un excellent voyage.

— Merci, répondit Brax, en ajustant la sacoche de son ordinateur sur son épaule.

Puis il me prit la main.

Il nous restait plus d'une heure à tuer, et je débordais d'idées quant à ce que nous aurions pu faire pour nous occuper, si seulement Brax avait été moins prude.

Nous partions au Mexique. Un pays différent et un lit différent nous attendaient. Je pouvais être patiente.

Tandis que Brax regardait les jeux de PlayStation dans la boutique détaxée, je pris une résolution : ce soir marquerait un nouveau départ. Adieu les frustrations, la passion enflammerait désormais notre relation. J'y veillerais.

Oui, à partir de ce soir, tout allait changer.

J'avais besoin de changement.

Chapitre 2

GEAI BLEU

Quelque part à des centaines de kilomètres au-dessus de la terre, je me réveillai dans l'atmosphère sèche de l'air recyclé et d'écœurants relents de barquettes réchauffées.

Brax m'effleura le front de ses lèvres.

— Ils servent le dîner, chérie.

Coincée sur mon siège dans une position inconfortable, je me redressai en grimaçant, les fesses en compote. Traverser le globe était horriblement long.

Une hôtesse poussait un chariot dans l'allée centrale et distribuait les plateaux avec un sourire figé.

— Qu'est-ce que tu vas prendre ? me demanda Brax en étouffant un bâillement.

Il devait se sentir exactement dans le même état que moi. Je rêvais d'une douche chaude, d'un bon lit, et de mon homme contre moi.

— Je ne sais pas. Quel est le menu ?

— Poulet basquaise ou sauté de bœuf ? proposa l'hôtesse en parvenant à notre rang.

— Poulet, s'il vous plaît, dis-je, bien qu'aucune des deux options ne me tentât vraiment.

Brax commanda du bœuf et nous mangeâmes en silence. Chaque fois que je pensais à notre arrivée à l'hôtel, un minifilm se projetait sur l'écran de mon esprit : j'embrassais Brax, je lui disais que je l'aimais. Il soulevait ma jupe et me prenait devant tout le monde, à la réception. *Ma libido a quitté le royaume de la normalité.*

Mon bas-ventre ne cessait de papillonner. La perspective d'enfin confesser mes véritables fantasmes me terrifiait et m'excitait à la fois.

Brax m'adressa un sourire, en mastiquant un morceau de brocoli.

— À quoi penses-tu, ma puce ? Tu as un drôle de regard.

Oh, à rien, mon cœur. Je t'imaginai juste en train de m'attacher les poignets et de me prendre sauvagement.

Il sauterait de l'avion. C'était moi qui ne me satisfaisais plus de notre relation. J'avais changé. Or le changement était négatif aux yeux de Brax.

Je baissai les yeux et mangeai une bouchée de poulet archisec.

— Je pensais que je t'aimais à la folie et que j'avais hâte d'être au lit avec toi.

Il était si beau dans la faible lumière de l'avion. Le contre-jour soulignait la finesse de ses traits, le bleu de ses yeux, la douceur de ses cheveux bruns, sa carrure de sportif, ses bras musclés. J'adorais la force qu'il dégageait. Il aurait pu me dominer si facilement. Hélas, il ne le faisait jamais. Il me traitait comme si j'étais de verre, une précieuse statuette en cristal exposée sur un piédestal, à l'abri de la poussière, toujours resplendissante, toujours parfaite.

Il pressa son front contre le mien.

— Moi aussi, je t'aime. Je suis content de partir avec toi. J'ai un cadeau, ajouta-t-il en repoussant son plateau sur la minuscule tablette et en se contorsionnant afin de glisser une main dans sa poche.

La surprise me priva de voix.

— Tiens, ce sera un souvenir de notre voyage, dit-il en déposant un écrin de velours noir sur mes genoux. Ça fait deux ans qu'on est ensemble, Tess, poursuivit-il en se massant la nuque, et je t'aime à la folie, mais chaque jour, j'ai de plus en plus peur de te perdre.

Les démons du passé resurgissaient. Je me penchai vers lui et l'embrassai tendrement. Il me faisait de la peine. Se remettrait-il un jour de son deuil ? Les médecins affirmaient que ses terreurs nocturnes finiraient par cesser, mais il y avait déjà six ans qu'il avait perdu ses parents et il ne parvenait toujours pas à dormir sans somnifères.

— Tu ne me perdras jamais, Brax. Jamais, je te le promets.

Je l'embrassai à nouveau et sa bouche s'entrouvrit sous la mienne. Quand il me lécha la lèvre inférieure, une gerbe d'étincelles jaillit en moi. Avec un gémissement, j'imprimai davantage d'intensité à notre baiser.

Brax s'écarta, gêné, et jeta un regard inquiet autour de lui, comme s'il redoutait une réprimande de la part des hôtes.

— Je peux l'ouvrir tout de suite ?

Son visage s'empourpra.

— Quoi ?

Pour ma plus grande satisfaction féminine, je constatai que je lui avais fait tourner la tête au point qu'il avait oublié.

— Le cadeau. Je peux l'ouvrir maintenant ou bien j'attends qu'on soit à l'hôtel ?

Audacieusement, j'ajoutai en chuchotant :

— Parce que moi aussi, j'ai un cadeau pour toi, mais tu devras patienter jusqu'à notre arrivée.

Le ton rauque de ma voix lui fit frémir les narines.

— Tu... Tu peux l'ouvrir maintenant.

Je pris la boîte entre mes mains, plus heureuse que je ne l'avais été depuis longtemps. Je l'avais émoustillé. Il y avait de l'espoir.

Je soulevai le couvercle, et mon cœur se gonfla.

— Brax, il est... magnifique !

— Il te plaît ? demanda-t-il, sur un ton enfantin, en retirant le bracelet de son écrin de velours.

— J'adore !

Je posai la boîte sur mes genoux et tendis le poignet, incapable de détacher le regard du bijou d'argent. Il symbolisait notre amour : deux cœurs entrelacés, un diamant scintillant au centre de chacun.

En crochétant le fermoir, Brax effleura le dessous de mon poignet. Je réprimai un frisson.

— Tess... Je...

La tension sexuelle fusa entre nous. Elle m'était douloureuse. Je brûlais de sentir Brax en moi. Une flamme couvait dans nos regards ; Brax contracta les mâchoires.

Il baissa les yeux, rompant le charme.

Comme si de rien n'était, je posai la tête sur son épaule et contemplai mon nouveau bracelet.

— Je ne l'enlèverai jamais.

Avec un soupir, Brax m'attira plus près de lui et m'embrassa le sommet du crâne.

— D'accord. Il sera à toi pour toujours et à jamais. Comme moi.

Je pris une profonde inspiration, me gorgeant du parfum de pomme du gel douche que nous partagions. Cesserait-il un jour de me faire à la fois du mal et du bien ?

— Pour toujours, dis-je dans un murmure, les yeux fermés.

Ce furent les rebonds sur la piste d'atterrissage qui me réveillèrent, cette fois. Nous débarquâmes encore à moitié endormis. L'aéroport grouillait de monde, même à 1 heure du matin, et nous suivîmes le flot des passagers jusqu'au contrôle d'immigration puis au tapis de livraison des bagages.

Les yeux me piquaient et j'avais l'esprit embrumé, si bien qu'à l'extérieur, je laissai Brax partir seul à la recherche du véhicule censé nous conduire à l'hôtel.

— Tu m'attends ici ? Je vais aller me renseigner au bureau d'information. Normalement, une navette doit nous attendre.

Il posa les valises et je pris sa sacoche d'ordinateur, que je bloquai entre mes pieds. Puis je m'assis sur l'une des valises.

— Pas de problème. Je garde les bagages.

Il me caressa la joue.

— Je reviens tout de suite.

En souriant, je retins sa main.

— Je me languis déjà de toi.

Avec un clin d'œil, il s'éloigna, et j'admirai ses jolies fesses dans son jean baggy. Juste une fois, j'aurais aimé le voir en costume, ou tout au moins en pantalon slim. Malgré mes compliments, Brax était bourré de complexes. Il ne remarquait pas le regard des femmes. Moi si. Chaque fois, j'avais envie de sortir les griffes.

Dix minutes s'écoulèrent. Assise dans la petite oasis créée par nos bagages, je commençais à m'impatienter. Il y avait du brouhaha, un va-et-vient incessant, l'air était lourd et moite. Nous avons l'habitude de la chaleur, en Australie, mais de la chaleur sèche. Ici, l'humidité imprégnait mes vêtements et mes cheveux commençaient déjà à friser.

— Excusez-moi, *señorita*...

Je me retournai. Un Mexicain, plutôt bel homme, ôta sa casquette et me salua. Ses yeux de braise éveillèrent un léger frisson. Je me levai et cherchai Brax du regard. Où était-il passé ?

— Oui ?

— Vous êtes seule ? Je suis chauffeur de taxi. À votre service...

Son sourire révéla des dents tachées et de petites rides amicales au coin de ses yeux. Je me détendis. Il n'avait pas l'air menaçant.

— Je vous remercie, je suis avec mon compagnon.

— Tess, ça va ?

Brax surgit telle une apparition, scrutant mon interlocuteur d'un air méfiant. Celui-ci recula et remit sa casquette.

— Je voulais juste m’assurer que cette jolie jeune fille n’ait pas d’ennuis. Cancún n’est pas une ville sûre pour une femme seule.

Brax bomba le torse et m’enlaça les épaules.

— Elle est avec moi, elle ne risque rien. J’ai trouvé la navette, chérie, ajouta-t-il à mon intention, dédaignant le chauffeur de taxi. On y va ?

J’acquiesçai de la tête. L’homme avait disparu, happé par la foule. Je me mordis la lèvre inférieure. Le Mexique était-il aussi dangereux qu’on le disait ? J’avais entendu toutes sortes de récits de voyage, autant d’histoires d’horreur que de souvenirs féériques. Dans tous les cas, je ne me séparerais plus de Brax. Je n’étais pas idiote au point de croire que j’étais intouchable.

En tirant nos valises derrière nous, nous gagnâmes le minibus et, pendant trois quarts d’heure, nous fûmes secoués et ballottés sur des routes mal entretenues. Les gens conduisaient comme des dingues, frôlant l’accident à chaque instant, et j’eus la gorge nouée tout le long du trajet. Piétons, cyclistes et deux-roues zigzaguaient d’une voie à l’autre ; la circulation m’évoquait un gigantesque organisme vivant, et il n’était que 2 heures du matin. Je n’osais pas imaginer ce que ce serait en plein jour...

Il y avait du monde et de la musique dans tous les bars devant lesquels nous passions. Du coup, j’avais de moins en moins sommeil. J’avais envie de danser la salsa avec Brax, de me frotter contre lui, de boire des cocktails et de m’amuser.

D’emblée, j’étais conquise par le Mexique.

Toute ma vie, j’avais été persuadée que j’étais timide, mal aimée, jusqu’au jour où je m’étais révélée en danseuse sensuelle, pleine de sombres désirs. Ce voyage me permettrait de découvrir qui j’étais réellement, de me trouver. De cesser d’être une fille sans personnalité se coulant dans l’image à laquelle on voulait qu’elle corresponde. J’allais grandir. M’affirmer.

Mon estomac se contracta. Et si celle que j’étais vraiment n’était pas digne de Brax ?

Le minibus se gara devant un immense complexe hôtelier. L’enseigne représentait un sombrero et des fruits tropicaux géants. Une fontaine projetait des jets si haut qu’ils atteignaient presque les toits, au troisième étage.

Un groom prit nos bagages et Brax procéda aux formalités d’usage, à la réception. J’étais émerveillée. L’hôtel était une jungle vivante : palmiers et plantes tropicales poussaient partout.

Je vibraï d’impatience. Peu importait que nous n’ayons pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures. J’avais envie de marcher au bord de la mer. Le bruit des

vagues, tout près, me donnait envie de me baigner nue et de faire l'amour au clair de lune.

Brax referma ses bras autour de ma taille et m'attira contre lui. Il m'embrassa la clavicule ; je frémis.

— On va se coucher, ma chérie ?

Oh oui, j'avais hâte de me mettre au lit avec lui. Le souffle court, je hochai la tête. Brax me fit pivoter entre ses bras, tout en attrapant ma valise. Un garçon d'étage se tenait derrière lui, avec un sourire indulgent.

— Je vous en prie, allez-y. Je vous suis avec vos bagages.

Nous montâmes tous les trois dans l'ascenseur et je me regardai dans le miroir : cheveux emmêlés, tee-shirt froissé, mes yeux gris-bleu étincelant de désir et d'amour. J'espérais que Brax voyait cette lumière dans mon âme, combien je tenais à lui.

En sortant de l'ascenseur, il m'adressa un clin d'œil complice et nous nous dirigeâmes vers notre chambre, le long d'une galerie bordée de grandes fougères en pot et de confortables fauteuils.

— C'est ici, monsieur, déclara le groom en s'arrêtant devant une porte, que Brax ouvrit au moyen d'une carte magnétique.

Je pénétrai dans la chambre, fascinée par le somptueux décor typiquement mexicain : des meubles en bois sculpté, des tableaux éclatants. Le couvre-lit était une fiesta de couleurs et de textures, le plancher couvert de tapis tissés à la main, dans les tons de violet, rouge et jaune.

Avec un petit cri de joie, j'ouvris la porte-fenêtre donnant sur le balcon et j'entendis le bruit magique des vagues se déroulant sur la plage.

Le paradis. J'étais au paradis.

Brax donna un pourboire au groom et referma la porte. Je me tournai vers lui, mon pouls accéléra. Nous étions enfin seuls après cet interminable voyage.

Mon nouveau bracelet tinta, me gonflant le cœur de bonheur. Je m'avançai vers Brax, qui m'ouvrit les bras, l'air à la fois fatigué et rayonnant. Puis il me serra contre lui, le menton sur mon crâne.

— Désolé, Tessie, je ne pouvais pas me permettre un cinq-étoiles.

J'hallucinai ! Nous étions dans un rêve et il redoutait que l'hôtel ne me plaise pas ? Ne voyait-il pas que tout était parfait ?

Sans répondre, je lui encadrai le visage. Il plongea son regard au fond du mien. J'aurais voulu m'immiscer dans son âme et y allumer une flamme aussi ardente que celle qui me dévorait.

Je l'embrassai. Il inclina la tête, permettant à ma langue de se glisser entre ses

lèvres, mais il ne m'attira pas contre lui. *Par pitié, désire-moi, toi aussi.*

Je l'embrassai plus fort, avec une ardeur que j'avais de plus en plus de mal à contrôler. Je me consumais. J'avais trop envie de lui, depuis trop longtemps. J'aurais dû lui révéler plus tôt combien je désirais être possédée. Pendant des mois, je m'étais sentie partir à la dérive, comme s'il n'était plus mon ancre. J'avais besoin qu'il me rappelle que je lui appartenais, comme il m'appartenait.

Il émit un petit rire sous mes baisers.

— Que t'arrive-t-il, Tess ? Tu as le diable au corps ?

Mon estomac chavira, le rouge me monta aux joues.

— Ça te choque que j'aie envie de toi ? On est dans un pays exotique. Éclatons-nous ! (Je jetai un coup d'œil au lit, puis je le regardai à nouveau.) On pourrait prendre une douche tous les deux... Ensuite je te montrerai mon cadeau.

J'avais l'intention de mettre des bas résille, un porte-jarretelles et un soutien-gorge push-up qui m'avait coûté une petite fortune. Brax me regarderait bouche bée et me donnerait le sentiment d'être une déesse. Je le masserais avec de l'huile à la fraise, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Alors il m'attacherait les poignets avec ma petite culotte et il me prendrait par-derrière. Nos corps lubrifiés glissant l'un contre l'autre, il m'exciterait comme jamais. J'étais même allée chez l'esthéticienne, où j'avais subi une douloureuse épilation à la cire des parties les plus sulfureuses de mon anatomie, spécialement pour cette occasion.

Je tremblais à la pensée du regard de Brax s'assombrissant, sauvage et possessif.

Il me déposa un baiser sur les lèvres en grommelant :

— Je suis crevé. Tu ne veux pas qu'on remette ça à demain matin ?

La déception refroidit mes ardeurs, pire qu'un seau d'eau glacée. Les larmes aux yeux, je libérai Brax de mon étreinte.

— Ce n'est pas grave, je comprends.

— OK, OK, soupira-t-il. Si tu as trop envie, d'accord...

Résigné, il esquissa un sourire las. Notre couple battait vraiment de l'aile. Mon désir se mua en anxiété, que je ne devais pas lui montrer. Pas maintenant, alors qu'il semblait se contenter de missionnaire vanille une fois par mois. Je ne voulais pas qu'il me prenne pour une déviante sexuelle, ni gâcher nos vacances avant même qu'elles n'aient commencé.

Je résolus de ne pas lui dévoiler mes secrets. C'était une erreur d'avoir cru que je le pourrais.

— Non, tu as raison. Il est tard. On a besoin de sommeil.

Je m'écartai, mais Brax me retint par le bras. Avec un grognement, il

fourragea dans ses cheveux bruns.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— « Ça », quoi ?

— Mentir. Tu ne mens jamais.

Mortifiée, je baissai les yeux sur le tapis coloré.

— Pardon. Je voulais juste te montrer quelque chose. Mais je n'en ai plus envie.

— Pourquoi ?

Les larmes me montèrent aux yeux. *Arrête de culpabiliser !* Mes fantasmes n'avaient rien de mal. Ils étaient juste non conventionnels. Or je ne voulais plus de changement. Je voulais plaire à Brax. Je détestais mon égoïsme. *Je suis une fille ignoble.*

Il pencha la tête et me regarda dans les yeux.

— Eh, Tess, que se passe-t-il ?

Il m'entraîna vers le lit et me prit sur ses genoux. Je me pelotonnai contre son torse.

Et s'il me haïssait, après mes confessions ? Il me rejetterait, comme mes parents. Je serais encore une erreur de parcours.

Je ne répondis pas et le laissai me bercer tendrement, essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées pour le moins embrouillées.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit quand on s'est rencontrés ? murmura-t-il.

Bien sûr. J'avais versé du sang, ce jour-là.

— Je t'ai traité de con, dis-je en riant.

— Je promenais Blizzard sur la plage, poursuivit-il en me caressant le dos. Je lui ai jeté un bâton. Une fille a surgi de nulle part, un ange tombé du ciel. Elle avait perdu le contrôle de sa voile. Une bourrasque l'a catapultée hors de l'eau, pile sous le nez de mon husky.

Une vieille humiliation se rappela à ma mémoire. J'avais voulu me prouver que j'étais capable de faire du kitesurf. Un échec cuisant.

— Le vent vous traînait sur la plage, toi et Blizzard emmêlés dans la voile, poursuivit Brax. J'ai réussi à vous rattraper mais il m'a fallu une bonne demi-heure pour vous libérer du harnais et de toutes ces ficelles. (Son regard se voila.) Quand j'y repense... Tu m'as fait une de ces frayeurs... Tu avais l'épaule en sang et un œil au beurre noir. Mon pauvre chien avait une patte tout écorchée et un bâton en miettes.

Il promena son doigt sur ma joue.

Le bâton en miettes m'avait blessé l'épaule. Maudit bâton.

— Je t'ai proposé de te conduire à l'hôpital. Tu m'as demandé si ça avait l'air grave. Je ne voulais pas t'affoler, alors j'ai menti. Je t'ai dit que ce n'était qu'une égratignure, alors que tu avais une vilaine plaie ouverte, pleine d'échardes, qui saignait beaucoup.

Je tressaillis. La blessure n'était pas jolie, en effet. On avait dû me faire huit points de suture, mais Brax était resté tout le temps à mes côtés.

— J'ai menti, et tu m'as dit...

— « Il ne faut jamais mentir. La vérité est moins douloureuse que les mensonges. »

Je m'en souvenais comme si c'était hier. J'avais du chagrin, parce que c'était mon dix-huitième anniversaire et que mes parents n'avaient pas pensé à me le souhaiter.

— « La vérité est moins douloureuse que les mensonges », répéta Brax. Cette phrase est restée gravée, elle est tellement vraie. Elle en disait long sur toi, et je suis tombé amoureux. On m'avait tellement menti, à la mort de mes parents... (Il me serra plus fort entre ses bras.) Je ne saurai jamais vraiment comment cet accident s'est produit, et ces zones d'ombre me rongent de l'intérieur. (Son regard brûlant chercha le mien.) Alors ne me mens pas, Tess. Nous nous devons la vérité, tous les deux.

Je hochai la tête ; il avait raison. Je n'aurais jamais dû évoquer ce cadeau si je n'avais pas le cran d'aller jusqu'au bout.

— Lâche-moi. Je vais te montrer.

Par pitié, pourvu que ça lui plaise.

Il me prit la main et exerça une pression sur mes doigts.

— J'ai hâte de voir...

Je me mordis la lèvre inférieure. Ses yeux passèrent du bleu clair au céruléen ardent. Je l'embrassai, fébrile.

— Tu n'imagines pas ce que ça représente pour moi...

Il inclina la tête, m'observant entre ses yeux mi-clos.

— Je crois que si, répliqua-t-il en me donnant une petite tape sur les fesses. Allez, montre-moi vite, avant que je m'endorme.

Ma nouvelle assurance se délita. *Puis-je réellement lui demander de changer ?*

— Tess, tu intellectualises trop, marmonna Brax en m'attirant de nouveau à lui et en me calant entre ses cuisses. Je ne te quitterai jamais, quoi qu'il arrive. N'aie pas peur, ajouta-t-il en refermant la main autour du bracelet d'argent. J'espère que tu as compris qu'il ne s'agit pas que d'un simple bijou. (Il me

caressa le dessous du poignet, me procurant un frisson.) C'est une promesse. Quand j'aurai les moyens de t'offrir ce que tu mérites, je te ferai mienne.

Je me blottis contre lui et le serrai fort.

— Je suis déjà tienne.

Le souffle court, il se pencha vers moi et m'embrassa. Un baiser d'abord innocent puis, peu à peu, il renversa la tête et se fit plus insistant, une main sur ma taille, m'amenant à lui, sa langue glissant contre la mienne de façon suggestive.

Je m'agrippai à ses épaules, refoulant mes craintes et mes incertitudes. Un gémissement m'échappa quand il me mordilla la lèvre inférieure, un bras autour de mon cou. Je sentis mon sexe se contracter et s'humidifier.

Ne l'agresse pas, ne le brusque pas.

Il rompit le baiser, nous laissant tous les deux haletants.

— Allez, montre-moi, dit-il en me poussant gentiment.

J'allai ouvrir la poche latérale de ma valise, où j'avais rangé le vibromasseur, et je pris la pochette contenant ma nouvelle lingerie, que je cachai derrière mon dos.

— Je reviens.

— Je t'attends, je ne bouge pas.

Dans la salle de bains, je fermai le verrou et posai la pochette sur le bord du lavabo afin de me regarder dans le miroir. Après ce long voyage, je ne ressemblais à rien, mais je voulais accomplir ma mission, même si je ne pouvais pas m'empêcher de penser que je commettais une erreur.

Tu peux le faire. Sois honnête avec toi-même. Tout le reste... Tu aviseras en temps voulu. Allez, courage ! Ce sera une bonne chose, un pas en avant, qui nous rendra plus forts.

Je me déshabillai et enfilai le string de dentelle pourpre ainsi que le soutien-gorge assorti. Cet ensemble m'avait coûté un prix exorbitant mais je ne regrettais pas la dépense. Mon C habituel passait pour un généreux D, pigeonnant à souhait.

Pourtant, au lieu de me sentir sexy, j'avais l'impression de tricher. Ma peau blanche paraissait virginale, dans ces sous-vêtements vulgaires. *Mon Dieu, j'ai l'air d'une gourde affublée de la lingerie de sa mère.*

Les doigts tremblants, je déroulai les bas résille sur mes jambes et les crochetai à la jarretière. *Encore plus ridicule.*

Avec un soupir, j'examinai sévèrement mon reflet. Moi qui voulais paraître sensuelle, lubrique, obscène... Je n'étais qu'incertitudes et regrets.

Mince ! Ce n'était pas l'objectif. Ces nouveaux dessous promettaient puissance et luxure. Or je n'avais plus qu'une envie : enfiler mon pyjama de flanelle et oublier cette mascarade.

Je rencontrai mon regard dans le miroir. *Allez, courage !* Je fis bouffer mes cheveux, rentrai le ventre, et sortis de la salle de bains.

Brax était étendu sur le lit. Il se souleva sur les coudes, abasourdi. Le désir explosa dans ses yeux, allumant une étincelle en moi qui dissipa mes craintes. Le pouvoir féminin supplanta les complexes.

Brax se redressa en position assise, au bord du lit.

— Waouh..., murmura-t-il en ajustant son boxer.

Sans réfléchir, avant que ma confiance ne fléchisse, je brandis le vibromasseur que je tenais dans mon dos. Le petit lapin dépassant du phallus luisant me fit monter le rouge aux joues. *Oh mon Dieu, pourquoi ai-je fait ça ?*

Brax déglutit péniblement, les yeux rivés sur mon objet le plus intime.

— Je... J'aimerais qu'on soit plus aventuriers, dis-je, détestant mon bafouillement. Je t'aime, et j'apprécie notre vie sexuelle, mais je pensais... enfin, je voudrais voir... si... euh...

Brax se leva et s'avança lentement vers moi en retirant son tee-shirt. Énamourée, je contemplai ses pectoraux musclés.

— Tu en veux plus ? chuchota-t-il, l'expression indéchiffrable.

« *Plus.* » Un mot ambigu. Je secouai la tête.

— Pas plus. Autre chose.

Une ombre peinée passa furtivement dans son regard. La main tremblante, il prit le vibromasseur.

— Tu te sers de ce truc ? demanda-t-il, l'index hésitant au-dessus du bouton de marche.

Je n'arrivais plus à avaler ma salive. La honte me nouait la gorge.

Bien sûr, Tess, que ça l'excitera, de lui montrer ton gode...

Je me serais giflée. Je demeurai pétrifiée, terrorisée par ce qu'il s'apprêtait à dire. En lui révélant mes fantasmes, j'avais pris le risque de le choquer et de le décevoir. J'aurais voulu crier : « C'était une blague ! Tu vois bien que ça ne me ressemble pas ! » Mais mes lèvres refusaient de se décoller. Je ne parvenais pas à détacher les yeux du godemichet entre ses mains.

Quelle idiote...

Brax le mit en marche ; un bourdonnement électrique emplit la pièce. Je détournai le regard lorsqu'il augmenta la puissance. Ce phallus trahissait tous mes secrets.

— Autre chose ? bredouilla Brax, sceptique, m’imaginant sans doute me donnant du plaisir avec cet accessoire.

Comment lui expliquer que les semaines d’abstinence me mettaient au supplice ?

Mon cœur se déchira. Je l’avais fait douter, je suggérais qu’il n’était pas un bon amant. *Et merde.*

Je repris le vibromasseur. Soudain, je haïssais cet objet. Je l’éteignis, retirai les piles et jetai le tout à la poubelle.

— N’y pensons plus. C’était une idée débile. Je n’ai envie que de toi, d’accord ? Ne m’en veux pas, s’il te plaît.

Je suis la plus grosse salope de l’Histoire.

Les bras ballants, le regard sombre, il contemplait le plancher. Je ne connaissais que trop bien ce regard. Le même que lorsqu’il émergeait d’un cauchemar, terrifié de se réveiller seul.

— Si je ne te suffis pas, Tess...

Je me jetai à son cou et l’entraînai sur le lit.

— Mais si, mon amour, tu me combles ! Pardonne-moi. Oublions, d’accord ?

À présent, c’était moi qui redoutais de me retrouver seule. S’il pensait que je n’avais plus d’attirance pour lui, il me quitterait.

Paniquée, je m’allongeai sur le dos, l’attirant au-dessus de moi.

— Tu es parfait, Brax, plus que parfait.

Les larmes me brûlaient les yeux et l’émotion m’opprimait la poitrine. En se mordant la lèvre inférieure, il baissa les yeux sur mes seins et les caressa lentement.

— Ça me tue de savoir que je ne t’offre pas ce que tu attends.

Son doigt trouva mon téton, sous la dentelle. Ma respiration s’accéléra. Malgré le maelström faisant rage en moi, mon corps avait faim du sien. J’avais besoin de communion, de reléguer ce malentendu à l’arrière-plan.

— Tu es superbe. J’ai toujours su que tu n’étais pas pour moi. Te voir dans cette tenue m’a fait prendre conscience de ton côté charnel, dit-il, la voix grave, tout en continuant à me toucher. J’espère que tu ne m’échapperas pas. Je t’aime, Tess. Je suis bien avec toi, mais je n’ai pas besoin de te baiser pour être un homme. J’ai besoin de toi en tant qu’amie, en tant que soutien. Tu comprends ?

Il m’enlaça la taille et me serra à m’en couper le souffle. Je le laissai faire, j’avais besoin de cette étreinte. Besoin d’être convaincue qu’il ne me quitterait pas, que je n’avais pas détruit notre amour.

— Je ne désire que toi. Sincèrement, rien d’autre n’a d’importance. Tu me

contentes. Je suis tellement heureuse avec toi.

J'en étais malade. Entendait-il les mots que nous employions ? Il me contentait, je le soutenais. Nous étions à mille lieues de l'épanouissement sexuel.

Ça ne fait rien. Arrête de fantasmer. Les fantasmes, c'est du cinéma. Tu vis dans la vraie vie.

Brax s'écarta de moi, le regard à la fois penaud et chargé de désir. Je me redressai et pressai mes lèvres contre les siennes. Il me rendit mon baiser farouchement, avec violence, à la limite de la douleur.

En gémissant, j'enfouis les mains dans ses cheveux, l'amenant plus près. *Voilà ce que je veux : de la passion qui fait mal.*

Il rompit le baiser, pantelant.

— Alors on fait comme s'il ne s'était rien passé ?

Une bouffée de soulagement m'envahit. Tant pis si Brax ne me dominait jamais. Je n'avais pas détruit notre couple. Je lui en étais plus que reconnaissante.

— C'est déjà oublié.

Il poussa un énorme soupir, avec un sourire en coin.

— Merci de m'aimer comme je suis, dit-il en m'embrassant le bout du nez.

Pleine de remords, je ne pus répondre. Brax glissa une main dans mon dos et dégrafa mon soutien-gorge, qu'il m'ôta lentement. Puis il prit l'un de mes tétons dans sa bouche. La chaleur irradiait au plus profond de moi.

Brax m'aimait toujours. C'était tout ce qui comptait. Le piment, les jeux sexuels n'avaient pas d'importance. J'avais une chance énorme.

Je lui mordis la clavicule, il poussa un grognement, son érection durcissant contre mon ventre.

Tremblante, j'abaissai son jean. Il se redressa afin de m'aider. Puis il m'arracha ma culotte à 50 dollars, que je n'avais portée que dix secondes, et la jeta sur le plancher.

Son regard rivé au mien, il se cala entre mes cuisses. Je me mordis la lèvre inférieure lorsqu'il me pénétra. Je ne mouillais pas assez, je n'étais pas excitée. Il ferma les yeux en s'enfonçant plus profond. Au lieu de m'exalter, son sexe ne me procurait que du réconfort.

Sous ses baisers délicats, affectueux, j'adoptai son mouvement de va-et-vient et mon sexe commença à se lubrifier.

Mes seins souffraient d'être négligés. J'aurais voulu qu'il me morde. Alors peut-être j'aurais éprouvé du plaisir.

— Tess..., me souffla-t-il à l'oreille en accélérant le rythme, ses hanches me

martelant plus fort.

Je résistai à la tentation de me toucher pour m'aider à atteindre l'orgasme.

Dans un coup de reins, Brax grogna, son dos frémit et ses fesses se contractèrent quand il se répandit en moi, vague après vague. Acceptant son extase, je lui caressai la poitrine, contente qu'il ait pu jouir après l'épreuve que je venais de lui faire subir.

Il retomba sur moi, m'écrasant entre son torse et le matelas. Je contemplai le plafond, en proie à une myriade de pensées contradictoires. Hors d'haleine, Brax enfouit le visage entre mes seins et très vite, il s'endormit, me laissant seule et déprimée.

Chapitre 3

ROUGE-GORGE

— Une signature ici, s'il vous plaît.

Le réceptionniste nous tendit le contrat de location en double exemplaire et je grimaçai en déchiffrant l'une des clauses en petits caractères. L'hôtel déclinait toute responsabilité en cas d'accident. Était-ce vraiment une bonne idée de louer un scooter ?

— Tu ne préfères pas te balader à pied ? chuchotai-je à Brax.

En mordillant le bout de son stylo, il m'adressa un sourire. Nulle trace de contrariété ne se lisait sur son visage. Dieu merci, l'incident de la veille semblait oublié.

— Tu m'as promis, ce matin, qu'on ferait tout ce que je voudrais, aujourd'hui. Demain, ce sera ton tour.

— OK, mais je te préviens : demain, ce sera journée massage. Tu ne viendras pas te plaindre.

Il traça une croix sur son cœur, puis signa les formulaires en riant, le regard pétillant.

— On prend un scoot' chacun ou tu monteras derrière moi ?

Il était bien évidemment hors de question que je conduise dans un pays étranger où le code de la route était inexistant.

— Je monterai derrière toi. Tu sais conduire, j'espère ?

Je nous voyais déjà empalés sur le porte-bicyclettes à l'avant d'un bus ou écrabouillés sous les roues d'un camion de piñatas. Je réprimai un frisson.

— Mais oui ! répliqua Brax. J'ai piloté une Harley. J'arriverai bien à me débrouiller avec un scooter.

Pas dit, au milieu de fous du volant.

— Ouais... Tu as conduit la Harley dix minutes...

Bill, un collègue de Brax, l'avait encouragé à rejoindre le moto-club local. Brax avait fait une sortie avec eux, mais il n'avait pas voulu renouveler l'expérience, ce dont je m'étais secrètement réjouie. L'absence de carrosserie me terrifiait.

Les yeux au ciel, Brax tapota la case où devait figurer la signature du passager. En tirant la langue, j'apposai ma griffe.

Le hall d'entrée de l'hôtel résonnait d'un joyeux brouhaha. Une nouvelle vague de touristes venait d'arriver. Tout sourires, le réceptionniste quitta son comptoir.

— Suivez-moi, nous dit-il.

Et il ouvrit le chemin, dans son gilet orange et sa chemise blanche amidonnée.

Finalement, le scooter n'était peut-être pas une mauvaise idée. Il nous permettrait de nous écarter des sentiers battus, de découvrir la vraie Cancún.

Je glissai mon bras sous celui de Brax, contente d'avoir opté ce matin pour un legging et un grand tee-shirt crème. De tous les vêtements que j'avais emportés, cette tenue était celle qui me protégerait le mieux, en cas de chute.

Le réceptionniste nous guida jusqu'à un parking souterrain, où il déverrouilla l'antivol d'un scooter jaune canari et nous remit deux casques.

— Ne les perdez pas, nous recommanda-t-il. L'amende est de 100 dollars.

Brax acquiesça de la tête et m'attacha le mien d'une main experte. Le contact de ses mains me fit battre le cœur. En me souriant tendrement, il mit le sien et enfourcha le scooter.

Je demeurai immobile. Le casque pesait une tonne. Je me sentais ridicule, un ananas trop mûr. Le réceptionniste me donna une carte de la ville sur une feuille A4, où il traça un cercle rouge.

— Nous sommes là, précisa-t-il en se penchant par-dessus mon épaule, l'haleine parfumée à la menthe. Si jamais vous vous perdez, demandez la route à un policier. Il y en a partout. Et ne vous séparez pas. Restez ensemble, c'est plus prudent.

Mon pouls accéléra. Présence policière était synonyme de criminalité. Les Mexicains étaient-ils si dangereux ?

Je ne voulais pas le savoir. Pas avant de partir à l'aventure sur un engin n'offrant pas la moindre protection.

Brax tapota la selle derrière lui. Avec un sourire penaud, je m'installai, les pieds sur les cale-pieds, les bras noués autour de sa taille. En riant, il mit le contact et testa l'accélérateur.

— Tu ne risques pas de tomber, ma puce ! Tu me serres comme un python !

Je lui embrassai la nuque, savourant son frisson.

— Je te fais confiance.

Tout du moins, j’essayais de m’en convaincre.

Avec un sourire aimable, le réceptionniste nous quitta. Brax lâcha l’embrayage et le scooter bondit en avant. Mon estomac chavira, mais après quelques sauts de kangourou, Brax parvint à maîtriser sa monture.

— Prête ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Oui, répondis-je au creux de son oreille – un mensonge.

Au sortir du parking souterrain, nous retrouvâmes le soleil mexicain. Malgré la saleté, les rues de Cancún m’évoquaient une joyeuse fête.

Brax s’arrêta au bord de la chaussée. La circulation était dense. Il posa les pieds afin de se stabiliser. Son cœur tambourinait, la concentration lui nouait les épaules.

Les voitures roulaient à toute allure, au milieu des autobus et des camions de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel. Deux-roues et piétons se faufilaient hardiment dans le trafic. Pour la énième fois, je me demandai si nous ne faisions pas une erreur.

— On part de quel côté, Tessie ? À gauche ou à droite ?

À l’est, à l’ouest, au sud, au nord, aucune brèche dans la circulation. Le danger semblait provenir de toutes parts.

— À droite, dis-je au hasard.

Mon Dieu, protégez-nous ! Faites que nous rentrions entiers !

Brax hocha la tête, en desserrant la bride de son casque qui l’étranglait. Puis il s’avança plus près de la chaussée, un pas après l’autre, ses tongs claquant sur le bitume brûlant. Le scooter oscillant, il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour trouver le courage de s’engager entre deux véhicules. À deux ou trois secondes près, je lui aurais suggéré de rentrer à l’hôtel. Nous serions allés à la piscine.

— Accroche-toi !

Il rentra les abdos et donna un coup d’accélérateur. Le scooter ronfla et démarra dans un soubresaut. Mon cœur se décrocha quand Brax évita de justesse un cycliste chargé d’une montagne de marchandises en équilibre précaire sur le porte-bagages, qui surgit de derrière un bus crachant une fumée noire.

Terrorisée, la bouche sèche, je me cramponnai à sa taille, sa cage thoracique me meurtrissant les biceps tellement je le serrais. *Oh, mon Dieu ! Je ne la sens pas du tout, cette balade en scooter...*

Pour sa part, Brax semblait aux anges. Penché sur le guidon, il riait aux éclats.

Peu à peu, dans le flot de la circulation, je me détendis et m'efforçai de respirer calmement. Je ne voulais pas gâcher sa joie. Et j'avais confiance en lui : Brax était un garçon prudent.

Une heure plus tard, je ruisselais de sueur, plaquée contre le dos poisseux de Brax. Sous le casque, j'avais le cerveau en ébullition et un début de migraine.

Finalement, ce n'était pas désagréable de sillonner les rues de Cancún, le long des marchés et des étals des marchands ambulants. Mais j'avais les fesses en compote et des fourmis dans les cuisses, avec les vibrations du moteur. Du reste, je mourais de soif. J'avais envie de m'arrêter au frais, à l'ombre.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Brax ralentit et s'arrêta devant une petite gargote, à la lisière d'un marché.

L'endroit n'était guère engageant : une vieille piñata en forme d'âne devant la porte ; des nappes en toile cirée déchirées ; une enseigne si sale que je n'arrivais pas à déchiffrer le nom de l'établissement.

— Bof...

Une voiture rouillée cracha un nuage de gaz d'échappement qui me provoqua une quinte de toux. *Bonjour l'hygiène...*

Brax caressa mes mains toujours accrochées à sa taille.

— Ça va ?

Je hochai la tête.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait trouver un café un peu plus sympa ?

Il descendit du scooter et me tendit la main. J'avais les jambes en coton. J'avais fait une balade à cheval dans mon enfance ; chevaucher un scooter était encore pire. Les nids-de-poule avaient malmené ma féminité.

— Je crève de soif, m'expliqua Brax. On boit juste un coup vite fait et on repart.

Il enleva son casque et l'accrocha au guidon. Je l'imitai, en ressentant un immense soulagement. J'avais les cheveux trempés.

— Super, ta coiffure ! dit Brax en riant.

Je passai les doigts dans ses boucles moites. Il inclina la tête contre ma main, le regard amoureux.

— Un casque par cette chaleur, ce n'est pas le top pour un look sexy...

À son tour, il me caressa les cheveux.

— Tu es toujours magnifique, affirma-t-il en promenant sa main sur ma joue, puis le long de mon bras.

Entrelaçant ses doigts avec les miens, il m'embrassa tendrement.

— J’espère qu’ils ont des boissons fraîches et des glaçons.

L’évocation de la glace m’amena l’eau à la bouche, mais je secouai la tête.

— Interdits, les glaçons et l’eau du robinet, tu as déjà oublié ? Nos organismes australiens n’ont droit qu’à l’eau purifiée.

— C’est vrai, soupira Brax. Alors je prendrai une bière.

— Sûrement pas ! Tu conduis !

En riant, nous entrâmes dans le café – si tant est qu’il méritât le nom de café. Il s’agissait d’une petite salle sombre, avec des affiches publicitaires scotchées aux murs défraîchis. Certaines se décollaient, révélant des trous dans le plâtre. On aurait dit... *Mince* ! Était-ce vraiment des impacts de balles ?

Un frisson me parcourut. Saisie d’un mauvais pressentiment, j’attrapai la main de Brax. Plus d’une fois, mon instinct m’avait sauvée. Je faisais confiance à mon sixième sens.

— Brax ?

Une femme apparut. Il lui manquait des dents et celles qui lui restaient étaient jaunies par le tabac.

— Bonjour, ça fait plaisir de voir du monde par cette chaleur. Qu’est-ce que je vous sers ? demanda-t-elle d’une voix éraillée.

Mon cœur cognait contre mes côtes. J’avais envie de repartir, mais Brax lui répondit aimablement :

— Deux Coca, s’il vous plaît.

La femme me scruta d’un regard noir comme la nuit.

— Rien à manger ?

— Non, merci, nous n’avons pas le temps, dis-je avant que Brax n’ait l’idée de commander quelque chose.

Surpris, il se tourna vers moi, le sourcil arqué. La tenancière regagna l’arrière-salle d’un pas traînant et nous nous installâmes sous un ventilateur brassant l’air lourd et moite.

En nage, je me tamponnai le visage avec une serviette en papier. Brax s’essuya la nuque de la main.

— Pourquoi tu as dit ça ?

Je jetai un coup d’œil autour de moi, essayant de comprendre ce qui m’avait effrayée. Nous étions juste dans un boui-boui crasseux. Je me faisais des films.

— Désolée. J’ai hâte de rentrer à l’hôtel et d’aller à la piscine.

— Bientôt, assura Brax. On doit avoir l’air de vrais *gringos*. Tu m’étonnes, que la serveuse nous regardait comme des bêtes curieuses...

Mon estomac se contracta. Ce n’était pas parce que nous étions des touristes,

je le sentais, que cette femme nous avait regardés bizarrement. Elle avait dans les yeux quelque chose... de bestial.

En entendant un bruit de pas, je me retournai. Un homme apparut au fond du restaurant. Il attrapa la serveuse par le bras et la secoua, en lui parlant d'un ton énervé.

— Brax, chuchotai-je, je ne me sens pas bien ici. Payons les Coca et emportons-les.

Il se renversa contre le dossier de sa chaise branlante.

— Je ne risque pas de boire sur le scooter, ma puce. Dix minutes et on y va, OK ?

J'acquiesçai de la tête. Je ne voulais pas jouer les rabat-joie mais j'éprouvais un malaise presque viscéral. Mes jambes tressautaient nerveusement sous la table. J'avais hâte de retrouver la sécurité de l'hôtel.

Un autre homme entra dans le café, en jean et blouson de cuir noir, le visage luisant de sueur, les cheveux gras, mi-longs. Il lui manquait un bout d'oreille. Son regard patibulaire se posa sur moi. Je me figeai.

Il avait des yeux de prédateur : vides, noirs, affamés, mauvais.

— Brax..., murmurai-je, de plus en plus angoissée.

— Et voici !

La femme édentée déposa deux canettes de Coca glacées devant nous, ainsi que deux pailles roses. J'en ouvris une, en évitant de regarder M. Blouson de Cuir.

Pas de panique. Brax est là. Il te protège.

Brax décapsula sa canette et but de longues gorgées.

— Hum ! Ça fait du bien !

Il ne voyait pas que j'étais terrorisée. Il ne pensait qu'à se désaltérer. À contrecœur, je glissai ma paille dans ma canette. Les bulles me soulevèrent l'estomac. Pourquoi me sentais-je si mal ? *Du calme, Tess.* Je réagissais comme une touriste blanche habituée aux restaurants aseptisés. Or cet endroit n'avait rien que de très banal, dans une ville surpeuplée.

Brax termina sa boisson d'un trait et se leva.

— Je reviens, je vais aux toilettes.

— Non ! Tu iras ailleurs. On s'arrêtera dans un *McDonald's*, ou dans une station-service. Ce n'est sûrement pas très net, ici.

Sous la table, je me tordais les doigts de désespoir.

— Bah, je ne vais pas faire la fine bouche, répliqua-t-il en riant. On n'est pas sûrs de trouver des toilettes ailleurs, et on est à au moins une heure de l'hôtel. Je

me dépêche, j'en ai pour une minute.

Je hochai la tête, m'efforçant de faire bonne figure. Je serrais ma canette tellement fort que mes phalanges blanchirent.

Brax me souffla un baiser et se dirigea vers le fond de la salle. Son tee-shirt vert mouillé de transpiration soulignait la courbe de ses muscles. Des muscles protecteurs, s'éloignant inexorablement... À chacun de ses pas, mon cœur se glaçait. Je n'aurais su expliquer pourquoi je pressentais que j'étais sur le point de le perdre.

Retourne-toi ! Reviens !

Il disparut derrière une porte marquée « *Baños* ». L'adrénaline fusant dans mes veines, je regardai anxieusement autour de moi, à l'affût du danger. Une intuition me disait que j'étais en péril.

Il n'y avait plus personne dans la gargote. Le type en blouson de cuir avait disparu.

Tu n'as aucune raison d'avoir peur, Tess.

Quelque chose me frôla les jambes. Je sursautai et renversai mon Coca. En repoussant ma chaise, je regardai sous la table. Un chat roux efflanqué leva la tête vers moi en miaulant. Je devais à tout prix me ressaisir. Mon cœur cognait contre mes côtes. J'étais tendue comme un arc.

— Ne me regarde pas comme ça, Minou...

J'écartai mes jambes du félin et de la flaque de soda. Une minute s'écoula, horriblement longue. Je ne pouvais pas détacher le regard de la porte des toilettes. Brax n'aurait-il pas dû déjà en être ressorti ?

Je tripotai nerveusement mon bracelet. Les cœurs d'argent s'imprimèrent dans mes doigts, tellement je les serrais. Les manipulant telles les perles d'un chapelet, je conjurai Brax de revenir, la gorge sèche et les paumes moites.

Dépêche-toi, Brax, je t'en supplie.

Et si j'allais l'attendre près du scooter ? Je n'en pouvais plus de rester assise là, terrifiée. Oui, j'allais l'attendre dehors, au soleil, sur la voie publique.

Je me levai et me tournai vers la porte. Mon cœur se décrocha.

Trois hommes montaient la garde devant la sortie, les bras croisés sur la poitrine, les lèvres retroussées sur des dents abîmées. Blouson de Cuir se tenait au milieu. Je croisai son regard. De sinistres vibrations en émanaient. J'étais certaine de ne pas me tromper. La menace planait.

— Brax ! appelai-je en traversant la salle.

Tant pis si je dramatisais. Tous mes instincts me hurlaient de fuir.

Cours !

Je pressai le pas, mes tongs claquant sur le linoléum. Les trois hommes se ruèrent vers moi, renversant une table au passage.

Non, par pitié, non.

Je franchis la porte comme une furie, et poussai un cri lorsque l'un m'empoigna par les cheveux et me plaqua contre son torse.

— Brax !

J'essayai de me débattre, malgré la douleur dans mon cuir chevelu. Je me contorsionnai et mordis le bras qui m'enserrait la poitrine.

Avec un juron en espagnol, il me lâcha. Je tombai à genoux mais me relevai aussitôt et fonçai vers les toilettes. Je devais absolument retrouver Brax. Mais je me heurtai au buste massif d'un quatrième homme. Les doigts pleins de sang, il me couvrit la bouche et me poussa contre le mur. L'odeur aigre de sa paume me souleva le cœur. Je tentai de me libérer mais il me maintenait fermement contre lui.

Par-dessus son épaule, j'entrevis Brax étendu sur le sol poisseux des toilettes, le visage en sang, un bras désarticulé, les yeux fermés.

Non !

Avec la rage du désespoir, je plantai les dents dans la main plaquée sur ma bouche. Je dus la mordre au sang car je sentis un goût de rouille.

— *Putá !*

Du genou, j'essayai de viser l'entrejambe.

— Brax, réveille-toi !

Je parvins à me dégager mais Blouson de Cuir me rattrapa et me souffla quelque chose à l'oreille que je ne compris pas. En m'agrippant un sein de ses doigts immondes, il me traîna hors des toilettes, loin de Brax.

— Lâchez-moi ! Laissez-moi !

De sa main, il me couvrit la bouche et le nez, me privant d'oxygène. De toutes mes forces, je lui donnai un coup de hanche dans le bas-ventre. Avec un grognement, il me lâcha pour porter les mains à ses parties meurtries.

Cours, Tess, cours !

Un sanglot s'étrangla dans ma gorge. J'aurais voulu porter secours à Brax mais mieux valait d'abord trouver de l'aide et revenir ensuite. Seulement, j'étais encerclée de toutes parts. Le combat était perdu d'avance.

— Brax ! Pour l'amour de Dieu...

Blouson de Cuir s'avança vers moi et m'envoya son poing dans la mâchoire. Un feu d'artifice explosa derrière mes yeux. Mes dents s'entrechoquèrent lorsque je m'écroulai au sol. Quelqu'un me bloqua les bras dans le dos et

m'attacha les poignets, puis me redressa d'un mouvement brusque et me fit pivoter face à lui.

Le regard luisant d'une lueur maléfique, Blouson de Cuir me passa une cagoule noire.

Chapitre 4

COLOMBE

Mon odorat se réveilla en premier.

Le toucher, le goût, l'ouïe, la vue, tous mes autres sens demeuraient endormis. Mais comment aurais-je pu ignorer la puanteur ?

Des relents ammoniacqués de sueur et d'urine. Des odeurs corporelles et de poubelle.

Mon estomac se révolta.

Brax !

Oh mon Dieu, Brax... Était-il vivant ou mort ? Tout ce sang... Un étau me broya la poitrine. Brax était resté là-bas, au café, seul et en détresse. Le reverrais-je ? Toutes sortes de pensées horribles se bousculaient dans ma tête. Une migraine pulsait à mes tempes.

La peur me nouait la gorge, fétide, écœurante. Cette brute n'avait pas hésité à me frapper. Ces hommes étaient violents. Contre eux, je n'avais aucun espoir. J'étais faible, je le savais. J'aurais préféré qu'ils me tuent. À leur merci, Dieu seul savait quel calvaire m'attendait.

D'autres effluves ammoniacqués. J'eus un haut-le-cœur, sous ma cagoule. Je ne devais surtout pas vomir, sous peine de m'étouffer. Afin de chasser la nausée, je m'efforçai de respirer calmement.

Garde ton sang-froid. Toute ma vie, je n'avais compté que sur moi-même. Jamais mes parents ne m'avaient offert une épaule où pleurer ; ils ne se souciaient que de mon frère. Je ne partageais mes joies et mes peines qu'avec moi-même.

Je m'en sortirais. Personne ne me prendrait ma liberté.

Soudain, je glissai d'un côté, sous l'effet de la gravité. Malgré la douleur m'embrumant les idées, je commençai à recouvrer mes esprits. Je me trouvais

dans un véhicule qui venait de prendre un tournant.

Un gémissement. Je retrouvais l'usage de l'ouïe. Il se mua en plainte. Provenant indubitablement d'une femme.

Je me cambrai, dans un effort pour me déplacer.

Jurons. Un coup. Un cri.

Combien étions-nous de victimes ? Je ne voulais pas mourir en tragique statistique – encore une touriste enlevée au Mexique. Brax et moi nous croyions intouchables... Grossière erreur.

Sanglots. Des ordres, brusques. Ronflements de moteur, crissements de pneus. Nous roulions trop vite.

Je n'étais pas seule. Nous étions plusieurs à avoir été kidnappées.

Malgré moi, j'en éprouvais un certain réconfort. De savoir que j'avais peut-être des alliées me rendait de l'espoir.

Je sentais maintenant le goût de la puanteur ambiante sur ma langue, avec des réminiscences de Coca et la saveur amère de la peur.

À la pensée du Coca, et de Brax, mon cœur se serra. Même si je parvenais à m'échapper, comment le retrouverais-je ? Je n'avais aucune idée de l'adresse du café, ni de l'itinéraire que nous avons emprunté. L'hôtel lancerait-il des recherches si nous ne restituions pas le scooter ?

Une boule dans la gorge, je m'efforçais de chasser l'image de Brax agonisant seul dans les toilettes. Non, on ne le laisserait pas mourir là. Quelqu'un le conduirait à l'hôpital.

J'ai été enlevée.

J'en pris brutalement conscience. On m'avait enlevée. J'étais impuissante.

En respirant, je dégageais de la chaleur sous la cagoule. Je ne voyais que du noir. Les sons me parvenaient étouffés.

Une main calleuse se posa sur ma cuisse et exerça une pression. Dans un sursaut, je tentai de m'en éloigner mais on me retint par la corde autour de mes poignets.

Des hommes discutaient dans une langue que je ne comprenais pas. Si seulement j'avais pu me réveiller de ce cauchemar...

La main agrippa de nouveau ma cuisse et m'écarta les genoux.

Un voile rouge me tomba devant les yeux. Dans un accès de rage, je ripostai par un coup de pied, aussi fort que possible. Des doigts s'immiscèrent entre mes cuisses, m'arrachant un cri. Mon leggings n'offrait aucune protection contre cette intrusion. Ma résistance me valut une claque sur le côté de la tête.

Au moins, cet odieux contact cessa. Je manquai de m'étrangler de

soulagement. Une quinte de toux annihila toute émotion. Non, je ne voulais pas croire à cette sordide réalité.

Le véhicule s'immobilisa. Bruits de portières. Les battements de mon cœur tambourinaient à mes oreilles. On me tira par les jambes. Mes fesses raclèrent une surface rude. Avec un grognement, quelqu'un me souleva et me hissa sur son épaule, comme une carcasse.

Terrorisée, désespérée, je fus prise de vertige, la bouche pressée contre le tissu sale de la cagoule.

Qui étaient ces monstres ? Des violeurs ? Des assassins ? Ma volonté de survivre fléchissait.

Non ! Je n'avais pas le droit de faiblir, pas le droit de baisser les bras. Je me battrais jusqu'à la mort. Je montrerais à mes ravisseurs qu'ils s'étaient trompés, s'ils pensaient avoir affaire à une fille soumise et docile.

Ironiquement, ils étaient en train de me prouver ce que je valais. Mes parents ne voulaient peut-être pas de moi mais ces bandits, oui. Ils m'avaient enlevée pour une raison. Pour eux, j'avais de la valeur.

Je devais survivre, rester forte.

Alors que l'on me transportait vers je ne savais où, telle une marchandise, quelque chose se produisit.

Mon esprit se fractura, il se scinda en deux entités, littéralement. D'un côté, celle que j'avais été : mes espoirs et mes rêves, mes ambitions, mon amour pour Brax, des sentiments puissants, beaux et forts ; mais aussi mes incertitudes et ce pathétique besoin d'amour. J'étais consciente de ma fragilité.

Mais peu importait car j'étais aussi un être féroce, sans faille. Une guerrière qui avait vu le sang, regardé des monstres droit dans les yeux, et qui savait sans l'ombre d'un doute qu'elle reprendrait possession de sa vie.

D'une certaine manière, la nouvelle Tess enveloppait l'ancienne d'un cocon protecteur, qui me préserverait de l'horreur à venir.

Tout du moins, je l'espérais. De tout mon cœur.

On me retira la cagoule, en m'arrachant des cheveux. Les autres se dressèrent sur ma tête, sous l'effet de l'électricité statique. Éblouie, je clignai des paupières.

J'étais dans une pièce lugubre, sans fenêtre, une sorte de cachot. Des lits superposés contre les quatre murs. L'humidité montant du sol me glaçait les os.

Assise sur le matelas élimé d'une couchette inférieure, je regardai, autour de moi, les filles prostrées sur les autres lits. Toutes portaient une aura de tragédie, des traces de coups, les yeux vides et cernés.

Un homme à la barbe noire, hirsute, se tenait devant moi, menaçant. De l'arrière de sa ceinture, il retira un couteau.

Je tressaillis et me recroquevillai contre le mur. Quelque chose me disait qu'il ne me ferait pas de mal, pas tout de suite. Néanmoins, le couteau me terrifiait.

Je savais ce que l'on pouvait faire avec un couteau. Taillader. Charcuter. Je ne voulais pas être charcutée.

En marmonnant des paroles indistinctes, il me saisit l'épaule et me poussa à plat ventre sur le matelas humide. Je ruai, je tentai de me débattre, mais la bataille était perdue d'avance.

Il m'immobilisa et entreprit de couper la corde qui me ligotait les poignets. La lame était mal aiguisée. Il mit un temps fou à me libérer. Ses mouvements brusques me meurtrissaient les avant-bras.

Enfin, il s'écarta et me toisa avec mépris. Je me levai lentement et me frictionnai les poignets, qui étaient à vif.

— Toi reste, proféra-t-il en brandissant un doigt sous mon nez.

Et il se dirigea vers la sortie. La lourde porte noire s'ouvrit et il disparut. Le cliquetis du verrou résonna dans la salle.

J'observai mes nouvelles camarades de misère. Seules quelques-unes soutinrent mon regard. Les autres gardaient la tête baissée, terrorisées.

Huit lits, huit femmes. Entre vingt et trente ans. Blondes, brunes, rousses, de différentes couleurs de peau – trois Asiatiques, deux Noires, trois Blanches –, nous ne correspondions pas à un profil type. La police ne pourrait pas prédire qui serait la prochaine victime. Manifestement, nous avons été enlevées parce que nous étions des proies faciles. Grande ou petite, mince ou forte, grosse poitrine, longues jambes, peu importait.

Qu'allait-on faire de nous ? Je l'ignorais et je ne voulais pas le savoir.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Nous nous dévisagions sans parler. Ce n'était pas utile. Le silence était plus éloquent que les mots. Nous communiquions par l'âme. Nous nous réconfortions les unes les autres, partageant la crainte de ce qu'il adviendrait de nous.

Une ampoule à la lueur tremblotante éclairait notre prison, diffusant des ondes électriques dans l'atmosphère.

Enfin, la porte s'ouvrit à nouveau, sur un autre homme, plus jeune, aux dents tordues, balafre, qui déposa un plateau de huit bols au centre de la cellule. L'odeur de la nourriture s'éleva dans l'air vicié. Mon estomac gargouilla. Je n'avais rien mangé depuis le petit déjeuner.

Mon cœur se serra à la pensée de Brax. Notre première nuit à Cancún me

paraissait si loin. Je m'efforçai de penser à autre chose. Penser à Brax m'était trop douloureux.

La porte se referma. Personne ne bougea mais nous avions toutes les yeux rivés sur le plateau. J'attendais de voir s'il existait une hiérarchie.

Aucune des filles ne fit le moindre mouvement.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, je me levai. Si je voulais garder des forces, je devais manger. Je ne pouvais pas me permettre d'attendre qu'on vienne nous délivrer. Dieu seul savait combien de temps on mettrait à nous retrouver.

Le corps perclus de douleurs, j'entrepris de distribuer un bol et un morceau de pain à chacune. Mes compagnes me sourirent timidement, les yeux voilés de larmes.

Les aider me réconfortait. Au moins, elles n'étaient pas seules. Nous étions toutes dans la même galère.

En me rasant avec mon repas, je ravalai mes larmes. Elles m'auraient engloutie si je les avais laissées couler.

Ma petite vie heureuse avec Brax avait basculé en enfer.

Je n'appartenais plus à Brax. Je ne m'appartenais même plus à moi-même. J'appartenais à un lugubre avenir, incertain, terrifiant.

Je m'essuyai rageusement les yeux. Pleurer ne servait à rien. Je ne voulais pas capituler. La première cuillerée de bouillie d'avoine me souleva le cœur.

Je devais me blinder. Je ne pleurerais pas. Pas ce soir.

Chapitre 5

BERGERONNETTE

Pendant quarante-huit heures, mon univers se limita à cette cellule.

Deux fois par jour, on nous apportait à manger. Les repas rompaient la monotonie. Peu à peu, mes craintes se dissipèrent, me laissant vide et creuse.

Nous passions le temps à regarder dans le vague ou à nous dévisager les unes les autres.

Certaines discutaient à voix basse. Je gardais le silence, absorbée dans mes réflexions. On m'avait volé ma liberté mais je la reconquerrais.

Toute ma vie, j'avais été accommodante, passive. Même avec Brax, je n'osais jamais élever le ton. Mais en deux jours, je m'étais métamorphosée. Je n'avais plus peur d'être rabrouée, j'étais devenue féroce. Tel un pouvoir magique, j'avais invoqué la colère. Je l'entretenais, je m'en nourrissais. Plus jamais je ne cacherais ce que j'avais sur le cœur ; plus jamais je ne renoncerais à ce que je désirais vraiment. En l'occurrence, la liberté.

Nos repas nous étaient toujours servis par le même jeune homme au visage balafré de l'arcade sourcilière jusqu'à la mâchoire. La suture n'avait pas pu être faite par un professionnel. La cicatrice était boursouflée, hideuse. Dans d'autres circonstances, j'aurais eu pitié de ce garçon, s'il n'avait pas été complice de mes ravisseurs.

Il n'était pas très costaud, mais il dégageait une impression de force tranquille. Chaque fois, je l'observais en me demandant si je pouvais l'attaquer, si les autres me soutiendraient.

Même si nous nous rallions, jusqu'où irions-nous ? Il y avait des gardes derrière la porte, et je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions. En ville, en rase campagne, dans la forêt ? Il était vain de tenter une évasion tant que je l'ignorais. Agir en connaissance de cause était crucial, et l'effet de

surprise serait capital.

Le soir du deuxième jour, la porte s'ouvrit à la volée. Ce n'était pas l'heure du dîner et mon cœur tressaillit à la vue de Blouson de Cuir. Ses yeux de prédateur se posèrent immédiatement sur moi. Tous mes espoirs de fuite s'effondrèrent lorsqu'il s'avança vers ma couchette avec un sourire vicieux.

La peur se répandit dans mes veines, électrisant mon corps endolori, me rappelant que le danger était omniprésent. Je ne devais pas nourrir trop d'espérances.

— Viens avec moi, salope !

Il me saisit le poignet et me força à me lever de mon lit. Puis, en léchant ses lèvres craquelées, il m'entraîna vers la porte. *Non !* Je ne me laisserais pas faire.

Je verrouillai les genoux et campai mes pieds nus au sol. En vain. Il me tira brutalement contre lui. Sa veste de cuir sentait la sueur et le métal.

Mes camarades se mirent à pleurer, leurs sanglots résonnant dans le lourd silence qui régnait dans la cellule. Notre petite oasis venait de voler en éclats.

Je me débattis, tentant de détacher les doigts de Blouson de Cuir de mon poignet, mais il me gifla.

— Obéis, si tu ne veux pas que je t'assomme de nouveau !

Et il m'entraîna dans un lugubre corridor. Ma joue me brûlait mais je fis abstraction de cette gêne, somme toute mineure. Je ne devais pas me laisser distraire par la douleur.

Nous croisâmes plusieurs hommes aux cheveux noirs et à l'air patibulaire. Une femme se mit à hurler, d'autres se joignirent à la sinistre symphonie. On était venu les chercher, elles aussi.

Nous passâmes devant plusieurs portes avant que Blouson de Cuir me pousse dans une douche collective au carrelage blanc fissuré, comme dans une prison ou un gymnase. De vieilles savonnettes traînaient par terre.

Me saisissant par l'épaule, Blouson de Cuir me fit pivoter face à lui.

— Déshabille-toi.

Je lui crachai à la figure. Hors de question de me dévêtir devant lui. Je ne pouvais pas. Brax était le seul à m'avoir vue nue. C'était son privilège, à lui et à lui seul.

Jamais je n'avais fait preuve d'une telle audace. Je n'étais plus la même.

— Ah, tu veux jouer les dures...

Je n'eus pas le temps d'esquiver un coup de poing dans la pommette. Ma vision se brouilla, un gémissement m'échappa ; je portai une main à ma joue. On ne m'avait jamais frappée mais c'était la troisième fois en deux jours.

Blouson de Cuir empoigna le col de mon tee-shirt. Le craquement du tissu déchiré résonna entre les murs carrelés. Un courant d'air froid me lécha le ventre et la poitrine. La douleur s'atténuant quelque peu, je tentai une échappée. Blouson de Cuir me rattrapa et me gifla.

— Mademoiselle est une rebelle..., railla-t-il. Ton culot ne te rendra pas service. Au contraire. Ton nouveau propriétaire te droguera, s'il le faut.

Il se pencha vers moi et, comme un labrador, il me lécha la joue, jusqu'à la racine des cheveux. Un frisson de dégoût me parcourut.

— Continue de faire la maligne, si tu veux encore des gnons dans ta jolie petite gueule, ricana-t-il.

J'avais déjà l'impression qu'un troupeau d'éléphants piétinait dans mon crâne. Je ne supporterais pas davantage de violences. Mon âme se révoltait, mais mon corps avait compris la leçon.

— Brave fille, dit-il en m'arrachant mon legging.

Puis il déchira ma culotte et dégrafa maladroitement mon soutien-gorge, qui tomba au sol, me laissant dans le plus simple appareil.

J'étais nue devant un violeur, un kidnappeur, un sadique. Tremblante, je refermai les bras autour de ma poitrine.

— Pas la peine de cacher ces beaux nibards. Allez, lave-toi !

Il me poussa vers les douches. Je vacillai, mais je m'éloignai docilement. Sa proximité me répugnait. *Ne pense pas qu'il te regarde. Rien ne t'affectera si tu n'y attaches pas d'importance.*

Me raccrochant à ce credo, je ramassai un bout de savon. Mes compagnes d'infortune me rejoignirent, conduites par d'autres geôliers. Toutes furent soumises au même traitement que moi, à l'exception des coups, et je détournai le regard lorsque leurs vêtements tombèrent sur le carrelage. Le Balafre les rassembla tous et les emporta. Le message était clair : ils nous déposaient du peu qu'il nous restait ; nous leur appartenions. Nous n'avions plus le droit de nous habiller comme nous voulions, d'aller où nous voulions, d'aimer qui nous voulions. Nous n'étions plus que des filles nues et tremblantes.

Certaines s'effondrèrent en pleurant. À coups de pied dans le ventre, on les força à ramper jusqu'aux douches. Je ravalai mes larmes, ouvris le robinet et essayai de faire mousser le vieux morceau de savon.

L'eau était froide mais c'était un bonheur de se laver, même si je préférais ne pas penser à la raison pour laquelle on nous faisait prendre cette douche. Anticiper n'était pas judicieux. Mieux valait se concentrer sur l'instant présent. Si je tenais à ma santé mentale, je ne devais pas laisser mon imagination élaborer

des scénarios d'horreur.

Pendant dix minutes, je m'appliquai à me savonner, le corps, puis les cheveux. J'aurais voulu effacer ce qui m'était arrivé, que l'eau emporte ma détresse. Si seulement le siphon avait pu me happer... Les égouts étaient sans doute préférables à ce qui m'attendait.

— Terminé ! cria un gardien.

Je me rinçai puis me dirigeai avec les autres vers une pile de serviettes mitées posée sur un banc. J'en pris une et m'en enveloppai. Par-derrière, on me passa une corde au cou. Dans un sursaut, je tentai de m'en débarrasser. Le Balafré tira dessus.

— Tu n'es plus celle que tu étais. Oublie ton passé, tu ne le retrouveras jamais.

Il se pencha vers moi. Je me raidis. Je l'avais sous-estimé. Parce qu'il nous apportait à manger, je le croyais plus gentil que les autres. Erreur. Il était tout aussi mauvais.

— Suis-moi.

Il fit un pas, en tirant sur la corde. Je sentis ma colonne vertébrale prendre un angle dangereux et je ne pus que me mettre en marche. D'un seul geste, on m'avait rabaissée au rang de chien.

J'aurais voulu grogner, mordre. Si on voulait faire de moi un animal, je pouvais en être un. On s'éloignait de la douche. Où m'emmenait-il, au bout de cette laisse ? Je fermai les yeux. Je ne voulais pas le savoir.

Allait-on me violer, maintenant que j'étais propre ? Me placer dans une maison close et me droguer ? Abrutie par les substances chimiques, je ne serais plus jamais moi-même. Je ne retrouverais jamais la liberté.

Non !

Je freinai des quatre fers, cramponnant mes orteils au sol. Le Balafré s'arrêta brutalement et tira un coup sec sur la corde, qui m'étrangla.

— Avance ! ordonna-t-il, son corps pressé contre le mien, à travers la serviette.

Mon être tout entier se révoltait contre cette proximité mais je serrai les dents. Je lui aurais volontiers craché à la gueule, donné un coup de tête, mais je me contentai de le regarder droit dans les yeux, en me tenant aussi droite que possible.

— Vous n'avez pas le droit de nous traiter de cette manière ! Libérez-nous !

Ma voix tremblait, mon cœur tambourinait. Je pouvais perdre la vie en refusant d'obéir, mais je ne pouvais pas m'incliner sans me battre, capituler sans

résister. J'avais laissé ma famille me persécuter ; je ne le permettrais pas à ces ordures.

Des murmures choqués s'élevèrent derrière moi. En me retournant, horrifiée, je découvris mes camarades attachées en file indienne, comme des moutons qu'on mènerait à l'abattoir.

On les poussa sur le côté et Blouson de Cuir s'avança vers moi, furieux. Le Balafre lâcha ma laisse et s'écarta. Instinctivement, je me couvris la tête. En pure perte.

Blouson de Cuir me jeta au sol et me roua de coups de pied. J'entendis une côte se briser, sous ses chaussures à coque. Avec un hurlement, je me roulai en boule.

Je ne pouvais plus respirer, plus bouger. Je n'arrivais même pas à pleurer. La douleur était insoutenable. Et les coups continuaient de pleuvoir, dans les seins, le ventre, les cuisses, les tibias, plus vicieux les uns que les autres. Touchée au plexus solaire, je poussai un cri d'agonie.

En jurant dans sa langue natale, mon bourreau m'empoigna les cheveux et me releva, puis il me frappa la tête contre le mur.

— *Basta !*

Je connaissais ce mot. « Assez. »

Blouson de Cuir me lâcha. Je m'effondrai. Le contact du plancher me rappela que j'étais nue. *Pauvre idiote, Tess. Il est plus fort que toi. Tu ne peux pas lui résister.* En m'insurgeant, je n'avais gagné qu'un déferlement de violence.

Comme j'aurais aimé que Brax soit là. Il aurait su que faire. Il m'aurait défendue. J'étais trop bête d'avoir cru que je pouvais m'opposer à ces hommes.

Qui étaient-ils ? Des trafiquants d'êtres humains ? Nous allions être vendues, disparaître de la circulation...

J'avais lu des articles à ce sujet ; si l'on ne nous retrouvait pas très vite, on ne nous reverrait jamais.

À part Brax, personne ne savait que j'étais au Mexique. Mes parents ne s'apercevraient pas de mon absence avant des mois. Ils ne m'appelaient jamais, ne m'envoyaient jamais de textos. Quant à Brax... Mon cœur se fendit. Il était peut-être mort... Un cadavre froid et bleu sous un urinoir.

Le Balafre poussa son comparse et reprit ma laisse.

— Lève-toi, grommela-t-il en tirant sur la corde, qui me déboîta la nuque.

J'avais presque envie de rire. Comment voulait-il que je me lève, dans l'état où j'étais ? En tout cas, j'avais retenu la leçon : si je voulais survivre, j'avais tout intérêt à obéir.

La mort dans l'âme, je me redressai, tant bien que mal. J'avais du mal à respirer, mon corps tout entier voulait pleurer mais mes yeux demeuraient secs. Ces hommes ne méritaient pas mes larmes.

Le Balaféré me saisit le biceps afin de m'aider à me stabiliser, puis il me décocha un sourire condescendant.

— Ne complique pas la situation. Elle n'est que temporaire. Garde ton fiel pour ton nouveau propriétaire.

Mes craintes étaient donc fondées. Je ne voulais pas y croire...

Par le bras et par la corde, il me tira de l'avant. Mes contusions me mettaient au supplice, particulièrement la côte cassée, mais, laborieusement, je le suivis le long du couloir. La file des femmes se remit en marche, derrière nous. Chacune disparut dans une pièce. Les reverrais-je ?

Blouson de Cuir ouvrit une porte et le Balaféré me poussa dans une cellule sans fenêtre.

Le bruit des verrous résonna sinistrement et la panique me gagna lorsque je découvris un appareil de torture au centre de la pièce, à mi-chemin entre le fauteuil de dentiste et la table de gynécologue, avec des étriers et des leviers.

À côté, sur une table en acier, des instruments de cauchemar : aiguilles, scalpels, fioles de liquide, sangles de cuir... Je me recroquevillai sur moi-même, essayant de me rendre invisible. *Déconnecte, Tess. Disparais de cet enfer.*

Le Balaféré me poussa en avant. Je n'avais aucune énergie, je souffrais le martyre, mais je fis bravement volte-face. Il n'était pas question que je monte sur ce fauteuil. Impossible.

Quelqu'un m'attrapa par-dessous les épaules et, à deux, ils me jetèrent sur la table tachée de sang. Le Balaféré passa derrière et m'étrangla en tirant sur la corde.

Le son de ma peau adhérant à la table se mêlait à celui de ma respiration rauque et saccadée. La silhouette de la personne qui avait aidé à me porter se dessina au-dessus de moi.

Mon cœur se souleva d'indignation. Une femme ! Jeune, le visage cruel, encadré d'un carré lisse et noir, les yeux aussi sombres que ceux des hommes, des rides de fumeuse autour de la bouche. Elle portait des gants de plastique et un masque chirurgical accroché à une oreille.

Je bouillonnais de rage. Comment une femme pouvait-elle se livrer à pareil commerce ? Trahir ainsi ses sœurs ?

— Comment pouvez-vous ? Vous me dégoûtez !

Le Balaféré me gifla. La femme ne répondit pas. Elle détourna le regard. Non

de honte, mais pour boucler les sangles autour de mes avant-bras. Puis elle m'écarta les jambes, me cala les pieds dans les étriers et me sangla les mollets, aussi serré qu'elle put.

Mes joues s'empourprèrent. Humiliée, sans défense, j'étais à leur totale merci. Et je n'avais même pas lutté.

Un cri désespéré retentit à travers les murs puis se tut brutalement. Mon Dieu... Que se passait-il ?

Ma respiration angoissée emplissait la cellule. La femme fixa le masque devant sa bouche et déchira un sachet stérile.

J'aurais voulu fermer les yeux, ne pas savoir ce qu'il contenait, mais il aimait mon regard. Avec une fascination morbide, j'observais la femme, qui fixa une aiguille, puis une fiole de liquide noir, à une sorte de stylo.

Le Balafre s'empara d'un flacon et m'aspergea le dessous du poignet, repoussant le bracelet de Brax en haut de mon bras. Mon cœur se serra. Brax... Le bracelet était tout ce qui me restait de lui. Au moins, on m'avait autorisée à le garder. J'en éprouvais une certaine gratitude, qu'ils ne méritaient pas.

Avec un carré de gaze, le Balafre m'essuya l'avant-bras, puis il adressa un signe de tête à la femme.

Penchée au-dessus de mon bras, elle appliqua un transfert carbone sur ma peau humide et le lissa soigneusement avant de le décoller, révélant un code-barres violet.

Puis elle reprit le stylo à la fiole noire et appuya sur un bouton. L'appareil se mit à vibrer.

Elle s'apprêtait à me tatouer ! Je n'avais pas de tatouage. Aucune image ne me plaisait assez pour que je la veuille gravée à vie sur mon corps, et je ne voulais certainement pas d'un code-barres !

— Arrêtez !

Le Balafre me plaqua une main sur la bouche.

— Tu n'es plus une femme. Tu es une marchandise, qui doit être identifiée avant d'être mise en vente.

Je me retins de lui cracher à la figure. En me mordant la lèvre inférieure, j'endurai les picotements du dermographe et me résignai à être traitée comme du bétail. Dès que je m'échapperais, je ferais effacer ce tatouage.

Les secondes se muèrent en minutes, et la brûlure devenait de plus en plus cuisante.

Je n'étais plus Tess. J'étais une poignée de dollars.

Enfin, le ronronnement du stylo se tut. Je retins ma respiration lorsque la

femme me passa un gel sur le poignet et l'enveloppa de film plastique.

Les lignes noires avaient quelque chose d'obscène sur ma peau rougie et boursouflée. Mon premier tatouage, et il me rabaissait de l'état de chien à celui de produit de consommation. D'article jetable.

Toute combativité me quitta, me laissant plus désespérée que jamais, meurtrie au plus profond de mon être, tant dans mon corps que dans mon cœur et dans mon âme. J'étais tombée au fond d'un puits peuplé de serpents et de monstres. Pauvre de moi... Je ne pouvais que m'apitoyer sur mon sort.

La femme ôta ses gants puis elle en enfila une autre paire et se plaça à l'extrémité de la table, entre mes jambes. Tatoueuse, et maintenant gynécologue.

C'en était trop.

Les yeux fermés, je laissai ma tête rouler sur le côté, m'enjoignant de disparaître dans le néant. Hélas, le contact de ses doigts m'ancrait dans la réalité. L'examen dura une éternité, avant qu'elle me tapote la cuisse comme le bon chien que j'étais. Je n'avais pas mordu, pas même aboyé. Je les laissais prendre possession de moi sans la moindre protestation.

Dès qu'elle me libéra les jambes, je les serrai de toutes mes forces.

— Tu peux toujours fermer les cuisses, ricana le Balafré. On te violera par d'autres trous.

Ma gorge se noua. Le bruit des sangles contre la table de métal me donna la chair de poule.

Par pitié, que cesse cette dégradante inspection.

J'ouvris la bouche pour demander qu'on me laisse tranquille mais le bruit d'un autre sachet stérile raviva ma panique.

Une seringue à la main, la femme me scrutait avec un sourire cynique. Mon cœur fit un bond.

— Non, ne me droquez pas ! Je ferai tout ce que vous voudrez !

La perspective de vivre dans une camisole chimique me terrifiait. La femme ne répondit pas. Je me contorsionnai, essayant désespérément de me libérer.

Je ne pouvais pas quitter la seringue du regard, certaine qu'elle allait se ficher dans mon bras. Mais non. De ses doigts gantés de latex, la femme écarta mes cheveux emmêlés de mon cou et enfonça l'aiguille dans la chair tendre en dessous de l'oreille.

J'eus la sensation qu'une balle me perforait la peau. Je hurlai et m'arc-boutai. En riant, la femme dit quelque chose en espagnol au Balafré, puis elle jeta la seringue et lui tendit une sorte de Smartphone. Il le passa au-dessus de l'endroit où elle m'avait piquée, ce qui produisit une série de bips aigus.

— C'est bon, le code-barres est synchronisé.

Non... Ils n'avaient pas fait ça... Ils m'avaient non seulement tatouée mais pucée. Quand bien même je réussirais à m'échapper, ils me traceraient.

Mes yeux s'emplirent de larmes. J'avais tenu le coup jusque-là en me raccrochant à mes espoirs de fuite et voilà qu'ils s'effondraient.

Je me fis violence pour garder les yeux secs. Le Balaféré me détacha les bras puis il passa derrière moi et m'ôta la corde du cou.

Je mis un moment à comprendre que j'étais libre, et il me fallut du temps avant de pouvoir bouger.

Le Balaféré m'aida à me redresser en position assise. Je grimaçai, en me tenant les côtes, oubliant de cacher ma poitrine. Incapable de me tenir droite, je me résignai à rester voûtée. Je vivais le jour le plus horrible de ma vie. Non. Le jour le plus horrible était celui où ils m'avaient enlevée, où ils avaient frappé Brax et l'avaient laissé pour mort dans les toilettes de ce boui-boui. J'étouffai un sanglot. Je ne devais pas penser à Brax, ni au cauchemar dans lequel je nageais.

Un sac de papier brun apparut sur mes genoux. Le Balaféré me prit le menton et me força à le regarder dans les yeux.

— Brave fille, accepte ton avenir, ce sera plus facile, dit-il en me caressant la joue.

C'était la première fois qu'on me témoignait un brin de gentillesse depuis que j'avais atterri dans cet enfer. Après les coups de Blouson de Cuir, j'avais grand besoin d'être réconfortée. Malheureusement, je ne pouvais compter sur personne.

Continue de lutter, Tess. Ne baisse jamais les bras.

Une onde de chaleur se répandit dans mes membres, atténuant quelque peu la douleur. La combativité était tout ce qui me restait. Je n'étais pas prête à m'avouer vaincue.

Je jetai un regard noir à celle qui m'avait faite prisonnière en me tatouant et en m'équipant d'une puce électronique.

— Je vous hais ! proférai-je. Un jour, vous souffrirez autant que vos victimes. Un jour, le karma vous rattrapera !

J'ignorais si ma prophétie se réaliserait mais je mettrai un point d'honneur à ce que le courroux de la loi s'abatte sur ces sinistres individus. Je les maudissais.

Le Balaféré reprit le sac en papier, d'où il retira des vêtements qu'il me jeta.

— Habille-toi.

Précautionneusement, en grimaçant et en gémissant, je descendis de la table et enfilai un pull marron, puis une culotte blanche et une paire de grandes

chaussettes qui me montaient jusqu'aux cuisses.

Je devais ressembler à une poupée, une poupée cassée, sans valeur.

Peu importait mon apparence. J'étais désormais au-delà de ces futilités.

Le pull n'était pas chaud, les chaussettes me grattaient mais, au moins, je n'étais pas nue.

La femme me donna une brosse à cheveux, que je pris avec hésitation. Allait-on me conduire ailleurs ?

Je brossai mes boucles emmêlées, puis je rendis la brosse. Je dégageais une odeur de savon bon marché et j'avais les cheveux cassants, mais je me sentais mieux. Un tout petit peu plus prête à affronter ce qui m'attendait.

Mon tatouage me démangeait sous le bandage. J'avais envie d'arracher le film plastique afin d'examiner le code-barres. Pouvait-on me scanner, désormais ? Quelles données renfermait-il ?

On ne m'avait demandé aucun renseignement personnel. Peu leur importait qui j'étais. Pour eux, je n'étais qu'une chose monnayable.

Chapitre 6

HIBOU

Trois jours s'écoulèrent lentement.

Notre petite cellule, la régularité des repas et les conversations à voix basse contribuaient à m'engourdir dans une sorte d'acceptation. J'étais couverte d'hématomes et mes côtes me faisaient souffrir. Après toutes les épreuves que nous avons subies, j'avais du mal à demeurer oisive.

Ma colère grandissait d'heure en heure. Assise sur mon matelas rongé par les mites, je bouillonnais. J'avais hâte qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi. Attendre me tuait. L'ennui me démangeait davantage que mon nouveau tatouage.

La lumière tremblotante du plafonnier s'éteignit et je contemplai fixement l'obscurité. La plupart de mes camarades s'assoupirent. Seules quelques discussions se poursuivirent. Je refusais d'y participer. Je ne voulais pas m'appesantir sur la situation. Je préférais me concentrer sur l'avenir. Entretenir l'espoir que la rage menaçait d'étouffer.

À la première occasion, je m'évaderaï. Sans hésiter. Sans arrière-pensée. Je tuerais s'il le fallait. Savoir que j'étais prête à faire couler le sang me remplissait de pouvoir.

Brax était peut-être mort pour me sauver. À présent, c'était à mon tour. Je le retrouverais, d'une manière ou d'une autre. Je le retrouverais et cette sordide histoire ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Un rai de lumière, puis un bruit de pas se fit entendre. Je me figeai sous mon drap humide.

Les pas se rapprochèrent. Je serrai les poings, prête à cogner. Il ne s'agissait pas de l'une des prisonnières se dirigeant à l'aveuglette vers le pot de chambre. C'était un géolier. En une semaine, aux aguets, j'avais appris à mobiliser tous mes sens.

Blouson de Cuir venait pour moi, je le savais sans l'ombre d'un doute.

Une main effleura ma cuisse, essayant de me localiser dans le noir. Je me raidis, le laissant tâtonner, attendant le moment de passer à l'action.

La main se posa sur mon sein ; je retins ma respiration. *Pas encore. Attends.* Qu'il me croie morte de peur, qu'il s'imagine que je n'opposerais pas de résistance. *Idiot.* Je salivais d'avance à la perspective de le faire saigner. Je savourerais ma vengeance.

Je sentis son haleine fétide quand il grimpa sur le lit. Lorsqu'il fit mine de m'enjamber, je me redressai d'un bond et le frappai à la mâchoire. De l'autre main, je lui cognai l'entrejambe. Un sentiment de triomphe m'étira les lèvres.

Avec un grognement animal, il bascula sur le plancher. Mes camarades se réveillèrent, certaines se mirent à pleurer. Cette intrusion nocturne était la première. Bêtement, nous nous croyions intouchables ; nous pensions que l'on réservait nos vertus pour nos futurs propriétaires.

Je bondis hors de mon lit et donnai un coup de pied en direction de Blouson de Cuir. Il me saisit la cheville et la tordit. Je perdis l'équilibre et m'effondrai sur lui. La douleur dans mes côtes se réveilla, plus lancinante que jamais. J'en avais le vertige.

Obscènes, ses mains me tripotèrent les cuisses, la taille, le ventre, la poitrine. Je me débattis, ruant des jambes.

— Lâchez-moi !

Quand il parvint à rouler sur lui-même et à se hisser sur moi, je lui mordis l'oreille, lui arrachant un cri. Le goût du sang m'emplit la bouche. Je vis rouge.

Tout ce que j'avais subi se mua en folie furieuse et, dans un hurlement de harpie, j'attaquai à coups de griffe, de dents, de coude et de genou. J'étais devenue une bête sauvage.

Blouson de Cuir parvint à m'échapper et, un instant, je me déchaînai dans le vide.

— Tu voulais me violer, salaud ? Viens...

Ma voix tremblait de larmes et de haine. Mes camarades m'encouragèrent. Blouson de Cuir battit en retraite vers la porte. Je me ruai sur lui, empoignai ses cheveux gras et, avec une force insoupçonnée, je lui fracassai le nez contre le mur.

J'entendis ses os se briser ; il rugit de douleur. L'adrénaline reflua et je sentis mon énergie faiblir mais je rassemblai mes dernières forces.

L'ampoule se ralluma, aveuglante.

Ignorant la brûlure sur ma rétine, je saisis le doigt de Blouson de Cuir et le

tordis de toutes mes forces. Il me frappa au creux de la poitrine, me privant d'air.

La porte s'ouvrit brusquement et une rangée d'hommes armés se dirigea droit sur moi. En cherchant mon souffle, je reculai, les mains au-dessus de la tête. Un filet de sang ruisselait le long de ma tempe et j'étais couverte de nouvelles contusions mais j'éprouvai une vive satisfaction en regardant Blouson de Cuir, les cheveux en bataille, la pommette entaillée, la respiration pantelante, comme s'il s'était battu contre un gorille.

— *Vete a la mierda, puta*, proféra-t-il en se tenant le doigt.

Et il bouscula l'un des gardes armés pour s'avancer vers moi. Sans réfléchir, réaction purement épidermique, je le giflai de toutes mes forces. J'avais la paume brûlante mais ce n'était rien comparé à la joie que me procura la marque rouge de mes doigts sur sa joue.

J'étais plus dangereuse que je ne le pensais.

— *Estas muerta*, siffla-t-il entre ses dents.

« Tu es morte. » Je possédais quelques rudiments d'espagnol.

Avant qu'il ne se jette sur moi, deux hommes le saisirent et l'emmenèrent. Ses jurons s'éloignèrent dans le couloir. Les autres gardes quittèrent également la cellule, leurs armes braquées sur moi jusqu'à ce qu'ils aient refermé les verrous.

Au centre du cachot, je pivotai lentement sur moi-même. Certaines de mes compagnes tenaient leur drap sous le menton. Toutes me regardaient bouche bée.

Que voyaient-elles ? Une folle qui avait signé son arrêt de mort ? Ou une farouche guerrière qui avait résisté au viol ?

La belle Asiatique aux longs cheveux noirs m'applaudit.

— C'est ce que je rêvais de faire depuis qu'ils m'ont séparée de mon ami, dans la boîte de nuit, déclara-t-elle, d'une voix tremblante, le regard ardent. Nous retrouverons notre liberté !

Une Noire plantureuse se joignit à ses applaudissements et, une à une, les autres les imitèrent, un sourire illuminant leurs visages déprimés.

Tour à tour, leurs regards s'embrasèrent.

Nous ne serions plus passives.

Nous combattrions pour la justice et la justice triompherait.

Le lendemain, on m'amena de nouveau à la douche, en laisse. J'apprenais à supporter mes douleurs. Elles étaient signe de victoire, non de faiblesse. Une médaille d'honneur.

Ma toilette terminée, le Balafre me conduisit en haut d'une volée de marches, au bout du corridor. Cet étage était différent du reste de la bâtisse – une usine

désaffectée convertie en hôtel de trafic ? Les murs étaient ornés de tableaux de mauvais goût. Les fenêtres de la pièce dans laquelle il me poussa donnaient sur une zone industrielle.

Derrière un bureau, un blond aux yeux bleus, le teint hâlé, était assis dans un fauteuil. Il avait les yeux du même bleu que Brax. Mon cœur se déchira.

Le Balafre m'ordonna de m'asseoir. Je m'exécutai sans détacher le regard de cet homme en costume.

— Qui êtes-vous ? bredouillai-je.

Il plissa les yeux et posa les paumes à plat sur le bureau. Le Balafre s'adossa contre un mur. Un frisson me parcourut mais je refusai de céder à la terreur. J'avais fait couler le sang, je ne devais pas l'oublier.

— Celui qui tient ton destin entre ses mains.

— Mon destin n'appartient qu'à moi.

Un stylo entre les doigts, il se pencha en avant.

— Ignacio avait raison. Tu es une rebelle. Méfie-toi, si tu tiens à la vie. Laisse-nous te guider.

Ignacio était-il Blouson de Cuir ? Je frémis de rage.

— Me guider vers la mort par le viol et la mutilation ?

Il eut un mouvement de recul, comme si je l'avais giflé.

— Idiote ! Tiens-toi à carreau et tu seras vendue à un gentleman qui te traitera comme un précieux trésor. Qui te comblera d'attentions, qui t'achètera tout ce que tu voudras.

Mon esprit s'affola. J'avais donc raison... J'allais devenir une esclave sexuelle !

— Je n'appartiens à personne, répétais-je farouchement.

— Détrompe-toi, rétorqua-t-il en souriant et en secouant légèrement la tête. Tu as déjà été vendue. Le contrat est signé.

Le cœur au bord des lèvres, je me redressai de toute ma hauteur.

— Vous le paierez, murmurai-je.

Il se leva et me jeta un paquet sur les genoux. Je l'attrapai par réflexe, horrifiée de découvrir ma photo sur un faux passeport américain, avec des documents rédigés en espagnol.

Il contourna le bureau, se posta devant moi et me caressa la joue, presque tendrement, un geste qui me rappela Brax.

— Comment t'appelles-tu, beauté ?

— Vous n'avez pas besoin de connaître mon nom.

Je tentai de lui mordre les doigts. Il s'écarta en riant.

— J'espère que tu es digne de mon client car je ne le rembourserai pas. Allez, vas-y, lança-t-il au Balafre, qui se tenait derrière moi.

Celui-ci me pressa un chiffon imbibé de chloroforme sous le nez. J'essayai de ne pas respirer, de me débattre, mais les vapeurs me piquaient les yeux et faisaient déjà leur chemin dans mon système sanguin.

Un brouillard m'envahit et je perdis connaissance.

Chapitre 7

ROSSIGNOL

Mes oreilles se débouchèrent à la descente.

Je reconnus aussitôt le bourdonnement des réacteurs. J'avais pris l'avion la semaine précédente. Avais-je passé seulement une semaine en captivité ? Le temps m'avait paru beaucoup plus long. J'avais tellement changé. Mon existence ne tournait plus autour de la fac et de Brax. Elle était maintenant une question de survie.

Sous la cagoule noire, je m'efforçais de garder mon calme. Paniquer ne me servirait à rien.

L'avion perdait de l'altitude, je le sentais. Où m'emmenait-on ? Nous avions dû quitter le Mexique, puisqu'on m'avait donné un passeport. J'ignorais depuis combien de temps nous volions.

À l'atterrissage, l'appareil roula sur une assez longue distance, puis les moteurs se turent et le silence résonna à mes oreilles, presque douloureux.

Les mains ligotées, en proie à une migraine induite par les drogues que l'on m'avait fait inhaler, je me préparai au pire. Quelle serait la prochaine étape de ma nouvelle vie ? Je devais me blinder. Me tenir prête à me battre et à prendre la fuite.

Je ne pouvais pas me permettre de regretter le passé ni de penser à Brax. Encore moins d'anticiper sur ce que l'avenir me réservait.

Un triste sourire m'étira les lèvres. Si l'on m'avait demandé, une semaine plus tôt, quelle était ma plus grande peur, j'aurais répondu : les sauterelles. Ces insectes me répugnaient.

Aujourd'hui, je répondrais par quatre mots, une petite phrase qui me terrifiait, qui me rendait malade :

J'ai été vendue.

Du bruit. La porte de l'avion s'ouvrit. Des pas approchèrent. Sous la cagoule, des images d'horreur m'assaillirent.

Des voix masculines. Quelqu'un me saisit brutalement par les bras et me força à me lever. Je poussai un cri, qui me valut un coup de pied dans le ventre, d'une violence inutile. Soudain, c'en était trop. Ma résistance était totalement vaine. Mon courage n'avait strictement rien changé à mon sort. Des larmes roulèrent sur mes joues. Les premières, qui ne seraient hélas pas les dernières.

Pleurer ne m'apporta aucun réconfort. Au contraire, je me sentais encore plus déprimée.

Un vent glacial s'engouffra sous mon grand pull marron. Il faisait un froid hivernal, confirmation que j'avais quitté le Mexique.

On me fit avancer sur quelques mètres, puis on me confia à une autre paire de mains, qui me plaquèrent contre un torse musclé.

— Pour M. Mercer ?

— Sí. Le patron espère qu'elle lui plaira. Elle a du caractère.

Mon estomac se noua, menaçant de se révolter.

— Pas de problème. J'en suis certain, ne vous inquiétez pas.

Mon nouveau geôlier s'exprimait en français. Étions-nous en France ?

Il me poussa brusquement, me contraignant à avancer. Puis au bout d'un moment, il me stoppa. Malgré la douleur dans mes côtes, je me tenais droite comme un I. Je ne voulais pas courber l'échine, donner l'impression d'être faible. J'étais forte, je n'avais pas peur. Dès qu'on m'ôterait la cagoule, je m'échapperais.

On me passa une corde au cou, qui se coinça derrière mes oreilles, à travers le tissu noir. Je secouai la tête afin de la faire descendre. Je devais avoir l'air d'un cheval à l'équarrissage.

De nouveau, une discussion houleuse. J'essayai de comprendre mais le vent emportait leurs paroles.

Un autre avion atterrit. Nous devons être dans un aéroport commercial mais j'avais voyagé en cargo. Je n'y voyais rien mais il était évident que nous n'étions pas dans une cabine avec des rangées de fauteuils et des hôtesses de l'air. Il faisait un froid de canard et j'étais assise à même le sol.

Avec un frisson, je redressai les épaules. Mes larmes avaient gelé, sur mes joues. Elles me rappelèrent que je devais me montrer de glace si je voulais survivre. Froide, impénétrable, dure, insensible.

Une main se referma autour de mon bras et m'entraîna en avant. Aveugle, désorientée, je me laissai guider. La corde qui me ligotait les bras m'entaillait les

poignets.

Pourquoi n'investissaient-ils pas dans des menottes, ou des liens moins rudimentaires ? Le commerce des femmes devait rapporter gros. Combien avais-je été vendue ? Que coûtait une jeune Australienne non vierge qui n'avait pas terminé ses études universitaires ?

Je rachèterai ma liberté. Un sourire se forma sur mes lèvres. *Je souscrirai un crédit, que le banquier ne me refusera pas, parce que je suis un bon investissement.* Seigneur... J'étais en train de devenir folle...

Nous ne marchâmes pas beaucoup. Nous nous arrêtâmes et j'attendis, le cœur tambourinant.

On me détacha les poignets. J'enroulai mes épaules engourdis et ramenai mes bras devant moi.

J'étais libre. En extérieur. Je pouvais m'enfuir.

Par-derrrière, quelqu'un m'ôta la corde, puis la cagoule. Je tournai la tête à gauche, puis à droite, essayant de me repérer.

Trois malabars se tenaient autour de moi, en costume noir, les cheveux noirs, très *Men in Black*. Il faisait nuit. Un croissant de lune brillait dans un ciel étoilé.

— Monte ! m'ordonna l'un des hommes, avec un fort accent, une voix autoritaire, les yeux cachés derrière des lunettes noires.

Les mains sur mes épaules, il me poussa vers un jet privé au fuselage blanc immaculé, moderne, opulent. Les initiales « QM », calligraphiées à l'anglaise, s'épalaient sur les ailes et la queue.

Appartenaient-elles à celui qui m'avait achetée ? Un homme si riche qu'il possédait un avion personnel et s'offrait des femmes comme des nouvelles chaussettes ? S'il avait autant d'argent, comment se faisait-il qu'il ne trouve pas de partenaires consentantes ? S'agissait-il d'un pervers ? D'un sadique ?

Combien de temps survivrais-je ?

Je ne me prêterais tout simplement pas à ses vices.

— Allez, monte !

C'est maintenant ou jamais, Tess.

Je feignis de m'exécuter, puis, d'un mouvement vif, je pivotai sur mes talons. J'avais toujours été bonne à la course. Je participais à tous les cross de la fac et je m'étais entraînée tous les matins sur le tapis afin d'avoir la ligne en prévision de ces vacances avec Brax.

J'avais des jambes de sprinteuse.

Sans réfléchir, laissant l'instinct prendre le dessus, je m'élançai sur le tarmac givré, pieds nus dans mes grandes chaussettes.

Les gardes étaient probablement armés et ils n’hésiteraient pas à tirer. Je m’en fichais. Une balle dans la tête valait mieux que le sinistre sort qui m’attendait.

— Arrêtez ! cria l’un d’eux en français.

Puis :

— Merde !

J’accélérai, les poumons en feu, fonçant droit devant moi, sans savoir où j’allais. Des hangars se dressaient de part et d’autre. Les lumières du terminal principal scintillaient, au loin, les portes du paradis.

Les mots « Charles de Gaulle » promettaient la sécurité. Malheureusement, jamais je ne parviendrais à les atteindre, avec les molosses en noir à mes trousses. J’accélérai encore. Si seulement j’avais pu m’envoler... Alors peut-être leur aurais-je échappé.

Surgissant de nulle part, à la vitesse d’un boulet de canon, un homme me barra brusquement le chemin. Nous nous écroulâmes l’un sur l’autre. Le bitume m’écorcha la cuisse, m’arrachant un cri de douleur.

Il m’immobilisa en s’asseyant sur moi. Comme les autres, il portait un costume noir et des lunettes de soleil. À bout de souffle, j’essayai de reprendre ma respiration. Chaque halètement me faisait davantage souffrir qu’un coup de poignard entre les côtes. De nouveau, les larmes jaillirent. Le type me redressa.

L’une de mes jambes flancha. J’avais dû me fouler la cheville. J’aurais voulu hurler ma détresse. Cette nouvelle blessure me handicapait un peu plus. Comment aurais-je pu m’enfuir ?

La tête baissée, mes espoirs réduits à néant, je boitillai jusqu’à l’avion, sous la poigne de fer de Garde Numéro Quatre. Évitant le regard des autres, je montai docilement à bord du jet privé. Ils ricanèrent lorsque je m’effondrai sur un fauteuil de cuir blanc.

Tu as essayé, tu as échoué. Tu as essayé, tu as échoué.

Néanmoins, je ne m’avouais pas vaincue.

La prochaine fois, tu réussiras.

Je serrai les poings. Je ne renoncerais jamais à m’évader. Jamais.

— Lève-toi. On est arrivés.

En recevant un coup de pied dans ma cheville enflée, j’ouvris les yeux avec un tressaillement. Feindre le sommeil ne m’avait pas apaisée. Durant toute la durée du vol, j’avais échafaudé les scénarios les plus vicieux pour mutiler les gardes et prendre cet avion de grand luxe en otage.

Impuissante, j’étais toutefois sagement demeurée sur mon siège, telle une

poupée brisée.

Le soir où j'avais réclamé à Brax un peu plus de piment dans notre vie amoureuse me semblait remonter à une éternité. À présent, j'aurais donné n'importe quoi pour retrouver sa gentillesse et sa pureté.

Si j'avais pu remonter le temps, jamais je ne serais partie au Mexique.

Obéissante, je me levai. Garde Numéro Quatre m'accompagna jusqu'au bout de l'allée centrale moquettée, ses doigts calleux autour de mon poignet à vif. Puis, au bas de l'escalier, il me passa à un collègue. Le bandage autour du tatouage ne m'offrait qu'une piètre protection. La peau me brûlait et me démangeait. Je le détestais.

Au sol, je me figeai. Nous étions sur une piste d'atterrissage gazonnée, gelée. Une somptueuse demeure bourgeoise se découpait dans la nuit, faiblement illuminée par des éclairages extérieurs bleutés et rosés.

Un garde me prit le bras et me guida vers le perron. Les orteils engourdis, je gravis les marches en me demandant qui pouvait posséder un avion privé et une maison qui ressemblait à un palais. L'entrée était encadrée de piliers, le fronton orné de chérubins et de rosaces.

Des jets d'eau jaillissaient d'une fontaine représentant trois chevaux, beaucoup trop raffinée pour quelqu'un qui achetait des esclaves sexuelles.

Nos haleines formant des nuages dans le froid, mon garde frappa à l'imposante porte argentée, puis il tourna la poignée et me poussa à l'intérieur.

Lorsqu'il ôta ses lunettes noires, je fus surprise par son regard : aucune cruauté ne se lisait dans ses yeux verts. Contrairement à mes ravisseurs mexicains, il n'exprimait que compassion et humanité.

— Bonsoir, esclave.

La voix provenait d'un majestueux escalier tapissé de velours bleu. D'imposantes œuvres d'art ornaient les murs de la montée.

Un homme m'observait d'en haut, en costume prince-de-galles, chemise noire et cravate argent. Les cheveux bruns, le regard pénétrant, impitoyable, il dégageait une aura de pouvoir. Fier, hautain, il me regardait comme un châtelain accueillant son dernier sujet.

Nos yeux se rencontrèrent et un frisson me parcourut. Je sentais dans ma chair qu'il était dangereux.

Ses lèvres tressaillirent. Je retins mon souffle. Il retira ses mains de ses poches et les plaça sur la balustrade. Même d'en bas, je voyais qu'il avait les doigts longs et forts. Son regard me déshabillait ; pire, il me transperçait, dénudant mon âme. Je reculai, heurtant le garde derrière moi.

— Salue ton nouveau maître, me chuchota-t-il à l'oreille.

Chapitre 8

MOINEAU

Le mot « maître » me fit grincer des dents.

Non, cet homme à la mâchoire carrée, aux cheveux lissés en arrière et à la pomme d'Adam saillante n'était pas mon maître. Non, je n'avais pas de maître.

Des larmes me brûlèrent les yeux à la pensée de Brax. Il me semblait à un monde de distance comparé à cette odieuse réalité. Brax était un grand adolescent attardé, un garçon sérieux et travailleur, aux antipodes de cet homme aux yeux de jade pâle et au visage indéchiffrable. Le pouvoir émanait de lui en ondes presque visibles. Avant tout, j'étais déconcertée.

Ce n'était pas un nabab répugnant. Il n'était ni vulgaire ni monstrueux. Qui était-il ?

Je l'observai, les yeux écarquillés – le propriétaire de cette somptueuse demeure. Mon propriétaire... *Non, jamais !*

Peu importait qui il était car je n'appartenais qu'à moi. Je ne me laisserais pas intimider par sa fortune ni par son statut. Il pouvait se comporter comme si le monde devait se prosterner à ses pieds, je ne me rabaisserais pas à lui lécher les bottes – ni rien d'autre.

Sans me quitter des yeux, il quitta la balustrade et s'engagea lentement dans l'escalier, d'une démarche souple et élégante. Il m'évoquait des eaux dormantes, des courants mortels sous une surface trompeuse.

En le regardant, j'essayai de deviner quels plaisirs malsains il affectionnait, auxquels les femmes normales refusaient de se soumettre de leur plein gré.

Plus il se rapprochait, plus mon cœur tambourinait. Le garde me poussa de l'avant.

— Incline-toi devant ton nouveau maître.

Je trébuchai, mais retrouvai aussitôt l'équilibre. Je serrais les poings tellement

fort qu'ils en tremblaient. Mes blessures me rappelèrent que je nageais en plein cauchemar. Je ne devais pas m'y méprendre. Je n'étais pas chez un hôte innocent accueillant une invitée.

— Je n'ai pas de maître ! dis-je avec véhémence. Laissez-moi partir !

Le propriétaire des lieux s'immobilisa sur une marche, la tête inclinée, et posa sur la rampe une main aux ongles manucurés et à la peau parfaitement lisse, ses yeux vert pâle rivés aux miens, anesthésiant mes facultés.

Il avait une expression impénétrable mais, en le défiant du regard, je crus percevoir des émotions, furtives, dans ses prunelles de jade. De la colère. De l'intérêt. De la contrariété. De la résignation. Et une lueur... de désir.

Ma respiration s'accéléra. J'essayai de reculer mais me heurtai de nouveau au buste du garde. Une main lourde et chaude sur mon épaule, celui-ci me força à me courber.

— Fais ce qu'on te dit.

Des milliers de pensées se bousculaient dans mon esprit. J'avais envie de faire volte-face et de m'emparer du pistolet logé dans un holster sous son aisselle. De les tuer tous les deux. J'avais envie de taillader les toiles de maître accrochées aux murs. Ces précieuses œuvres d'art n'avaient pas leur place chez quelqu'un qui avait un larbin pour forcer une esclave sexuelle à s'incliner.

— Salaud..., bougonnai-je, me maudissant de devoir obéir.

— Laisse-la. Si elle ne veut pas me saluer, ne la force pas.

Sa voix m'évoqua l'acier. Claire, forte, elle incarnait l'autorité et, malgré mes désirs de rébellion, je m'inclinai. Le seul timbre de sa voix incitait à l'obéissance.

Le garde ôta sa main de mon épaule.

— Si elle ne veut pas s'incliner, elle voudra peut-être ramper, ricana-t-il.

Je me redressai et tressaillis en découvrant mon nouveau maître juste devant moi, les mains dans les poches, la tête penchée sur le côté, comme s'il contemplait une pièce de musée.

— Elle rampera si elle le désire, murmura-t-il.

— Sûrement pas ! m'écriai-je.

De nouveau, nos yeux se rencontrèrent et je sondai les siens en quête de cette cruauté qui habitait les Mexicains. Son regard de pierre ne trahissait plus la moindre émotion.

Le face-à-face dura un long moment, puis le garde rompit le silence en se raclant la gorge.

— Laissez-nous.

Le maître des lieux agita une main en direction de la porte et le garde prit aussitôt congé, de même que plusieurs autres dont je n'avais pas remarqué la présence. Le bruissement de leurs costumes résonna comme une sentence de mort lorsqu'ils s'éclipsèrent à la hâte.

Je regardai désespérément autour de moi. À ma gauche se trouvait un opulent salon de lecture, meublé de fauteuils d'époque et de bibliothèques dorées, où ronronnait un feu de cheminée. À ma droite, un séjour plus moderne, avec des canapés design, des peaux de zèbre et de tigre, d'immenses baies vitrées où je me reflétais, sous les lumières du vestibule.

L'homme se tenait tout près de moi. Des larmes me nouaient la gorge. Je baissai les yeux, incapable de soutenir son regard plus longtemps. Envahie soudain par une grande lassitude, je n'avais plus qu'une envie : dormir, me réfugier dans le sommeil.

— Ne cherche pas à t'enfuir, me dit-il en scrutant mon visage.

— Qui a dit que je voulais m'enfuir ?

Un rictus lui déforma fugitivement les lèvres.

— Je le sens. L'odeur de la proie à l'affût d'une issue. Tu es différente, je te l'accorde, ajouta-t-il en se penchant vers moi, dégageant des effluves d'un riche parfum. Ils n'ont pas réussi à te briser mais ne t'imagines pas que tu pourras me résister. Tu ne gagneras pas.

Mon cœur se glaça. Il semblait presque en colère. Contre moi ? C'était moi la victime, ici ! L'indignation me souleva la poitrine.

— Que croyez-vous ? On m'a enlevée, vendue. Je ne suis pas là pour le plaisir. Évidemment que j'essaierai de m'échapper !

— Pour cette fois, je tolérerai ton insolence, répliqua-t-il, les lèvres pincées. Mais si tu oses me parler de nouveau sur ce ton, tu le regretteras.

De ses yeux d'un vert extraordinairement clair, il détailla mes contours puis il s'approcha si près de moi que je sentais la chaleur irradiant de son corps.

— Tu dois comprendre certaines choses.

Je me fis violence pour ne pas reculer. Au contraire, je m'avançai, ma poitrine effleurant presque la sienne.

— Vous êtes un monstre, vous m'avez achetée. Il n'y a rien d'autre à comprendre. Vous m'avez volé ma vie. Séparée de ceux que j'aimais. (Ma voix se brisa mais je me maîtrisai.) Vous m'avez tout volé. C'est tout ce que j'ai besoin de comprendre.

Il tendit une main vers ma joue et je retins mon souffle lorsque, du pouce, il me caressa le menton, avec un regard étonné, comme s'il était lui-même surpris

de m'avoir touchée.

— Viens avec moi, dit-il en me prenant le coude.

Ma peau se hérissa, mon cœur s'emballa.

— Lâchez-moi, sifflai-je en repoussant sa main.

Il me fusilla du regard.

— Tu n'as pas d'ordre à me donner, esclave.

Était-ce son accent français ou le mot « esclave » qui me révolta l'estomac ? Mes terminaisons nerveuses crépitaient de rage.

— Je. Ne. Suis. Pas. Une. Esclave.

Il me gifla, pas très fort, mais ce geste me remit à ma place. Je me mordis la lèvre inférieure et refoulai mes larmes. Avec un soupir, il m'emmena dans la bibliothèque et me poussa dans l'un des fauteuils, puis il s'assit en face de moi.

J'avais mal partout mais je pris soin de ne pas le montrer. Je ne voulais pas qu'il sache que je souffrais, même s'il aurait pu me donner des antalgiques. De toute façon, il ne l'aurait pas fait. Sans cœur, il me voulait faible et brisée.

Les mains croisées entre ses jambes, il se pencha vers moi, me scrutant du regard, m'implorant presque de lui révéler mes secrets. Mal à l'aise, je gardai les yeux rivés sur le feu de cheminée.

Le silence devint pesant mais je refusais de le rompre. Finalement, il prit une profonde inspiration avant de déclarer :

— Tu es à moi. Pour des raisons que je ne tiens pas à te préciser, tu es désormais ma possession. Par conséquent, tu me dois une totale obéissance.

Sûrement...

— Tu n'es pas autorisée à te connecter sur Internet, ni à téléphoner, ni à utiliser aucun appareil numérique. Tu n'as pas le droit de parler au personnel. Ni de sortir de la maison.

Il se leva et se dirigea vers un grand bureau de bois sombre, où il prit une feuille de papier ainsi qu'un petit étui noir, puis il regagna son fauteuil.

— Mes partenaires ne m'ont pas dit d'où tu viens, quelles langues tu parles, quelles sont tes compétences. Tu n'es personne, tu repars de zéro. Nous nous entendrons bien si tu gardes cela à l'esprit. (De nouveau, il se pencha tout près de moi, envahissant mon espace personnel.) Tu n'appartiens qu'à moi. Entendu ?

Son regard s'enflamma, comme si cette idée l'excitait. Naturellement qu'elle l'excitait. Combien d'autres femmes avait-il brisées ?

J'envisageai de lui cracher à la figure. De lui donner un coup de genou dans l'entrejambe. De m'enfuir en hurlant. Mais de crainte des représailles, je gardai le silence et demeurai immobile.

Repoussant son fauteuil, il s'agenouilla devant moi. Mon pouls se mit à battre la chamade. Je sentais son souffle sur mes cuisses nues. Si vite ? Je n'étais là que depuis dix minutes et il allait déjà abuser de moi ? Non, je ne pouvais pas m'y résoudre ! Je n'avais couché qu'avec Brax. Il était mon premier amant, celui qui m'avait ravi mon innocence et mon cœur.

Respire. Imagine-toi ailleurs.

J'agrippai les bras du fauteuil lorsqu'il me prit une jambe et la posa sur sa cuisse pour abaisser ma chaussette, réveillant la douleur de ma cheville foulée.

Il fronça les sourcils en découvrant mon mollet rouge et enflé. Ce n'était probablement qu'une entorse mais il la regardait comme si l'os était apparent.

— C'est eux qui t'ont fait ça ? demanda-t-il doucement, son regard remontant le long de ma jambe, sur les ecchymoses et les éraflures que je gardais en souvenir de l'hospitalité de Blouson de Cuir.

Sa sollicitude me toucha mais aussitôt, la colère l'emporta.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous m'infligerez pire !

Il leva les yeux vers moi et ses doigts tressaillirent, sur mon mollet.

— Je n'aime pas les filles abîmées. Et non, je ne t'infligerai pas pire. À moins que tu ne le mérites, ajouta-t-il en exerçant une pression sur ma jambe, le regard à la fois protecteur et concupiscent, tiraillé entre bienveillance et attirance malsaine.

Mon cœur tambourinait, mon sang bouillonnait. Je déglutis péniblement en attendant que ses doigts immondes poussent plus loin leur inquisition. Mais non.

Il me lâcha et retira une sorte de long bandeau de l'étui noir. Il appuya sur un bouton. Un voyant rouge s'alluma puis s'éteignit.

M'effleurant le genou de la manche de son onéreux costume, il m'enleva mon autre chaussette et me passa cette espèce de bracelet autour de la cheville. Le contact du plastique froid me fit frémir, et le déclic du fermoir de sécurité me broya le cœur. Impossible de me séparer de cet objet sans ciseaux ou couteau.

— Qu'est-ce que c'est ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Il retourna s'asseoir dans son fauteuil.

— Un traceur, répondit-il en s'essuyant les mains sur son pantalon.

Puis avec un geste en direction de mes jambes nues, il ajouta :

— Tu peux remettre tes chaussettes, si tu veux.

— Ce ne sont pas les miennes, répliquai-je. Ce sont les Mexicains qui m'ont habillée comme ça.

Je ne savais pas quelle réaction de sa part j'attendais, mais sûrement pas ce regard de totale indifférence. En se lissant un sourcil, il consulta l'heure sur une

Rolex incrustée de diamants.

— Ce dispositif m’informera de tous tes déplacements. Tu vois, esclave, tu ne risques pas de t’échapper.

J’étais à deux doigts de pouffer. Un code-barres tatoué, une puce dans la nuque et un GPS : ces mesures n’étaient-elles pas excessives ? Je haïssais cet homme autant que ceux qui m’avaient kidnappée. Qu’étaient devenues les autres prisonnières ? La petite Asiatique aussi farouche que moi était-elle en train de vivre ce que je vivais ?

Il ramassa la feuille de papier qu’il avait posée sur le plancher et me la donna.

— Ce sont les seules informations que j’aie à ton sujet. J’aimerais en savoir plus.

Je pris le document. Ma gorge se noua.

Sujet : blonde en scooter.

Code-barres : 302493528752445.

Âge : entre 20 et 30 ans.

Tempérament : colérique et violente.

Statut sexuel : non vierge.

Antécédents sexuels : aucune affection.

Remarques : ne pas hésiter à châtier sévèrement ; bonne condition physique, apte aux activités extrêmes.

Famille : pas de proches en vie.

Oh mon Dieu... Brax... Devais-je en conclure qu’il n’avait pas survécu ? Non ! Un sixième sens m’aurait avertie de sa mort. Je le sentirais, d’une manière ou d’une autre, s’il n’était plus de ce monde.

Je redressai la tête, espérant un minimum de compassion, quelque chose à quoi me raccrocher, mais l’homme se tenait droit comme un I, les yeux fermés.

— Comment t’appelles-tu ? demanda-t-il avec un fort accent français.

J’avais toujours trouvé l’accent français sexy, suave. À présent, il me donnait envie de vomir.

— Si je ne suis personne, pourquoi voulez-vous connaître mon nom ? rétorquai-je.

Une lueur de désir passa sur son visage.

— Tu as raison. Ça n’a pas d’importance. Mais tu risques de te sentir très seule si personne ne t’appelle jamais par ton nom, dit-il d’un ton grave et triste.

N’essaie pas de gagner ma sympathie. Tu ignores ce qu’est la solitude.

— Pourquoi m’avez-vous achetée ?

Il se renversa en arrière, joignant le bout des doigts.

— Je ne t'ai pas achetée. Tu m'as été offerte. (Ses lèvres tressaillirent.) Un cadeau non désiré. Une sorte de pot-de-vin, si tu veux.

J'aurais voulu être vipère, cracher du venin. On m'avait donnée à quelqu'un qui ne voulait pas de moi. Au moins, si l'on m'avait achetée, payée cher, j'aurais peut-être été traitée avec un minimum d'égards. Comme un cheval de course. Ou un chat de race. Or je n'étais qu'un cadeau malvenu. Un gilet tricoté main sous le sapin de Noël.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

Ma voix était à peine audible.

— Ça ne te regarde pas.

— Pensez-vous que mon avenir ne m'intéresse pas ?

— Non. Ton avenir m'appartient.

Sur ces mots, il se leva et me toisa de toute sa hauteur. Puis, d'un geste vif, il me plaqua au fond de mon fauteuil, ses mains par-dessus les miennes sur les accoudoirs. Je cessai de respirer et me figeai, parfaitement immobile.

Son regard captura le mien, me retenant prisonnière de ses profondeurs vert pâle. Quelque chose de sombre s'y alluma, puis disparut. Ses yeux se posèrent sur mes lèvres et sa bouche s'entrouvrit.

Le feu de cheminée dégageait une chaleur oppressante. Chaque crépitement me faisait tressaillir intérieurement.

Ne bouge pas.

Enfin, il me lâcha et se redressa, au prix d'un grand effort, me sembla-t-il. Discrètement, il ajusta le pantalon de son costume.

— Tu ne veux pas savoir à qui tu appartiens ?

Ce soudain revirement d'attitude, de l'intimidation au dialogue, me déstabilisa. Je secouai lentement la tête. Que m'importait son nom ? Je n'avais pas l'intention de l'utiliser.

— Non.

Ses narines frémirent. Il s'éloigna, son costume chuchotant à chacun de ses pas.

— Il faudra bien que tu t'adresses à moi d'une façon ou d'une autre, dit-il en s'immobilisant sur le seuil de la pièce. Et je ne veux pas que tu m'appelles « maître ». Tu m'appelleras Q.

— « Q » ?

Sans répondre, il franchit la porte, puis me lança par-dessus son épaule :

— Le personnel te montrera ta chambre. Souviens-toi : ne tente pas de t'échapper ; tu n'y arriverais pas.

Chapitre 9

MERLE

Sitôt Q eut-il quitté la bibliothèque qu'une silhouette apparut. Je sursautai, en portant une main à mon cœur, terrifiée par la perspective d'un sbire me jetant au fond d'une cave infestée de rats.

Puis je me remémorai que Q n'avait pas aimé que l'on m'ait infligé des dégradations physiques. Je doutais qu'il me fasse dormir dans un cachot où je risquais de tomber malade. Il n'était pas dans son intérêt que je meure d'une pneumonie.

— Je ne voulais pas vous faire peur, me dit une jeune femme coiffée d'un chignon tressé.

Je lui donnais environ vingt-cinq ans. Les cheveux châains, les yeux noisette, le teint mat, elle avait une voix douce et féminine. Pourquoi travaillait-elle au service de cet homme ? Savait-elle qui j'étais ? Ce que j'étais ?

— Venez avec moi. Vous avez des affaires ?

Je la suivis dans le vestibule.

— Non, répondis-je, grave, une boule dans la gorge.

Je ne possédais plus rien. En revanche, quelqu'un me possédait.

— Maître Mercer vous fournira une nouvelle garde-robe.

— « Mercer » ? répétais-je en gravissant l'escalier avec elle.

Sous mes orteils, l'épaisse moquette bleue me donnait l'impression de marcher sur un nuage.

Q m'avait interdit de parler au personnel. Interroger cette fille valait-il la punition que j'encourais ? Tant pis. Depuis une semaine, elle était la première personne à me témoigner un semblant d'amabilité.

— Le propriétaire de la maison. Il... Le maître.

Son visage s'empourpra et elle se tut brusquement. À ses côtés, je traversai le

plus long couloir que j'avais jamais vu, puis nous empruntâmes un petit escalier en colimaçon et nous nous arrê tâmes devant une porte laquée blanche.

— Voici votre chambre. Je l'ai fait préparer pour votre arrivée.

Depuis combien de temps étais-je attendue ? Des jours ? Des semaines ? Des draps propres et des serviettes repassées pour un pot-de-vin malvenu... Qui offrait une femme volée en cadeau, et pourquoi ? Q était-il trafiquant de drogue ? D'armes ?

Q... Quel titre ridicule ! Je m'interdis de l'utiliser.

En poussant la porte, je faillis pouffer. Dans cette luxueuse demeure, je n'étais qu'un être inférieur ne méritant ni lumière, ni espace, ni confort.

Petite et austère, la pièce était meublée d'un lit, d'une penderie et d'étagères. Au moins, elle avait été aérée et sentait le frais. Après une semaine dans la geôle mexicaine, je serais là comme dans un cinq-étoiles.

Mon cœur se serra à la pensée de Brax. Il n'aimerait pas me savoir là. Nous habitons dans un appartement minuscule mais nous l'avons aménagé avec goût. Brax était bricoleur. Récemment, il avait fabriqué un fauteuil dans un vieux tronc d'eucalyptus. Des larmes me brouillèrent la vision. Ma vie ne serait plus jamais la même.

— Ne pleurez pas, me dit gentiment la bonne. Vous avez une salle de bains privée, et nous vous procurerons des articles de décoration, si vous voulez.

Timidement, elle m'enlaça les épaules et je me laissai aller contre elle, vidée de toute énergie. Au contact de cette femme attentionnée, toutes mes barrières tombèrent et j'éclatai en sanglots.

Le visage entre mes mains, je m'effondrai sur le lit, et, à force de pleurer, je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, seule dans ma chambre, je pris une douche. La bonne avait dit qu'on me fournirait des vêtements mais je n'étais pas sûre d'en vouloir. Le pull marron entretenait la rage qui couvait en moi.

En revanche, je ne remis pas les chaussettes et m'aventurai pieds nus dans le couloir, puis dans l'escalier. Je supposais que l'on m'avait logée dans les quartiers du personnel. À 5 heures du matin, j'avais été réveillée par des bruits de douche.

En fait, je n'avais pas vraiment dormi. Épuisée par les larmes, qui s'étaient transformées en migraine, j'avais fini par m'assoupir et somnoler par intermittence. Pleurer m'avait purgée, me laissant étrangement vide et prête à affronter mon nouvel avenir.

Je trouvais étonnant que Q me laisse errer dans la maison à ma guise, sans surveillance. Sans doute s'agissait-il d'une façon de me tester.

Pleine d'appréhension, je me laissai guider par des bruits de vaisselle et l'arôme du café, qui me mettait l'eau à la bouche. Au détour d'un couloir, je parvins à la cuisine, carrelée de vert du sol au plafond, de la même couleur que les yeux de Q.

Je devais admettre que mon nouveau propriétaire avait du goût. Le soleil entrait à flots par une grande fenêtre, se reflétant sur les poignées métallisées des placards blancs. Trois fours en acier inoxydable, un grand piano de cuisson, un réfrigérateur si grand qu'il aurait pu contenir un bœuf entier... Dans une petite pièce attenante, équipée d'une sonde thermique, d'innombrables bouteilles de vin étaient rangées dans des casiers de bois. Sans doute le domaine comportait-il une vigne, si nous étions bel et bien en France.

Derrière un comptoir, la jeune femme de la veille m'adressa un sourire.

— Bonjour. Vous avez faim ?

Il y avait des chances pour que je ne puisse rien avaler mais j'acquiesçai de la tête. Je devais garder mes forces et je ne me rappelais même pas la dernière fois où l'on m'avait donné à manger. Si, le soir où Blouson de Cuir avait tenté de me violer. Le bâtard...

Moi qui ne prononçais jamais de gros mots, j'étais devenue une machine à jurer. D'une certaine manière, la grossièreté me donnait de la force.

Mon estomac gargouilla, s'exprimant par lui-même.

— Il semblerait que oui, dit la bonne en riant. Mais d'abord, le maître demande à vous voir. Il est à la salle à manger.

De la tête, elle m'indiqua deux portes vitrées coulissantes donnant sur une salle à manger victorienne. Q était assis à l'extrémité d'une grande table, un journal déployé devant lui, qui lui cachait le visage.

Je l'avais presque oublié. En le voyant, j'eus de nouveau une boule au ventre. Jamais je n'accepterais d'être l'esclave de personne. Je m'échapperais dès que je le pourrais.

— Je ne veux pas y aller, dis-je à la bonne en secouant la tête.

Les mains chargées de viennoiseries, elle s'immobilisa, choquée.

— Vous n'avez pas le choix. S'il demande à vous voir, vous devez obéir. C'est la loi.

— La « loi » ?

Les lois étaient édictées par la justice, en vue de protéger les citoyens. Un cinglé n'avait pas à faire la loi !

— La loi, oui ! tonna une voix de baryton.

Un frisson me parcourut mais je ne sursautai pas et m'en félicitai. Il faudrait que je m'habitue à la façon dont Q se mouvait en silence. Je ne voulais pas qu'il me surprenne ni qu'il m'épie. La tête haute et le dos droit, je me tournai face à lui.

— Je ne me soumetts pas à la vôtre ! clamai-je.

En grommelant quelque chose d'indistinct, il passa une main sur son visage mal rasé. Ses cheveux bruns et courts étaient aussi fournis que le pelage d'un animal. Son regard vert et froid me glaça le sang. Vêtu d'un costume anthracite, d'une chemise argent et d'une cravate noire, il avait une allure distinguée, raffinée. Je poussai un cri lorsqu'il me saisit par le bras.

— Obéis et ne discute pas. C'est la seule loi que tu aies besoin de comprendre. Tu m'appartiens. Tu ne l'as pas déjà oublié, j'espère ?

Il m'entraîna jusqu'à la salle à manger, où il me poussa sur une chaise à haut dossier, devant une table dressée pour vingt personnes.

— Tu es à moi, proféra-t-il, penché au-dessus de moi. Répète-le-toi jusqu'à ce que ça te rentre dans le crâne. Tu ne peux pas me désobéir, à moins... (Une lueur amusée s'alluma dans ses yeux.) À moins que tu ne veuilles être punie ?

Il respirait fort, mon cœur cognait contre mes côtes. Privée de voix, je secouai farouchement la tête. Jamais personne ne m'avait autant impressionnée. Comment aurais-je pu oser désobéir alors qu'une menace verbale suffisait à m'intimider ?

— Tu as déjà perdu ta langue ? lança-t-il en me prenant le menton et en le serrant à m'en faire mal.

Un grondement résonna dans sa poitrine et, brusquement, il m'embrassa. Ma tête heurta le dossier de la chaise. Ses lèvres forcèrent les miennes, sa langue s'immisça dans ma bouche, réduisant ma volonté et ma combativité à néant. D'un simple contact, il me privait de tous mes moyens.

Lâchant mon menton, il referma les doigts autour de mon cou. Le message était limpide : il pouvait faire de moi ce qu'il voulait ; s'il me tuait, personne ne le saurait et personne ne s'en soucierait.

De mes ongles sales et cassés, je lui griffai le visage. Il bondit en arrière, soufflant comme un taureau enragé.

Ses lèvres luisantes m'avaient laissé le goût du café et de quelque chose de plus sombre : la promesse de ce qu'il me réservait.

Le regard furieux, il porta une main à sa joue et se raidit en découvrant une trace de sang sur sa manche. Mon cœur se gonfla de fierté. Il était peut-être en

position de force mais s'il me molestait, il n'en ressortirait pas indemne.

— Tu obéiras, maugréa-t-il en se tamponnant la joue avec une serviette en papier. Ne m'oblige pas à te traiter comme le ferait n'importe qui d'autre.

— Ce n'est pas ce que vous avez l'intention de faire de toute façon ? Me violer ? Me briser ?

Il jeta la serviette sur le plancher et se rassit à l'extrémité de la table. Le journal abandonné bruissa quand il plaça ses mains à plat devant lui. Tous ses gestes étaient précis, calculés. Il savait comment en imposer.

Quatre chaises nous séparaient et je respirais plus facilement, loin de lui. Ce goût de péché qu'il m'avait laissé sur les lèvres me dégoûtait. Pourquoi m'avoir embrassée ? Un baiser était un geste intime, romantique – bien que celui-ci n'eût rien à voir avec ceux de Brax.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il, ignorant ma repartie.

Les bras croisés, je soutins son regard. *Jamais*.

— Comme tu voudras... Je t'appellerai Colombe si tu ne veux pas me répondre. À cause de tes yeux gris-bleu.

Mon cœur se désintégra en un millier de particules. Brax m'appelait parfois « ma petite colombe », et il m'en avait offert une en peluche quand j'étais à l'hôpital.

— Non ! protestai-je avec virulence.

Très délibérément, il se passa un doigt sur la lèvre inférieure, en me dévisageant froidement. J'eus honte de sentir mes seins se dresser. Le baiser n'avait pas laissé mon corps indifférent. Je le maudissais d'être aussi réceptif, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était bien fait pour moi si mes fantasmes se réalisaient. N'avais-je pas désiré que Brax soit plus brutal ? Voilà ce que j'avais gagné...

Je contemplais la nappe avec gravité lorsque la bonne revint, après avoir discrètement frappé à la porte. Elle déposa des œufs pochés devant moi et s'inclina légèrement en servant une assiette à Q.

Bien que torturée par la faim, je repoussai la mienne. Comment aurais-je pu manger avec le dégoût que je m'inspirais ?

— Mange, ordonna Q.

— Je vous emmerde, rétorquai-je.

Ses yeux s'élargirent et sa mâchoire tressaillit, mais il ne répondit pas. Délicatement, il commença son petit déjeuner, en mastiquant très lentement, comme s'il contrôlait chacun de ses mouvements. Que combattait-il ? Car il se battait, je le voyais dans ses yeux.

— Si tu ne veux pas me dire ton nom, dis-moi autre chose de toi.

Que voulait-il savoir ? Il avait décrété que je n'étais plus que son objet.

Je regardai par la fenêtre, la terrasse, les merles et les moineaux qui picoraien sur une mangeoire, les jardins aux haies manucurées, les massifs dénudés et givrés. De la chaleur étouffante du Mexique à l'hiver français, l'Australie me manquait cruellement.

Q posa ses couverts et je commis l'erreur de tourner la tête vers lui. De nouveau, nous nous affrontâmes du regard. Il me dominait par ses menaces silencieuses et je me retenais de hurler.

— Tu as deux options, murmura-t-il enfin, mettant un terme au défi.

J'avais hâte de savoir lesquelles mais je feignis l'indifférence. De toute façon, ma seule option viable était la fuite. Je m'échapperais. Je ferais effacer mon tatouage, je couperais le bracelet de surveillance à ma cheville et je trouverais un moyen d'extraire la puce que les Mexicains m'avaient insérée dans la nuque. J'étais peut-être responsable de la situation, mais je m'en sortirais.

— La première..., poursuivit Q de sa voix grave, avec son fort accent français. Je te viole, je te brutalise et je te fais vivre un enfer.

Les yeux plissés, je l'observais attentivement. Ses épaules s'étaient contractées quand il avait prononcé le mot « viol » mais l'excitation lui embrasait le regard. Désir et répulsion, pourquoi ces deux réactions contradictoires ? Je croisai les doigts et les serrai à m'en faire mal, la gorge nouée d'angoisse.

— Ou alors tu me parles de toi et, si tu as des compétences, je trouverai du travail à te donner.

— Du « travail » ?

Une ombre passa brièvement sur son visage, si passagère que je me demandai si je ne l'avais pas imaginée. Q hocha imperceptiblement la tête.

— Du travail, oui.

— De quel genre ?

— Parle-moi d'abord de toi !

Du plat de la main, il frappa la table, ébranlant la vaisselle.

— Je t'offre le choix, bon sang, petite ! Méfie-toi, je peux le révoquer !

Il respirait fort et sa colère ne fit qu'attiser ma frayeur. Il m'avait appelée « petite » alors qu'il n'avait sans doute que quelques années de plus que moi, une petite trentaine tout au plus. Mais quel que fût son âge, il m'effrayait encore davantage que Blouson de Cuir. Avec le Mexicain, au moins, je savais à qui j'avais affaire. Q était beaucoup plus difficile à cerner.

Je m’efforçai de me concentrer et de respirer calmement. Si je voulais m’enfuir, je devais attendre le moment opportun. Si Q me donnait du travail, il serait sans doute plus facile de m’évader que si j’étais attachée à un lit.

Comme lui, je posai les mains à plat sur la table.

— Que voulez-vous savoir ?

Ses épaules se détendirent mais son regard vert pâle demeura de pierre.

— D’où es-tu ?

— Melbourne.

— Parles-tu d’autres langues que l’anglais ?

Je secouai la tête.

— Il faudra y remédier. Je refuse de m’exprimer en anglais sur le long terme. C’est une langue fade. Tu apprendras le français. Que sais-tu faire ?

Je marchais sur des œufs. Une mauvaise réponse et le piège se refermerait sur moi ; je serais condamnée au viol.

— Je suis encore étudiante. J’ai été serveuse et vendeuse.

— Rien de bien intéressant, dit-il en examinant ses ongles parfaits. J’espère que tu as d’autres talents, ou sinon...

— Je me destine à une carrière dans l’immobilier. Je prépare un diplôme de gestion de projets, option dessin d’architecture.

Il parut soudain intéressé, mais son visage se referma aussitôt.

— Continue.

Il n’y avait pas grand-chose à ajouter.

— Je sais calculer des budgets, négocier avec les élus locaux, obtenir des permis de construire, etc. J’ai été la seule de ma promotion à être retenue pour le projet de construction d’un village écodurable.

Ce n’était pas vrai, nous étions deux, mais si Q voulait me confier des missions dans l’immobilier, je voulais me montrer à la hauteur.

Il se renversa en arrière, les doigts joints, dans la pose de celui qui se savait en position de force.

— Comment as-tu été enlevée ?

Ce brusque changement de sujet me dérouta. Alors que j’avais presque oublié le kidnapping, la panique resurgit et je revis Brax en sang, les hommes qui m’avaient assommée. Seigneur, retrouverais-je un jour ma liberté ?

Q eut un geste d’impatience. Il n’avait que faire de mes traumatismes ; il ne prenait même pas un plaisir sadique à me regarder aux prises avec mes douloureux souvenirs. Pourquoi m’avait-il posé cette question ? *Le salaud.*

Je répondis d’une voix monocorde, comme si tout cela était arrivé à une autre.

Étonnamment, je pris ainsi une certaine distance, dont je retirai une immense fierté. J'avais résisté et donné une leçon à Blouson de Cuir, une petite victoire dont je me félicitais.

— J'étais en voyage au Mexique avec mon compagnon. Ils l'ont tabassé et m'ont assommée. J'ai perdu connaissance.

— As-tu été blessée, outre ta cheville ?

J'avais reçu des coups, et je considérais le tatouage comme une agression. Je hochai la tête. Il fronça les sourcils.

— Violée ?

Blouson de Cuir avait tenté, sans y parvenir. Un sourire froid se peignit sur mes lèvres.

— Non. L'un d'eux a essayé, il n'a pas réussi.

Dans le sourire que Q me retourna, je vis que je montais dans son estime. Mon pouls s'accéléra. S'il cessait de me considérer comme un objet, peut-être connaîtrais-je un sort un peu plus doux. Si son respect me garantissait la sécurité, je ferais tout pour l'obtenir.

— Comment t'appelles-tu ? murmura-t-il, les yeux baissés sur son journal.

Je ne répondis pas.

— Tu vas me dire ton nom, oui ou non ? lança-t-il au bout d'un moment, furieux.

Je gardai le silence. *Que cherches-tu, Tess ? Des coups ?* Tant pis si je m'attirais un nouveau châtiment. Mon nom était sacré, la dernière chose qui m'appartenait encore. Je sursautai lorsque Q appela :

— Suzette !

La tête haute, il se tourna vers la porte. Il avait un long cou gracile, un corps svelte et musclé. Il devait être sportif. Dans d'autres circonstances, j'aurais été sous le charme. Il aurait pu poser en couverture de *GQ*. Était-ce pour cela qu'il se faisait appeler Q ? Quelle prétention...

La bonne apparut, tout sourires. Il était évident qu'elle idolâtrait son employeur. Comment pouvait-elle apprécier cet homme et lui être dévouée ?

— Oui, maître ?

— Enfermez-la dans la bibliothèque. Retirez le téléphone et l'ordinateur portable. Vous avez compris ?

Je regrettais de ne pas avoir poursuivi le français après le lycée. Je n'avais saisi que les mots « bibliothèque » et « ordinateur ». Suzette s'inclina.

— Oui. Autre chose ?

J'avais compris cette phrase. Heureusement, j'avais toujours eu une bonne

mémoire. J'en aurais pleuré de soulagement. Au moins, je ne serais pas totalement dans le noir.

Q se figea. De ses yeux noisette, Suzette semblait l'implorer, lui réclamer l'indulgence. Ils se regardèrent longuement, communiquant en silence, puis Q hocha enfin la tête et soupira :

— Vous savez.

Elle se détendit ; néanmoins, elle avait l'air triste.

— Elle est différente. Ne la punissez pas.

Elle parlait vite mais je reconnus le verbe « punir ». Q me jeta un regard à la fois plein de désir et de haine.

— Oui, acquiesça-t-il, d'une voix qui me provoqua un frisson.

Quelque chose s'était produit en lui. Il avait renoncé au combat qu'il menait. Mon cœur cognait contre mes côtes endolories. Je sentais, d'instinct, qu'il avait tranché son dilemme et que sa décision n'augurait rien de bon pour moi.

Suzette me coula un regard peiné avant de disparaître dans le salon. J'aurais voulu la rattraper et la supplier de m'expliquer ce qui se passait. Q se leva et épousseta son costume immaculé et sa chemise argent.

— Suzette a des ordres, déclara-t-il en évitant mon regard. Tu feras ce qu'elle te dira. Puisque tu refuses de me révéler ton nom, tu t'appelleras « esclave ». Ce sera ton premier mot de français.

Je me gardai bien sûr de préciser que je possédais déjà quelques rudiments de cette langue.

Q se dirigea vers la porte, puis il se ravisa et revint sur ses pas. Je retins mon souffle lorsqu'il se posta derrière moi. Sa cuisse contre mon épaule, il ondula des hanches, me faisant délibérément sentir ce qu'il avait entre les jambes. Un sexe long, dur, impitoyable, qui malgré moi éveilla mon désir. Il m'effrayait et m'excitait à la fois.

Je m'écartai d'un mouvement brusque, qui raviva la douleur dans mes côtes. Comment pouvais-je éprouver du désir ? Ce n'était qu'une réaction purement physique, exacerbée par une trop longue abstinence, et par ce vieux fantasme de domination.

Les larmes me montèrent aux yeux. En dépit de ma terreur et de ma répulsion, j'avais des envies sexuelles. *Je suis une malade, une perverse.*

— Tu comprends ce que ça veut dire ? me demanda Q, m'arrachant à mes sinistres réflexions.

J'avais perdu le fil de la conversation. Il me saisit le menton. La chaleur irradiait dans mon ventre.

— Réponds-moi, esclave. Tu sais ce que ça veut dire ?

Tout près de mon visage, sa bouche aimantait mon regard. Je secouai la tête, ordonnant à mon cerveau de se remettre en marche, ignorant la trahison de mon corps. Je connaissais le mot « esclave », mais l'ignorance était une arme, et je ne voulais pas révéler mon arsenal.

Rassurée de sentir mon désir se muer en haine, je réfléchis à toute vitesse. La haine serait ma planche de salut lorsque Q parviendrait à retourner mon corps contre moi.

— Je ne suis pas une « esclave » et vous n'êtes pas mon « maître ». Vous ne le serez jamais, dis-je, la voix tremblante.

Les pupilles dilatées, il referma une main autour de mon cou et nous nous défiâmes du regard, lui me dominant de toute sa hauteur, dans son onéreux costume Gucci, moi assise sur ma chaise, vêtue de mon grand pull marron.

— Tu es mon esclave, c'est comme ça, ce n'est pas négociable. En revanche, considère le choix que je t'ai offert comme nul et non avenu. Tu m'appartiens et j'ai choisi la première option.

Il respirait fort, avec un désir non masqué. Je luttais de toutes mes forces contre mes horribles pulsions, me raccrochant à la haine et à la peur que Q m'inspirait.

Une larme m'échappa. J'étais brisée, déjà. Son souffle court m'évoquait des images obscènes qui m'excitaient tout autant qu'elles me répugnaient. Comment mon corps pouvait-il me trahir ainsi ? *Pourquoi suis-je si tordue ?*

Les lèvres entrouvertes, le regard de braise, Q m'observait d'un air amusé. Je me détestais.

Il frotta son nez contre le mien, haletant, son sexe contre ma taille. Je demeurais de marbre, incapable du moindre mouvement.

— Je ne veux pas de la première option, chuchotai-je.

Je savais ce qu'elle impliquait : humiliation, sévices sexuels, les traitements les plus odieux que l'on pouvait infliger à un objet dont on n'avait que faire. Il me traiterait comme un jouet qu'il finirait par jeter.

Une deuxième larme, de révolte, ruissela le long de ma joue, révélant ma faiblesse. Q se figea, et, l'espace d'une fraction de seconde, j'entrevis un peu d'humanité, de compassion et de remords sur son visage. Puis, de nouveau lubrique, il me lécha la joue et se passa la langue sur les lèvres.

Peut-être parce que Blouson de Cuir avait eu le même geste, ou parce que mon instinct percevait quelque chose que mon cerveau ne comprenait pas encore, je me détendis quelque peu. Q ne m'avait pas léchée avec un plaisir

malsain, mais presque avec tendresse.

Mon côté pervers se laissait enjôler par cette insolente démonstration de possessivité. J'avais tellement envie de croire que Q ne me ferait pas de mal, qu'il me traiterait avec un minimum de bienveillance... Néanmoins, je ne devais pas oublier que je n'étais qu'un bakchich. Qu'il ait accepté ce cadeau témoignait de son absence de moralité. Je ne devais pas me laisser duper.

Je fermai les yeux, protégeant toutes les facettes de mon âme. Une infime partie de moi désirait être menacée, brutalisée. Tout le reste de mon être aurait voulu le poignarder, lui planter un couteau dans le ventre, éclabousser la nappe et la tapisserie argentée de son sang.

Il me lâcha, en me caressant les cheveux.

— À ce soir, esclave, murmura-t-il.

Chapitre 10

HIRONDELLE

Après le départ de Q, Suzette me tint à l'œil. Elle paraissait douce et soumise mais, en vérité, elle était une sorte de gouvernante qui aidait le maître à asservir son esclave. Que lui avait-elle dit dans la salle à manger ? Je n'en étais pas sûre mais il me semblait qu'elle en avait appelé à sa clémence. Elle était peut-être à son service, mais elle exerçait sur lui un pouvoir qui m'échappait.

Je ne crois pas qu'il se serait pressé contre moi ou qu'il aurait léché mes larmes si elle ne l'avait pas incité à abandonner le combat qu'il se livrait intérieurement.

Parfois, je maudissais mes instincts, ces visions bien trop claires de terrifiants événements futurs.

Ce qui m'inquiétait le plus, c'était que Q l'ait écoutée. Encouragé par sa bonne, il avait cédé à ses impulsions. Quelle était exactement la nature de leur relation ?

En tout cas, en son absence, je retrouvai l'appétit et dévorai mes œufs pochés, même s'ils avaient refroidi. Suzette resta à mes côtés et, quand j'eus terminé, elle me conduisit à la bibliothèque, où elle me laissa en refermant nonchalamment la porte derrière elle.

Le verrou cliqueta sinistrement.

Elle était peut-être partie avec un sourire affable, et ma nouvelle cellule s'ornait de livres précieux et de carafes en cristal, mais j'étais néanmoins toujours en cage.

Q hantait mes pensées. Où avait-il disparu ? Sans doute dirigeait-il un empire de débauche. Seules des activités illicites pouvaient rapporter une telle richesse. Je n'aurais pas été étonnée qu'il soit un baron de la drogue.

Je m'installai dans un grand fauteuil, et me raidis en humant son parfum, des

notes de santal, de genièvre et d'agrumes, qui précipitèrent les battements de mon cœur. Ma gorge se serra. Son odeur était associée à mon malheur.

J'aurais voulu regarder par les fenêtres, étudier les possibilités de fuite, mais elles étaient obstruées par de lourds volets de cèdre, afin de protéger les livres anciens et rares des rayons du soleil. Des particules de poussière dansaient dans la lumière qui filtrait au travers.

Une atmosphère apaisante régnait dans la pièce, mais je ne tenais pas en place. Les dernières paroles de Q – « *à ce soir, esclave* » – résonnaient dans ma tête comme une menace. Il était hors de question que j'attende patiemment ce qu'il me réservait. Je devais trouver une arme, préparer mon évasion.

Je tournai la poignée de la porte : elle était bel et bien fermée à clé. J'essayai d'ouvrir les volets : impossible. La seule issue était la cheminée et je me voyais mal grimper dans le conduit.

Fébrile, j'examinai les rangées de livres, feuilletai des premières éditions signées, d'une valeur inestimable. J'espérais m'évader dans la littérature, en vain. Je refermai un roman et contemplai le feu. Si j'y jetais tous les livres de Q, comprendrait-il la leçon ?

Je m'approchai des flammes, un volume relié de cuir rouge à bout de bras. *Vas-y, fais-le !* Mes doigts refusaient de le lâcher, si bien que je regagnai mon fauteuil, incapable de commettre ce sacrilège, malgré toute ma haine pour Q.

Si je devais rester là un certain temps, la lecture serait ma seule distraction.

Ponctuant le tic-tac d'une vieille horloge en bois sculpté, le glas d'un carillon me faisait sursauter à chaque heure.

Dans combien de temps Q reviendrait-il ? Dans combien de temps pourrais-je regagner ma chambre et sombrer dans l'oubli que me procurait le sommeil ?

Le jour finit par décliner sur la campagne française et mon estomac gargouillait. Depuis des heures, j'étais recroquevillée sur la banquette sous une fenêtre, le monde extérieur me narguant au travers des persiennes. Des moineaux se baignaient dans la fontaine. Ils étaient libres, je ne l'étais pas.

Jamais le soleil ne m'avait autant manqué. Je ne l'avais pas senti sur ma peau depuis plus d'une semaine. Je détestais le froid mais j'aurais donné cher pour prendre l'air. Le besoin de sortir me taraudait comme une démangeaison que je ne pouvais pas gratter.

Mon cœur tressaillit lorsqu'une berline noire remonta l'allée de gravier et se gara devant la maison. Un chauffeur en sortit et ouvrit la portière arrière. Q descendit de la voiture et le remercia de la tête, tout en lissant son manteau noir. Puis il prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage avant de

rentrer chez lui. Avec un bref regard en direction de la bibliothèque, il ajusta sa cravate.

Il semblait fourbu, de mauvaise humeur. Cachée derrière les volets, je tentai d'imaginer sa vie. Qui était-il ? Un mystère... Un homme encore très jeune pour être si riche. Un homme qui acceptait des femmes en cadeau, un homme qui vivait seul avec une armée de personnel. Un homme qui cachait davantage de secrets que je n'en avais jamais eu pour Brax.

Était-il malheureux ? Veuf ? Je lui cherchai des circonstances atténuantes qui auraient pu lui valoir l'indulgence. Peut-être était-il charmant sous sa façade glaciale. Peut-être pouvais-je en appeler à une sensibilité dissimulée au plus profond de son cœur et le prier de me rendre la liberté.

Peut-être.

Je m'essuyai rageusement les yeux. Mieux valait ne pas compter sur ces scénarios de fiction. Je devais garder les pieds sur terre, ancrés dans le réel, prête à saisir la première occasion de fuite.

Me focaliser sur mon évasion : voilà ce que je devais faire !

J'aurais besoin de vêtements chauds, de quelques provisions et d'un couteau pour me débarrasser du bracelet GPS. J'irais à l'ambassade australienne. Ils m'aideraient à rentrer chez moi. À retrouver Brax. Et mes parents – à qui je ne devais sûrement pas beaucoup manquer. Ils m'en voulaient encore d'avoir gâché leur retraite.

M'arrachant à mes réflexions, Q pénétra dans la bibliothèque. Je refermai les bras autour de mes genoux et retins ma respiration. Il lui fallut un moment pour me trouver. Il arpenta la pièce d'un pas tendu, regarda partout, et se figea en me voyant.

Quelque chose passa entre nous, comme un courant, et je luttais contre la tentation, soutenant son regard. Ses narines frémissaient.

— Viens, dit-il en me tendant la main.

Je montrai les dents, repliée sur moi-même. Je ne pris pas la peine de répondre. Mon langage corporel était éloquent : je le méprisais.

Sans réitérer sa demande, il marcha droit sur moi et m'arracha à mon siège puis, en me tirant par le bras, comme une enfant butée, il m'entraîna hors de la bibliothèque. Je me débattis, sans parvenir à me libérer.

— Laissez-moi !

Il ne répondit pas. Le manoir semblait désert. Aucun bruit nulle part. Personne pour me venir en aide.

Derrière l'escalier de velours bleu, Q poussa un panneau dans une paroi de

bois sombre. La peur fusa dans mes veines. Dans la maison, j'avais l'illusion d'un monde civilisé. Dans un souterrain, tout était permis. Mes visions d'horreur allaient se réaliser.

— Non !

Je secouai violemment le bras, obligeant Q à me lâcher s'il ne voulait pas que je lui casse le poignet. Mais avant que je ne puisse lui échapper, il me rattrapa et me poussa contre le mur. La douleur dans mes côtes me coupa le souffle.

J'avais déjà oublié la leçon que Blouson de Cuir m'avait donnée. Il était dans mon intérêt d'obéir. Néanmoins, je ne pouvais pas me résoudre à descendre dans ce sous-sol de mon plein gré. Plutôt me vider de mon sang mais savoir que j'aurais tenté de lutter !

Q pressa ses hanches contre les miennes, m'écrasant entre lui et le mur.

— Arrête de résister, esclave !

Il me saisit les bras et les immobilisa le long de mon corps, réveillant la brûlure du tatouage et des marques laissées par la corde. Puis, du genou, il m'écarta les jambes, me privant de toute liberté de mouvement. Je sentis poindre l'excitation et maudis à nouveau mon corps. Q posa son front contre le mien. Mon cœur battait à toute allure.

— Arrête, répéta-t-il, le regard brûlant.

Sa voix était empreinte d'un désir qui me coupa le souffle.

— Non, dis-je en redressant le menton.

Avec un soupir, il s'écarta et, en me tenant par un poignet, il me tira jusqu'à la porte secrète, puis dans l'escalier. Il descendait les marches trop vite. Je trébuchai et manquai de le faire tomber. Il me rattrapa et me plaqua contre la rampe.

— Merde, marmonna-t-il. Tu ne sais même pas marcher ? C'est pour ça qu'ils se sont débarrassés de toi ? Tu étais invendable...

Ces paroles me firent l'effet d'une gifle. Effectivement, peut-être étais-je encombrante, voire gênante, pour les Mexicains. D'un côté, j'étais furieuse d'avoir été mise au rebut ; de l'autre, je me réjouissais de leur avoir tenu tête.

J'ignorais quel danger Q représentait mais j'étais dans tous les cas mieux lotie chez lui qu'au Mexique. Là-bas, on m'aurait certainement droguée, violée jusqu'à épuisement et laissée mourir dans mon vomi. Un millionnaire pervers me paraissait plus facile à affronter.

Quoi qu'il t'arrive, Tess, dis-toi que ça aurait pu être pire.

Ironiquement, je puisai là une certaine force. J'avais encore un brin d'humour. J'étais encore fondamentalement moi, dans mon rôle d'insoumise.

L'escalier menait à une salle de jeux, avec un bar et une table de billard sous un lustre rouge. Les murs étaient tapissés de lambris. Ne manquaient que la fumée de cigare et les relents de whisky.

Q me poussa brutalement, comme si mon contact le dégoûtait. Je heurtai la table de billard ; les boules s'entrechoquèrent. Avant que je ne puisse me retourner, il me plaqua contre le plateau de feutre vert, ses hanches contre mes fesses, une main sur l'arrière de mon crâne.

La peur que j'avais connue jusque-là n'était encore rien. J'étais prise au piège sous son buste, son souffle chaud dans ma nuque. Il me rappelait qui était le prédateur, qui la proie. J'avais du mal à respirer mais mon sang bouillonnait.

— Lâchez-moi ! criai-je en essayant de me dégager.

Il affermit son emprise. À tâtons, j'attrapai une boule de billard et tentai de lui frapper le crâne.

— Lâchez-moi !

Il émit un son indistinct. Dans l'atmosphère feutrée de cet antre souterrain, on n'entendait que nos respirations. Son silence me déconcerta. J'ignorais ce qu'il avait en tête, ce qu'il s'apprêtait à m'infliger. Tous les sens en alerte, je ressentais mes douleurs avec une acuité accrue et, à ma grande horreur, je m'aperçus que je mouillais.

Si Brax m'avait traitée avec une telle brutalité, j'aurais joué sur-le-champ. En revanche, je ne tolérais pas l'idée d'être prise de force. Pourquoi mon corps ignorait-il la frayeur ?

Sentant que ma résistance faiblissait, Q se frotta contre moi, m'excitant encore davantage. Haletant, la main tremblante, il me caressa les cheveux, puis ramena mes boucles blondes derrière mes oreilles, d'un geste plein de douceur, rassurant.

Comment aurais-je pu lutter ? Lorsque j'attendais de la brutalité, il me montrait de la tendresse, réveillant l'animal tapi en moi.

Ses mains parcoururent ma cage thoracique, effleurèrent l'un de mes seins. Un gémissement m'échappa, et un grondement se forma dans la gorge de Q. Retenue, mais aussi mise en garde. Lentement, du bout des doigts, il me caressa la poitrine, ses mouvements circulaires se resserrant peu à peu autour des mamelons.

Mes tétons se dressèrent, ma respiration se fit plus courte. Q m'empoigna les cheveux et me décolla le buste de la table de billard, ses hanches bloquant toujours les miennes.

Je poussai un cri, le cuir chevelu en feu, mais en même temps, le plaisir

irradia, brûlant. Mon corps tout entier s'embrasa. Une main en coque sous mon sein, il en pinça le bout et sa bouche descendit dans mon cou, qu'il mordit d'un coup sec.

Je perdais le contrôle de mon corps mais je ne voulais pas qu'il me croie consentante. Je ne l'étais pas.

— Arrêtez, s'il vous plaît.

Je fermai les yeux, rongée de culpabilité. Culpabilité de réagir, d'en désirer davantage. D'avoir des envies de meurtre.

Q murmura quelque chose en français. Son haleine mentholée effleura ma peau hypersensible. Il me pétrissait la poitrine, avec beaucoup plus de fermeté que Brax ne l'avait jamais fait. Il roula mon téton entre ses doigts, m'arrachant un soupir, son sexe durci contre mes fesses.

— Putain, si tu savais comme tu me fais bander...

Il me pinça le téton et la douleur se propagea dans mon ventre. Ce geste signifiait quelque chose – une revendication.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il, le ton rauque.

Si Q avait des règles, il venait de s'en affranchir. Le désir pulsait entre mes jambes, presque douloureux. Je tentai de l'étouffer, en vain.

J'avais du mal à respirer. Les yeux bleus de Brax m'emplissaient l'esprit. Qu'étais-je en train de faire ? Brax me haïrait pour l'éternité si je me laissais faire. Peu importait que je n'aie pas le choix. Je ne pourrais pas retourner avec lui après avoir été prise par un autre. Les larmes me brûlaient les yeux. Je détestais ma faiblesse, je détestais mon corps.

De nouveau, Q me mordit le cou, puis il pressa ses lèvres contre ma clavicule, son onéreux costume contre mon dos.

— Dis-moi, esclave, qu'est-ce que je touche ?

Un grand vide bourdonnait dans ma tête ; je me détachais de moi-même. Q pouvait abuser de mon corps, il n'atteindrait pas mon âme. Je demeurerais vierge, intouchable. Devant mon silence, il me donna un coup de reins.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon... mon sein.

Le souffle court, il me mordit le lobe de l'oreille.

— Faux. C'est le mien.

Il me lâcha et je respirai plus facilement, puis je me figeai lorsqu'il porta une main à mes fesses. Ses doigts, brûlants, me mettaient au supplice. Mes jambes vacillèrent, ma respiration s'accéléra. Traître, mon corps tout entier se tendait vers cette main, glissant vers l'intérieur de mes cuisses avec une infinie lenteur.

— Tu as la peau douce, murmura-t-il.

Une larme roula sur ma joue et s'écrasa sur le feutre vert de la table de billard.

— C'est moi qui te fais pleurer ? Je t'ai frappée ? Je t'ai fait mal ?

Je secouai la tête, incapable de répondre. Ses caresses se firent plus invasives. Je retins un petit cri lorsqu'il plaça sa main en coupe entre mes jambes. Je me méprisais, et à la fois je me consumais de désir. À travers ma culotte, il promena un doigt autour de mon vagin.

— Tu mouilles, ma chérie.

Il promena son nez dans mon cou, et son doigt trouva mon clitoris. Je me cambrai.

— Ton corps ne ment pas. Il aime ça. Il m'aime.

— Je ne maîtrise peut-être pas mes réactions physiques mais ne vous méprenez pas : je vous hais ! dis-je, légèrement haletante.

Son rire vibra contre moi.

— Toujours déterminée à résister ? Très bien...

D'un geste brusque, une main sur mon cou, il me bloqua de nouveau contre la table. Penché au-dessus de moi, il pressa son doigt à l'entrée de mon sexe.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il.

Mes joues s'enflammèrent. J'aurais voulu être très loin d'ici.

— Réponds, esclave.

— Mon vagin.

Il ricana, en me frottant plus fort.

— Encore faux.

D'une main experte, il écarta ma culotte. Tout en moi se contracta. Pourquoi cela m'arrivait-il ? Brax... Je ne voulais pas remplacer mes souvenirs de lui par ce monstre qui s'imaginait me posséder. *Ne pense pas*. Mes larmes coulaient en silence.

Des effluves de santal et d'agrumes m'enveloppèrent tandis que Q se plaçait au-dessus de moi. Ses doigts s'étaient immobilisés. Je sentais leur chaleur, qui me rendait folle d'impatience.

En me tirant par les cheveux, il me força à tourner la tête de côté. Sa bouche descendit sur la mienne et sa langue s'immisça entre mes lèvres, même si je les serrais. À l'instant où elle entra en contact avec la mienne, son doigt me pénétra, vite et fort. Ma bouche s'entrouvrit davantage. Ce geste était un acte de propriété, dénué de toute douceur, de toute délicatesse.

— C'est à moi. Tout est à...

Je savais ce qu'il voulait. J'avais le mot au bord des lèvres mais je refusais de

le prononcer.

— À moi, grogna-t-il.

Il introduisit un deuxième doigt en moi et me doigta avec brutalité. Mon corps tout entier vibrait de désir. Je respirais trop vite. Jamais je n'avais été prise si totalement. Rien d'autre ne comptait que ses mouvements impitoyables. J'étais au bord de l'orgasme mais je ne pouvais pas me l'autoriser. Ça aurait été la trahison suprême.

Je me contorsionnai, j'essayai de retirer ses doigts mais il les enfonça plus loin, son sexe contre mes fesses.

— Merde, tu mouilles tellement... Je te fais mouiller, hein ?

Il semblait surpris, presque admiratif. N'avait-il encore jamais fait mouiller une femme ? Ce n'était pas possible. Il était trop habile ; il me donnait trop de ce plaisir immonde. Non, je ne succombais pas au syndrome de Stockholm. Je le haïssais, j'abhorrais son immoralité, mais mon corps, hélas, ne voulait rien savoir.

Q assouvissait ces fantasmes malsains que je nourrissais depuis que j'avais vu en ligne des hommes prendre des femmes avec une rudesse à la limite de la violence.

Il ondula du bassin et j'adoptai son mouvement, contre ma volonté. Son souffle me chatouillait la nuque. J'essayai à nouveau de me libérer mais mon sexe ruisselait de plaisir. La domination m'engourdissait le cerveau. *Stop ! Je ne veux pas !*

Du genou, il m'écarta les jambes. Le sexe béant, je perdis l'équilibre. Il retira ses doigts et m'agrippa les hanches.

Les jambes fléchies, à travers son pantalon, il frotta son érection contre mon humidité, dur comme l'acier, chaud comme un fer à braser. Un feu d'artifice explosa derrière mes yeux. Un simple tissu fin l'empêchait de me pénétrer. Je haïssais chacun de ses coups de boutoir.

— S'il vous plaît, arrêtez..., sanglotai-je, mes larmes inondant le feutre vert.

Tout en maintenant un coude sur mon dos, il s'écarta et descendit sa braguette. Le bruit de la fermeture Éclair me terrifia. Mon corps était peut-être consentant, je ne l'étais pas.

Je me redressai brusquement. Ignorant la douleur de son coude dans mes côtes, je feintai par le côté et lui décochai un coup de pied dans la rotule. Sa jambe flancha mais il se retint à la table de billard.

— Ne me résiste pas, tu ne feras qu'aggraver ton cas.

Combien de fois avais-je entendu cela ? Chaque fois, la menace s'était

concrétisée. Or je ne pouvais pas renoncer à me battre. Ou jamais plus je ne pourrais vivre en paix avec moi-même.

Je respirais si fort que j'en avais mal aux poumons. Désespérément, je tournai la tête d'un côté, puis de l'autre. Où diable était l'escalier ?

Remis de l'effet de surprise, Q me ceintura le torse et me précipita au sol. Il s'écroula sur moi, son pantalon sur les reins. Ma culotte coincée sur le côté, j'avais les chairs enflées, avides. *Non, je ne suis pas excitée ! Il ne m'a pas brisée ! Pas encore.*

Ses yeux brillaient d'un éclat possessif. Je le giflai. Il eut un mouvement de recul ; un rictus lui déforma les traits. Entre ses cuisses, il m'immobilisa. Je serrai les genoux afin de l'empêcher de se caler entre mes jambes. Il m'attrapa le menton et me força à le regarder dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu es ?

Je tournai la tête. Le désir dans sa voix faisait écho au mien. J'étais malade de vouloir ce genre de rapports avec Brax. Mais ce n'était pas à cela que je pensais. Je ne désirais que des jeux de rôle gentils, du bondage soft. *Par pitié, pas ça...*

Q m'embrassa la gorge, un geste qui me choqua. Il demeura penché là, le souffle court. Mon ventre palpait. Quand il s'écarta, je vis qu'il paraissait choqué lui aussi, comme s'il n'avait pas eu l'intention d'avoir ce geste doux et tendre.

Des émotions contradictoires se lisaient dans ses yeux : du désir, mais aussi autre chose. Du regret ?

— Dis-le, esclave, et je te laisserai tranquille. Je ne te ferai pas de mal. Je ne te violerai pas. Pas ce soir.

Je me mordis la lèvre inférieure. En cédant, je me livrais à sa merci. Si je m'obstinais dans mon mutisme, il me violerait et je ne pourrais pas le supporter. Pas après tous les traumatismes que j'avais déjà endurés. Pas après que tout autour de moi s'était écroulé, me laissant seule aux prises avec mon corps pour pire ennemi.

— Esclave, dis-le.

Ses lèvres frôlaient mon oreille. Ces paroles résonnèrent dans ma chair.

— Je suis à vous, balbutiai-je, me dégoûtant moi-même.

Il m'embrassa avec une grande douceur. Sa bouche sentait la menthe et le désir – si le désir avait une odeur.

— Encore.

Je secouai la tête et tentai de me libérer. Q resserra son étreinte, me plaquant contre son érection.

— Ne me cherche pas, ou tu le regretteras. Je ne suis pas sûr du tout de vouloir te laisser tranquille, figure-toi. Ne joue pas avec ma patience.

— Pourquoi hésiter ? Vous me garderez de toute façon prisonnière. Vous me traiterez comme une bête, vous abuserez de moi.

Ma voix était à peine audible, mais vibrante de haine.

— Je ne te veux pas de mal, murmura-t-il.

Mon cœur se figea. Il semblait presque éprouver du remords.

— Que voulez-vous, alors ?

Il me caressa délicatement le bras, puis il y enfonça sauvagement les doigts, comme s'il regrettait ce geste inconscient.

— Tu le sais, esclave.

J'étais à l'agonie. C'était insoutenable. Tantôt il me traitait comme si j'étais une œuvre d'art irremplaçable, tantôt comme une chienne qui méritait une correction.

— Je veux que tu le redises et je te ficheraï la paix, gronda-t-il dans mon oreille en me secouant.

Deux options. Deux décisions. Aucune n'était facile. L'une et l'autre entraîneraient des conséquences. Je choisis néanmoins de préserver ma vertu pour encore au moins ce soir.

— Je suis à vous, murmurai-je.

Chapitre 11

ALOUETTE

Dès que Q me lâcha, je montai en courant dans ma chambre. Entre quatre murs, derrière une porte, je parvins à surmonter la panique.

Toutefois, même avec la commode poussée contre la porte, impossible de trouver le sommeil. Je redoutais que Q ne vienne terminer ce qu'il avait commencé.

Toute la nuit, je luttai contre la nausée, le corps brûlant, rongée par la honte. Non seulement Q m'avait excitée, mais une part obscure de moi-même avait désiré qu'il me prenne.

Mes yeux demeuraient secs mais mon cœur versait des larmes. Q était mon châtiment pour l'humiliation que j'avais fait subir à Brax. En exauçant mes fantasmes, le karma me faisait prendre conscience que je n'étais pas normale, que j'avais besoin d'être soignée.

J'appuyai sur mes côtes afin d'exacerber la douleur. Je méritais de souffrir. Je devais expier les péchés que j'avais commis envers l'homme le plus gentil que je connaissais. Un homme que je ne reverrais peut-être jamais. La douleur était le prix à payer pour la noirceur de mon âme. *Pas étonnant que tes parents ne t'aient jamais aimée ! Tu ne leur as pas seulement gâché leur retraite. Tu l'ignores peut-être mais eux voyaient que tu n'étais qu'une dépravée.*

J'étais un être foncièrement mauvais. Je méritais ce qui m'arrivait. C'était à cause de mes idées pernicieuses que ce cauchemar était devenu réalité.

Q était ma malédiction.

Le lendemain matin, en essayant d'ouvrir la porte, Suzette poussa un juron en français puis elle toqua vigoureusement contre le battant.

— Laisse-moi entrer. Tu n'as pas le droit de t'enfermer.

Elle dut mobiliser toutes ses forces car la porte finit par s'entrouvrir, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle puisse se faufiler par la fente. Zut... Si une femme aussi menue qu'elle pouvait forcer mon barrage, je n'étais à l'abri de rien.

J'avais naturellement regardé si je pouvais m'évader par la minuscule lucarne. Non, il n'y avait pas de canalisation le long du mur, les arbres étaient trop loin, et il était hors de question de sauter du quatrième étage. Du reste, des gardes patrouillaient et, avec mon bracelet GPS, on aurait eu tôt fait de me rattraper.

Les mains sur les hanches, Suzette se posta devant le lit.

— Ne refais jamais ça, esclave.

Ce mot fit resurgir le souvenir de la veille : l'odeur de Q, son contact, son aura de pouvoir. Je réprimai un frisson. Le suicide était ma seule issue. Il mettrait un terme à ma bataille intérieure ainsi qu'à mon malheur. Non ! Ç'aurait été de la faiblesse. *Jamais, Tess ! Quoi qu'il advienne, tu survivras !*

— Avec le temps, tu verras, ça deviendra plus facile, ajouta Suzette, les bras croisés sur la poitrine.

Sa voix trahissait une certaine colère contre elle-même. Il n'était pas nécessaire d'être fin psychologue pour deviner qu'elle avait subi les mêmes épreuves.

— Vous en êtes passée par là ?

Q l'avait-il asservie peu à peu, par cette étrange alternance entre autorité et douceur ?

Les doigts contractés sur ses bras, elle secoua la tête.

— Pas avec maître Mercer. Avec un autre. (Une ombre passa dans son regard noisette.) Q a des défauts, mais il est loin d'être aussi vicieux que les autres.

Dans sa bouche, le nom de Q avait une drôle de consonance. J'avais l'habitude qu'elle l'appelle maître Mercer. Quel type de relation entretenaient-ils ? Non que cela eût une quelconque importance.

— Permits-moi de te donner un conseil, dit-elle en s'approchant. (Je guettais le moindre de ses mouvements ; je n'avais pas confiance en elle.) Lâche prise, au moins un temps. Il n'y a pas de mal à te laisser faire s'il te traite correctement.

Ces paroles me choquèrent ; toutefois, elles n'étaient pas dépourvues de bon sens. Pourquoi ne pas oublier Tess, temporairement ? Jouer le rôle de la parfaite esclave. Tess disparaîtrait, Esclave prendrait sa place. Je serais un jouet mais rien ne m'empêcherait de continuer à chercher un moyen de m'enfuir.

En tout cas, j'avais intérêt à faire croire à Suzette que j'étais disposée à l'écouter, si bien que je me levai et inclinai la tête.

— Vous avez raison, j’essaierai.

Comment les autres victimes faisaient-elles front ? J’avais besoin d’un mécanisme de défense, d’une armure pour protéger mon âme. J’avais réussi à préserver mon intégrité, au Mexique. Je devais me façonner une carapace permanente.

Avec un sourire satisfait, Suzette décroisa les bras et applaudit. Elle était contente que j’accepte de me résigner à cette nouvelle horrible existence et cette attitude me hérissait. Je m’enjoignis de ne jamais baisser ma garde vis-à-vis d’elle. Il y avait des chances que le moindre de mes propos soit répété à Q.

— Super ! s’exclama-t-elle. Maintenant, prends une douche et habille-toi. Ses yeux se posèrent sur mon pull sale.

— Je n’ai rien d’autre, dis-je.

Avec un claquement de langue, elle se dirigea vers la penderie.

— Apparemment, tu n’as pas regardé ce que Q t’a acheté.

Q m’avait acheté des vêtements ? Il m’avait forcée à admettre que je lui appartenais et maintenant, il voulait m’habiller comme une poupée Barbie.

Je descendis du lit et allai jeter un coup d’œil par-dessus l’épaule de Suzette. Elle était toute petite mais sa personnalité compensait sa taille de pygmée. Elle décrocha une robe fourreau lamée argent au bustier brodé de diamants.

— Fantastique ! Elle t’ira à merveille.

J’émis un petit bruit sarcastique, oubliant un instant où je me trouvais pour parler chiffon avec une fille.

— Ce n’est pas franchement mon style...

J’eus un petit frisson à la pensée de l’élégante étoffe caressant ma peau, attirant le regard des hommes – le regard de Q. Néanmoins, j’optai pour un jean et un pull couleur crème, la tenue la moins bling-bling de la penderie. Malgré tout, il devait s’agir de vêtements de marque, très chers.

— Voilà qui m’ira nettement mieux, dis-je, ravie de pouvoir enfin me débarrasser de ma robe-pull mexicaine.

Suzette secoua la tête en riant.

— Si tu penses te cacher pour que Q ne te désire pas, ça ne marchera pas ! Tu ne le connais pas comme je le connais. Il est... différent avec toi.

Je détestais ce ton maternel. Du reste, qu’entendait-elle par « différent » ? Peut-être n’avait-il rien de lubrique en temps normal. C’était bien ma veine de faire ressortir cet aspect de son personnage ! Avant que je ne puisse lui poser la question, Suzette se dirigea vers la porte.

— Descends quand tu seras prête. Je te laisse tranquille.

Avec un sourire affable, elle prit congé, me laissant seule avec mes pensées. Refusant de broyer du noir, je pris une culotte et un soutien-gorge de dentelle blanche et me rendis à la salle de bains. Une semaine plus tôt, je tentais d'émoustiller Brax avec de la lingerie pourpre et voilà que j'aurais voulu maintenant me cacher dans un trou de souris.

La douche apaisa quelque peu ma nervosité. J'aurais dû en prendre une la veille, afin de me laver de la souillure de Q, mais je n'avais pas pu me résoudre à me déshabiller, le sachant dans les parages.

De jour, j'avais moins peur. Q semblait quitter la maison, la journée ; je n'avais pas à redouter sa bouche avide et ses doigts inquisiteurs.

Ma toilette terminée, je descendis et trouvai Suzette au salon. Le pâle soleil d'hiver tombait sur le tapis blanc immaculé. Tout était parfaitement rangé, on se serait cru dans un musée. Rien ne trahissait que des gens vivaient là : pas de chaussures devant la porte, pas de verre abandonné sur la table basse. Un univers stérile.

Le petit appartement que je partageais avec Brax me manquait cruellement. J'y étais si heureuse. Ici, je ne le serais jamais. Suzette avait raison : j'avais sans doute tout intérêt à jouer un rôle en attendant de reconquérir ma liberté.

— Je suis là ! lançai-je. Vous avez besoin de moi ?

J'osais espérer qu'elle ne m'enfermerait pas dans la bibliothèque. Quelles consignes Q lui avait-il laissées ? Occupée à faire briller les vitres, elle s'interrompit dans sa tâche.

— Non. Je ne voulais pas que tu restes seule en haut, c'est tout, répondit-elle en glissant son chiffon rose dans la poche de sa jupe. Je sais ce que tu ressens. Tu peux me parler. Je ne trahirai pas ta confiance.

Pitié et compréhension se lisaient dans son regard. Sa gentillesse me toucha droit au cœur et des larmes jaillirent de mes yeux. Ne serait-ce pas merveilleux d'avoir une amie à qui me confier ?

Non. Elle était la complice de Q. La défiance l'emporta sur l'espoir et je la dévisageai froidement.

— Q vous a chargée de m'amadouer pour que je vous révèle mon nom ? Pour que je vous dise des choses que je ne lui dirai jamais ? Il espère que vous viendrez à bout de ma seule et unique défense ?

— Pas du tout ! se récria-t-elle. J'essaie juste de t'être agréable.

Je n'en étais pas certaine. Un pesant silence s'installa.

— Suzette ! appela une voix féminine depuis la cuisine. Arrêtez de papoter avec l'esclave et venez m'aider à préparer le dîner de maître Mercer. C'est

dimanche ; je ne vais pas faire le canard à l'orange toute seule !

Je compris à peu près, mais je me tournai vers Suzette en arquant les sourcils, l'air interrogateur. Elle me sourit gracieusement. J'aurais donné cher pour savoir ce qu'elle avait en tête ! J'aurais peut-être pu ainsi me faire une idée de ce que l'avenir me réservait.

— Tu veux nous aider à cuisiner ? Maître Mercer mange du canard à l'orange, le dimanche. C'est un plat qui demande une longue préparation.

J'en restai bouche bée. Pensait-elle sincèrement que je puisse avoir envie de préparer le repas de mon tortionnaire ? Était-elle au courant de ce qu'il m'avait infligé la veille dans la salle de jeux ? Mes joues s'empourprèrent. Q n'avait pas vraiment été discret quand il m'avait traînée dans l'escalier.

— Voulez-vous une réponse honnête ? dis-je avec un rire amer.

Les yeux baissés, Suzette s'avança vers moi.

— Viens nous aider. Participe à la vie de la maison quand il n'est pas là. Il ne peut pas t'empêcher de t'amuser, de profiter de notre compagnie. (Sa main effleura la mienne ; je me raidis.) Si tu noues des liens avec nous, tu en supporteras beaucoup plus.

Beaucoup plus de quoi ? De torture érotique et d'abus de pouvoir ? J'émis un petit rire cassant, au bord des larmes.

— Croyez-vous que je puisse m'amuser ? C'est impossible. Laissez-moi partir, aller retrouver mon petit copain. Alors je m'amuserai.

Je tremblais de colère. Malheureusement, à défaut de la déverser sur Q, je devais me contenter de sa boniche.

— Brax est peut-être mort à cause de ceux qui m'ont kidnappée, poursuivis-je. Parce que votre patron est un pervers qui prend plaisir à posséder des femmes. Brax est peut-être mort ! répétais-je en me frappant la poitrine. Vous comprenez ? Et c'est ma faute !

Suzette hocha la tête en se mordant la lèvre inférieure.

— Je suis navrée pour ton petit ami mais tu dois l'oublier. Il appartient au passé. Maître Mercer n'est pas un homme mauvais. Accorde-lui une chance...

Je me bouchai les oreilles, tel un enfant refusant d'entendre une horrible vérité.

— Vous n'avez pas de cœur si vous pensez que je pourrai jamais oublier Brax, dis-je en retenant mes larmes. Et arrêtez de mentir pour Q. Ne croyez pas que vous parviendrez à faire de moi une parfaite petite esclave !

Elle me toucha le bras et y exerça une légère pression afin que je retire mes mains de mes oreilles.

— Ne cesse pas de vivre, chuchota-t-elle. Que les souvenirs ne t’empêchent pas d’être heureuse dans ta nouvelle vie. Ne fais pas comme moi, ajouta-t-elle en prenant une profonde inspiration. J’ai laissé mes propriétaires me briser. Pas parce que je n’avais plus la force de lutter. Parce que c’était plus facile. On ne rend jamais vraiment les armes. La règle d’or est de ne jamais se mentir à soi-même, quoi que l’on fasse croire aux autres.

Je laissai mes bras retomber le long de mon corps. Suzette m’observait de ses yeux noisette emplis de sagesse. Elle avait souffert et désirait partager la leçon qu’elle avait apprise à ses dépens. Je ne comprenais toujours pas pourquoi elle prenait la défense de Q, mais je me radoucissais.

« *La vérité est moins douloureuse que les mensonges* », m’avait rappelé Brax le dernier soir que nous avons passé ensemble.

Pour tenir le coup, je devais toutefois me draper dans le mensonge. Devenir une autre. Suzette me proposait un moyen d’échapper à la réalité, à défaut de m’évader de ma prison. Elle secouait les barreaux de la cage mais en même temps, elle me réconfortait. Elle était la preuve vivante que je pouvais survivre.

— Merci, murmurai-je.

— Je suis contente, dit-elle en glissant un bras sous le mien pour m’entraîner vers les cuisines. La prochaine fois, ne lui résiste pas, d’accord ?

— Qu’est-ce que ça peut vous faire ? rétorquai-je, de nouveau sur la défensive.

Elle détourna le regard.

— Rien. Viens, le dîner ne se préparera pas tout seul.

Quelques heures plus tard, un délicieux arôme de zeste d’orange embaumait la cuisine. Mme Sucre, la cuisinière, aussi joufflue que dodue, retirait le canard rôti du four lorsque nous entendîmes la porte d’entrée.

Cet après-midi en cuisine avait été le meilleur depuis que j’avais embarqué dans l’avion à destination du Mexique. Suzette se mettait en quatre pour m’être agréable et je sentais un début d’amitié naître entre nous. Ce lien, je l’espérais, contribuerait à préserver ma santé mentale durant ma captivité.

Hélas, l’atmosphère détendue et bon enfant se dissipa dès l’instant où Q pénétra dans la cuisine.

Je me figeai, une sauteuse de pommes de terre à la main. Par sa simple présence, Q me privait d’oxygène. Il ressemblait à un paon, en costume bleu roi et chemise carmin. Ses cheveux luisaient sous l’éclairage de la cuisine, son regard de jade me transperçait.

La réaction physique ne se fit pas attendre : mes tétons se dressèrent, mes lèvres s'entrouvrirent. J'essayais de me maîtriser, mais impossible de résister à l'attraction qu'il exerçait sur moi.

Il était de retour, il était là, dans la maison.

J'avais envie de lui sauter à la gorge et en même temps, j'étais sous le charme. Déchirée entre des émotions contradictoires, je faillis laisser échapper les pommes de terre au romarin.

Suzette apparut, effleurant ma hanche du bout des doigts, me témoignant ainsi discrètement sa solidarité. Q ne me lâchait pas des yeux. L'intensité de son regard me faisait battre le cœur et culpabiliser sans raison.

Ce défi silencieux semblait ne jamais vouloir prendre fin. Suzette souriait gaiement, mais lorsque Q s'avança vers moi, elle tressaillit, aussi effrayée que moi.

— C'est quoi ce bordel ? rugit-il en la foudroyant du regard. Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Suzette baissa la tête.

— Je suis désolée, maître.

Il se tourna vers moi et me toisa avec arrogance.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es une esclave, pas une employée. Fiche le camp.

Je crus qu'il allait me gifler, mais il posa seulement une main sur ma joue. Ce contact m'électrisa et mon sexe frémit malgré moi. *Par pitié, cesse de me trahir !* Comment pouvais-je le haïr alors que mon corps se pâmailt chaque fois qu'il me touchait ?

Q retira sa main, l'air contrarié, comme si j'étais responsable du courant qui passait entre nous.

— Va te doucher. Tu es couverte de farine, merde !

Avant que je ne puisse arguer que ma condition d'esclave impliquait cuisine et ménage, Suzette me poussa vers la porte en chuchotant :

— Ne discute pas. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

Dans le couloir, elle pressa le pas.

— Après ta douche, mets une belle robe, me recommanda-t-elle. Il sera content de te voir dans les vêtements qu'il a achetés. Fais-lui plaisir.

Son regard se fit rêveur, comme si elle arrangeait un rendez-vous galant entre deux de ses amis. Je m'écartai d'elle, me sentant trahie.

— Lui faire plaisir ? Autant m'offrir à lui ligotée comme un rôti ! C'est ce qu'il veut, non ?

Elle se pinça l'arête du nez, avec un air exaspéré.

— Tu partages ses fantasmes, j'en suis sûre. C'est ton rôle de lui faire oublier sa peur et sa culpabilité.

— Quoi ? ! me récriai-je. Crois-tu qu'il éprouve de la peur et de la culpabilité ? C'est moi qui ai été kidnappée, merde !

Elle fronça les sourcils, l'air réprobateur.

— Monte t'habiller, dit-elle en me poussant vers l'escalier.

Je gravis les marches en courant. J'avais hâte de regagner ma chambre, mais aucune intention d'obéir. Elle avait franchi les bornes, en insinuant que son patron souffrait plus que moi. Je le maudissais, et j'allais lui montrer à quel point. J'avais cru être capable de feindre, de jouer la comédie. J'avais cru pouvoir me glisser dans la peau de l'esclave soumise.

Je m'étais trompée.

Furieuse, je montai les marches deux à deux. Il allait voir qui j'étais ! Et tant pis pour les conséquences. L'essentiel était de rester fidèle à moi-même.

Je claquai la porte derrière moi et marchai droit sur la penderie. Je ne pouvais pas faire souffrir Q physiquement, mais j'allais me venger sur les robes haute couture et les sous-vêtements de grand luxe.

Je décrochai une délicieuse robe améthyste de son cintre et m'attaquai au décolleté avec les dents. Mon cœur battait à tout rompre. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois mais la délicate étoffe finit par se déchirer, en craquant comme un éclair.

La victime suivante était suspendue sur un cintre matelassé : une blouse crème imprimée de chevaux noirs, très chic, que je réduisis en lambeaux avant de la jeter par terre.

Hystérique, j'attrapai une poignée de soutiens-gorge dont j'arrachai les bretelles. Ils rejoignirent le cimetière des vêtements saccagés. Je trouvai ensuite un tiroir plein de bas et de collants, que je pris un malin plaisir à filer, de mes ongles et de mes dents.

En sueur, à bout de souffle, contente de moi, je m'apprêtais à déchiqueter un caraco de satin lorsque la porte s'ouvrit à la volée.

Sur le seuil de la pièce, Q serra les poings en découvrant le tas de vêtements lacérés. La mâchoire contractée, il darda sur moi un regard lourd de menaces.

Mes jambes se déroberent. Je serais presque tombée à genoux pour implorer son pardon. Je ne reconnaissais pas cet homme, ce n'était pas celui qui, la veille, m'avait donné du plaisir. J'avais poussé le bouchon trop loin.

Le caraco entre les mains, je baissai la tête, tremblante comme une feuille

d'automne. Il se racla la gorge et fit craquer son cou.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as bousillé pour 3 000 euros de vêtements ?

La colère lui déformait les traits mais une pointe de désir luisait dans ses yeux. Mon corps prit le dessus, une vague de chaleur m'envahit. Je me serais giflée de mouiller. Je n'avais aucun self-control. Il avait raison de me traiter comme une esclave. Je n'étais qu'une femelle en rut. Je n'étais pas digne de l'amour de Brax. Je ne méritais que d'être frappée et prise de force. J'étais une détraquée. Les baisers d'un homme amoureux ne m'excitaient pas. En revanche, je mouillais comme une chienne devant un type qui désirait me faire souffrir. Les larmes roulèrent sur mes joues.

— Pas la peine de pleurer. Tu savais que je serais furieux, mais tu l'as fait quand même. Je n'aurai aucune indulgence, proféra-t-il en claquant la porte du pied et en s'avançant vers moi.

Je reniflai et redressai le dos. Je ne lui donnerais pas la satisfaction d'admettre que je pleurais à cause de la trahison de mon corps. La peur me tétanisait mais le désir sans mélange qui coulait dans mes veines m'effrayait cent fois plus. Aurais-je eu la même attirance pour n'importe quel dominateur ? Ou bien Q avait-il quelque chose de spécial qui aiguïssait mon appétit sexuel ?

— Je ne tolère pas d'être habillée comme un objet, dis-je dans un murmure.

Évidemment, je me gardai de préciser que je trouvais ces vêtements magnifiques, exactement ce que j'aurais choisi si j'avais eu les moyens de me les offrir.

— Je suis un être humain, pas un jouet.

— Tu préfères te passer de vêtements ? ricana-t-il. Je n'y vois pas d'objection. Je baissai les yeux.

— Non.

— Non ? répéta-t-il, tout près de moi, frémissant de désir. Tu oses dire « non » après avoir détruit les vêtements que je t'ai achetés ?

Je redressai la tête et le regardai droit dans les yeux. Ses narines frémissaient.

— Ça vous dérange de voir des vêtements saccagés ? Eh bien moi aussi, figurez-vous. J'ai des sentiments, comme vous !

Il me saisit par l'arrière du cou et m'attira contre son torse musclé, me coupant la respiration.

— Ah oui, tu crois que nous sommes égaux ? Détrompe-toi ! aboya-t-il.

Et il captura ma bouche, força mes lèvres de sa langue.

Je le martelai de mes poings, ce qui sembla avoir pour seul effet de l'exciter

encore davantage. Il me poussa contre la porte, me bloqua de ses reins et du genou, il m'écarta les jambes.

Jamais on ne m'avait embrassée avec autant de violence. Je pouvais à peine respirer. Ses dents me meurtrissaient la bouche et je sentais le goût du sang. Mon cerveau se désintégra. Lorsqu'il pressa son sexe contre mon ventre, j'émis un son entre le gémissement et le cri.

— Qu'est-ce que tu es ? souffla-t-il, rompant brutalement le baiser.

Je clignai des paupières, désorientée. Puis, retrouvant ma combativité, je le repoussai de toutes mes forces. Il vacilla, puis revint m'écraser de tout son poids contre la porte, sa barbe naissante me râpant la mâchoire, son haleine chaude sur ma joue.

— Ne me provoque pas ! Qu'est-ce que tu es ?

Dans un moment de folie, j'essayai de lui donner un coup de tête. Ses yeux s'élargirent et un rictus lui déforma la bouche. Une fraction de seconde, le mâle dominant parut douter de lui. De sa cuisse, il me frotta l'entrejambe. Même à travers mon jean, il éveillait chaque partie de mon corps. Je brûlais de désir.

— Vous m'avez forcée à le dire hier soir. Vous m'avez brisée. Je ne le redirai pas.

Il poussa un grognement, sans cesser de bouger sa cuisse, et me saisit les fesses à pleines mains. Si je ne m'étais pas retenue, j'aurais laissé tomber ma tête sur son épaule. J'étais partagée entre le désir de fuir et celui de succomber, servile. Mon sexe ruisselait. Jamais je n'avais été aussi excitée et jamais je n'avais détesté quelqu'un à ce point.

Il me saisit les poignets et les plaqua au-dessus de ma tête contre la porte. Les tenant d'une main, il ouvrit ma braguette et glissa ses doigts dans ma culotte. Je me cambrai lorsque son majeur me pénétra brutalement.

— Dis-le ! ordonna-t-il.

Je fermai les yeux lorsqu'il plia le doigt pour presser mon point G.

— Je te fais mouiller, esclave. Dis-le et je te ferai jouir.

Un deuxième doigt entra en moi, aussi brusque que le premier, et mes jambes se liquéfièrent. Il me tenait par les poignets et me doigtait sauvagement. Jamais on ne m'avait touchée aussi profond. Brax... Brax n'était pas un adepte des préliminaires... *Arrête de penser à Brax. Surtout maintenant. Ça lui fendrait le cœur.*

Mon esprit volait en éclats. Je luttais contre le désir de me soumettre. Je ne me soumettrais jamais. Soulevant mes paupières extrêmement lourdes, j'articulai :

— Je n'appartiens qu'à moi. Certainement pas à vous.

Il tressaillit, comme si je l'avais frappé, une lueur animale dans les yeux.

— Mauvaise réponse.

Il plia les jambes et me hissa sur son épaule, comme mon ravisseur, au Mexique. Le désir reflua, supplanté par une peur indicible. Je ne ressentais plus dans mon corps que le besoin désespéré de retrouver la liberté, de mettre fin à ce calvaire, de m'évader.

Q me jeta sur le lit et, sans perdre de temps, il m'enleva mon jean. Je ne pus l'en empêcher. Il le lança sur la pile de vêtements déchirés.

Je battais des jambes quand il monta sur moi. Mon genou heurta sa cage thoracique. Délibérément, il appuya sur mes côtes cassées. La douleur me brouilla la vision. Il en profita pour ôter sa cravate et me l'attacher autour des poignets, me coupant la circulation tellement il serra fort. Puis il me bloqua les bras au-dessus de la tête et essaya de se caler entre mes jambes.

Je me débattis comme une bête sauvage, lui donnant des coups de pied dans les tibias, arrachant les draps de mes talons, et j'aurais peut-être gagné sans une ruade maladroite qui me valut de me retrouver jambes écartées, Q haletant au-dessus de moi. De nouveau, le désir s'empara de moi, me remplissant de haine.

Q me regardait avec avidité et impatience. Son parfum d'agrume, de santal et de péché engourdissait mes sens. Mon sexe se contracta lorsqu'il se mit à onduler du bassin, gémissant. Mes neurones semblaient particulièrement réceptifs à son odeur.

Oh, mon Dieu ! Il avait réussi à prendre possession de l'un de mes sens ! L'odorat. Je ne devais surtout pas lui concéder davantage. Avec un grognement, je plantai mes dents dans son épaule.

— Laissez-moi !

Il eut un mouvement de recul, la rage et le respect se mêlant dans son regard. Ma pugnacité lui inspirait-elle de l'admiration ? L'excitait-elle ? *Pauvre malade.*

Il leva une main, comme pour me frapper. Je luttai contre le réflexe de me rouler en boule et soutins son regard.

— Allez-y, frappez-moi ! le provoquai-je. Vous me laisserez une marque physique que vous verrez chaque jour.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Sa main demeura un instant en suspens, puis il la posa doucement sur ma joue et promena un pouce tremblant le long de mes lèvres.

— Dis-le, implora-t-il, le regard tourmenté.

Tout à coup, il paraissait profondément troublé. Glissant la main sous son bassin, il me caressa le clitoris à travers ma culotte. L'orgasme me prit par

surprise. Je renversai la tête en arrière.

— Merde...

Je ne voulais pas jouir – même si je brûlais de désir. Brax ne m'avait jamais fait jouir et cet orgasme semblait sceller irrémédiablement notre séparation. Comme si Q nous avait divisés, me reléguant du côté de la dépravation, de la bestialité.

Alors que j'avais encore tous les muscles bandés, Q cessa de me toucher. Il se redressa en position assise. Mes poignets ligotés retombèrent sur mes genoux. Les dernières ondes de plaisir s'éteignirent, à mon grand soulagement. Néanmoins, il me laissait sur ma faim et j'avais envie de hurler.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il en dégrafant sa ceinture.

Il la fit coulisser hors des passants de son pantalon et la jeta sur le plancher. Le son de la boucle métallique heurtant le sol précipita les battements de mon cœur.

Je refusai de répondre, incapable de détacher mon regard de ses mains. Il ouvrit sa braguette, retira sa chemise carmin de son pantalon et déboutonna sa veste bleu roi. Puis il se plaça devant moi, son pubis à hauteur de ma bouche, les pans de son blazer me frôlant les joues.

— Suce-moi.

Son regard alluma dans mes veines une flamme incandescente, alors même que je vivais l'horreur. Le sucer ? Jamais ! S'il me forçait, je le mordrais.

Il baissa son boxer, libérant son membre tumescent, au bout luisant de liquide préséminal, et, en se mordant la lèvre inférieure, il commença à se caresser, dégageant une odeur musquée. Je fermai les yeux.

— S'il vous plaît..., bredouillai-je en secouant la tête. Je ne peux pas.

— Mais si, dit-il en approchant son sexe long et épais de mes lèvres. Allez, fais-le, esclave.

Je tournai la tête. Il promena son érection chaude et humide contre ma joue. Puis il me saisit le menton entre deux doigts.

— Ouvre la bouche ! Si tu mords, je te préviens, je te cognerai tellement fort que tu ne te réveilleras pas de plusieurs jours.

Sa voix vibrait d'excitation mais j'y décelai aussi autre chose. Quelque chose que je connaissais mais que je ne parvenais pas à identifier. Le désir anesthésiait toutes mes facultés.

Un sanglot me secoua et des larmes roulèrent sur mes joues. Qui pouvait m'aider ? Qui pouvait me sauver ? J'étais en proie à une myriade d'émotions menaçant de me submerger. Je sentais la tension monter et m'étouffer. Quand soudain... quelque chose se produisit.

Tout... s'arrêta.

Mon esprit déconnecta, mon corps devint insensible. Je n'avais plus aucune raison de lutter. Je n'étais plus qu'une enveloppe de chair, dépourvue de sentiment, une coquille merveilleusement vide. Le calme m'envahit et j'accueillis le renoncement comme un soulagement après l'âpre combat que j'avais livré. À cet instant, je devins ce que Q désirait : sienne.

Il ne sembla pas s'apercevoir de mon épiphanie et lorsqu'il me tourna la tête pour que je prenne son sexe, je le laissai faire.

Une main derrière mon crâne, il l'introduisit entre mes lèvres. Je le laissai faire. Il le poussa au fond de ma gorge, je le laissai faire, sans opposer la moindre résistance.

Intouchable, dans ma bulle, je l'aurais laissé faire n'importe quoi.

Il était un mâle, j'étais une femelle. Et alors ?

Comme mue par leur propre volonté, mes mains se portèrent vers lui, l'une sous ses testicules, l'autre caressant la longueur de son membre.

Je flottais sur un nuage d'indifférence. Je lui donnais du plaisir mais je n'éprouvais rien. Je ne sentais ni son odeur, ni son goût, je n'entendais pas ses bruits obscènes. J'étais un robot, un jouet mécanique dont les mouvements automatiques finiraient par le faire jouir.

Pourquoi avais-je tenté de me rebeller ? Il était tellement plus facile de se rendre. J'étais comme droguée. Comme dans un rêve. J'avais envie de rire. La liberté. Je l'avais trouvée. Dans ma tête.

Q cessa d'aller et venir dans ma bouche et me souleva brusquement le menton afin que je le regarde. Je continuai de le caresser, même quand il planta ses yeux verts dans les miens. Je clignai des paupières, absente. S'il voulait me violer, qu'il le fasse. S'il voulait que je sois à lui pour l'éternité, je le serais. Il pouvait posséder mon corps. Il ne posséderait jamais mon âme.

— Comment tu t'appelles, nom de Dieu ?

Son accent le rendait un peu difficile à comprendre. Ses jurons avaient davantage de poids en français.

Je ne le quittai pas des yeux et continuai de le branler machinalement. Il arracha mes mains de son sexe. Elles retombèrent mollement sur mes genoux.

Q se leva, chancelant, les chevilles entravées dans son pantalon, son membre fièrement dressé sous sa chemise. Ma peau s'embrasa sous la force de son regard mais je demeurais ailleurs.

Il voulait connaître mon nom ? J'ignorais mon nom.

Oh, je devais répondre. Il m'avait posé une question. Il me voulait docile.

— Esclave. Je m'appelle Esclave.

Il siffla comme un chat entre ses dents lorsque je repris son sexe et le raclai d'un ongle, sur toute la longueur, en appuyant plus fort sur la fente de son gland.

Il m'empoigna les cheveux et me tira la tête en arrière, tout en approchant son visage du mien. Nos haleines se mêlèrent. Je n'esquissai pas le moindre mouvement. Un soupir de soulagement m'échappa. Plus rien n'avait d'importance. J'avais réussi à débrancher mon esprit. Plus rien ne m'entacherait.

La rage dans le regard de Q se mua en contrariété, puis il parut presque peiné. Et, le visage totalement inexpressif, il m'embrassa.

Sa langue me fouillait, j'entrouvris plus grand les lèvres, l'invitant dans ma bouche. Je lui rendis même ses coups de langue, mêlant son goût au mien. Il poussa un grognement torturé, comme si ce baiser enfrenait sa morale.

Mon cœur battait à un rythme calme et régulier, même lorsqu'il me malaxa la poitrine et me tordit un téton. Conciliante, je pressai mes seins contre ses paumes, le dos cambré, m'ouvrant telle une fleur au soleil.

Il recula, comme si je l'avais mordu, et tituba dans son pantalon baissé. Il le remonta furieusement, en grimaçant, pour y ranger son érection. La tête inclinée, je me demandai pourquoi cette conclusion abrupte.

— Ne me suis-je pas bien comportée ?

Plate, sans vie, ma voix n'était plus la même. Q se passa une main dans les cheveux, l'air soudain effrayé.

— Qu'est-ce que tu es ?

Je n'hésitai pas. La réponse était facile. Je la connaissais.

— Je suis à vous.

Sans me quitter des yeux, il se mit à arpenter la pièce.

— Tu n'es donc pas aussi forte que tu le paraissais... Tu m'as menti ! tonna-t-il, blême. Je ne t'ai même pas encore baisée et tu es déjà une loque !

N'était-ce pas son objectif, de m'asservir ? Il aurait dû se réjouir d'y être parvenu si vite. N'y avait-il que la détresse de ses captives qui l'excitait ? Désespérée, je baissai les yeux et contemplai mes mains attachées.

Nerveusement, il dénoua la cravate, me libérant les poignets.

— Tu as menti. Je n'aime pas les menteuses.

Je haussai les épaules. Que dire ? Je lui appartenais, il pouvait me traiter de tous les noms.

— Je suis à vous. Ce n'est pas ce que vous vouliez ?

— Tu as abandonné. Tu n'es à moi que si je te fais mienne !

Je ne comprenais plus. Je lui étais acquise. Indéniablement. Il le savait. Mon

corps le hurlait assez fort.

— Enlève ton pull !

Ses yeux se posèrent sur ma poitrine, à travers le lainage. Je ne ressentais rien, ni peur, ni excitation, qu'une divine absence de sensation. Tel le Dieu du sexe, il me dominait de toute sa hauteur, son érection déformant son pantalon, m'appelant. J'ôtai mon pull et posai les mains sur sa taille. Sa respiration s'accéléra. Il regardait mon soutien-gorge avec concupiscence.

C'était un bonheur d'être devenue insensible. Quand Brax me regardait, je rentrais le ventre, je pensais à la tache de vin au creux de ma poitrine, je craignais qu'il ne voie que mes défauts. Là, je me moquais de tout.

— Donne-moi ton soutien-gorge.

Il tendit la main. Sa mâchoire tressaillit lorsque je lui remis le sous-vêtement de dentelle blanche. Mes tétons se dressèrent, douloureux. Le désir se réveillait.

Q referma la main autour de mon poignet. Son pouce effleura mon code-barres et frôla mon bracelet.

Le cadeau de Brax.

Les souvenirs resurgirent : Brax, Cancún, l'enlèvement, Blouson de Cuir. Je voulais oublier mais mon subconscient me résistait.

La mâchoire de Q se contracta lorsque je dégageai mon bras d'entre ses doigts. J'avais l'impression d'émerger d'un rêve dont je ne me rappelais pas. Je n'étais plus qu'en culotte... Que s'était-il passé ?

Q me reprit le poignet. Son regard me transperçait l'âme. Du pouce, il fit tourner le bracelet.

— Qui te l'a offert ?

Ma respiration s'accéléra. Je gardai le silence.

— Quelqu'un à qui tu tiens, répondit-il à ma place, le triomphe illuminant son visage. Crois-tu que je puisse t'autoriser à le garder ?

Il tira dessus et l'anneau de métal me mordit la peau. Il aurait pu le casser.

Retourne dans les limbes. Ce bijou n'a pas de valeur. Qu'il le prenne. Brax t'en achètera un autre.

Mon cœur se serra. Brax n'était peut-être plus de ce monde. Ce bracelet était tout ce qui me restait de lui.

Dans un élan de rage, je griffai Q au visage et me jetai sur lui. Je le renversai et tombai avec lui, en poussant un cri de furie. Il me saisit le poignet. Le bracelet se cassa et roula près de sa tête.

Brax !

Je me débattis comme une diablesse. Q se protégea le visage. Je plongeai vers

le bracelet mais il fut plus rapide : il roula sur moi et me bloqua les bras, avec une facilité déconcertante. Comment avais-je pu m'imaginer être plus forte que lui alors qu'il pouvait m'écraser tel un vulgaire papillon ?

— Te revoilà..., dit-il en se léchant les lèvres. Ne déconnecte plus. Je te l'interdis.

Oui, j'étais de retour dans cette misérable existence. Les poings serrés, je tentai de me libérer, horrifiée par mes seins ballottant au moindre de mes mouvements.

Q se redressa en position assise, au-dessus de moi, et plaça les mains sous ma poitrine.

— Comment t'appelles-tu ?

Les lèvres retroussées, il me pinça les tétons. Des ondes de plaisir-douleur se répandirent dans mon système.

— Comment t'appelles-tu ? Tu vas me le dire, oui ou merde ?

Je soutins son regard en m'efforçant d'y injecter toute ma haine. Mon nom m'appartenait. Je ne voulais jamais l'entendre le prononcer.

— Jamais !

Il tressaillit et me gifla, un geste dégradant davantage que douloureux.

— Merde ! jura-t-il en français.

Il ramassa le bracelet et se leva, le tenant au-dessus de moi.

— Il est à moi. Tu es à moi. Mets-toi ça dans le crâne si tu veux le récupérer.

À genoux, je tentai de le lui reprendre. Il n'avait pas le droit de me le confisquer. Ce bijou était le seul lien qui me rattachait à mon passé, à Brax, à celle que j'étais réellement : une gentille fille qui ne demandait qu'à être aimée. Des larmes me nouèrent la gorge.

— Je vous ai dit ce que vous vouliez entendre. Je suis à vous. Rendez-le-moi, s'il vous plaît. Je suis à vous !

Le corps tendu, il boutonna son blazer, avec des gestes précis. L'anneau d'argent scintilla entre ses doigts avant qu'il ne le glisse dans la poche de son costume.

— Tu l'as peut-être dit, mais tu n'en es pas convaincue. Je n'aime pas les menteuses.

Là-dessus, il tourna les talons et posa une main sur la poignée de la porte.

— Toi, tu restes ici. Pour ta punition, tu seras privée de repas. Bonsoir.

Et il prit congé en se passant la main sur le visage.

Chapitre 12

ROITELET

Cette nuit-là, je fis un rêve. Un rêve en rouge, le rouge de la passion et de la violence. Je rêvai que Q me prenait sauvagement sur la table de billard.

Je me réveillai en me masturbant, les orteils crispés, le dos arqué, balayée par l'orgasme que Q m'avait refusé. Mon cœur battait à cent à l'heure, une tache humide s'était formée sous mes fesses. Je mouillais tellement que j'en rougis.

Allongée dans le noir, l'estomac vide et le cœur déchiré, je me sentais néanmoins apaisée, et pour la première fois depuis des semaines, je m'endormis comme un bébé.

Le temps passait lentement. Les secondes s'étiraient en minutes, qui se muaient en lendemains, et une semaine s'écoula. Q ne revint pas me trouver, et je ne le voyais pas quand il rentrait.

Lorsqu'il était là, cependant, je le savais, car la maison s'emplissait de musique, des mélodies lyriques aux accents menaçants. Il vivait sous le même toit que moi – il pouvait entrer dans ma chambre à tout instant, mais il ne le faisait jamais.

En général, il écoutait des chansons françaises. Un soir, toutefois, les paroles étaient en anglais.

La bête affamée ne me laisse pas de répit.

Tu crois pouvoir me vaincre mais tu ne connais pas le péché.

Douce et délicate, tu ignores les tourments de l'enfer.

Je ne veux pas que tu voies les profondeurs de ma noirceur,

Ma folie, mes démons.

Ne regarde pas dans mes yeux, la vérité n'est pas pour toi.

Va-t'en, envole-toi et ne reviens jamais.

Une indicible solitude m'envahit. Cette plainte me glaça et souleva en moi mille interrogations.

À partir de ce jour, je ne pus m'empêcher de penser que Q cherchait à me transmettre un message, par la musique. Mais je refusais d'y croire car sinon, que devais-je comprendre ? Je m'interdisais d'éprouver de la peine pour mon geôlier. Il était mon ennemi et devait le rester.

Peu à peu, malgré moi, je m'habituais à ma nouvelle existence. Je me laissais porter par le quotidien, tout en me demandant pourquoi Q ne se préoccupait plus de moi. S'était-il déjà lassé de son nouvel objet ? Était-il trop pris par ailleurs ?

En tout cas, depuis l'épisode de la salle de billard, je savais que j'avais trouvé un espace en moi où m'évader. En me brisant, Q m'avait montré la voie du salut.

Cinq jours s'écoulèrent, cinq jours d'attente. Je m'occupais en aidant Suzette à faire le ménage et avec elle, je dérouillais mon français. Je jetais sans cesse des coups d'œil en direction de la porte d'entrée, mais le garde aux yeux verts n'était jamais loin.

Suzette était mon seul rayon de soleil. Elle m'avait accueillie à bras ouverts dans la maison Mercer. Elle était un roc dans les turbulences où je me mouvais.

Elle ne me posait jamais de questions sur mon passé, elle bavardait gaiement de tout et de rien et me donnait ainsi une impression de normalité. Parfois, je la surprénais qui m'observait, pensive. Elle complotait quelque chose. Quoi ? Je l'ignorais.

Mme Sucre tolérait ma présence à la cuisine. Quasiment tous les soirs, je participais à la préparation du dîner, dans une ambiance bon enfant.

La journée, Suzette me procurait chiffons et balais et m'assignait des tâches ménagères, si bien que je ne m'ennuyais pas. J'essayais de ne pas penser, de me concentrer sur mes corvées, mais j'avais beau frotter et récurer, mon cœur saignait quand je me rappelais que Q avait le bracelet de Brax. J'en avais des sueurs froides lorsque je l'imaginais le réduire en miettes pour me punir d'avoir saccagé les vêtements.

Il ne les avait pas remplacés. Depuis une semaine, je portais le même jean et le même pull crème mais peu m'importait. Suzette regrettait ces tenues davantage que moi. À mes yeux, elles n'étaient que des uniformes, des habits de poupée.

Un vendredi, en nettoyant les vitres du salon, il me vint à l'esprit de me jeter par la fenêtre. Non pour mourir ; pour prendre l'air. Le chant des oiseaux et la

douceur de la fin d'hiver me faisaient trop envie. Il y avait des semaines que je n'avais pas mis le nez dehors.

Je renonçai à cette idée, de crainte de me couper et de me vider de mon sang, mais le besoin de courir me démangeait. Il y avait sûrement une salle de gym dans la maison, un tapis de course. Il était évident que Q s'entretenait, il devait avoir du matériel de sport.

Tout à coup, le GPS vibra à ma cheville. Surprise, je m'assis sur un canapé et remontai mon jean. Pourquoi s'était-il activé ? Ce bracelet me rendait folle. C'était une gêne constante. Il me blessait quand je dormais et je l'accrochais sans arrêt en m'habillant. J'avais osé espérer qu'il n'était pas waterproof et avais passé une heure sous la douche à tenter de le noyer. En pure perte, il résistait parfaitement à l'eau.

— Esclave ? m'interpella Suzette depuis le pas de la porte. Maître Mercer vient de téléphoner. Il reçoit, ce soir, pour affaires.

Je me levai, en m'étirant. Mes côtes me faisaient de moins en moins mal et les hématomes que Blouson de Cuir m'avait laissés n'étaient plus que de pâles taches jaunes.

La gifle de Q n'avait pas causé de dommages, malheureusement. J'avais le sentiment qu'il voulait me faire souffrir mais qu'il n'en avait pas le cran. Je regrettais presque qu'il ne m'ait pas marquée. Il en aurait été horrifié ; ses sordides envies lui auraient peut-être passé.

Je refusais d'écouter mon instinct mais celui-ci me disait que le pire était à venir. Je devais m'évader sans tarder. Suzette se trompait : Q n'était pas quelqu'un de bien. Et je n'allais sûrement pas me laisser attendrir par des chansons aux paroles à l'eau de rose.

— Veux-tu que je vous aide à préparer le repas ?

Cuisiner en compagnie de Suzette était mon seul plaisir. Je n'avais jamais été un cordon-bleu. C'était Brax, le chef, à la maison. Mais je me découvrais un certain goût et un certain talent pour cette activité. Brax... Les souvenirs me prenaient toujours par surprise. Je ne pouvais pas me résoudre à oublier. Je ne pouvais pas accepter que Brax était mort, que je ne le reverrais jamais. Ce n'était pas possible.

Suzette s'avança vers moi, l'air soudain triste et résignée.

— C'est plus facile ?

Je compris tout de suite ce qu'elle voulait dire et pinçai les lèvres. Plus facile ? Ce ne serait jamais facile ! Elle poussa un soupir et chuchota :

— T'a-t-il prise complètement ?

Dans ses yeux, je décelais un brin de jalousie. Je ne la comprenais vraiment pas. De quoi était-elle jalouse ? De mes humiliations ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Il faut que je sache, répondit-elle en baissant les yeux. Ce soir... la réunion. Je dois savoir si tu es préparée.

Une réception ne m’effrayait guère. Jouer la servante serait nettement plus facile qu’une fellation forcée. Et peut-être pourrais-je glisser à l’un des convives que Q me retenait prisonnière !

Je réprimai un sourire. Suzette ne devait se douter de rien.

Hélas, mes espoirs se dissipèrent vite : les invités de Q étaient sans doute aussi pervers que lui...

Elle m’observa un instant, puis elle hocha la tête.

— Ne t’inquiète pas pour le dîner. Nous nous débrouillerons. Monte te préparer. Les invités seront là dans une heure.

Je jetai un coup d’œil au-dehors : le soleil déclinait. Je n’avais pas vu l’heure tourner.

— Je peux te poser une autre question ? chuchota Suzette en me poussant vers l’escalier.

— Je t’écoute.

— Tu le trouves attirant ?

Dans le vestibule, je me figeai, choquée.

— L’attirance n’a rien à faire ici, Suzette, dans ces circonstances, avec la façon dont il me traite.

— Q te traite mieux qu’aucun de mes propriétaires ne m’a jamais traitée. Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as.

La colère me priva de voix. J’avais bien compris qu’elle avait vécu un enfer, et j’en étais peinée pour elle, mais comment osait-elle me dire que j’avais de la chance ?

— Considère ses exigences comme le prix de la protection, ajouta-t-elle. Donne-lui ce qu’il veut et il prendra soin de toi. Q ne te fera jamais vraiment de mal, pas comme...

Saisie d’un frisson, elle s’interrompit, de lourds secrets affleurant dans ses yeux noisette.

— Contente-le, conclut-elle, et tu pourras tester les limites de ta cage.

Curieuse, je pris une profonde inspiration avant de lui demander :

— Que t’est-il arrivé ? As-tu été kidnappée, toi aussi ?

Les yeux baissés sur le sol de marbre, elle se tordit les mains.

— Le jour où j’ai été vendue à Q est le plus beau...

La porte d’entrée s’ouvrit et le diable en personne se découpa dans la faible lumière du crépuscule. Il s’était fait couper les cheveux. On aurait dit qu’il avait demandé au coiffeur de leur donner l’aspect du pelage d’une otarie : lisse, luisant, impénétrable. En costume argent et chemise turquoise, il m’évoquait un onéreux bijou.

Il plongea son regard dans le mien. Il n’avait pas encore dressé ses barrières et je lus dans ses yeux lassitude, solitude, étonnement, et comme un sentiment protecteur. Il me fit presque de la peine. Et si Suzette avait raison ? Q était peut-être plus complexe que je ne le pensais. Il avait un côté sombre, mais il était aussi un être humain, sous ses dehors de monstre.

J’aurais voulu le consoler mais, en même temps, j’avais envie de le tuer, pour mettre un terme à ses tourments, et aux miens.

Aussitôt, néanmoins, son visage se durcit. Je ne l’avais pas revu depuis qu’il m’avait confisqué le bracelet de Brax. Il m’évitait, comme pour me laisser le temps de faire le deuil de mon dernier objet personnel.

Machinalement, je portai la main à mon poignet, un geste qui attira son regard.

— Je croyais vous avoir dit de la préparer ? lança-t-il brusquement à Suzette, autoritaire et arrogant.

— Oui, maître, répondit-elle en s’inclinant. (Elle me poussa vers l’escalier.) Tu mettras la robe que tu trouveras dans ton placard, me chuchota-t-elle.

— Si tu la déchires, la punition sera terrible, murmura Q d’un ton qui me provoqua un frisson.

Je gagnai ma chambre à la hâte, et, en ouvrant la penderie, je poussai un petit cri. Elle ne contenait qu’une seule et unique robe : en dentelle dorée, longue et moulante, au filigrane ajouré, tissé légèrement plus serré au niveau de la poitrine et du bas-ventre. La traîne bruissa contre le plancher lorsque je la retirai du placard.

J’étais médusée.

Oh, mon Dieu, jamais je ne pourrais porter cette tenue.

La porte s’ouvrit brusquement. Je serrai la robe contre ma gorge.

— M. Mercer m’envoie veiller à ce que tu t’habilles correctement, annonça le garde aux yeux verts. Déshabille-toi.

Il était immense, bâti comme une armoire à glace, beaucoup plus intimidant que Q, et son regard me glaça d’horreur. Q laisserait-il son employé abuser de moi ? Je manquais d’air, soudain, j’avais du mal à respirer.

— J'ai besoin d'intimité.

— Je m'en fiche.

Je demeurai immobile, les dents serrées, envisageant de lui foncer dedans en hurlant. Mais je devais être réaliste : je n'aurais fait que m'attirer des ennuis. Q m'avait montré que je n'étais pas la plus forte. J'en étais malade, mais je n'avais pas d'autre choix qu'obéir.

Mes épaules s'affaissèrent ; ses lèvres se retroussèrent.

Je me retournai et déposai la robe sur le lit, les mains tremblantes. Puis je retirai mon pull, mon jean. Je sentais son regard sur moi. Je m'apprêtais à enfiler la robe lorsqu'il posa une main sur mon épaule.

— Enlève tes sous-vêtements.

Je courus me réfugier dans un coin de la chambre. Si le contact de Q m'électrisait, celui de cet homme me remplissait de dégoût.

— Je ne te ferai rien, ne t'affole pas, railla-t-il. Tu appartiens au maître. Même si les invités auront droit à une part du gâteau, ce soir..., ajouta-t-il avec un petit ricanement.

Mes oreilles se mirent à bourdonner, mes jambes se dérobaient. Ce serait moi que l'on servirait au dîner... Je me sentais trahie. Je détestais Q mais jamais je n'aurais cru qu'il puisse me livrer à d'autres, possessif comme il l'était.

— Donne-moi ton soutien-gorge et ta culotte, exigea le garde en tendant la main. Les invités ne vont pas tarder. Tu dois être sur place avant leur arrivée.

Je serrai les poings, me retenant de le cogner. Inutile d'aggraver la situation.

Je dégrafai mon soutien-gorge et le lui jetai. En revanche, je refusai de lui donner ma culotte. Du pied, je l'envoyai valser au bas du mur.

— Je ne la reniflerai pas, je ne suis pas comme le maître, ricana-t-il, fier de sa plaisanterie.

La tête haute, je me glissai dans la robe, en me tortillant tant elle était serrée. Les mailles d'or ne me protégeaient ni du froid ni des regards. Je m'y sentais comme un poisson piégé dans un filet.

Je ne pouvais marcher qu'à petits pas. L'étoffe me comprimait la poitrine et m'imprimait des marques sur la peau. Une traîne s'étalait autour de mes pieds. Je devais ressembler à une sirène, pauvre créature n'appartenant à aucun monde.

Dès que je fus prête, le garde me saisit le poignet et m'entraîna dans l'escalier.

Chapitre 13

PINSON

Je me mordis la lèvre inférieure en pénétrant dans une pièce de la maison que je n'avais encore jamais vue, une salle qui respirait le sexe, l'argent et le pouvoir, le parfum de Q, sa quintessence.

Des box rouges entouraient une petite estrade, ronde et surélevée, piédestal pour une figurine ou une statue hors de prix. Des sangles de cuir pendaient au-dessus, accrochées au plafond. De lourds rideaux masquaient les fenêtres et le sol était tapissé d'une épaisse moquette noire étouffant tous les sons.

Un mausolée de décadence.

Le garde me lâcha, mais Q me saisit aussitôt le bras. D'où sortait-il ? Jamais je ne m'accoutumerais à sa façon de se mouvoir en silence.

La peau me brûlait sous son contact. Une faim animale s'empara de tout mon être. Un halètement s'échappa des lèvres de Q. Je n'étais pas la seule à être affectée par ce désir insensé. Je maudissais mon corps. J'avais vraiment besoin d'être soignée. Ce n'était pas normal de mouiller pour un homme dont le but était de faire de ma vie un enfer. Ce n'était pas normal d'associer haine et attirance sexuelle. Je n'aurais dû ressentir qu'une aversion sans partage.

Il me plaqua contre son torse, ses yeux verts rivés au fond des miens.

— Esclave..., murmura-t-il en frottant son nez contre ma joue, puis au creux de mon cou.

Son souffle chaud me faisait battre le cœur à cent à l'heure. J'aurais voulu enfouir les doigts dans ses cheveux, presser mes hanches contre les siennes, mais je m'efforçai de refouler ces pulsions diaboliques. En vérité, je n'avais qu'une seule envie : lui trancher la gorge, m'enfuir et retrouver Brax.

Il me mordilla la gorge ; je vacillai sur mes jambes. Il ne m'avait pas touchée depuis une semaine, mais il aurait pu s'écouler une minute ou un millénaire, je

me serais embrasée de la même manière. Je le détestais. Il avait fait de moi ma pire ennemie. C'était insoutenable.

Ses lèvres dans mon cou et ses mains sur ma taille, il me poussa en arrière, et me stabilisa lorsque mes mollets heurtèrent le bord de l'estrade. En me prenant la main, il m'aida à y monter. Son visage était maintenant à la hauteur de ma poitrine. Le désir luisait dans ses prunelles.

Les bras noués autour de moi, il approcha ma poitrine de son visage et me lécha à travers la robe. Sa langue était brûlante.

— Arrêtez..., bredouillai-je, maudissant la chaleur qui se répandait dans mon bas-ventre.

À ma surprise, il me lâcha et me rejoignit sur l'estrade. Avec un sourire en coin, il attrapa l'une des lanières de cuir pendues au plafond, puis il me saisit le bras droit et me sangla le poignet, si serré que je retins un petit cri. Ce geste me rappelait cruellement le Mexique, le tatouage, l'inspection, l'injection. Terrifiée, j'essayai de me libérer mais ne parvins qu'à me démettre l'épaule. De ma main libre, paniquée, je tentai de défaire la boucle.

Q m'observait en riant et en se frottant la lèvre inférieure du pouce.

— Je vais te confier un secret, esclave. Ce sera une première pour moi aussi. De te voir te débattre me fait bander à mort, ajouta-t-il, une main en coque sous son érection, à travers son pantalon.

J'avais autant envie de le voir mourir dans d'atroces souffrances que de m'abandonner à lui. Le fait d'être attachée réveillait tous mes stupides fantasmes. Je mouillais tellement que la cyprine me coulait sur les cuisses.

— Merde... Tu me rends fou.

Sa voix légèrement tremblante me mit dans un état d'excitation presque douloureux. J'en étais malade. Il avait déjà conquis mon sens de l'odorat, et maintenant celui de l'ouïe. Impossible de résister à ses accents de baryton, je ne pouvais qu'obéir à son timbre séducteur.

Il m'attacha le poignet gauche, si bien que je me retrouvai les deux bras au-dessus de la tête. Ma poitrine se soulevait et retombait par à-coups paniqués, me causant des douleurs dans la cage thoracique.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Trop tard, c'est fait, répliqua-t-il, la tête inclinée sur le côté.

— Vous savez ce que je veux dire, ajoutai-je, dominant ma peur. Vous n'avez pas envie d'abuser de moi. Quelque chose vous retient, je le sens.

Il se figea, les narines frémissantes, et m'observa un instant avant de m'empoigner les cheveux.

— Tu ne sais rien du tout, esclave. Je rêve de ça depuis très longtemps et je n'ai pas le moindre scrupule, déclara-t-il. (Puis il se pencha vers moi et m'embrassa l'oreille.) Je n'ai pas peur de te faire mal, chuchota-t-il. Ma seule crainte est d'aller trop loin.

Si je n'avais pas été attachée, je me serais évanouie.

— Maître, vos invités sont arrivés, annonça Suzette en français, depuis le pas de la porte.

Les invités étaient là. Je la suppliai du regard. Elle contemplait Q avec un désir flagrant, en se léchant les lèvres du bout de la langue.

— Monte-la, ordonna Q.

Le choc se peignit sur ses traits.

— Vous êtes sûr, maître ?

Néanmoins, sans attendre de réponse, elle tira sur une corde rouge et je poussai un cri lorsque mes pieds décollèrent du sol. Pendue par les bras, les orteils pointés vers le bas, j'effleurais à peine le plancher.

Q descendit de l'estrade et me contempla. Les bras au-dessus de mes oreilles, mes seins se dressaient fièrement, exposés par la mosaïque de la robe.

— Laissez-nous, demanda-t-il à Suzette sans la regarder.

Elle prit congé, réduisant à néant tous les espoirs que je plaçais en elle. Je ne pouvais plus respirer.

Devant le piédestal, Q glissa lentement son majeur dans sa bouche et le suçà, le regard noir comme la nuit, sa langue roulant autour de son doigt, lascive.

Fascinée, j'entrouvris les lèvres. D'une certaine manière, me concentrer sur lui m'aidait à surmonter la panique. Il était certes tordu, mais j'aurais pu tomber sur pire que lui.

J'en éprouvai presque du soulagement lorsqu'il me saisit la hanche afin de me stabiliser, même s'il me serrait à m'en faire mal. Lentement, il passa le majeur à travers les mailles de la robe et trouva l'humidité sur ma cuisse. Il releva les yeux vers moi.

— Tu continues de me surprendre. Je n'avais pas besoin de m'humecter le doigt.

Il remonta le long de ma jambe et me caressa la fente. Lorsque son doigt glissa à l'intérieur, un grondement se forma dans sa gorge. Il m'attira plus près et j'oscillai comme un pendule. Enfouissant le visage au creux de ma poitrine, il poussa son doigt plus loin. Mes genoux se déroberent. Comme je me balançais au bout des sangles, il plaça la main gauche sous mes fesses afin de m'immobiliser.

— Ah, esclave, tu continues de mentir. Ton corps dit la vérité.

Des jurons me brûlaient les lèvres. Je n'avais aucun contrôle mais Q était un maestro. J'étais son instrument. Il me faisait vibrer.

— Vous avez commencé sans nous, Mercer ? retentit une voix masculine.

— Il n'a pas pu s'en empêcher. Je comprends, remarque. Tu as vu ce morceau de choix ?

Mes joues s'empourprèrent. Quatre hommes regardaient Q me doigter. J'essayai de serrer les jambes mais il continua, rapide et brutal, son poignet me meurtrissant les cuisses. Je fermai malgré moi les yeux lorsqu'il courba le doigt afin de stimuler mon point G. Le crescendo me fit tressaillir. Oh mon Dieu... Je ne pouvais pas me permettre de jouir devant ces types lubriques.

Mon sexe se contracta avidement autour du doigt de Q quand il le retira, me laissant haletante, les joues en feu. Je me balançai d'avant en arrière, tentant désespérément de poser les orteils au sol afin de ne pas tourner sur moi-même.

Q porta son doigt luisant à ses lèvres et le lécha lentement. J'avais envie de pleurer. Mon sexe palpait mais je me retins de chercher le soulagement en serrant les cuisses. Je ne voulais pas donner cette satisfaction à Q. Il m'avait délibérément laissée dans cet état qu'il savait douloureux. *Putain de salaud de Français.*

Il salua ses hôtes et ils échangèrent des plaisanteries en anglais, tout en me regardant. J'étais le divertissement de la soirée.

— J'ignorais que vous aviez repris l'affaire familiale, Mercer, dit l'un des hommes en lissant sa moustache grisonnante.

Je m'attendais à ce que Q réponde sur le même ton badin, mais je sursautai lorsqu'il pointa un doigt menaçant sur la poitrine de son interlocuteur.

— Je ne vous permettrai pas. C'est complètement différent.

L'autre se figea et le défia du regard, puis il haussa les épaules.

— Si vous le dites...

L'un des invités, en jean de couturier et chemise noire, à peu près du même âge que Q, me faisait penser à un acteur de cinéma des années 1920, avec ses cheveux noirs gominés, le visage glabre.

— Q..., murmura-t-il en me jetant un regard inquiet, ce qui ne fit qu'accroître ma terreur.

De quoi avait-il peur ? J'échafaudai toutes sortes de scénarios cauchemardesques, des sévices pires que la mort.

Q se massa la nuque, puis il entraîna ce jeune homme à l'écart et lui parla à voix basse. Je n'entendais pas ce qu'il disait mais il n'arrêtait pas de me

regarder, tandis que l'autre approuvait de la tête. Finalement, la crainte dans son regard se dissipa et il m'observa avec intérêt.

Q lui adressa un signe entendu. Gominé lui donna une accolade puis Q rejoignit les autres. Gominé s'avança vers moi et se posta face à l'estrade. En me regardant de ses yeux saphir, il me toucha la cuisse. Je me balançai au bout de mes sangles.

— Alors c'est toi qui finiras par le briser...

Il me contourna, en promenant un doigt sur mes fesses, puis sur mon autre jambe. Revenu devant moi, il me pinça un téton. J'essayai de lui décocher un coup de pied, mais me retrouvai à tourner lamentablement sur moi-même. En riant, il m'attrapa la taille et me stabilisa.

— Je vois pourquoi, ajouta-t-il, la tête inclinée.

Et sur ce mystérieux commentaire, il rejoignit le groupe.

Pendant une dizaine de minutes, ils discutèrent entre eux. Le timbre grave de Q vibrait dans ma chair. Je redoutais ce qui allait suivre.

Comment empêcher mon corps de réagir à sa voix et à son odeur ? Il possédait deux de mes sens. Il m'en restait quatre : la vue, le toucher, le goût, l'instinct. Je me fis la promesse solennelle qu'il ne me déposséderait jamais de mes instincts. Jamais je ne lui céderais une arme aussi puissante.

Suzette et deux jeunes femmes en tenue de soubrette apportèrent des plateaux qu'elles déposèrent sur un buffet. Des toasts de saumon et crème fraîche, des olives farcies, des crevettes bardées de prosciutto, des assortiments de canapés raffinés, et une fontaine de chocolat, accompagnée d'ananas, de fraises et de chamallows.

J'en avais l'eau à la bouche. Je n'avais pas mangé de sucreries depuis mon arrivée dans la demeure de Q. Suzette ne m'en donnait pas. Le personnel mangeait des repas sans saveur, ce que je trouvais affligeant compte tenu du fait que nous étions au cœur d'un pays réputé pour son pain, ses fromages et ses vins.

Les hommes interrompirent leur conversation pour se servir des assiettes, puis ils s'attablèrent dans l'un des box rouges à mes pieds.

Après avoir déboutonné son blazer afin de s'asseoir confortablement, Q glissa une olive entre ses lèvres. Les mouvements de sa mâchoire et des muscles de son cou me provoquaient des contractions de l'estomac.

Je cessai de le regarder et observai les autres. L'un avait un nez énorme. Mal coiffé, il portait un costume froissé qui tombait mal. Un revers de sa veste était taché. À l'évidence, il n'était pas du même monde que Q. D'où se connaissaient-

ils ? Malgré ses drôles de penchants érotiques, Q était issu d'un milieu distingué.

L'un des quatre ne me quittait pas des yeux et son regard me glaçait. Il était plus grand que Q, la carrure d'un basketteur professionnel. Ses cheveux blonds coupés en brosse laissaient voir la peau rose de son crâne et une vilaine cicatrice derrière l'oreille droite. Il était vêtu d'un survêtement blanc de mauvais goût, portant le numéro 19 sur les épaules et dans le dos. Lui non plus n'avait guère en commun avec Q. Seul Gominé semblait être l'un de ses amis.

J'avais les mains frigorifiées. À force de les tenir en l'air, le sang n'y circulait plus. Les lanières de cuir me sciaient les poignets et mon tatouage me démangeait. J'essayais de pencher la tête, de me tenir sur la pointe des pieds afin de soulager mes épaules, mais je ne parvenais pas à prendre appui au sol. La position m'était de plus en plus inconfortable.

Q ne me regardait pas, il était en grande discussion avec Gros Nez. Je me sentais étrangement seule avec le type en survêtement blanc. La bouche pleine, il demanda à Q en anglais :

— Alors, votre cadeau vous plaît ?

Il avait l'accent russe. Q cessa de manger et se tamponna les lèvres d'une serviette, avec une élégance à mille lieues des manières rustres du Russe.

— J'en suis très satisfait, répondit-il avec un mépris non dissimulé.

Il me jeta un coup d'œil avant d'ajouter :

— Où l'avez-vous achetée ?

Le Russe bomba fièrement le torse. Quelle importance pour lui que Q soit content de moi ? Je n'étais qu'une gratification en échange d'une faveur. Laquelle ? J'aurais été curieuse de le savoir.

— Je ne tiens pas à vous donner le nom de mon contact. Mais j'ai exigé une Blanche. Je connais vos goûts.

— Comme vous voudrez, dit Q en buvant une gorgée de vin. Considérez le marché conclu.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous tiendrez votre promesse ?

Q changea de position. La tension entre les deux hommes était palpable.

— Vous doutez de mon éthique ? rétorqua-t-il, drapé dans son autorité.

Le Russe me regarda, les mâchoires crispées.

— Quand verrons-nous les contrats ?

Tripotant nerveusement l'un de ses boutons de manchettes, Q prit le temps de répondre :

— Pas avant trois mois. Ce genre de démarches prend du temps. Mais vous avez ma parole. Et c'est la loi.

Avec un petit ricanement, le Russe roula des épaules. Il ne semblait pas satisfait de l'arrangement mais, manifestement, il n'y pouvait pas grand-chose. Q était clairement en position de force. Comme avec moi, qu'il avait réduite en esclavage.

J'avais envie de lever les yeux au ciel. Commençais-je à sombrer dans la folie ?

Après un instant de silence, le Russe se leva et se dirigea vers la fontaine de chocolat. Q le suivit des yeux puis il se remit à parler avec Gros Nez et Moustachu. Le regard saphir du Gominé allait et venait entre Q et moi. En dépit de son expression impassible, je le sentais préoccupé.

Le cœur tambourinant, je reportai mon attention sur le Russe. Je le trouvais effrayant. Tout en remplissant une petite cruche de chocolat fondu, il jeta un coup d'œil en direction de Q. Il était évident qu'il le jalousait. Tout en lui respirait la soif de pouvoir.

Devais-je avertir Q que cet homme n'était pas son ami, mais son ennemi ? *Laisse tomber, Tess, ce ne sont pas tes affaires.* Je me sentais néanmoins concernée, car si Q se soumettait à ces gens-là, ma cage dorée se transformerait vite en lugubre cachot.

Je serrai les abdos afin de ne pas tanguer au bout de mes sangles. Le Russe se déplaça, trop lentement, comme s'il avait une idée en tête. J'en eus la chair de poule. J'avais un très mauvais pressentiment, comme lorsque nous étions entrés dans le café, à Cancún.

Une assiette de chamallows et un pichet de chocolat à la main, le Russe retourna vers la table puis, subitement, il se ravisa et se dirigea droit sur moi.

Du regard, j'implorai Q de me venir en aide mais il ne me regardait pas, en grande conversation avec le moustachu. Le Russe s'immobilisa au pied de l'estrade. Je me contorsionnai dans mes attaches, afin de m'écarter de lui au maximum. De près, il avait la peau grasse et grêlée d'acné. Ses cheveux en brosse dégageaient un fort parfum de gel coiffant. Son sourire révéla plusieurs dents en or.

— *Privet, krasivaya devushka*, dit-il en me caressant le genou à travers la dentelle de la robe. Bonjour, la belle.

Sa voix graveleuse attisa ma frayeur. Le contact de sa main me révulsait. De nouveau, je me tournai désespérément vers Q, refusant de croire qu'il me laissait à la merci de ce grossier personnage. Or il ne se souciait pas de moi le moins du monde. Les mains croisées devant lui, il écoutait Gros Nez en acquiesçant de la tête.

Il m'abandonnait avec un ours qui me dévorait d'un regard lubrique. Ce type ne dégageait aucune sensualité, pas comme Q. Il avait l'air d'une bête en rut. Du reste, j'étais certaine qu'il prendrait plaisir à m'arracher des cris de douleur.

Avec un sourire sadique, il me versa du chocolat sur la cuisse. Le liquide était encore très chaud. Je lâchai un sifflement de rage entre mes dents. Q changea de position mais il ne se retourna pas. J'avais envie de hurler mais je redoutais de m'attirer une correction. L'indifférence de Q signifiait sûrement que le Russe avait carte blanche. Celui-ci posa l'assiette de chamallows au sol mais il garda la cruche de chocolat à la main.

— Ne me touchez pas, dis-je d'une voix tremblante.

Q se retourna enfin, à mon grand soulagement. Il ne laisserait pas cet homme m'humilier. Quelque chose de brûlant passa entre nous, j'entrouvris les lèvres mais il se détourna.

Mon cœur s'arrêta. D'un simple mouvement de son corps puissant, Q m'avait signifié son dédain. Des larmes jaillirent de mes yeux. En ricanant, le Russe m'attrapa la cuisse et entreprit de lécher le chocolat, en laissant des traces de salive sur ma peau et sur la robe. Parcourue d'un frisson de dégoût, j'essayai de me dégager mais l'étau de ses doigts épais se resserra.

— Reste tranquille, cocotte.

Il me versa du chocolat sur le pied et se baissa pour le sucer. Je tentai de lancer une ruade mais je devais garder les orteils au sol pour rester stable. Je ne voulais pas perdre le contrôle et tourner sur moi-même, comme avec le Gominé. Lui au moins avait eu l'amabilité de m'immobiliser. Le Russe me ferait sûrement tourner jusqu'à ce que j'en vomisse.

Il se redressa et fit couler du chocolat sur mon ventre. Le filet brun ruissela vers mon pubis.

— Allez, descends plus bas..., ricana le Russe.

Et il me captura entre ses gros bras pour m'approcher de sa bouche.

Je me débattis mais il fourra sa tête entre mes cuisses et me lécha goulûment le clitoris. Mon corps tout entier fut parcouru d'un spasme de répulsion.

— Pauvre malade mental ! proférai-je. Vous ne vous en sortirez pas comme ça !

Je m'imaginai lui trancher la gorge et le jeter dans les flammes, des visions qui m'aidaient à endurer ce qu'il m'infligeait. À la différence de Q, il ne me procurait aucun plaisir. Avec Q, j'aurais secrètement aimé cette torture érotique. Là, je me sentais dégradée, j'étais au bord de la nausée.

En fait, j'avais de l'attirance pour Q. Je n'étais pas nymphomane. Il n'y avait

que Q qui m'excitait, lui et personne d'autre. Cette prise de conscience m'apaisa autant qu'elle me tourmenta. M'avait-il envoûtée ? Ou lui avais-je cédé le sens du toucher ? *Non, il va finir par me posséder tout entière !*

Le Russe m'inspirait une haine viscérale, inextinguible. Celle que je nourrissais pour Q brûlait d'une flamme qui me léchait délicieusement le corps. J'avais peut-être envie de le tuer parce qu'il m'avait volé ma liberté, mais je ne le détestais pas assez pour me tuer afin de me soustraire à lui.

De ses gros doigts, le Russe m'écarta les cuisses. Son haleine puait l'ail. Il me poussa et je me balançai. Il monta sur le podium et m'attrapa lorsque je me heurtai à lui. Puis il me fit pivoter face à l'autre côté de la pièce et se plaça délibérément derrière, entre moi et Q.

Sur le mur opposé, je découvris une fresque magnifique, représentant une nuée de moineaux traversant un amas de nuages noirs et se dirigeant vers un carré de ciel bleu sous le plafond. Ils étaient tellement réalistes que j'entendais presque le bruissement de leurs ailes. Cette peinture me toucha au plus profond du cœur. Elle symbolisait la liberté que l'on m'avait volée. Les petits oiseaux étaient si nombreux que je ne pouvais pas les compter mais chacun était unique, dans les tons brun-gris, si bien dessinés qu'ils paraissaient vivants.

Le Russe me saisit un sein et le tordit, sa bouche sur mon oreille. Je voulus crier, alerter Q, mais il me couvrit le nez et la bouche de sa paume, comme Blouson de Cuir. Privée d'air, je me débattis. En riant, il logea son sexe entre mes fesses. Je levai les yeux vers les moineaux. Si seulement il pouvait me pousser des ailes... J'essayai de me perdre dans la fresque ; j'ordonnai à mon esprit de s'envoler.

Le Russe fouilla dans sa ceinture et en retira quelque chose qu'il plaça devant mon ventre, un objet froid qui me terrifia.

— Chut, petite pute, me souffla-t-il dans l'oreille. C'est entre nous. Tu me coûtes un paquet de pognon, tu sais. J'estime avoir le droit d'en profiter.

Sa main tâtonna, sur mon bas-ventre, puis le bruit du tissu déchiré me remplit d'épouvante. J'essayai de baisser les yeux, de voir quel était cet objet glacial qui avait lacéré ma robe.

D'un geste brusque, il finit de me l'arracher, me dénudant les fesses ; et en me léchant l'oreille, il me montra un couteau de chasse. La lame était rouillée mais parfaitement affilée. Je tentai de hurler et de me libérer.

— Arrête de gigoter comme un poisson, je ne veux pas te couper.

D'un geste vif, il retourna le couteau, tranchant contre sa paume, manche vers le haut, au bois taché de sueur. *Oh non, il va te violer avec le manche d'un*

couteau... Je mobilisai toute mon énergie pour crier et j'étais au bord de l'épuisement lorsque Q intervint, d'un ton ferme et posé :

— Victor, laisse mon cadeau.

Sa voix vibra d'autorité. Je faillis m'évanouir de soulagement. Q veillait sur moi, je le savais. Il me voulait intacte pour lui.

— Je lui fais juste un petit câlin, monsieur Mercer, répliqua le Russe en lui adressant un clin d'œil par-dessus son épaule.

Je faisais bouger mon bassin, essayant de le déstabiliser. Il était malheureusement impassible. Crispée, j'attendis une nouvelle injonction de Q. Mais non. Le silence régnait. Je frissonnai de terreur lorsque le Russe ricana doucement au creux de mon oreille :

— À ton avis, j'ai combien de temps ? Trente secondes ?

Je n'eus pas le temps de respirer. Il poussa sa botte contre le bracelet GPS à ma cheville, me forçant à écarter les jambes, et en me tenant contre lui afin que je n'oscille pas, il plaça le manche du couteau à l'entrée de mon vagin. Je me débattis, mais j'étais aussi impuissante qu'une mouche engluée dans du papier collant.

— J'aurais préféré te mettre ma bite mais ce sera toujours mieux que rien, grommela-t-il.

Et en me mordant la gorge, il enfonça le couteau. J'ouvris la bouche derrière sa paume et je hurlai. Je m'époumonais mais ne produisais aucun son. Le manche me labourait et m'écorchait. Je sentais chacune de ses aspérités contre mes muqueuses sèches. Un voile gris me brouilla la vision. Je crus que j'allais perdre connaissance mais la rage prit le dessus. Hystérique, je me contorsionnai et ruai en tous sens. Le Russe poussa un grognement.

Tant pis si je me tuais en me libérant. Je ne pouvais pas tolérer ça. J'avais mal. Tellement mal. Et Q ne venait pas à mon secours. Il laissait ce psychopathe me violer avec un couteau.

Un coup de feu retentit et je serais tombée si les sangles ne m'avaient pas retenue. La tête pendante sur la poitrine, je me balançai d'avant en arrière, aspirant de grandes bouffées d'air.

Avec un hurlement, le Russe bascula au pied de l'estrade, le couteau à la main. De l'autre, il se tenait la cuisse, une tache de sang s'élargissant sur son survêtement blanc.

— Merde ! rugit-il.

— Fous le camp de cette maison, tonna Q, blême, un petit pistolet argenté à bout de bras.

La tête me tournait. Q était armé. Il avait tiré.

Les autres invités se levèrent et se précipitèrent vers la sortie. À l'exception du Gominé, qui se posta près de Q.

— Franco ! appela Q. Raccompagne ces messieurs. Ils s'en vont.

Le garde aux yeux verts apparut comme par magie et escorta les invités dans le couloir, puis il revint et remit le Russe debout.

Après leur départ, le Gominé posa une main sur l'épaule de Q, qui tressaillit et fit volte-face en brandissant son revolver.

— Fiche-moi la paix, Frederick. Je sais ce que je fais.

Celui-ci semblait sceptique mais il prit congé sans un mot. Dans la pièce soudain déserte, on n'entendait plus que la respiration de Q et la mienne.

Pendue par les bras, les yeux baignés de larmes, je n'avais pas la force de me redresser, malgré la tension qui me déchirait les épaules. La douleur était infime comparée à celle que je ressentais à l'intérieur. J'avais l'impression que le couteau était encore en moi, qu'il m'avait ouverte en deux.

Comment Q avait-il pu laisser faire ? J'étais à lui et il ne m'avait pas protégée. Il avait toléré qu'un autre abuse de moi.

J'étais effondrée. J'aurais voulu retrouver le vide salvateur où je m'étais réfugiée la dernière fois mais mon esprit refusait de lâcher prise. Il était brisé.

Je dus perdre connaissance car je revins à moi la joue contre une épaule, le corps entre des bras musclés. Des effluves d'agrumes et de santal éveillèrent un mélange de désir et de panique.

— Je suis vraiment désolé, murmura Q d'une voix torturée.

Il me portait à travers la maison en me déposant des baisers à la lisière des cheveux.

— Je te protégerai. Je te vengerai.

Sa voix était chargée de remords. *Pourquoi ?* Il avait laissé ce type m'agresser, je ne voulais pas de sa compassion. Ses excuses n'avaient aucun poids.

J'essayai de rassembler suffisamment d'énergie pour le frapper, hurler, lui dire que personne ne m'avait jamais fait autant de mal que lui – ce qui n'était pas rien quand on avait été traitée comme une lépreuse dans sa propre famille.

Mais mon esprit décida qu'il n'en pouvait plus. Il décrocha.

Chapitre 14

COLIBRI

Je me réveillai avec une douleur lancinante dans les entrailles et une tache de sang entre les jambes. Avec mille précautions, je me lavai sous la douche, enfermant dans une cage au fond de mon esprit tous les souvenirs et toute l'horreur de cette soirée. Je voulais l'effacer de ma mémoire, la bannir même de mes cauchemars, comme si elle ne s'était jamais produite. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : m'enfuir. Plutôt que de m'apitoyer sur mon sort, au risque d'y laisser ma santé mentale, je ne pensais plus qu'à m'évader.

Je me leurrerais peut-être en espérant y parvenir, mais je me préservais ainsi des bleus à l'âme. Mes souffrances physiques étaient loin d'être les plus douloureuses. Q m'avait fendu le cœur en ne prenant pas ma défense.

En tant que maître, il aurait dû protéger son esclave. Or quand il était intervenu, le mal était déjà fait.

Pire que tout ce qu'il m'avait infligé, cette trahison aurait pu me briser de façon irrémédiable, mais au contraire, j'y puisais de la force. Le moment était venu de m'échapper. Je méritais mieux que d'être violée avec des objets et subir la torture mentale de Q. J'étais déterminée : rien ne m'empêcherait de m'enfuir d'ici et de retrouver le monde civilisé.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis cet horrible dîner et Suzette n'osait toujours pas me regarder dans les yeux. Q se terrait dans les profondeurs de son manoir, la musique à fond, des complaintes mélancoliques qui ébranlaient ma volonté.

Mes besoins sont ma défaite. Je suis un monstre dans la peau d'un homme[1](#).*

Je détestais ces chansons. Elles me rendaient Q plus humain, en proie aux mêmes tourments que tout un chacun. Je préférais les morceaux plus agressifs aux paroles enragées. Ils ravivaient ma hargne et me donnaient le courage de préparer ma fuite.

Et je prendrai ce que je veux et paierai mes propres désirs. Cauchemars de ma solitude. L'obscurité comme amie.*

Mon français s'améliorait de jour en jour. Je faisais des progrès sans m'en rendre compte. Mon vocabulaire s'enrichissait et la syntaxe m'était de plus en plus claire.

Je regrettais l'amitié de Suzette mais la solitude ne me pesait pas. Je pouvais ainsi me concentrer pleinement sur mon plan d'évasion.

En feignant de faire le ménage, j'avais minutieusement inspecté la bibliothèque et le salon à la recherche d'un coupe-papier, d'une paire de ciseaux ou de n'importe quel objet tranchant qui m'aurait permis de sectionner le bracelet GPS. Je ne pouvais pas m'enfuir tant que je l'avais à la cheville. Q aurait tôt fait de me rattraper.

Naturellement, je n'envisageais pas une seule seconde de le prendre en otage et de le forcer à me libérer. Je n'étais pas folle, je n'allais pas m'embarquer dans une mission impossible. Je n'avais que mes jambes pour m'enfuir, et quelques pommes chapardées dans la cuisine.

À l'intérieur de la maison, je croyais être libre de circuler à ma guise, mais je m'aperçus bientôt que ce n'était qu'une illusion. Des gardes surveillaient les étages, m'empêchant d'entrer dans les chambres, et des vigiles en costume noir patrouillaient à l'extérieur, leur haleine formant des nuages dans le froid.

Je n'avais accès qu'à la bibliothèque, la cuisine et ma chambre, c'est-à-dire une infime partie de la demeure. Si je n'avais pas été aussi résolue à m'enfuir, j'aurais mené ma petite enquête. Où dormait Q ? Qu'y avait-il dans toutes ces pièces ? Des salles de torture pires que celle où le Russe m'avait molestée ?

Je ne voulais pas le savoir. Ce n'était qu'une question de jours avant que je sois loin d'ici. Je n'allais certainement pas jouer les damoiselles en détresse en attendant que Brax ou la police viennoise me délivrer. Je ne comptais que sur moi-même et j'étais prête.

En sortant de la bibliothèque, un plumeau à la main, je me figeai en humant des effluves d'agrumes et de santal, le parfum du péché. Puis la voix de Q me parvint de sous l'escalier de velours bleu.

— Je suis allé trop loin, Suzette.

Sa voix était grave, il semblait rongé par le remords. J'avais envie de me faire toute petite et de me cacher dans un coin mais je détestais écouter aux portes. Bien mal m'en avait pris chaque fois que je l'avais fait, enfant. Je n'avais entendu que des choses que j'aurais voulu ignorer, que je n'étais qu'une nuisance, un boulet, un fardeau. Mes parents avaient même songé à me faire adopter, durant un épisode de grippe particulièrement sévère. Ils étaient soi-disant trop âgés pour s'occuper d'un enfant malade. Ils se souciaient davantage d'eux-mêmes que d'une fillette fragile et vulnérable.

— Elle n'a pas craqué, maître, répondit Suzette. Vous devriez la voir. Le feu brûle toujours dans ses yeux.

Ils parlaient de moi. Je ne voulais pas entendre mais si je bougeais, maintenant, je les alerterais de ma présence. Et quelle sanction Q m'infligerait-il ?

Il marmonna quelque chose que je ne compris pas.

— Vous n'êtes pas comme lui, répliqua Suzette. Ne vous appesantissez pas sur cet incident. Elle ressent autre chose que de la haine, croyez-moi. Une femme le sent quand une autre désire un homme.

— Vous me désirez, Suzette ? demanda Q en riant.

— Vous le savez bien, maître. Mais j'apprécie aussi votre promesse. C'est pourquoi je pense que vous devez persévérer.

Elle paraissait si triste, si résignée, qu'elle me fit de la peine. Q était cruel, implacable. Peu importait les démons contre lesquels il se débattait. Il n'avait aucune circonstance atténuante. Alors pourquoi ce pincement de jalousie à la pensée qu'il puisse avoir des relations charnelles avec une autre ? Je ne savais rien de lui mais, malgré moi, mon corps avait faim de cet homme.

Si Suzette était de mon côté, pourquoi ne m'avait-elle pas adressé la parole depuis quatre jours ? Je ne me serais peut-être pas repliée sur moi-même et mes plans de fuite si elle m'avait témoigné un brin d'amitié.

Cette pensée me choqua. *Tu n'es pas sérieuse, Tess ? Aurais-je pu rester malgré l'incident du Russe ?*

Je secouai la tête, furieuse contre moi-même. Non. Je n'avais plus rien à faire ici. À la première occasion, je m'échapperais. Comme les oiseaux de la fresque murale, je m'envolerais vers d'autres horizons et Q ne me retrouverait jamais.

— Ça suffit, je n'ai pas envie de parler de ça, déclara Q sèchement.

Son costume bruissa sous l'escalier.

Sur la pointe des pieds, je courus me plaquer contre le côté d'une étagère,

dans la bibliothèque, d'où je vis Q sortir de la maison. Quand il ouvrit la porte d'entrée, un rayon de soleil s'engouffra dans le vestibule. Mon cœur se serra. Comme j'aurais voulu m'élancer au-dehors, me gorger d'air pur et oublier à tout jamais ce lieu de malheur.

Une voiture attendait dans l'allée mais Q n'y monta pas. Il s'éloigna et disparut de mon champ de vision. Je n'osais pas bouger.

— Je vais au village, madame Sucre, annonça Suzette. Je suis en congé, cet après-midi. J'ai une ou deux courses à faire.

Je n'entendis pas la réponse de la cuisinière mais il me sembla qu'elle protestait. Mon pouls accéléra. Suzette s'absentait. C'était ma chance ! Je n'en aurais peut-être pas une deuxième. Dans un village, il y aurait du monde. Et le monde impliquait la sécurité dans le nombre.

Suzette se rendit dans la cuisine en maugréant entre ses dents. Sans perdre un instant, je me précipitai dans le vestibule, tel un coureur olympique, et fonçai jusqu'à la voiture.

Le soleil m'aveugla et le froid transperçait mes vêtements, sensations qui me gonflèrent de joie. J'allais enfin m'échapper. Tess, la survivante.

L'adrénaline à fleur de peau, je regardai par la vitre de la voiture si la clé était sur le contact. *Non. Mince.* Refusant de me décourager, j'essayai la portière arrière et pleurai presque de soulagement lorsqu'elle s'ouvrit. À l'intérieur, je me tapis au pied de la banquette.

— Bonjour, Franco, lança Suzette en descendant les marches du perron. Pouvez-vous m'emmener en ville ?

Merde. Je me plaquai une main sur la bouche. Suzette ne savait-elle pas conduire ? N'avait-elle pas le droit de sortir sans chaperon ? Si Franco me découvrait, le châtiment serait terrible.

— Pas de problème, répondit-il. J'allais justement partir acheter des cigarettes.

Il avait une voix agréable, enjouée, la voix d'un homme sans souci. Manifestement, les activités de son employeur ne lui pesaient pas sur la conscience.

Suzette prit place du côté passager, en lissant son uniforme. Franco s'installa au volant. Il avait une carrure impressionnante, dans son costume noir. S'il me voyait, je n'avais aucun espoir de lui échapper.

La voiture démarra, les vibrations du moteur résonnant dans mes dents. J'essayai de m'aplatir le plus possible au sol. La fontaine aux trois chevaux disparut et nous quittâmes l'allée de gravier pour nous engager sur la route.

Plus nous nous éloignons, moins j'étais sûre de moi. Cette tentative d'évasion pouvait virer au cauchemar. Néanmoins, j'avais tout de même une chance de ne plus jamais revoir Q. De ne plus jamais entendre sa voix ni sentir son parfum. J'étais furieuse qu'il ait réussi à prendre possession de deux de mes sens, si ce n'était trois. Il avait dompté mon corps et sacrifié mon esprit sur l'autel du plaisir érotique. Je ne supportais plus d'être trahie par ma chair.

Chaque tour de roue me remplissait à la fois d'espoir et de doute. Ma vie allait de nouveau m'appartenir. Mon corps se remettrait en sommeil et renoncerait à ses désirs secrets. Q était un monstre déguisé en homme. Même lui en était conscient, à en croire les chansons qu'il écoutait. Qu'il ait permis au Russe me violer avec le manche d'un couteau laissait présager le pire.

Je serrai les poings de rage. Je ne pouvais pas éprouver pour Q autre chose que de la haine. Suzette se trompait : il ne m'inspirait que de la répulsion. Avec le temps, je reprendrais possession de mes sens. J'oublierais ce cauchemar.

La jubilation se mêlait à l'appréhension tandis que nous nous éloignons de l'enfer, en route vers le salut. Suzette et Franco ne parlaient pas. Je veillais à respirer le plus doucement possible. C'était bizarre de partir les mains vides. Jusqu'où irais-je, sans passeport, sans argent ni carte de crédit ?

Mon sac à main était resté dans la chambre d'hôtel à Cancún. L'avait-on débarrassée en ne nous voyant pas revenir ? Brax y était-il retourné ? J'allais bientôt le retrouver et je refusais de croire qu'il puisse être mort. J'avais besoin de lui vivant. C'était lui mon but. Sinon, auprès de qui allais-je me réfugier ?

Tu renonces à l'exaltation des sens pour le confort, Tess.

Cette pensée me déstabilisa. Prisonnière de Q, je ne m'étais jamais sentie aussi vivante. Bien sûr, Q était un pervers qui commettait des actes illégaux mais, en même temps, il m'avait éveillée au plaisir. J'avais provoqué ce cauchemar par des idées immorales mais Q m'avait montré que je ne m'épanouissais pas avec Brax. Brax était gentil mais il ne me faisait pas vibrer.

Couchée par terre à l'arrière d'une voiture, fuyant mon ravisseur, je dressais le bilan de ma vie. J'avais si longtemps été dans le déni que je ne connaissais guère d'autre façon d'être. J'aimais Brax, je ne pouvais le nier, mais je l'aimais comme un frère, comme un ami. D'un amour qui ne s'éteindrait jamais mais qui ne me consumerait jamais non plus. J'avais de l'affection pour Brax parce qu'il en avait pour moi, parce que j'étais bien avec lui et que je n'avais pas le courage de le quitter pour me mettre en quête de celui qui ferait chanter mon âme.

Je me sentais terriblement coupable. En me mentant à moi-même, j'avais fait du mal à Brax. Des larmes roulèrent sur mes joues. Je me retins de renifler. Une

chose était certaine : si Brax était encore en vie, je mettrais un point d'honneur à me racheter. Je serais la princesse dont il avait toujours rêvé, je le chérirais, même s'il n'avait pas été capable de me sauver, au Mexique.

Suzette et Franco se mirent à bavarder de la météo et je me forçai à les écouter, à m'arracher à mes réflexions. Je ne pouvais pas me permettre de ruminer. Je devais me tenir prête à courir.

La campagne française défilait derrière la vitre, des champs vallonnés, bordés de haies et d'arbres dénudés. Personne n'aurait imaginé les sombres péchés auxquels Q se livrait dans ce paysage idyllique.

Soudain saisie de nausée, dans une série de virages, je fermai les yeux.

Peut-être une vingtaine de minutes plus tard, la voiture ralentit et Suzette demanda :

— Pouvez-vous me déposer rue La Belle ? Je n'en aurai pas pour longtemps.

Franco acquiesça et, quelques centaines de mètres plus loin, la voiture ralentit. Le bruit de la circulation et des voix indiquait que nous étions dans une bourgade animée. La liberté était proche.

En ouvrant les yeux, je découvris d'élégantes bâtisses anciennes.

— Merci, Franco, à tout à l'heure, dit Suzette en quittant la voiture.

Il en descendit à son tour et précisa :

— Je reviens dans une dizaine de minutes. Je vous attendrai là.

Sur quoi, il verrouilla les portières et s'éloigna, bientôt happé par le flot des passants. Je n'en croyais pas mes yeux. Enfin seule ! J'attendis un instant avant de sortir de ma cachette, respirant à grands traits. Puis je me redressai lentement. J'ouvris la portière, et je voulus me dépêcher de sortir mais j'avais une crampe à la jambe et je m'affalai sur les pavés, aux pieds d'une dame d'un certain âge. Elle serra son sac à main contre elle et me contourna en bougonnant un « excusez-moi » renfrogné.

Je me relevai d'un bond, commandant à mes membres engourdis de se réveiller et de se tenir prêts à courir.

J'étais dans une charmante petite rue commerçante digne d'une carte postale. Des corbeilles de fleurs et des cageots de fruits étaient exposés devant les magasins, aux enseignes d'un autre temps. Naturellement, tout était écrit en français, et je savais que je serais vite perdue. Où étais-je ? Proche de Paris ?

Désemparée, je regardai autour de moi. La liberté n'était pas gagnée... Après être restée des semaines enfermée, je savourais la brise et le soleil sur ma peau, de vieux amis retrouvés après une longue séparation. Soudain, je me sentis le cœur léger. Je m'étais évadée !

Ignorant de quel côté Suzette et Franco étaient partis, je traversai furtivement la chaussée en face d'une épicerie, le regard aux aguets.

— Bonjour, ma belle, me lança un vieux monsieur.

Les étals de nourriture me mettaient l'eau à la bouche. Tout était féerie de sensations et de couleurs – j'étais émerveillée.

La foule me procurait un sentiment libérateur et enivrant. Je ne m'étais jamais rendu compte d'à quel point j'avais besoin de me sentir appartenir à un groupe. Bien sûr, ma peur d'être mal aimée découlait du manque d'amour parental mais, inconsciemment, je m'étais épanouie, à l'université. J'y avais trouvé des amies, de bonnes amies.

Les larmes me montèrent aux yeux à la pensée de Fiona, Marion et Stacey. Toutes les trois, nous dessinions les constructions les plus folles. Des maisons dans les arbres, des palais sous-marins. Nous nous entendions bien mais, pourtant, elles ne me connaissaient pas. Je ne leur avais jamais révélé mes fantasmes. Il nous arrivait de parler de sexe, mais jamais je n'avais osé leur avouer mon désir de soumission.

Que diraient-elles si elles apprenaient ce qui m'était arrivé ? Comprendraient-elles que j'aie pu perdre le contrôle de mon corps ? Mouiller pour un homme que je haïssais ?

Cette histoire était tellement aberrante qu'elles me traîneraient probablement chez le psy. Ou au poste de police.

La police...

Je m'arrachai aussitôt à ces élucubrations futiles. Je n'étais pas encore libre.

Un peu plus loin se trouvait un joli petit café nommé *Le Coq*, avec un coq rouge pour enseigne. Je décidai d'y entrer mais, sur le seuil, j'hésitai un instant en songeant que Q punirait Suzette de m'avoir laissée partir. Puis, avec un soupir, maudissant mes scrupules, je poussai la porte et me dirigeai vers le comptoir.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ? me demanda aimablement une petite femme grassouillette.

Les dés étaient jetés. Je ne pouvais plus faire marche arrière.

— J'ai été kidnappée, dis-je, la bouche sèche et le cœur battant. Je voudrais téléphoner à la police.

1* En français dans le texte original. (NDT)

Chapitre 15

HÉRON

La restauratrice regarda désespérément autour d'elle, comme si l'un des clients pouvait l'aider. À l'évidence, elle me prenait pour une folle.

Paniquée, je jetai un coup d'œil derrière moi. Tout le monde me regardait comme un animal échappé du zoo. Ce petit café aurait pu être sympathique, avec sa déco dans les tons de rouge, surchargée de bibelots et de tableaux représentant des coqs, mais je me sentais dans un endroit hostile. Comme si, à tout instant, les oiseaux allaient s'animer et me donner des coups de bec dans les yeux pour avoir dérangé un si tranquille déjeuner.

Je m'étais livrée à une étrangère et elle me dévisageait avec des yeux ronds.

— Je peux vous emprunter votre téléphone ? bredouillai-je, la voix tremblante, au bord des larmes.

Après un instant d'hésitation, elle acquiesça de la tête. Je me penchai par-dessus un assortiment de bagels et de muffins pour attraper le combiné derrière le comptoir.

Remplie d'appréhension, je m'apprêtais à appeler la police, mais je me ravisai. J'avais besoin d'abord d'entendre une autre voix.

Je composai le numéro que je connaissais par cœur, et mes larmes roulèrent lorsque la connexion se fit. La sonnerie retentit pendant une éternité. *S'il te plaît, décroche. S'il te plaît, sois en vie.*

La patronne du restaurant disparut dans les cuisines, d'où elle revint avec un cuisinier d'un certain âge. Tous deux portaient un tablier blanc sur un uniforme jaune, et tous deux m'observaient d'un air méfiant.

Brax ne décrochait toujours pas, et le temps m'était compté.

« Bonjour, vous êtes sur la messagerie de Brax Clifflingstone. Je ne peux pas vous répondre pour le moment mais laissez-moi vos coordonnées, je vous

rappellerai dès que possible. S'il s'agit d'une question de vie ou de mort, contactez Tess au 044-873-4937. Elle vous sauvera ! À bientôt ! »

Bip...

Quelque chose se brisa dans ma poitrine. Je n'avais pas entendu mon prénom depuis si longtemps. Émue par la voix de Brax, je redevins la petite fille vulnérable que j'étais avant le Mexique, avant Q, avant de savoir de quoi j'étais capable. Les sanglots me nouaient la gorge. Pourquoi Brax ne répondait-il pas ? Était-il mort ? Ou simplement occupé ? Hélas, le répondeur ne pouvait pas m'éclairer.

— Brax, c'est moi. Je suis... Je suis vivante. J'ai été vendue à un homme du nom de Q. Je ne suis pas blessée, je vais bientôt rentrer. Je vais aller à l'ambassade australienne. Je pense qu'ils pourront m'aider.

Je pris une profonde inspiration. J'aurais voulu lui dire tant de choses : combien j'avais changé, ce que j'avais vécu. Seulement, jamais je ne pourrais lui raconter ce que Q m'avait fait. Ma voix trahirait mon désir pour cet homme. Depuis que je lui avais montré mon vibromasseur, Brax savait que je nourrissais des fantasmes de domination.

Mais ce n'était pas le moment de m'égarer dans ce genre de considérations.

— Brax, si... si je ne reviens pas, promets-moi de retrouver un homme du nom de Q Mercer, en France. Il a une immense maison, des employés. Préviens la police. Je t'aime.

Je raccrochai en larmes et composai aussitôt un autre numéro. Le cuisinier, taché de sauce et de farine, m'arracha le téléphone des mains.

— Eh ! protestai-je.

— Ça ne va pas bien, la tête, de raconter des histoires pareilles ? Je...

Le carillon de la porte l'interrompit. Je me retournai. Oh non... Franco était là, les yeux exorbités. Une milliseconde, il demeura figé, puis il porta une main à l'intérieur de sa veste. Je n'attendis pas qu'il en tire un revolver.

En bousculant le couple de restaurateurs, je me ruai dans la cuisine et enfonçai la porte de secours de l'épaule, remerciant la providence qu'elle s'ouvre.

Je m'élançai dans une petite rue pavée, puis tournai dans une autre. Je me tordis la cheville mais je ne ralentis pas, zigzaguant au hasard dans un dédale de ruelles, dans l'espoir de semer Franco.

En l'entendant derrière moi, j'accélérai. Je ne pouvais pas me rendre. Q me punirait et je n'étais pas sûre de pouvoir supporter encore un châtement. Du reste, je n'aurais peut-être jamais d'autre chance de m'enfuir.

Je débouchai dans l'artère principale. Les piétons stupéfaits s'écartèrent de

mon passage. En agitant les bras, je m'arrêtai en plein milieu de la chaussée, provoquant un concert de Klaxons. Quelqu'un me viendrait forcément en aide. Je n'osais pas regarder derrière moi. Je me sentais comme une bête traquée. À tout instant, j'allais recevoir une balle dans la tête – une fugitive abattue de sang-froid.

Chassant ces vaines pensées, je regardai désespérément autour de moi à la recherche d'un sauveur. Une voiture manqua de me renverser. Mon cœur fit un bond lorsque le pare-chocs effleura mon genou.

— Putain de merde ! tonna l'automobiliste en agitant un bras furieux par la vitre. J'aurais pu vous tuer !

Je scrutai son regard. Pouvais-je lui faire confiance ? Je me précipitai du côté passager et secouai la poignée de la portière.

— S'il vous plaît, emmenez-moi au commissariat ! J'ai été kidnappée.

Je jetai un coup d'œil derrière moi, redoutant de voir surgir Franco. J'étais une cible facile, au milieu de la circulation bloquée.

Le gars me dévisagea, les narines frémissantes, en fourrageant dans ses cheveux brun-roux. Le sentant méfiant, je me préparai à détalier.

— Attendez ! cria-t-il juste au moment où j'allais repartir.

Et il descendit de sa voiture pour m'ouvrir la portière passager. J'hésitai l'espace d'un instant. Ne prenais-je pas un risque en montant avec un inconnu ? Cela dit, je n'avais pas le choix.

— Montez ! insista-t-il.

— Esclave ! retentit la voix de Franco qui émergeait de la foule.

Terrorisée, je m'installai dans la vieille Volvo. Mon sauveur démarra sur les chapeaux de roue. Franco n'eut que le temps d'assener un coup de poing sur le toit de la voiture. Dans un crissement de pneus, nous grimpâmes sur le trottoir afin de dépasser la file de véhicules immobilisés.

Je me tournai vers le conducteur. Les lèvres serrées, il se faufilait habilement dans le trafic. Je lui aurais sauté au cou. Par le pare-brise arrière, je vis Franco faire demi-tour en direction de sa voiture.

À bout de souffle, je me retournai face à la route et m'efforçai de calmer les battements de mon cœur. J'avais réussi. J'étais libre.

Sans un mot, nous quittâmes le petit village de carte postale, par une jolie petite route de campagne. L'estomac noué, je regardais le paysage défiler par la vitre. J'aurais voulu danser de joie mais je ne devais pas me réjouir trop vite. Je n'étais pas encore tirée d'affaire. Après trois semaines de torture, était-ce possible que la fuite ait été si facile ? Je n'osais pas y croire.

Le GPS, mince ! Je l'avais oublié ! Je posai le talon sur le siège et remontai mon jean. Je tirai de toutes mes forces sur le bracelet, ne parvenant hélas qu'à le serrer davantage.

Comment allais-je m'en débarrasser ?

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda l'automobiliste en jetant un coup d'œil vers ma jambe.

Puis il se retourna afin de négocier un tournant.

Le virage passé, il se tourna de nouveau vers moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Nos regards se rencontrèrent. Ni beau ni moche, il avait un visage aimable, de légères pattes d'oie autour de ses yeux marron. Je lui donnais une bonne trentaine, et décidai que je pouvais lui faire confiance.

— À tout hasard, vous n'auriez pas un couteau ou une paire de ciseaux ?

Je n'y croyais pas. Ç'aurait été vraiment trop beau. L'angoisse m'étreignant la gorge, je m'acharnai sur le bracelet. Si j'avais pu porter ma cheville à ma bouche, je l'aurais arraché avec les dents. Cette image me donna envie de rire. Je m'étais échappée, mais j'allais être obligée de me ronger la jambe, comme un rat pris au piège.

Franco avait-il prévenu Q ? Étaient-ils à ma poursuite ? Q ne me laisserait pas partir aussi facilement. Il me pourchasserait, mais j'étais déterminée : il ne me rattraperait pas.

Pourquoi ne roulions-nous pas plus vite ? J'aurais voulu être dans une Formule 1. En fait, le conducteur avait levé le pied pour fouiller dans ses poches. Au bout d'un moment, avec un sourire triomphal, il en exhiba un petit couteau suisse.

— Merci, dis-je en le prenant, les mains tremblantes.

Et je me promis d'en avoir toujours un sur moi, désormais. N'était-ce pas fantastique de pouvoir délivrer une fugitive de son mouchard GPS ?

Je choisis une lame crantée et soufflai sur mes boucles blondes afin de les écarter de mes yeux. Puis j'entrepris de scier la lanière de plastique. Ce n'était pas facile. Quand je parvins enfin à la sectionner, j'étais en nage, sous mon pull.

Le bracelet tomba au sol. Je poussai un énorme soupir de soulagement. Le cauchemar touchait à sa fin.

Tout en conduisant, le gars n'arrêtait pas de me jeter des coups d'œil. Je lui rendis son couteau, en m'efforçant de ne pas faire cas de l'intensité de son regard. Tout à coup, je n'étais plus très sûre de lui.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Q Mercer..., bredouillai-je.

Soudain très lasse, je n'avais pas le courage de raconter et de revivre mes malheurs. J'ignorais si j'aurais un jour le courage d'en parler. Peut-être valait-il mieux enfouir cette sombre histoire au fond de mon subconscient. Avec le temps, je finirais par l'oublier.

— Il faut que je prévienne la police, dis-je.

— Pas de problème, acquiesça-t-il en français.

Rassurée, je me renversai contre le dossier de mon siège.

Le bruit des pneus sur le gravier raviva la panique. Redoutant d'être de retour chez Q, je me redressai brusquement et regardai par la vitre, remplie de frayeur. Après tous les traumatismes que j'avais vécus, il était probable que je ne me sentirais plus jamais en sécurité nulle part.

La nuit était tombée. Dans le noir, je ne distinguais rien ni personne. Je jetai un coup d'œil au conducteur. Il ralentit, puis la voiture s'immobilisa. Je regardai de nouveau au-dehors, méfiante. Où étaient les lumières du poste de police ? Le son réconfortant des voix ?

— Viens avec moi, me dit-il.

— On n'est pas au commissariat...

— Non, répliqua-t-il froidement, mais on est arrivés. Dépêche-toi.

Le ton de sa voix me glaça. Ce n'était pas possible... Pas après tout ce que j'avais déjà subi au Mexique et avec Q... Un voile rouge me brouilla la vision. Je ne me laisserais pas faire ! Enragée, j'ouvris la portière et m'élançai hors de la voiture.

— Reviens tout de suite ! cria-t-il.

Le temps qu'il détache sa ceinture de sécurité, je détalais à toutes jambes. Des obscénités retentirent dans mon dos. J'accélérai en regardant de tous côtés. Où aller ? Au milieu des champs, j'étais davantage prisonnière qu'entre des barbelés. J'ignorais totalement où j'étais. Je pouvais parcourir des kilomètres sans trouver quiconque pour m'aider.

Je continuai néanmoins de courir droit devant moi, à travers un bosquet de pins. J'étais à bout de forces, mon cœur allait lâcher, mais je ne pouvais pas me permettre de faire une pause.

Une grande bâtisse de style toscan se dressait au sortir du bosquet. Elle paraissait abandonnée et ne me disait rien qui vaille, si bien que je virai sur la droite. Une clôture de bois délimitait la propriété. Je l'escaladai et sautai de l'autre côté. L'impact réveilla toutes mes douleurs mais je refusai de m'arrêter.

Dans le noir, je trébuchai, et à la lueur de la lune, je vis que je m'étais tordu la cheville dans un sillon de pommes de terre. Je regardai autour de moi... Des hectares et des hectares de champs de patates.

Continue de courir !

Je n'entendais que ma respiration épuisée dans le silence de la nuit. Mes jambes me brûlaient mais je bondissais par-dessus les rangées de tubercules telle une gazelle poursuivie par un lion.

Bientôt, je bénéficierais du couvert de la nuit, et je finirais bien par trouver de l'aide quelque part. Seulement, je n'avais plus guère de foi dans le genre humain et je ne croyais plus en ma bonne étoile. Le mal rôdait partout. Il fallait se méfier de tout le monde. Plus jamais je n'aurais confiance en personne.

Soudain, une silhouette apparut. Je poussai un cri. Un homme se jeta sur moi et me plaqua au sol, son souffle lourd tout près de mon oreille. Je me débattis, assailli par mille douleurs. Nous roulâmes dans la terre. Je tentai de mordre mais ne trouvai rien à portée de mes dents.

Je n'étais pas de taille à me battre contre cette nouvelle brute. Dans la pénombre, il me paraissait deux fois plus grand que Q. De ses mains énormes, il me remit debout.

— Hello, trésor, me dit-il, ses yeux noirs luisant méchamment dans l'obscurité.

— Lâchez-moi !

Je lui décochai une volée de coups de pied dans les tibias. La tête rejetée en arrière, il éclata de rire. Légèrement ridé, les cheveux clairsemés, il devait avoir autour de quarante-cinq ans. Cependant, il était tout en muscles et n'avait pas une once de graisse.

Sans effort, il me traîna à travers le champ, comme si je n'étais qu'une vulgaire mouche. Je cessai de résister. Cette bataille était perdue mais je devais ménager mes forces pour la prochaine.

Le type qui m'avait conduite là était accoudé à la clôture de bois. Il me regarda d'un air moqueur tandis que l'autre me hissait par-dessus. Puis il me saisit le buste, ses mains répugnantes de part et d'autre de ma poitrine.

— Sympa, cette petite tentative de fuite, railla-t-il. Mon pote et moi, on adore la chasse...

Je baissai les yeux sur mes vêtements couverts de terre, appelant de tous mes vœux cet état d'indifférence dans lequel je m'étais réfugiée face à Q. Docile, je me laissai conduire vers la maison d'inspiration toscane. Malheureusement, mon esprit demeurait bien présent.

La brute déverrouilla la porte d'entrée et me poussa à l'intérieur. Je tressaillis lorsqu'il la referma en la claquant puis, la gorge sèche, je le regardai la sécuriser par une barre de fer. Que se passait-il dans ce bunker ?

J'avais beau lutter contre la panique, ma respiration s'accéléra. La brute m'empoigna le bras et me guida dans un couloir bordé de pièces dont l'élégance disparaissait sous la poussière et les toiles d'araignées. Où étais-je ?

— Que me voulez-vous ? dis-je quand il s'arrêta devant une porte.

Je restai bouche bée en découvrant une salle de bal décrépite transformée en temple sado-maso. Des rangées de fouets, cravaches, menottes et accessoires en tous genres s'alignaient sous les rosaces et les chérubins du plafond. On se serait cru dans un sex-shop. Deux des murs étaient couverts de miroirs.

Je me détournai immédiatement de mon reflet. Je ne pouvais pas supporter de me voir prisonnière de ces deux hommes. Je m'étais moi-même jetée dans la gueule du loup. J'avais été stupide de vouloir fuir Q.

La brute me saisit le menton et me força à le regarder dans les yeux.

— Il est grand temps que ce bâtard de Mercer nous fasse un peu profiter de ses chattes fraîches. Il croyait pouvoir arrêter le commerce des femmes ? Mais tant qu'il y a de la demande, il faut qu'il y ait de l'offre !

Le monde s'écroulait, une fois de plus. Ce n'était pas possible, je devais faire un cauchemar. Q n'était certes pas un saint, mais je ne voulais pas croire qu'il se livrait à un trafic d'êtres humains. Néanmoins, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si c'était ainsi qu'il s'était enrichi. Où allait-il, la journée ? Y avait-il d'autres filles cachées dans la maison, dont il usait et abusait ?

Non. Q s'en voulait d'avoir laissé le Russe me malmener. Il m'avait présenté des excuses lourdes de remords. Un trafiquant de femmes ne pouvait pas éprouver du remords. Ça ne tenait pas debout !

— Ce connard de Mercer a des comptes à nous rendre, déclara le conducteur de la voiture. Manque de bol pour toi, tu vas payer pour lui, ajouta-t-il en se léchant les lèvres. Je n'en croyais pas ma chance, quand tu as prononcé son nom. Il a menti, tu vas trinquer !

La brute m'attrapa par la nuque, m'arrachant un gémissement, et me jeta sur un matelas posé par terre. Un nuage de poussière s'en dégagea, qui me provoqua une quinte de toux. Les larmes me brûlaient les yeux mais je refusai de les laisser couler.

Les deux types se tapèrent sur l'épaule en riant, comme deux copains venant de lever une fille. Le monde grouillait décidément d'êtres diaboliques. J'étais écoeurée.

— Je ne suis pas un objet sur lequel se venger, dis-je bravement. Si vous avez des embrouilles avec Q, réglez-les avec lui.

La brute pouffa en se tapant les cuisses.

— Oh, trésor, tu feras une parfaite revanche ! dit-il en enlevant sa veste marron, qu’il jeta par terre. Dis-moi, je suis curieux, combien a-t-il de filles en ce moment ?

Je pinçai les lèvres. Q m’avait laissé entendre que j’étais son unique esclave, son seul joujou. De nouveau, j’éprouvai un pincement de jalousie. Il m’avait menti. Il ne tenait pas à moi. Il avait un cœur de pierre, il se livrait à la traite des femmes. Il était pire que les deux Mexicains qui m’avaient enlevée. Eux au moins jouaient franc jeu. Q était un être fourbe.

Le conducteur décrocha une cravache du mur, qu’il testa contre sa paume. Puis il prit deux petits sachets plats et carrés dans une coupe poussiéreuse et en jeta un à la brute.

— Merci, lança celui-ci en m’observant d’un air salace.

Il était inutile de chercher à le raisonner. Cet homme n’avait pas d’âme. Ils me tueraient après avoir commis leur forfait, je le savais. J’aurais préféré qu’ils le fassent tout de suite, avant de me souiller.

Le conducteur passa derrière moi. J’essayai de le suivre du regard, terrorisée. L’espace d’un bref instant, j’eus une vision figée de nous trois dans cette fenêtre hors de toute norme. Puis ma vie bascula pour la troisième fois.

La brute se jeta sur le matelas. L’autre m’empoigna les cheveux et me força à m’étendre sur le dos. Je poussai un hurlement de douleur. J’avais toujours aimé mes cheveux longs mais là, je regrettais de ne pas être chauve. J’avais l’impression qu’il allait me scalper.

— Laisse-toi faire, salope ! proféra-t-il.

La brute monta sur moi. Son haleine puait le tabac et une odeur aigre. Il m’écarta les jambes aussi facilement que des allumettes. Il ressemblait à un animal en rut. Des taches sombres m’obscurcirent la vision.

— Arrêtez !

Ils ricanèrent.

— Oh oui, supplie, chérie... On aime bien les putes qui crient !

Cet être sans humanité s’apprêtait à me violer, et personne ne viendrait à mon secours, ni Brax, ni Q. J’étais à la merci de ces deux monstres dans une maison déserte.

Je fermai les yeux et serrai les paupières de toutes mes forces lorsque la brute déboutonna mon jean et me l’enleva. Quand il m’arracha ma culotte, je griffai

les poignets de l'autre dans l'espoir qu'il me lâcherait les cheveux. Il me gifla. Le claquement de sa paume contre ma joue résonna dans la pièce. Il me gifla de l'autre côté, faisant jaillir des larmes. Puis il glissa la main sous mon tee-shirt et me pinça un sein, si fort que j'en vis des étoiles.

Je voulais rester muette, ne pas leur faire le plaisir de les supplier, mais les mots franchirent mes lèvres malgré moi :

— S'il vous plaît... Je veux rentrer chez moi. Je croyais que vous alliez m'aider !

Le conducteur eut un rire sardonique, et il me tira de nouveau les cheveux.

Je commis l'erreur de le regarder dans les yeux. Je n'y lus que désir bestial et joie sadique. Qu'avait fait Q à ces hommes pour qu'ils prennent tant de plaisir à me faire souffrir ? Et pourquoi devais-je payer pour ses péchés ?

Le conducteur me serra le cou, me privant d'air.

Tess, disparaïs. Plonge dans le néant. Vite.

La brute cracha sur ses doigts et me les enfonça entre les jambes.

— Elle est sèche comme un bout de bois, grommela-t-il.

Des images de Brax m'assaillirent. J'étais toujours sèche pour lui. Q, en revanche... Q me faisait mouiller. Mon corps lui était acquis, malgré la haine que je lui vouais. J'étais de nature torturée – je n'avais pas besoin qu'on m'inflige des sévices. Je le faisais moi-même chaque soir depuis la puberté.

Je me crispai de terreur lorsque la brute introduisit en moi ses doigts baveux, qui m'écorchèrent, me déchirèrent. Entre une balle dans la tête et cette agonie, j'aurais choisi la balle.

Comment avais-je pu m'imaginer que je désirais être dominée ? Comment avais-je pu nourrir des fantasmes de viol ? Il fallait être vraiment naïve... La réalité que j'étais en train de vivre n'avait rien d'érotique. Je n'étais pas sûre de m'en relever.

La brute fourrageait dans mon vagin, me griffant de ses ongles sales. Je rejetai la tête sur le côté, ignorant la douleur.

Un sanglot m'échappa lorsque j'entendis le bruit de l'aluminium déchiré. Le conducteur me gifla.

— Arrête de pleurnicher, salope. Tu vas aimer. Après, ce sera mon tour.

Je rouvris les yeux. Grossière erreur. La brute était en train de dérouler un préservatif sur son sexe. L'odeur du latex me fit suffoquer. J'essayai de serrer les jambes et de verrouiller les genoux.

En riant, le conducteur tendit la cravache à son acolyte.

— Fais-lui goûter de ça, dit-il. Prépare-la.

Un sourire cruel étira les lèvres de la brute.

— Ah, trésor..., grogna-t-il.

Et il me frappa.

La badine de cuir cingla ma cuisse nue, qui aussitôt se zébra de sang. Je me mordis la lèvre inférieure, en essayant de me persuader que j'étais morte. La brute me donna un nouveau coup de cravache. Puis un autre. Tout en moi se désintégraît : mes espoirs, mes stupides idées de fuite, mon amour pour Brax, ma haine pour Q. Chaque coup de cravache me dépouillait d'une part de moi-même. Je ne savais plus qui était Tess, je ne voulais pas le savoir.

Puis les coups cessèrent enfin et la brute m'écarta les jambes. De nouveau, il cracha sur ses doigts et me frotta le vagin.

— Je vous en supplie..., sanglotai-je.

— Ça vient, ça vient, ne t'impatiente pas ! ricana-t-il.

L'autre respirait bruyamment dans mon oreille, en me tirant les cheveux d'excitation.

— Elle a hâte que tu la baisses, renchérit-il. Vas-y, ne la fais pas languir.

Par pitié... Que le néant m'engloutisse. Je n'y survivrais pas. Mon esprit se fissurait. J'entendais comme des bris de verre dans ma tête.

La brute approcha son sexe de moi. Mon corps se révolta, mon estomac se retourna, les larmes inondèrent mes joues. Non... En grognant, il me pénétra, en force, car ma chair le rejetait. D'un coup de reins, il s'enfonça, la tête renversée en arrière.

— Putain qu'elle est serrée ! Elle te plaira, celle-là, dit-il à son comparse.

— Dépêche-toi, répliqua le conducteur en me fourrant ses doigts dans la bouche.

Tandis que l'un agitait ses doigts dans ma bouche de façon obscène, l'autre allait et venait violemment, tous les deux haletants, leur souffle fétide sur mon visage.

J'aurais voulu mordre, j'aurais voulu me battre, mais je n'étais plus qu'un morceau de viande. Mes oreilles bourdonnaient, la pièce tournait autour de moi – les fesses de la brute dans le miroir, le visage de l'autre au-dessus du mien, son regard de fou.

Une détonation retentit quelque part dans la maison. La brute ralentit son va-et-vient. Je fermai les yeux et les serrai de toutes mes forces. Si d'autres venaient se joindre à la fête, je ne voulais pas les voir. Je serais soumise à un calvaire sans fin. Je ne voulais plus jamais rouvrir les yeux.

Un autre coup de feu, puis l'écho du vide. Le sexe immonde de la brute se

retira, et je fus tout à coup soulagée de son poids. Le conducteur poussa un hurlement et me lâcha les cheveux.

Des bruits de coup, des ahanements. Je soulevai les paupières. Trois hommes en costume tabassaient la brute, roulée en boule, les bras sur la tête, le pantalon en bas des jambes. Je tressaillis lorsqu'un coup de pied l'atteignit à la mâchoire, lui déboîtant la tête et faisant voler plusieurs dents. *Bien fait !* Je savourais sa douleur.

Ils acculèrent ensuite le conducteur contre un râtelier de fouets et le rouèrent de coups. Sa tête pendait sur sa poitrine. Un filet de sang coulait de sa tempe.

Mon cœur fit un bond lorsque Q pénétra dans la pièce, avec une grâce féroce, les poings serrés, les lèvres retroussées. Dans ses yeux... Jamais je n'avais vu autant de rage contenue.

De l'arrière de sa ceinture, il sortit un revolver et s'avança vers la brute qui gisait sur le plancher.

— Putains de bâtards... Vous croyiez vous amuser avec l'une de mes filles et vous en tirer comme ça...

La brute leva vers lui un regard implorant.

— Votre famille nous donne plus rien..., articula-t-il en crachant du sang.

Pris d'un tremblement, Q ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le tourment dans son regard me fendit le cœur.

— Considère-toi rétribué pour le passé et le présent..., murmura-t-il.

Et il appuya sur la détente. Le crâne de la brute explosa dans une gerbe rouge. Je me recroquevillai sur le matelas.

Avec un calme terrifiant, Q se tourna vers moi, tout en rangeant son arme.

— Ah, esclave, dit-il en s'approchant, cela n'aurait pas dû se produire.

À cet instant, fragilisée, désespérée, je vis Q sous un autre jour. De monstre, il se mua en sauveur. Il avait fait ce dont Brax n'avait pas été capable au Mexique : il m'avait retrouvée et il avait tué pour moi. Il m'avait sauvée de l'horreur et protégée de ceux qui ne savaient que répandre le mal.

Q n'était plus le diable.

Il était mon maître. Je lui appartenais.

Chapitre 16

PIGEON

Murmurant en français, Q me porta hors de la maison. Il avait trouvé une couverture dont il m'avait enveloppée. Il me parlait tendrement mais ses yeux brûlaient de rage.

Dans ses bras, je pouvais enfin le réconfort. Les battements de son cœur m'apaisaient davantage que ses paroles, si bien que je me blottis au creux de son cou, me gorgeant de son parfum d'agrumes et de santal.

Q était venu à ma rescousse. Il tenait à moi.

Ses gardes étaient restés dans la salle de bal afin de s'occuper des cadavres. À cette pensée, un frisson me parcourut. Q me serra contre lui.

— C'est fini, me chuchota-t-il. Tu n'as plus rien à craindre. Si quelqu'un te fait encore du mal, je le tuerai.

Il était sincère, je le sentais, je le croyais. Q avait fait ce que personne d'autre n'avait jamais fait pour moi : il m'avait protégée. Il avait pris des risques que mes parents n'auraient jamais pris. Quant à Brax... il ne lui arrivait pas à la cheville. Q avait agi comme si je représentais la Terre entière à ses yeux, me montrant ainsi combien j'étais seule avant lui.

L'air frais me fit du bien. Franco nous attendait près de la voiture. Il ouvrit la portière arrière. Q s'installa sur la banquette, en me tenant toujours dans ses bras.

Personne ne prononça un mot durant tout le trajet. Q me berçait doucement et je lui en étais reconnaissante. Je revivais mon calvaire. Son élégant costume anthracite était inondé de larmes. Lorsque je me mis à grelotter et à claquer des dents, il me serra plus fort.

Je me détestais. Je n'aurais jamais dû m'enfuir. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

Le chemin du retour me parut durer à la fois une éternité et une seconde.

Quand nous arrivâmes devant la somptueuse demeure de Q, il m'embrassa la tempe.

— Tu es en sécurité, murmura-t-il.

Ces quelques mots me touchèrent au plus profond de mon cœur et me changèrent irrévocablement. Ils annihilèrent tout ce que j'avais été : celle qui aimait Brax, celle qui voulait s'échapper. Cette Tess-là n'était pas digne de Q. Elle ne méritait pas que l'on tue pour elle.

Q avait raison : avec lui, j'étais en sécurité. Avec lui, tout était simple. Je ne comprenais pas pourquoi je m'étais enfuie. J'avais quitté un havre de paix, alors que des monstres me guettaient dans le noir.

Je regrettais d'avoir indiqué le nom de Q sur la messagerie de Brax.

Je lui avais donné du fil à retordre mais Q voulait toujours de moi. Il était le premier à tenir vraiment à moi et cela me réchauffait le cœur. Certes, ses motivations étaient ambiguës, mais le fait de savoir qu'il veillait sur moi me tranquillisait et me donnait de la force pour surmonter le viol.

Q avait des défauts mais il ne m'avait jamais fait souffrir. Simplement, il m'offrait ce que mon corps désirait quand moi-même je l'ignorais.

Il était mon maître, mon port d'attache, ma nouvelle vie. Mon passé ne me définissait pas. Cet horrible viol ne me définissait pas. Q me définissait et il souhaitait que je sois son esclave.

Pourquoi ne l'avais-je pas compris plus tôt ? Je me sentais libérée d'un énorme poids ; un soupir de soumission m'échappa.

Q me regarda. Je me pelotonnai contre lui, n'osant pas affronter son regard. Je lui devais des excuses. Je devais me racheter si je ne voulais pas qu'il m'abandonne à la merci du monde extérieur.

Franco descendit de la voiture et nous ouvrit la portière. Q me porta à l'intérieur de la maison, que je retrouvai avec un immense soulagement. Aussitôt, Suzette surgit du salon, les mains sur le cœur.

— Oh mon Dieu, merci ! s'écria-t-elle. Je suis si heureuse que Q t'ait retrouvée, me dit-elle en me caressant à travers la couverture. Tu fais partie de la famille, mon amie. Ne pars plus jamais.

Les larmes me montèrent aux yeux. J'avais été si égoïste. Brax n'avait plus besoin de moi. Q, oui.

Suzette nous suivit des yeux lorsque Q s'engagea dans l'escalier. Je m'attendais à ce qu'il me conduise dans ma soupenette, mais il s'arrêta au premier étage et poussa la porte de la chambre la plus merveilleuse que j'avais jamais vue.

Les murs étaient tapissés de photos d'un carrousel grandeur nature : un poney, un carrosse, un ours dansant, un aigle aux ailes déployées. Ces images auraient pu paraître puériles mais en noir et blanc, elles conféraient à la pièce un cachet à la fois élégant et fantaisiste. Toute la déco était dans les tons noir et blanc, autour d'un lit à baldaquin de bois blanc, drapé de tentures argentées.

Je pensais que Q me déposerait sur le lit mais il m'amena à la salle de bains, au carrelage nacré, dotée d'une gigantesque douche italienne et d'un jacuzzi.

Avec précaution, il me déposa dans la douche. Je me cramponnai à ses épaules lorsqu'il voulut me lâcher. Je ne voulais pas qu'il me laisse. J'avais besoin de lui pour ne pas penser à ce qui m'était arrivé, pour effacer ce douloureux souvenir.

Alors que j'aurais pu avoir une vie parfaite, je l'avais gâchée en tentant de m'enfuir. Je priais que Q me pardonne. Qu'il me dise qu'il ne me laisserait plus jamais m'échapper.

Il plongea son regard au fond du mien, la tristesse assombrissant ses beaux yeux verts. Un message silencieux passa entre nous. Puis il ouvrit le robinet.

L'eau jaillit des deux pommeaux et traversa instantanément mes vêtements. Je renversai la tête sous le torrent chaud et purificateur. Q m'ôta la couverture et la jeta hors de la cabine. Puis il m'enleva mon pull.

Son costume immaculé de soie et de cachemire commençait à être trempé mais il ne semblait pas s'en soucier. Il ne prêtait attention qu'à moi, le visage fermé, concentré, les yeux luisant d'une rage effrayante.

Il jeta mon pull sur le carrelage et son regard se posa sur ma poitrine. Mes tétons se dressèrent sous mon soutien-gorge blanc. Les mâchoires crispées, il baissa les yeux sur mes cuisses marbrées de coups de fouet.

L'eau chaude ravivait mes douleurs et le regard de Q me mettait au supplice. J'étais souillée. Je n'étais plus une belle esclave. Il risquait de me chasser.

Du bout du doigt, il effleura une marque rouge. Je tressaillis et les larmes roulèrent sur mes joues au souvenir du calvaire que j'avais vécu dans la maison toscane décrépite. Je retins mon souffle, et m'enjoignis de rester dans le présent, refusant de laisser les cauchemars m'entraîner dans les ténèbres.

Q m'encadra le visage de ses mains brûlantes.

— Qu'est-ce que tu es ? demanda-t-il, l'expression dure, indéchiffrable.

Sa question me ramena à la réalité. Je soutins son regard de jade. Je savais ce qu'il voulait entendre.

— Je suis à vous.

Il inspira profondément.

— Répète-le, mais pas en anglais.

Q me fascinait. Subjuguée, j'entrouvris les lèvres. Je désirais rester sa captive à jamais. Un lien nous unissait. Je lisais dans son âme. Des démons le tourmentaient mais lui-même n'en était pas un. Ses yeux se posèrent sur mes lèvres.

— « Je suis à toi », dit-il en français, et il me donna un baiser rapide et sauvage. Je t'écoute, répète, ordonna-t-il.

Envoûtée par son timbre, j'imaginai que ces paroles m'étaient destinées. Elles me procurèrent un sentiment de puissance indescriptible. Je comprenais, maintenant, pourquoi il aimait tant me les entendre prononcer. Elles m'enivraient. « *Je suis à toi.* » Il était à moi, il m'appartenait.

Quelle vie menait-il pour être gouverné par un tel besoin de possession ? Quels fantômes le hantaient ?

— Dis-le, insista-t-il, en resserrant l'étau de ses doigts autour de mes mâchoires.

À travers mon soutien-gorge mouillé, il me tordit le téton et je redevins victime, rescapée d'un viol, esclave. Sa cruauté me remit aussitôt à ma place, anéantissant toute illusion de pouvoir et de force.

— Je suis à toi, murmurai-je, les larmes aux yeux.

Avec un soupir, il posa son front contre le mien.

— Tenteras-tu encore de t'enfuir ? Laisseras-tu derrière toi le seul homme qui te désire au-delà de tout ? Quitteras-tu la sécurité ?

Il semblait résigné, comme s'il pressentait que je récidiverais et qu'il souffrait déjà de mon absence.

— Non, je ne partirai plus.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il, les yeux mi-clos. Je ne te fais pas peur ? Je ne te dégoûte pas ?

Il ne m'avait jamais dégoûtée et la peur qu'il m'inspirait était aphrodisiaque. Mais je ne pouvais pas le lui avouer.

— Je ne m'enfuirai plus jamais. Je suis à toi.

Avec un hochement de tête satisfait, des gouttes d'eau accrochées à ses cils, il dégrafa mon soutien-gorge et le jeta hors de la douche.

Qu'il soit en costume et moi nue me rappela que nous n'étions pas sur un pied d'égalité. Il ne prenait pas soin de moi parce qu'il m'aimait. Je n'étais qu'un objet endommagé qu'il remettait en état.

Il me poussa contre la paroi de carrelage. Mon corps tout entier pulsait de douleur. Puis il plaça ses doigts autour de ma gorge et la panique me gagna.

— Tu as voulu t'enfuir, salope ! rugit-il, laissant libre cours à sa fureur. Tu ne

te rends pas compte du mal que je me donne pour te rendre heureuse ? Est-ce que je t'ai maltraitée ? Est-ce que je t'ai violée ?

Il eut soudain un mouvement de recul, comme horrifié par son emportement. Je me massai le cou en toussant. Je sentais encore ses doigts autour de ma gorge. Tremblante, j'attendais un autre accès de rage. Après tout, je méritais qu'il me frappe.

— Réponds-moi, esclave, gronda-t-il en ramenant ses cheveux mouillés en arrière. Est-ce vraiment si difficile que ça de m'appartenir ?

Je baissai la tête. Mes sentiments pour lui étaient tellement confus... Il ne m'avait pas violée, non, mais il me torturait mentalement en me confrontant à mes désirs les plus inavouables. Et il avait laissé un homme me pénétrer avec le manche d'un couteau. Mais tout cela n'était rien comparé à ce que j'avais subi dans la maison toscane.

J'ignorais pourquoi mais je voulais qu'il me désire.

En pleurs, je tombai à genoux sur le carrelage et me prosternai à ses pieds. Il me haïssait. S'il me chassait, où irais-je ? Qui voudrait de moi maintenant ?

— Pardon ! sanglotai-je, submergée par le désarroi. Tu me tourmentes, tu me fais mal...

Les larmes me privèrent de voix. Tremblante, je refermai les bras autour de mon buste.

— Mais j'ai besoin de toi ! terminai-je.

Q me dominait de toute sa hauteur, impassible, impitoyable. Où était passé celui qui m'avait portée dans ses bras ? C'était de cet homme-là que j'avais besoin. Pas de ce monstre de cruauté. Ce maître.

Il s'accroupit devant moi et essaya de dénouer mes bras mais je le repoussai et me réfugiai dans le coin de la douche, le visage caché derrière mes cheveux blonds.

— Je suis un salaud, marmonna-t-il en me prenant sur ses genoux.

Et il s'adossa contre le mur en me berçant. J'aurais voulu lui confirmer qu'il était en effet cruel mais sa peine était palpable. Il était sincère, profondément sincère.

J'aurais voulu me lover contre lui, le laisser me reconforter, et en même temps, sa fausse compassion me donnait envie de le repousser. Mais je ne pouvais faire ni l'un ni l'autre. J'étais faible, otage de mes larmes.

Q me frictionnait le dos, ses longues jambes étendues sur le sol de la douche, son costume ruisselant. À travers le voile qui me brouillait la vision, je vis qu'il avait gardé ses chaussures. Ne tenait-il donc à rien ? Tout était donc jetable ?

Mes sanglots redoublèrent.

— Tu es à moi, esclave, murmura-t-il en me serrant contre lui. Je vais m'occuper de toi. Tu as le droit de pleurer pendant que je te lave mais après, tu devras arrêter. Compris ?

Je tremblais si violemment que je ne pus répondre.

— Tu oublieras ce qui est arrivé ce soir. Tu ne te rappelleras que ce que je vais te faire. Est-ce clair ? Réponds-moi, esclave ! tonna-t-il en me secouant.

Je hochai la tête, soulagée qu'il m'ordonne d'oublier. C'était mon vœu le plus cher. Je souhaitais par-dessus tout lui obéir. De toute façon, il avait pris possession de mon sens de l'ouïe. Je ne pouvais pas refuser.

— D'accord, bredouillai-je.

Satisfait, il s'empara d'un flacon de cristal sur une tablette en verre et se versa du shampoing au creux de la main. Une senteur fleurie se répandit dans la salle de bains quand il me l'appliqua sur le crâne.

La douleur dans mon cuir chevelu me plia en deux. Q avait toutefois des gestes si doux que je fondis à nouveau en larmes. Personne ne m'avait jamais touchée avec autant de douceur. Mes parents ne me prenaient jamais dans leurs bras pour me câliner ou me consoler. Enfant, je ne savais faire ni un câlin ni un bisou, pas plus qu'aimer. Avec Brax, j'étais devenue un peu plus affectueuse. Il était gentil mais jamais il ne me tenait longtemps entre ses bras et jamais il ne m'avait lavée.

Il avait fallu que je sois kidnappée et vendue à un homme qui ne voulait pas de moi pour que je prenne conscience de mes carences affectives. Comment pourrais-je jamais retourner à une existence où mes sens étaient en sommeil ? Où personne ne tenait assez à moi pour tuer ?

Q cessa de me masser la tête pour m'attirer contre lui. Je me blottis contre son costume mouillé et inhalai son parfum unique. Il me laissa pleurer sans me réprimander.

— Je suis là, je suis là, répétait-il, ses lèvres contre mon front.

Sa douceur m'asservissait davantage que la brutalité ou les menaces. Je n'avais pas besoin de sa colère pour devenir sa parfaite esclave. Mon besoin d'amour était décidément pathétique.

Mes larmes de détresse se firent libératrices. Après vingt ans de mal-être, j'avais enfin trouvé une aile protectrice. Sous l'eau ruisselante, Q ne cessait de me bercer, de me cajoler.

Je m'étais totalement trompée sur son compte. Qui était cet homme qui me laissait pleurer entre ses bras ? Qui était cet homme si gentil ?

Au bout d'un moment, mes larmes se tarirent et il continua de me laver les cheveux. Puis il me frictionna la nuque, les épaules, le dos. Je restai pelotonnée sur ses genoux, dans un état de bien-être que je n'avais jamais senti. Sur le sol de la douche, j'étais son petit animal de compagnie. J'étais à lui.

Après m'avoir rincé la tête, il me savonna la poitrine, avec des gestes platoniques, sans équivoque, puis le cou, les bras, le ventre. Choyée, je me laissai engourdir par la félicité.

Mais je me figeai lorsque son souffle se fit plus court, ses mains sur mon bas-ventre. Ses délicates attentions se muaient en désir. La tension sexuelle s'éleva dans la vapeur de la douche. Son front contre ma joue, ses cheveux mouillés se mêlaient aux miens.

— Laisse-moi te faire oublier, dit-il. Laisse-moi te créer un nouveau souvenir, esclave.

Ma respiration s'accéléra. C'était mon désir le plus cher : que Q efface les sévices infligés par la brute. Q ne me ferait pas mal. Pas comme ces hommes. Je hochai doucement la tête.

Lentement, la main de Q descendit sur ma jambe, évitant les marques de fouet, me caressant avec révérence. Centimètre par centimètre, il se rapprocha de l'intérieur de ma cuisse, jusqu'à trouver ma chaleur.

Je tressaillis lorsqu'il tourna autour de l'entrée de mon vagin. Des larmes roulèrent sur mes joues, qu'il embrassa, en me serrant plus fort contre lui.

— Écarte les jambes.

Sous le charme de sa voix, j'ouvris légèrement les genoux. Tout doucement, il me pénétra de son majeur. Il me faisait l'amour avec son doigt mais mon violeur m'avait meurtrie et j'avais mal.

Q se pencha et me mordit la clavicule.

— Ne pense qu'à moi et à ce que je te fais, dit-il. Il y a du plaisir dans la douleur, esclave.

Je me raidis lorsque son doigt se fit plus brutal, plus possessif. Puis je me concentrai et essayai de me détendre. Il avait raison : c'était intime de partager la douleur. Je ne m'étais jamais sentie ainsi mise à nue et à la fois autant en confiance.

Sa paume me massait le clitoris et ses doigts redevinrent plus caressants, à l'intérieur, me lubrifiant peu à peu. Je me cambrai. Cet homme savait parler à mon corps. Mon maître.

En me léchant entre les seins, il introduisit un autre doigt et exerça davantage de pression. De plaisir, mes lèvres s'entrouvrirent.

— J'aime quand tu te lâches, esclave, chuchota-t-il. Laisse-toi aller.

Docile, je m'exécutai. Haletante, je remuai les hanches afin de rencontrer les mouvements de ses doigts. Un gémissement m'échappa lorsque mon sexe se contracta, brûlant, conquis par cette intrusion.

Q me mordit l'oreille et j'ouvris les jambes plus grand, m'offrant complètement, étendue sur ses genoux, enveloppée par son haleine mentholée.

Sans prévenir, il retira son doigt et le fit glisser sur mon clitoris, le frictionnant, le massant. Le plaisir se propageait jusque dans mes jambes. Je m'arc-boutai. Avec un grognement, tremblant de désir, il frota son sexe durci contre ma hanche. Il avait envie de moi autant que j'avais envie de lui.

Avec une audace insoupçonnée, je lui saisis le poignet et l'empêchai de jouer avec mon clitoris. Il plongea son regard dans le mien, les lèvres entrouvertes, luisantes. Sans le quitter des yeux, je ramenai ses doigts en moi et guidai le mouvement à ma guise.

Tout en me doigtant, il m'étendit sur le carrelage. J'avais du mal à respirer sous l'eau qui me tombait sur le visage et le sol était dur sous mon dos, mais peu importait. Q dégrafa fébrilement sa ceinture. Il avait atteint son point de rupture.

Je l'aidai à ouvrir sa braguette et à libérer son sexe. Haletants, nous étions tous les deux aussi impatients.

À la hâte, il enleva son pantalon, puis son boxer noir. Son membre magnifique se dressa fièrement et j'eus peur l'espace d'un instant.

— Ne crains rien, me dit-il d'une voix rauque.

J'acquiesçai de la tête. En me tenant par les hanches, il s'installa entre mes jambes. Mon cœur battait trop vite, mon corps était trop chaud, comme si c'était la première fois. La première fois qu'un homme assouvissait tous mes fantasmes : domination, possession, luxure, passion.

Q captura ma bouche. Son haleine mentholée effaça l'aigreur que m'avaient laissée les doigts du conducteur. En gémissant, je l'attirai contre moi. Je lui cédaï mon sens du goût avec bonheur.

Je me gorgeais de son odeur, de ses caresses, de son goût, des sons qu'il produisait. Ses grognements vibraient en moi et me gonflaient le cœur. L'eau de la douche se mêlait à nos salives, nous buvions l'un à l'autre, un nectar qui me rendait ivre.

Son sexe à l'entrée du mien, juste au bord, il cessa de m'embrasser pour me demander :

— Tu prends un contraceptif ?

Comment pouvais-je être aussi irresponsable ? Je n'avais pas songé un seul

instant à me protéger. Je n'avais plus qu'à espérer que Q n'avait pas de maladie.

— Par injection, dis-je, les yeux baissés.

— Combien d'hommes as-tu connus ?

« Aucun » avais-je envie de répondre, car la réponse était à double tranchant. Brax avait été le seul... jusqu'à ce soir. Q dut comprendre mon embarras car il hocha la tête.

— Tu n'es pas obligée de répondre. Et tu n'as rien à craindre de moi.

C'était incongru d'avoir cette discussion alors que nous étions déjà dans un état d'excitation extrême mais, en même temps, c'était réconfortant. Je pouvais oublier toute retenue et m'abandonner au plaisir. Pour la première fois de ma vie, j'allais être moi-même.

— Viens, dis-je. J'ai envie de toi.

Q m'embrassa à me meurtrir les lèvres et, d'un coup de reins, il s'enfonça en moi. Mon sexe humide l'accueillit sans douleur. Son costume me râpait la peau, le carrelage était dur sous mon dos, mais je n'y prêtais pas attention. Q m'emplissait de plaisir et allumait un brasier en mon centre.

— J'avais envie de toi depuis ton arrivée, articula-t-il en allant et venant.

Je ne pouvais pas parler, entièrement concentrée sur les sensations qu'il me procurait. Il se mouvait en moi avec arrogance et puissance. Chacun de ses mouvements me rappelait que je lui appartenais. En sentant venir l'orgasme, je poussai un gémissement. Q intensifia le rythme. Nous glissions sur le sol de la douche.

— Oui... Donne-moi un peu de toi, murmura-t-il. Tu me dois bien ça.

Et en me pénétrant, se libérant à son tour de toute retenue, il se mit à jurer en français, ses yeux révélant le tréfonds de son âme. Mon corps lui répondait, se resserrant, palpitant autour de lui, les sévices de la brute oubliés.

Q me mordit le lobe de l'oreille, la veste de son costume frottant contre ma peau mouillée, son sexe gonflé à l'intérieur, brûlant. Entre plaisir et violence, j'approchais de l'extase.

— Jouis pour moi, esclave...

Ces mots magiques me soumirent à sa volonté. Mon corps ne m'obéissait plus. Il obéissait à son nouveau maître. Je hurlai lorsque l'orgasme me balaya, partant de mes orteils pour remonter dans mes mollets, mes cuisses, et finalement exploser en mon ventre. Mon sexe ruisselait, contracté par une série de spasmes.

Attisé par les coups de reins de Q, son odeur, sa saveur, sa fougue, le feu d'artifice continua de me porter encore plus haut. Des comètes fusaient en moi,

des galaxies m'ouvraient les bras.

Q se retira et replongea en moi avec une force qui me coupa le souffle, ses testicules frappant mes fesses. J'étais en feu.

— Accepte mon offrande, lâcha-t-il. Accepte une part de moi.

Je le sentis éjaculer, m'inonder de sa chaleur, me marquer tout en me donnant un peu de lui. Puis, parcouru d'un tremblement, il se laissa retomber sur moi.

À travers son costume mouillé, son cœur cognait aussi fort que le mien. Sous la douche, nous étions incapables de bouger. Pour la première fois de ma vie, je ressentis une profonde communion. Une part intrinsèque de moi appartenait à cet homme. Au-delà de la relation maître-esclave, nous étions homme et femme.

Était-il celui qui ferait chanter mon cœur, ce dominateur qui désirait m'asservir mais qui savait aussi me témoigner une infinie douceur ?

Il m'avait offert un cadeau égoïste. Après le viol, il m'avait fait découvrir une brutalité pleine de sensualité. Mon corps frémissait encore des dernières ondes de l'orgasme. Épuisée par les larmes, je me sentais l'esprit étrangement vide.

Q me regarda dans les yeux et je tressaillis en voyant la rage qui couvait toujours dans les siens.

— Tu m'en veux ? bredouillai-je.

Un rictus lui déformant les lèvres, il me donna une claque sur les fesses.

— Ah, esclave, soupira-t-il, je ne pourrai plus jamais te laisser seule.

Chapitre 17

CAILLE

Q se retira de moi et se releva en évitant mon regard. Trop de choses s'étaient passées entre nous et j'étais épuisée.

Je m'attendais à ce qu'il me laisse, après notre douche, mais il me tendit la main et m'aida à me redresser, puis il se débarrassa de son pantalon ruisselant et le jeta dans la baignoire. Son blazer suivit le même chemin. Sa chemise lui couvrait les fesses mais elle ne cachait pas son sexe lourd et épais. Ses poils pubiens étaient entretenus avec le même soin que ses cheveux. Virils mais soignés.

Tout en lui criait l'homme fort. Moi qui avais toujours manqué d'assurance, je n'étais pas une fille pour lui, mais j'étais résolue à me montrer à la hauteur.

Il m'avait prise aujourd'hui par compassion, avec colère. Je voulais autre chose. Je désirais ce qu'il m'avait promis à mon arrivée. Être possédée de force, même si mon corps s'offrait à lui de son plein gré.

Je me mordis la lèvre inférieure en repensant au soir où il m'avait doigtée sur la table de billard. Il m'avait excitée au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer, ma haine pour lui ajoutant une dimension à cette expérience enivrante. À présent, je ne le détestais plus, mais je désirais quand même lui résister.

Je souhaitais qu'il me prenne encore et encore. Qu'il m'apprivoise, afin que le viol n'entraîne pas une phobie du sexe. J'appartenais à Q ; néanmoins, il n'avait jamais franchi la ligne séparant le tourment de la violence.

Je me drapai dans une serviette, en proie à une myriade de sentiments confus.

Q sortit de la salle de bains en laissant des empreintes mouillées sur le sol. Abandonnée, je me sentais transie. Maintenant qu'il avait eu ce qu'il voulait, il me délaissait. N'avait-il pas promis de ne plus jamais me laisser seule ?

Je ne supporterais pas qu'il me rejette. Sans lui, je n'appartenais à personne.

Je n'avais plus ni mes parents ni Brax. Mon ancienne vie était révolue.

Q avait tiré un trait sur mon existence grise et monotone pour m'ouvrir de nouveaux horizons en Technicolor.

La salle de bains me parut soudain oppressante. Des images d'horreur flottaient sur les murs. Des démons et des monstres surgissaient des ténèbres.

Je devais trouver la force de surmonter moi-même mon traumatisme, je le savais. Je ne pouvais pas compter sur Q, mais je n'avais pas encore assez d'énergie.

Des bruits de tiroir me parvinrent, puis Q revint avec une pile de vêtements qu'il déposa dans le lavabo sec avant de m'arracher ma serviette.

— Lève les bras, ordonna-t-il en regardant ma nudité.

Je m'exécutai. Il m'enfila un grand tee-shirt blanc, puis il s'agenouilla devant moi en tenant une culotte à mes pieds. Je pris appui sur son épaule pour lever une jambe après l'autre. Quand il remonta la culotte, je fermai les yeux afin de savourer la caresse de ses doigts. Avec un sourire en coin, il fit claquer l'élastique sur mes hanches.

Il avait tué pour moi, il m'avait baisée par la force, il me possédait, et il m'habillait. La situation était surréaliste.

Sa barbe naissante me râpant la joue, il passa les mains sous mes boucles mouillées afin de les sortir du col de mon tee-shirt. Insatiable, je sentis poindre le désir.

Ses narines frémirent. De nouveau, la tension érotique était palpable dans la salle de bains emplie de buée. Il se tenait très droit, hautain, distant, le visage dissimulé sous un masque autoritaire, impitoyable.

« *Hello, trésor.* »

Les paroles de la brute résonnèrent dans mon crâne. La panique me noua la gorge. Des images du viol défilèrent en vitesse accélérée, glaçantes. Un frisson me parcourut et mes lèvres commencèrent à trembler. Q me saisit le menton.

— Je t'ai dit d'oublier ! Désormais, tu ne penseras plus qu'à moi.

Je hochai la tête et baissai les yeux. Je ne demandais qu'à lui obéir mais les souvenirs me hantaient : les doigts immondes et l'haleine fétide de la brute ; le conducteur me tirant les cheveux.

Q m'apportait du réconfort, mais dès qu'il redevenait le maître, je perdais pied.

Détachant son regard du mien, il ouvrit un tiroir et en retira un tube d'arnica.

— Assieds-toi, dit-il en m'indiquant un tabouret tapissé de fourrure.

À genoux devant moi, il entreprit de me passer de la pommade sur les

marques rouges me zébrant les cuisses. La pression de ses doigts m'était à la fois douloureuse et délicieuse. Le cauchemar tentait de resurgir mais Q l'en empêchait, entre mes jambes. Son parfum d'agrumes m'ancrait dans l'instant présent, me rappelant qu'il avait peut-être des défauts mais qu'il prenait soin de ce qui lui appartenait.

Tant que je lui donnerais satisfaction, il veillerait sur moi.

— Pourquoi as-tu dit que tu avais peur d'être allé trop loin quand j'étais attachée dans la salle aux oiseaux ?

Les mots m'avaient échappé. Horrifiée, je me plaquai une main sur la bouche. *Mon Dieu...* Pourquoi avais-je posé cette question ?

Q se figea. Son expression me glaça.

— Je n'ai pas envie de répondre, esclave.

Le regard noir, il continua de me masser les cuisses, se fermant ostensiblement à toute discussion. Mais la curiosité me donnait de l'audace. Il fallait que je perce le mystère de cet homme.

— Vos invités ont insinué qu'ils n'avaient plus les mêmes privilèges qu'autrefois. Que voulaient-ils dire ? Tu te livres au trafic de femmes, Q ? Tu as peur de me faire ce que tu as fait aux autres ?

Je n'aurais jamais cru voir Q terrifié, mais il se redressa en chancelant et jeta l'arnica dans le lavabo. Le tube tourbillonna autour de la vasque avant de s'immobiliser au fond. Les mâchoires contractées, Q se passa les deux mains dans les cheveux.

— Ça ne te regarde pas. Merde, ne me demande plus ça !

Je tressaillis, effrayée par sa colère. Il me saisit le bras et me força à me lever. Quand j'essayai de décrocher sa main, il me fusilla du regard. Plus rien ne subsistait du lien qui s'était tissé entre nous. Il était furieux, frustré, profondément contrarié.

— Comment tu t'appelles ?

Sa voix était comme une caresse rugueuse sur ma peau, éveillant la chaleur et le désir. Néanmoins, l'ancienne Tess était peut-être morte mais la nouvelle refusait elle aussi de partager ce secret. Je ne me souvenais plus pour quelle raison exactement, mais il était vital de le préserver.

— Amie, chuchotai-je.

Si Suzette voulait m'appeler son amie, pourquoi pas ? Je m'y habituais, j'oublierais Tess. Cette pensée m'attrista mais il était hors de question de révéler mon prénom à Q. Je lui avais déjà beaucoup donné. Cette infime part de moi m'appartenait.

— Tu ne craques toujours pas, grommela-t-il en arpentant la salle de bains. Après tout ce que tu as traversé, tu as encore le cran de me défier. Dis-moi comment tu t'appelles, esclave ! rugit-il en s'immobilisant brusquement.

La rage lui soulevait la poitrine et ses yeux me sommaient de lui répondre. Je baissai la tête. Je lui aurais concédé n'importe quoi pour me sauver, mais pas mon prénom. Il appartenait à mon passé. Mon passé appartenait à Brax. Q représentait mon nouveau monde.

— Amie, répétais-je.

— Tu n'es pas mon amie, répliqua-t-il. Arrête de mentir.

Je secouai la tête. Je le savais. Je ne voulais pas être son amie. Je désirais autre chose, ce qu'il m'offrait quand il me touchait, son désir. Je le voulais honnête, comme l'étaient nos corps. Je n'étais pas la seule à mentir.

— Une dernière fois, esclave, comment t'appelles-tu ?

J'en avais mal au ventre de lui tenir tête, mais je ne pouvais pas me rendre.

— Katrina.

— Mensonge.

— Sophie.

— Mensonge.

— Cristal.

— Ça suffit !

Il m'empoigna les cheveux et me renversa la tête en arrière.

— Comment tu t'appelles ?

— Esclave.

Il ferma les yeux, m'empêchant de voir les émotions qui s'y affrontaient : la colère, le remords, le désir. Quand il les rouvrit, son regard était vide.

— J'apprendrai qui tu es, dit-il. C'est une promesse. Et mes promesses sont lois.

Ce serment me mit du baume au cœur. S'il souhaitait apprendre à me connaître, peut-être parviendrais-je à lui montrer que je n'étais pas une chose mais une personne, une femme subjuguée par l'homme qu'il était, et non par le maître.

C'était lui qui me retenait prisonnière, davantage que les verrous et les gardes. Je ne pouvais pas le fuir. Comment réagirait-il s'il le savait ? Se débarrasserait-il de moi parce que je lui aurais accordé le plus précieux de mes sens ? Ou tomberait-il à genoux pour me remercier de ce don ? Je l'ignorais. Mais j'étais déterminée à le savoir.

— Non ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible !

Brax se tournait et se retournait dans le lit, en proie à un cauchemar, le quatrième de la semaine. J'étais épuisée, je n'en pouvais plus.

— Brax, réveille-toi !

Le visage crispé, il ne m'entendait pas. Je savais ce qui le torturait. Il parlait dans ses rêves, et dans tous, il voyait l'accident de voiture qui avait coûté la vie à ses parents.

Toutes les nuits, je le tenais dans mes bras, je le rassurais, et le matin, je me levai fatiguée et déprimée. Néanmoins, je le réconfortais parce qu'il avait besoin de moi. En étant là pour lui, je me sentais utile et aimée.

Dans son sommeil, il m'envoya un coup de poing.

— Aïe ! Réveille-toi, Brax !

Je lui pinçai le nez, le privant d'oxygène afin qu'il se réveille.

Des ombres sinistres se dessinèrent au pied du lit. La brute et le conducteur, qui se léchaient les lèvres, sexe luisant hors du pantalon.

Ils venaient terminer ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de finir. Ils allaient me tuer.

— Brax ! Au secours !

Je le giflai. Il ne se réveillait toujours pas.

— Ce n'est qu'une mauviette, ricana la brute. Je vais te baiser à t'en faire souhaiter la mort.

Sous le drap, il me saisit les chevilles et me tira au bord du lit. Je hurlai de terreur. Non, ce n'était pas possible !

— Brax !

Brax se débattait dans son cauchemar, indifférent au mien. Avec un rire diabolique, le conducteur m'arracha mon pantalon de pyjama et le jeta par terre. Mon corps me paraissait extrêmement lourd, comme si j'avais été droguée.

— Arrêtez ! Laissez-moi !

Ils échangèrent un clin d'œil. J'aurais préféré être morte.

Une autre silhouette apparut derrière eux, se déplaçant dans un bruissement lugubre. Mais elle ne m'effrayait pas. Au contraire, elle m'apportait l'espoir.

Maître !

Il me regarda avec une fureur sans mélange et une autorité sans appel. Puis, très lentement, il brandit un revolver d'argent et, avec l'habileté d'un tireur d'élite, il abattit d'abord la brute, ensuite le conducteur.

Éclaboussée de sang, je rampai jusqu'à Q, grim pant par-dessus les cadavres.

— Tu m'as sauvée.

Son sourire fit naître en moi une mélodie de sentiment.

— *Tu es à moi. C'est mon devoir de te protéger. Je reviendrai toujours pour toi.*

Je me réveillai dans le luxe. Le matelas me donnait l'impression de flotter sur un nuage et les images du carrousel me ramenaient en enfance. J'en oubliais presque que j'étais une esclave sexuelle qui avait été prise la veille par deux hommes différents puis mise au lit comme une gamine capricieuse.

On frappa à la porte. Je me redressai en position assise, avec une grimace de douleur lorsque les coups de fouet se rappelèrent à moi. Ils m'avaient réveillée dans la nuit, mais, grâce à la pommade que Q m'avait passée, les marques étaient déjà beaucoup moins rouges et boursouflées. J'avais hâte qu'elles disparaissent. Elles me rappelaient la brute et le conducteur, le meurtre commis par Q, toutes les horreurs liées à ma tentative de fuite.

Q avait cependant raison. En me prenant, il avait éclipsé la brute. Les odieux souvenirs étaient gravés dans ma mémoire, bien sûr, mais dès qu'ils tentaient d'affleurer à la surface, j'en appelais à Q. Je le revoyais m'embrasser, me caresser, m'ordonner de ne penser qu'à lui. Il faisait barrage au chagrin et à la douleur, il les teintait de désir. En me prenant, Q m'avait libérée.

On toqua de nouveau et la porte s'ouvrit sans que je réponde. Suzette entra avec un plateau chargé de croissants et de confitures, qu'elle déposa devant moi.

— Bonjour, amie.

Elle était radieuse, tout sourires, le regard pétillant, le teint lumineux, et je devinais la raison de sa joie.

— Tu es au courant qu'il m'a prise, hier soir ?

C'était bizarre d'être si directe mais elle-même affichait ouvertement ses sentiments. Elle avait dû attendre ce moment avec impatience.

Elle acquiesça de la tête et s'installa au bord du lit.

— Oui. Mais je me réjouis surtout de te voir indemne, dit-elle en baissant les yeux et en ajustant son tablier. C'était bête d'avoir tenté de t'enfuir. J'aurais dû te prévenir qu'il y a des individus dangereux dans les parages. Le rôle de Franco n'est pas de t'empêcher de partir. Il est là pour nous protéger.

Alors que je m'apprêtais à croquer un croissant, je suspendis mon geste.

— De quoi ?

Avec un soupir, elle jeta un coup d'œil en direction de la porte, comme si elle redoutait de voir Q apparaître. Avant qu'elle ne réponde, je lui posai une autre question :

— Tu as été l’esclave de Q, toi aussi ?

Elle se figea, et j’étais sûre qu’elle garderait le silence, si bien que je levai vers elle des yeux écarquillés en entendant le son de sa voix.

— En m’achetant, il m’a rendu la liberté. Je lui en serai éternellement reconnaissante. (Elle se mordit la lèvre inférieure avant de poursuivre.) Q ne m’a jamais prise et pourtant, j’aimerais... J’étais dans un état pitoyable quand je suis arrivée ici. J’ai vécu des choses dont je ne tiens pas à parler, auxquelles j’essaie de ne jamais penser... Q m’a ramenée à la vie.

Je repoussai le plateau, le petit déjeuner oublié. Allais-je enfin percer le mystère de mon maître ?

— Comment t’a-t-il ramenée à la vie ?

Suzette redressa la tête, les yeux brillants de larmes.

— Il a été d’une grande patience. Pendant un an, il a toléré que je rampe à ses pieds mais, peu à peu, il m’a rendu ma dignité. Ensuite, il a encore fallu une année avant que je retrouve l’usage de la parole. Avant, je n’ouvrais la bouche que lorsqu’on me posait une question. Tout doucement, il m’a aidée à me reconstruire.

Soudain, elle me prit la main et la serra fort dans la sienne.

— Tu ne peux pas comprendre, amie, tant qu’il ne t’aura pas expliqué lui-même. Mais il est la meilleure personne que je connaisse. De nous tous, c’est lui qui souffre le plus. Je n’ai jamais été capable de l’apaiser. Je travaille pour lui depuis cinq ans, je suis toujours à ses côtés, mais rien de tout ce que j’ai essayé ne fonctionne.

Mon cœur s’emballa. Suzette confirmait mes soupçons. Q était un dominateur, mais aussi un être meurtri. Par qui ? Par quoi ? Peut-être était-il terriblement mutilé... Était-ce la raison pour laquelle il n’ôtait jamais sa chemise ? Je ne l’avais jamais vu nu ni n’avais jamais touché sa peau.

— Dis-moi, Suzette, pourquoi est-il plus malheureux que toi ou moi ?

— Son histoire lui appartient, amie. Tu devras gagner sa confiance si tu veux qu’il te la raconte.

— Je n’ai peut-être pas envie de la connaître...

Elle se leva, l’air soudain infiniment triste.

— Alors c’est que tu n’es pas digne de lui.

Je passai la journée avec Suzette et Mme Sucre, tour à tour tout émoustillée au souvenir de Q sous la douche et luttant contre la nausée lorsque des images de la brute revenaient me hanter, si bien que je tombais de fatigue émotionnelle, à la

fin de la journée, lorsque le repas fut prêt.

Allongée dans le lit à baldaquin, je contemplais la tenture argentée, les paupières lourdes et le corps engourdi, redoutant toutefois de m'endormir et de faire des cauchemars.

Personne ne m'avait dit expressément que je pouvais rester dans la chambre au carrousel mais Franco m'avait adressé un petit signe de tête en me voyant y entrer. J'en déduisais que je n'étais pas obligée de remonter dans l'austère chambre de bonne.

Soudain, la porte craqua tout doucement, précipitant les battements de mon cœur. Sans le voir, mon corps sentait qu'il s'agissait de son maître.

À pas de velours sur la moquette, il s'avança dans la pièce, silhouette fière et féline. Que voulait-il, à 2 heures du matin, un jour de semaine ? Je savais qu'il travaillait beaucoup. Je le pensais au lit. Cette image m'assécha la bouche. Où dormait-il ? Comment était sa chambre ?

Plus exactement, j'*imaginai* qu'il travaillait beaucoup. Je ne savais rien de lui, et après les insinuations de la brute au sujet de sa famille, je préférais ne rien savoir. Je ne tenais pas à découvrir une vérité si laide qu'elle m'aurait obligée à m'enfuir de nouveau.

Je ne désirais plus m'échapper. Le monde extérieur était hostile. Mieux valait vivre avec un danger que l'on connaissait.

Je retins mon souffle lorsque Q s'approcha. Il dégageait une telle aura qu'il illuminait presque la pénombre. Une image de lui nu dans son lit se forma dans mon esprit et la pensée de le voir si vulnérable m'amena l'eau à la bouche.

Il s'immobilisa près du lit. Je ne distinguais pas ses traits. Je n'entendais que sa respiration forte et régulière. Il était vêtu d'un jean délavé et d'un tee-shirt blanc. Jamais je ne l'avais encore vu dans une tenue si... ordinaire.

Le costume soulignait sa supériorité. C'était son uniforme et il imposait le respect. La femelle en moi se léchait les lèvres de sa toute-puissance. En revanche, le jean et le tee-shirt révélaient une autre facette de lui, celle d'un homme seul et tourmenté, sans personne à qui se confier.

Sans un mot, il déposa deux choses au pied du lit, puis demeura immobile. Patiemment, je guettais son prochain mouvement. Il était hors de question que je le laisse repartir sans avoir obtenu ce que je désirais. Je voulais lui parler, percer ses secrets. Je voulais savoir s'il avait envie de moi au point de me réveiller au milieu de la nuit.

Dans le noir, je brûlais d'obéir aux ordres qu'il me donnerait.

Lorsqu'il se gratta la tête, hésitant, je me passai la langue sur les lèvres.

Lentement, il regagna la porte mais, sur le seuil, il se ravisa.

— Réveille-toi, esclave, dit-il d'une voix caressante.

Je ne pus réprimer un petit halètement. Mon sens de l'ouïe lui appartenait.

— À moins que tu ne sois déjà réveillée, ricana-t-il.

D'un pas ferme, il revint allumer la lampe de chevet, qui répandit autour du lit une oasis de lumière tamisée.

— Bonsoir, murmura-t-il, ses lèvres remuant à peine.

J'étais en feu, sous les couvertures, mais je n'osais pas les repousser. Bien qu'en short et en tee-shirt, je me sentais déjà nue. Q me regardait comme si j'étais un éclair au chocolat et qu'il était en manque de sucre.

— Bonsoir, dis-je à mon tour, d'une voix tremblante de frayeur et de désir.

J'allais pouvoir le satisfaire et me libérer de ma culpabilité. Je n'éprouvais plus de sentiments pour Brax. J'en avais fait mon deuil. Mon cœur se serrait encore quand je pensais à lui mais il ne servait à rien de se torturer. J'appartenais à Q. C'était la seule chose que je devais garder en tête.

— J'ai des cadeaux pour toi, déclara-t-il en s'asseyant au bord du lit, tout contre ma cuisse, à travers les couvertures.

D'un geste vif, il glissa une main sous le drap et me saisit le mollet, puis il m'étendit la jambe sur ses cuisses.

— Il te manque quelque chose..., dit-il en me caressant la cheville du pouce.

Ses gestes se transmettaient directement entre mes jambes. Je frémis lorsqu'il se pencha au-dessus de mon tibia pour y déposer une ligne de baisers possessifs. Puis il s'empara de l'un des objets qu'il avait placés au pied du lit.

Un nouveau bracelet GPS.

— C'est ce qui t'a sauvé la vie, esclave. Pourtant, tu avais réussi à t'en débarrasser. Si tu l'avais jeté par la vitre, au lieu de l'abandonner dans la voiture, je ne t'aurais jamais retrouvée à temps.

Sa voix vibra d'une note menaçante, qui me glaça. Il avait raison : à l'heure qu'il était, j'aurais pu être enterrée dans un champ de pommes de terre. Ou pire.

En me redressant en position assise, je lui pris le bracelet et le fixai autour de ma cheville. Le dé clic du fermoir résonna dans le silence. Je m'étais moi-même attaché un fil à la patte. J'admettais de mon plein gré que je ne m'enfuirais plus.

Q me retint par le poignet quand je voulus m'écarter de lui et, du bout du doigt, il suivit les lignes du code-barres. La haine lui déforma furtivement les traits, mais ce n'était pas à moi qu'elle était destinée. Mon cœur se gonfla, de savoir qu'il détestait ceux qui m'avaient kidnappée.

— Ils t'ont fait du mal, quand ils t'ont enlevée ? demanda-t-il.

Je n'éprouvais plus ni rage ni terreur. Avais-je refoulé ce traumatisme ? Ou le viol l'avait-il atténué ?

En secouant l'épaule, j'essayai de dégager mon bras de la main de Q.

— C'était la semaine la plus horrible de ma vie, jusqu'à hier soir.

— Pire que moi ? murmura-t-il, la voix légèrement tremblante, comme si sa question revêtait une dimension dépassant son sens littéral.

— Bien pire, dis-je, me sentant redevable, après tout ce qu'il avait fait pour moi.

Il secoua la tête, le regard dans le vague. Je ne voulais pas qu'il se laisse happer par ses tourments. Je désirais le connaître. Me montrerait-il un jour son vrai visage ? Une esclave avait-elle le droit d'aider son maître ? J'ignorais les règles.

Q me lâcha enfin et me donna son deuxième cadeau, un grand carnet de croquis et des crayons. Je n'en croyais pas mes yeux : exactement le même papier millimétré que j'utilisais à l'université.

— Tu t'es souvenu de ce que je t'ai dit... le premier matin, quand tu m'as embrassée ?

Frémissant de tension, il redressa les épaules.

— Je me souviens de tout, esclave. De ton odeur, de ton goût, de l'intérieur de ton sexe, de ta terreur quand je t'ai retrouvée chez Lefebvre. Je sais aussi ce que tu tais. En secret, tu aimes ce que je te fais. Tu crois le cacher mais je vois les ombres dans ton regard. Elles me plaisent, elles m'excitent.

Il m'arracha les couvertures. Je ne pouvais pas détacher les yeux de son regard, étincelant de désir.

— Lève-toi, ordonna-t-il.

Un instant, je songeai à le braver, curieuse de sa réaction. Mais au fond, j'avais réellement peur de lui, si bien que je m'exécutai.

Il me saisit les hanches et me plaça devant lui. En regardant mon ensemble peu sexy, il fronça les sourcils, il alla fouiller dans la commode et en revint avec un string de dentelle au bout du doigt.

— Mets-toi contre le pilier du lit, dit-il d'une voix rauque, lourde de promesses.

Je demeurai pétrifiée, trop d'émotions se bousculant dans mon cerveau pour commander à mes pieds de bouger. Les mâchoires contractées, il me saisit le bras et m'amena devant l'une des colonnes du baldaquin.

— Lève les bras au-dessus de la tête.

Enivrée par son parfum de santal et d'épices, je m'adosai contre le pilier,

gonflant délibérément la poitrine contre son torse. Il m'attacha les poignets avec le string. La dentelle me sciait la peau mais ce n'était rien comparé aux sangles de la salle aux oiseaux. Au moins, mes pieds reposaient au sol et personne n'était là pour assister à mon humiliation.

Q se pressa contre moi, m'écrasant de ses hanches, dominateur. J'approchai mes lèvres des siennes et plongeai dans ses yeux vert pâle, une forêt peuplée d'elfes lubriques et de fées malicieuses.

Il pencha la tête pour m'embrasser mais à la dernière seconde, il s'écarta avec un sourire en coin.

— Tu voudrais que je t'embrasse, esclave, mais ce n'est pas comme ça que ça marche.

D'une poche arrière, il retira une paire de ciseaux d'argent. *Mon Dieu...* Qu'allait-il me faire ?

— Ce n'est pas à toi de me dicter ce que j'ai à faire. Juste parce que tu voulais que je t'embrasse, je ne le ferai pas.

Un gémissement m'échappa. Je me serais giflée. J'avais honte de lui montrer combien j'étais impatiente.

Non, Tess, tu n'as pas envie d'être attachée et maltraitée. Alors pourquoi es-tu si excitée ?

J'étais malade. Le viol avait dû me pervertir, me donner le goût du danger. J'essayai de m'en convaincre mais au fond, je savais que ce n'était pas vrai. C'était Q qui contrôlait mon corps tel un marionnettiste. Je n'étais pas en mesure de lui désobéir. C'était tout bonnement impossible.

Il fallait peut-être que je trouve le calme où je m'étais réfugiée le jour où je l'avais sucé. Cet état d'esprit où je cessais de penser. Je devais préserver ma santé mentale ou j'allais sombrer dans le vice et la dépravation.

Je fermai les yeux et m'enjoignis de faire le vide. Une terrible peur s'empara de moi. Si je n'étouffais pas immédiatement mes désirs, je risquais de glisser sur une mauvaise pente et de ne plus jamais retrouver le chemin de la normalité.

Tu n'as jamais été normale.

Affolée, je me mordis la lèvre inférieure. Comment pouvais-je désirer à la fois la liberté et la brutalité ? Les deux exerçaient pourtant le même attrait.

Q me saisit le menton entre son pouce et son index, m'hypnotisant de son regard.

— Ne fais pas ça. Reste avec moi.

Comment savait-il que je cherchais à déconnecter ? Je secouai la tête afin de me libérer de l'étau de ses doigts.

— Quel signe m’a trahie ?

Il roula des épaules, comme pour contenir son énergie.

— Je te l’ai dit : je te sens.

Ses muscles se dessinaient sous son tee-shirt blanc. Le renflement de son jean attirait mon regard comme un aimant.

— Maintenant, tiens-toi tranquille et reste avec moi.

Le visage stoïque et froid, il approcha les ciseaux de ma gorge, et sa respiration s’accéléra lorsqu’il entailla le col de mon tee-shirt.

Méticuleusement, il le découpa de haut en bas, dénudant ma poitrine, mon cœur cognant trop fort, ainsi que tous mes secrets, un acte chargé de symbolique.

Q prenait plaisir à jouer avec les non-dits, à cultiver le mystère qui l’entourait.

Il sera moins arrogant quand je découvrirai qui il est. Je me servais de ses secrets pour me livrer aux mêmes jeux de pouvoir pervers. Mon bas-ventre frémit à la perspective d’un affrontement d’égal à égal. Oh, je n’espérais pas la victoire. Je souhaitais même que ce soit lui qui gagne. Je n’aurais alors pas d’autre choix que de me plier à sa volonté, comme il le désirait.

Il déchira l’ourlet de mon tee-shirt, révélant mon ventre. Puis, d’un geste lent et calculé, de la pointe des ciseaux, il descendit de ma lèvre inférieure, dans mon cou, entre mes seins, jusqu’à la ceinture de mon short de coton. J’eus la chair de poule au passage du métal froid. La lame traçait un sillon sur ma peau, sans toutefois la transpercer. Mon cœur tambourinait, entre frayeur et confiance.

Q semblait perdu dans la contemplation de mon nombril, autour duquel il décrivait des mouvements circulaires. Il paraissait absent, lui qui m’avait ordonné de rester avec lui. La tristesse lui assombrissait le visage et son corps était parcouru d’un léger tremblement. J’aurais donné cher pour savoir où il était, s’il vivait dans l’ombre ou dans la lumière.

J’essayai de tirer sur le string qui me retenait les poignets. Rien à faire, il était solidement attaché. Je me rétractai, sous le contact des ciseaux. Q leva les yeux vers moi, clignant des paupières, comme pour chasser les fantômes qui le poursuivaient.

Les ciseaux dans la main, il me saisit les poignets et se plaqua contre moi, le bouton de son jean s’enfonçant dans mon ventre. Sous son torse, mes tétons se durcirent, à en devenir douloureux.

— Tu n’imagines pas combien j’ai envie de te baiser...

Seigneur, sa voix affolait tous mes sens.

— Alors qu’attends-tu ? haletai-je. Tu préfères d’abord me torturer ?

Il recula, avec un tic nerveux à la mâchoire.

— Tu appelles ça de la torture ? répliqua-t-il. Je pourrais t’infliger bien pire, esclave. Et ça viendra, poursuivit-il d’une voix rauque, en pressant son sexe contre mon bassin, m’écrasant les fesses contre le pilier du lit. Je veux te faire crier.

Il prononça cette dernière phrase en français et j’en compris le sens. Je compris aussi au ton de sa voix que cette promesse était à prendre au sens littéral. Q avait réellement l’intention de me faire souffrir physiquement. Je l’imaginai déjà me fouetter au sang.

La peur l’emporta aussitôt sur le désir.

— S’il te plaît, implorai-je. Tu n’es pas obligé de me faire crier. Tu peux faire de moi ce que tu veux. Je suis à toi.

— Tu n’as pas compris, esclave, ricana-t-il d’un ton grave. Ta permission m’excite. J’ai besoin de te mettre à l’épreuve pour ressentir quelque chose. Si tu me crois différent de ceux qui t’ont violée, tu te trompes. J’ai quelque chose en moi de brisé : j’ai besoin que tu souffres pour jouir.

D’un geste vicieux, il me tordit un téton. Je poussai un cri. Mais la sensation m’excita. Si Q était dérangé parce qu’il ne ressentait du plaisir que dans la douleur, j’étais comme lui. Et dire que j’aurais pu finir ma vie sans le savoir...

Q avait levé le voile sur un tabou. Il m’avait montré que j’aimais être dominée. Véritablement, pas juste dans des jeux de rôles édulcorés.

Cette prise de conscience fut comme une illumination. *Je ne suis pas une gentille fille qui aime les sucettes à l’anis. Je suis une guerrière, une vicieuse, une femme qui aime les châtiments corporels.*

Attachée à un lit à baldaquin, face à un maître me couvant d’un regard pervers et menaçant, j’étais en train de vivre une nouvelle métamorphose. Un nouvel être sortait de sa chrysalide et déployait ses ailes. Une nouvelle Tess, entièrement soumise à son maître, qui avait envie d’avoir mal. Un brasier rougeoyait dans mon ventre.

— Je ne te laisserai pas me baiser, grognai-je, les lèvres retroussées sur mes dents serrées.

Tout se figea. Q, moi, le temps.

Le monde bascula. Q planta ses yeux verts dans les miens, tentant de me sonder, et je soutins son regard. Je me reconnaissais en lui et je sentais qu’il se reconnaissait en moi. Un lien nous unissait, nous menottait, et j’en éprouvais une grande joie. J’acceptais ma nouvelle identité avant même que Q n’ait conscience de ce que je lui offrais.

— Tu ne me laisseras pas te baiser, esclave ? répéta-t-il, très lentement, dans

une attitude de prédateur, de requin. Mais je t'ai déjà baisée. Qui te dit que j'en ai encore envie ?

Une lueur de plaisir malsain luisait dans son regard. Je lui donnai un coup de hanches, heurtant son érection de mon bas-ventre surchauffé. Son sexe était dur comme l'acier.

— Je me moque de tes envies. Tu ne me baiseras pas parce que je ne...

Il me réduisit au silence en capturant ma bouche, dardant sa langue entre mes lèvres, me coinçant contre la colonne du lit. Je brûlais de lui rendre son baiser mais le rôle que je jouais me l'interdisait.

Ses lèvres incandescentes m'arrachèrent un gémissement que j'aurais voulu transformer en juron. Sa langue envoûtait mes sens et je dus livrer un duel contre moi-même. *Lui retourner son baiser ? Non !* Le souffle court, je m'arrachai à ses lèvres. D'un geste parfaitement posé, il découpa la taille de mon short.

— Tu veux que j'arrête ? murmura-t-il.

Oh, non ! Surtout pas !

— Tu n'as pas le droit de faire ça. Arrête, salaud !

Le corps frémissant d'une émotion indescriptible, ses yeux rivés aux miens, il continua de taillader mon short. Je tressaillis lorsque les lames effleurèrent mon pubis.

— Arrête ! Je ne veux pas !

Défiant, il termina de couper le short, jusqu'à ce qu'il tombe à mes pieds. Ma culotte était trempée. S'il me touchait, je m'embrasais. Feindre l'opposition avait aiguisé mon désir.

Ce n'était guère étonnant que la position du missionnaire ne m'excite pas. Il me fallait des ciseaux et des menaces.

Q se laissa tomber à genoux et noua ses bras forts autour de mes cuisses, m'attirant contre lui. Je poussai un cri lorsqu'il posa la bouche sur ma culotte. Son souffle chaud irradiait entre mes jambes. À travers le tissu, il mordilla mon clitoris enflé, me coupant la respiration.

J'aurais voulu ouvrir les jambes, m'asseoir sur ses épaules et sur sa bouche, mais ce n'était pas ainsi que se comportait une esclave non consentante. Alors je me contorsionnai, essayant de me soustraire à sa langue, qui me mettait en feu.

Un grognement se forma dans sa poitrine et vibra contre mes jambes. D'une main, il me saisit la cheville, me rappelant à dessein le bracelet GPS. Je lui appartenais. Je ne pouvais pas m'enfuir. Il me traquerait.

De la pointe de la langue, il léchait le coton mouillé de ma culotte. Je ne pouvais réprimer mes halètements. En se redressant lentement, il approcha un

doigt de ma bouche et le glissa de force entre mes lèvres. Instinctivement, je l'aurais sucé. Mais je mordis. Il retira son doigt brusquement.

— Ne me mets rien dans la bouche ou je te l'arrache d'un coup de dents, dis-je avec un sourire féroce.

Je m'excitais moi-même. Depuis que j'appartenais à Q, je me découvrais des zones d'ombre que je n'avais encore jamais eu le courage d'explorer. Une nouvelle part de moi, obscure, avait envie de goûter le sang.

Q se plaqua de nouveau contre moi et frotta son jean contre mes chairs hypersensibles. J'étais au bord de l'orgasme. Alors qu'il m'avait à peine touchée. Q m'excitait mentalement.

Lorsqu'il s'écarta, je frissonnai, m'attendant à ce qu'il découpe ma culotte, mais non. La tête renversée en arrière, il entreprit de découper son tee-shirt, puis il le jeta par terre avec mes vêtements en lambeaux.

Un tatouage lui recouvrait entièrement le torse et le côté droit : des nuées de moineaux pris au piège dans un amas de ronces et de barbelés. Certains étaient parvenus à s'échapper, pour suffoquer malheureusement dans les nuages noirs qui s'étiraient sur son flanc.

Ce tatouage me toucha droit au cœur. Il était empreint de la même tristesse que la fresque murale dans la salle au piédestal. J'avais envie de caresser ces petits oiseaux. De lécher celui qui s'était réfugié sur l'un des pectoraux de Q, les yeux brillants d'espoir.

D'une finesse extraordinaire, ce dessin était porteur d'un message dont le sens m'échappait. Je levai les yeux vers le visage de Q. Un instant, il soutint mon regard, puis il regarda au-dessus de ma tête, ses poings serrés faisant ressortir des abdominaux parfaitement dessinés.

Il venait de conquérir le dernier de mes sens : la vue.

Le dos très droit, distant, il offrait à mes yeux le plus beau des tableaux que j'avais jamais contemplés. Désormais, il me possédait tout entière, à l'exception de mon cœur et de mon instinct.

— Raconte-moi l'histoire des oiseaux, murmurai-je.

Il serra les mâchoires.

— Tu n'as pas besoin de la connaître.

— Les oiseaux représentent quelque chose de particulier pour toi, Q. J'aimerais comprendre.

Son visage devint grave.

— Tu n'as pas le droit de m'appeler Q quand tu es attachée. Je suis ton maître. Appelle-moi « maître ».

Cette rebuffade me rendit furieuse.

— Tu devras m’attacher avec des barbelés, comme les moineaux, si tu veux me baiser, maître.

La provocation eut de l’effet. Il me saisit fermement le menton.

— Tu te crois maligne avec tes menaces... Mon rôle n’est pas de t’enchaîner. Mais de te *déchaîner*. Et tu as beau le nier, je l’accomplis plutôt bien.

Il frotta son nez contre le mien en murmurant :

— Alors ferme-la, arrête de me regarder comme un code-barres à décrypter et laisse-moi te faire ce qui me plaît.

Là-dessus, il recula et commença à découper son jean, d’abord la ceinture, puis les jambes, révélant peu à peu des cuisses toniques, des mollets fuselés, des pieds parfaits.

— Voyons voir maintenant si tu es capable de mettre tes menaces à exécution...

Mon sexe était gorgé de sève, à tel point que le rouge me monta aux joues. Je ne pouvais pas me contrôler. Q gouvernait tous mes sens.

Du pied, il se débarrassa de son jean lacéré et s’avança vers moi. Je ne pouvais pas détacher les yeux de son tatouage. Sa symbolique était évidente mais que représentait-il précisément pour Q ?

Vêtu de son seul boxer, ses hanches contre les miennes, il chuchota :

— Redis-moi que tu n’as pas envie, esclave.

Comment mentir lorsque mon corps hurlait de sincérité ? Le désir m’embrumait l’esprit mais j’avais un rôle à jouer. Q me voulait rebelle. J’allais me révolter.

— Va te faire foutre ! aboyai-je en faisant claquer mes dents tout près de son nez.

Son sexe tressaillit dans son boxer, et il me gifla.

— Tu frappes les femmes quand elles te disent « non », pervers ?

Il pinça les lèvres.

— Apprends-moi des choses que j’ignore, railla-t-il.

Le prenant au mot, je chuchotai :

— Tu te prends pour un monstre, mais tu n’en es pas un.

Il m’empoigna les cheveux et me renversa la tête en arrière. Je gémis de douleur, et de peur bien réelle.

— Un homme bon ferait ça ?

Je ne répondis pas. Il me tira les cheveux plus fort.

— Non ! hurlai-je. Il n’y a qu’un monstre pour faire ça !

Il s'empara des ciseaux et coupa ma culotte puis son boxer, qui tombèrent au sol en morceaux.

— Un homme bon ferait ça ? dit-il en promenant la lame sur mon ventre nu.

Et d'un geste sec, il me piqua. Une goutte de sang perla sur la minuscule entaille. Un frisson me parcourut. J'aurais voulu porter la main à ma blessure, la cacher, l'apaiser, mais j'avais les poignets ligotés. Des larmes roulèrent sur mes joues. J'avais été idiot de croire que Q avait des circonstances atténuantes.

— Non... Seul un monstre ferait ça.

Ma voix était à peine audible.

— Voilà... Tu le sais, maintenant.

Q se pencha et lécha le sang sur mon ventre. En réaction à ce geste de tendresse, mon sexe se contracta. Q se redressa en se passant la langue sur les lèvres.

Les miennes s'entrouvrirent, avides. Il avait fait couler mon sang. Il devait me laisser goûter le sien.

Il plissa les yeux. Nos âmes communiquaient, dans leur langage.

Je veux te faire mal.

Je veux te posséder.

Je veux te dévorer.

Je veux que tu m'appartiennes.

Je suis déjà à toi.

À qui appartiennent ces désirs ? Moi ou lui ? Lequel de nous deux inspire ces pensées à l'autre ?

D'un geste vif, il s'entailla la poitrine, sous le téton où un moineau était perché. Je regardai avec concupiscence la gouttelette carmin qui se formait. Me dominant de toute sa hauteur, Q approcha son torse de ma bouche. Je lapai la goutte de sang, grisée par son goût métallique et salé.

— Les monstres se rencontrent dans les ténèbres, murmura-t-il.

Sous-entendait-il que j'étais un monstre ? Comparée à Brax, sans aucun doute, mais à côté de Q... Il outrepassait des limites que je n'oserais jamais franchir. Nous étions-nous trouvés dans les ténèbres ? Certes, je nourrissais de sombres désirs, mais j'aimais aussi la lumière. J'avais besoin de tendresse pour apaiser la douleur et tempérer la dépravation. Était-ce compatible ?

Q attrapa son sexe et se caressa en me regardant dans les yeux. De l'autre main, il introduisit un doigt en mon centre. Malgré la tension qui s'empara de mon corps, je continuai de jouer mon rôle. Q ne devait pas savoir combien j'aimais ses caresses. Je devais lui résister. Je désirais lui résister.

Me découvrant un talent de comédienne insoupçonné, je versai une larme.

— Non... Je ne veux pas..., bredouillai-je.

Ses narines frémirent. Lâchant son sexe, il cueillit ma larme sur le bout de son doigt puis il la contempla longuement, pensif. Avant que les démons ne reprennent possession de lui.

— Tu n’as pas fini de pleurer, dit-il, le visage grave, menaçant, en léchant la larme.

Je savais maintenant que, outre ma résistance, les larmes l’excitaient. Quoi d’autre ? Je me promis de le découvrir.

En pleurs, je m’efforçais de retrouver la haine que je lui vouais avant qu’il me sauve, qu’il tue pour moi. Q ne voulait pas d’une esclave soumise. Il aimait que je lui tiens tête. Il appréciait que je ne cède pas.

Suzette m’avait confié que Q ne la touchait pas parce qu’elle était brisée. Lui plaisais-je parce que je le défiais, parce que j’étais forte ? Il n’aimait pas les filles meurtries... Pourtant, il désirait... Que désirait-il ? Me dompter ? Se mesurer à une partenaire à sa taille ? Une part de lui souhaitait qu’on l’accuse d’être un violeur, un pervers, un psychopathe, car c’était ainsi qu’il se voyait.

Il me donna un coup de langue sur la joue, essuyant mes larmes. Je me mordis la lèvre inférieure. Nos corps nus glissaient l’un contre l’autre. Mes seins n’avaient jamais été aussi durs, deux bourgeons gonflés d’excitation.

Q baissa la tête et posa son front contre le mien. Je me plaquai contre la colonne du lit, essayant de me soustraire à son contact. Je ne devais pas oublier que je n’étais pas consentante.

— Ah, esclave, tu ne peux même pas savoir comment tu m’excites...

Il glissa ses doigts entre mes jambes et me pénétra. Mes genoux se déroberent quand il commença à aller et venir. Je le désirais autant que j’avais envie de lui résister. Lui dire non me procurait d’étranges sensations qui décuplaient le plaisir. Je devenais une femme vorace, gouvernée par sa libido. Seul Q savait ainsi éveiller ma fibre érotique.

Il murmura quelque chose en français, qui se perdit dans le silence de la chambre. Mes halètements paraissaient feutrés, comme dans un rêve.

Mon sexe palpait autour du doigt de Q. Il retint son souffle lorsque je donnai un coup de reins, impatiente. Je ne pus réprimer un petit cri de plaisir. Q pressa son érection contre ma hanche, y laissant une trace de liquide chaud et luisant.

— Tu ne sais pas mentir ; ton corps te trahit, dit-il, sa respiration aussi saccadée que la mienne.

Et il bougea ses doigts plus vite, me caressant brutalement l’intérieur du

vagin. J'étais sur le point de jouir. Il avait raison : il ne servait à rien de mentir, si bien que je criai plus fort. « Baise-moi, je suis à toi ! » avais-je envie de hurler. Mais mon rôle me l'interdisait.

— Lâche-moi !

— Chut, ma belle. Tu aimes ça, susurra-t-il d'une voix sensuelle.

Jouait-il, lui aussi ? Se contenait-il ? Jusqu'où était-il capable d'aller ?

Il me doigta plus fort. La sève coulait sur mes jambes. Mes seins souffraient d'être négligés, ma bouche réclamait des baisers et une flamme si ardente me dévorait le cœur que j'avais l'impression de me désintégrer.

— Je suis le seul à pouvoir te donner ce que tu désires vraiment, murmura Q.

Et il retira ses doigts de mon sexe pour les passer sur ma joue, répandant mon odeur.

— Mais je le refuse.

Il s'avança entre mes jambes, plaça son sexe dans ma fente et me frotta avec le bout, m'arrachant un cri haletant. J'ondulais du bassin, l'implorant de me prendre. Je tremblais d'un désir si violent que mes dents s'entrechoquèrent.

— Donne-toi, ou je te démolis.

— Je te donne tout ce que tu demandes. Il ne me reste rien d'autre à t'offrir.

Il s'écarta, le regard noyé de luxure, puis il se passa une main dans les cheveux. Malgré moi, mes hanches étaient aimantées par les siennes. Je les ramenai vivement contre la colonne du lit, mortifiée.

— Toujours à mentir, dit-il avec un sourire narquois.

Je demeurai silencieuse. Il se mit à arpenter la pièce.

— Je te baiserais comme tu le désires, si tu me donnes ce que je veux.

— C'est-à-dire ?

— Je veux te posséder tout entière, esclave. Ton nom, aussi.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Il était sincère, prêt à nous frustrer lui et moi parce qu'il désirait connaître mon nom. Je n'eus pas à simuler, j'étais furieuse.

— Plutôt mourir ! m'écriai-je.

Il éclata de rire, d'un rire léger, joyeux, incongru dans la tension qui régnait entre nous.

— Personne ne mourra, si ce n'est de plaisir, répliqua-t-il.

— Salaud !

— Tu n'as pas idée..., rétorqua-t-il, dominateur, avec un rire cette fois chargé d'amertume.

Timidement, je testai mon français rouillé.

— Je ne suis pas à toi.

Les dents serrées, il détacha le string qui me retenait au baldaquin et me poussa à plat ventre sur le lit.

— Je te défie de le répéter, proféra-t-il en s'étendant sur moi, pesant de tout son poids, m'étouffant.

Un petit cri m'échappa, à la fois d'excitation et de terreur. Il me déposa une ligne de baisers dans la nuque, tandis que sa main remontait le long de ma cuisse, millimètre par millimètre, allumant un incendie dans mes veines. Je ne comprenais pas comment il parvenait à me mettre dans cet état. Était-ce sa domination ? Le fait de savoir qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait ? Non, le viol m'avait guérie de ce fantasme ridicule.

Quelque part, je savais que Q ne me voulait pas de mal. Il me désirait et j'étais à lui. Il n'y avait rien de pervers à ce qu'il me prenne à sa guise.

— Écarte les jambes, ordonna-t-il.

Je m'exécutai. Ses doigts trouvèrent mon entrée, la caressèrent. Le souffle court, il me pénétra de deux doigts, brutalement, me faisant mal mais pas assez. Déjà, j'étais au bord de l'orgasme.

Comme s'il le sentait, il se retira. Agenouillé derrière moi, il me saisit les chevilles et m'ouvrit davantage les jambes. Je poussai un cri lorsqu'il me lécha la cuisse, remontant peu à peu vers l'endroit qui l'appelait désespérément.

Lorsque sa langue se posa sur mon clitoris et commença à le titiller, je soulevai les fesses afin de m'offrir à sa bouche. Jamais je n'avais été aussi excitée, aussi désinhibée. Je ne voulais plus retrouver la faculté de penser. Je découvrais la véritable liberté, mon maître agenouillé entre mes jambes.

Un long doigt entra en moi, sans qu'il cesse de me lécher. Les spasmes dans mon ventre allumaient des étoiles derrière mes yeux. Je coulissais sur son doigt, recherchant la friction. J'avais besoin de lui en moi, de me sentir possédée.

Il se redressa et me tourna la tête afin que je l'embrasse. Son menton luisait de ma sève, m'emplissait de mon goût. En se positionnant derrière moi, il me mordit la lèvre.

— Je te possède tout entière, esclave, souffla-t-il.

Je ne m'attendais pas à l'intrusion si brusque de son sexe, qui m'écartela. Mon bas-ventre se noua en un complexe cosmos annonçant le feu d'artifice. Grande ouverte et à plat ventre sur le lit, je poussai un grognement lorsqu'il s'élança en moi, frémissante d'une extase que je n'avais encore jamais connue.

Q me mordit l'épaule. Il me tenait par les hanches et me tirait en arrière à chaque coup de reins, se retirant chaque fois pour mieux me pénétrer. Je

ruisselais, je hurlais, je gémissais, moi qui n'avais jamais exprimé mon plaisir à voix haute.

— Putain de merde, grommela-t-il en me pénétrant si fort que mes genoux rebondissaient sur la couette.

Sa voix déclencha le feu d'artifice et je poussai un long cri, transportée par un orgasme d'une puissance inouïe, toutes mes terminaisons nerveuses exacerbées par les jeux de pouvoir, et le fait de savoir que j'avais enfin trouvé en Q le partenaire que j'attendais depuis toujours. Sa domination sexuelle avait fait tomber mes barrières à jamais.

Sa peau claquait contre la mienne, ses testicules durs et brûlants battaient contre mon clitoris, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je m'agrippai aux draps, les serrant un peu plus au creux de mes poings à chaque coup de boutoir.

Q m'empoigna les cheveux, me fit cambrer le dos et, de l'autre main, il me donna une fessée.

— Merde, je veux te faire saigner...

Il me frappa encore et encore, me procurant une douleur délicieuse, exquise torture érotique.

— Oh, mon Dieu..., murmurai-je, découvrant un nouveau seuil de plaisir.

Un orgasme inattendu remonta de mes jambes jusque dans mon ventre. Ce n'était pas possible... Je n'avais jamais eu d'orgasmes multiples.

En lâchant une bordée de jurons, Q me fessa à m'en tirer des larmes. *Oh oui, ça fait mal. C'est bon. Non, arrête. Plus fort. Non, encore.*

Je volai en des milliards de particules lorsque Q éjacula pour la deuxième fois. Je me mordis la lèvre inférieure, au sang, savourant chaque giclée de sperme, une petite part de Q que je pouvais garder en moi.

Sa jouissance m'appartenait comme je lui appartenais.

J'avais les fesses en feu et je me sentais aussi molle qu'une poupée de chiffons.

Q se retira, pantelant. Je roulai sur le dos et le suivis des yeux jusqu'à la salle de bains. Quand il en revint, une serviette autour des hanches, je me redressai en position assise, épuisée, repue.

Il semblait tendu, énervé. Il n'osait pas me regarder dans les yeux. L'avais-je déçu ? Je n'avais pas beaucoup d'expérience mais Brax semblait toujours apprécier de faire l'amour avec moi.

La peur de l'abandon, mon éternel ennemi, referma ses griffes autour de mon cœur. Du regard, j'implorais Q de m'adresser un signe, mais il ne me regardait toujours pas.

Son sperme coulait le long de ma cuisse. Une tache humide s'élargissait sur le drap. Les larmes me brûlaient les yeux. Je n'avais pas été à la hauteur. Je devais me racheter. Si Q n'était pas content de moi, il m'abandonnerait à des hommes pires que la brute et son acolyte. Il me retirerait sa protection. Le confort de sa maison.

Comment me faire pardonner ?

Je me laissai glisser au bas du lit et rampai vers lui. À aucun moment, il n'avait manifesté le désir de me rabaisser à un rang animal mais peut-être le souhaitait-il secrètement.

En créature inférieure, je me cramponnai à sa serviette, cherchant à capter son regard torturé. Il ne ressemblait pas à un homme repu de sexe. Il paraissait rongé par le remords.

— Pardon, dis-je, je ferai mieux la prochaine fois, je te le promets. S'il te plaît, accorde-moi une seconde chance.

L'ancienne Tess se redressa, horrifiée. Je suppliais un homme qui ne voulait pas de moi, un homme à qui l'on avait offert un cadeau encombrant.

Je l'implorais comme s'il avait le pouvoir de mettre fin à mes jours.

Il avait ce pouvoir.

Je n'avais plus confiance en personne d'autre que lui. Je n'avais plus que lui. Je ne m'en relèverais pas s'il me rejetait.

Il s'écarta de moi. Animés par le mouvement de ses muscles, les oiseaux semblaient sur le point de s'envoler.

— Arrête, esclave. Va te laver et recouche-toi.

Cet ordre me fit l'effet d'une gifle. Il voulait que j'efface toute trace de lui de mon corps. Comment pouvait-il me demander une chose pareille ? Nous étions liés. Une douche dissoudrait le lien. À nouveau, je ne serais plus rien.

Cette fois, j'étais brisée. Anéantie.

Q baissa les yeux, les mâchoires contractées sous sa barbe naissante.

— Tant que tu ne m'auras pas dit ton nom, je ne te toucherai plus.

Et là-dessus, il prit congé.

Chapitre 18

CYGNE

Ce fut le début de ma nouvelle vie.

Pendant deux semaines, je ne vis Q que lorsqu'il rentrait du travail, et seulement très furtivement. Il me jetait un regard de braise, l'expression indéchiffrable, avant de disparaître dans l'une des ailes de la maison où je n'étais pas autorisée à m'aventurer.

Peu après, la musique retentissait dans les haut-parleurs, des complaintes enragées, sinistres, qui faisaient trembler les fenêtres.

Q avait des goûts éclectiques. Un soir, il écouta du *heavy metal*, dont un morceau aux paroles qui me frappèrent et m'excitèrent.

*Il est là, il refuse de se rendormir,
À chaque instant, chaque seconde, chaque battement de mon cœur,
Mes résolutions faiblissent, la culpabilité me quitte, le désir m'envahit.
Je ne suis pas responsable de ce que tu subis. Tu m'as provoqué, réveillé,
excité.*

*Mes lèvres ont soif de ton sang, mon cœur ne bat que dans la douleur,
La peur est mon atout, je savourerai ta terreur.*

Q repassa cette chanson deux fois, comme s'il voulait me transmettre un message : ce qu'il m'avait fait n'était qu'un avant-goût comparé à ce qu'il désirait m'infliger ; plus je m'obstinais à lui taire mon nom, plus il aurait envie de me faire mal.

Ce petit secret constituait mon unique arme contre Q. Il le rendait fou et je m'en délectais. Je me réjouissais de savoir que j'avais le pouvoir de lui causer des émotions.

Chaque nuit, dans mon lit, je guettais le bruit de la porte, j'attendais qu'un Q furieux vienne me tirer les vers du nez. Je me savais tenace, je ne céderais pas. Peut-être étais-je inconsciente de provoquer ainsi mon maître, ou la captivité m'avait fait perdre la raison. En tout cas, je me sentais vivante quand j'écoutais la musique de Q – obsédée par les frémissements de mon corps, rongée d'impatience, complètement ensorcelée par Q.

En quelque sorte, nous jouions au chat et à la souris. Nous attendions de voir qui craquerait le premier. Les nuits se succédaient et je me consumais de désir, les journées s'étiraient avec une infinie lenteur.

Quatorze jours durant, Q demeura fidèle à sa promesse. Il ne me rendit pas la moindre visite.

L'hiver cédait la place au printemps. Les prés étaient constellés de jonquilles et de tulipes.

Je m'étais résignée à ignorer l'endroit où je vivais. Suzette ne voulait me donner aucun indice quand je l'interrogeais et je doutais d'avoir davantage de chances avec Q.

Personne ne retrouverait plus jamais Tess Snow. Elle n'existait plus. J'étais amie et esclave.

La journée, je travaillais mon français avec Suzette. La nuit, je me languissais de Q et ne trouvais qu'un sommeil hanté par les rêves. Des cauchemars où Q me rejetait parce qu'il ne me supportait plus. Je faisais un rêve récurrent où la brute s'apprêtait à me tuer, après m'avoir violée, et Q ne venait pas me délivrer. Blouson de Cuir me ramenait au Mexique, il me tabassait sans pitié puis finissait par me revendre. Brax était toujours présent dans mes rêves mais il ne venait jamais à mon secours. Soit il dormait pendant qu'on me torturait, soit il me regardait souffrir, impuissant.

Mon subconscient le blâmait de tout ce qui m'était arrivé mais, en même temps, je me sentais responsable de ne pas avoir davantage insisté pour que nous quittions le café. Brax n'était pas de nature à se battre et à tuer. Alors que sa gentillesse m'avait tant exaspérée, elle me manquait, à présent. C'était moi qui prenais toutes les décisions, dans notre couple, mais je souffrais de ne pas m'épanouir.

Q me frappait, il me prenait par la force, il avait fait de moi un objet, mais il avait aussi libéré un pouvoir que je m'ignorais. Il me dépouillait de tout, mais ce n'était pas du vol puisque j'étais consentante. Je le laissais commander. En retour, il m'offrait le plus beau des cadeaux : il me permettait d'être moi-même, authentique.

Je n'étais plus ni naïve ni timide. La jeune fille était devenue femme. Une femme qui souhaitait trouver sa place auprès d'un homme complexe, tourmenté. Une femme qui n'aurait de cesse de percer le mystère de cet homme.

— Amie, peux-tu préparer un soufflé au fromage pour le dîner ? me demanda Suzette avec un petit coup de hanche.

Nous étions dans la cuisine. Un délicieux arôme de pain frais s'échappait du four. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer le chant des oiseaux et la brise printanière.

La France m'avait conquise. J'avais un peu la nostalgie du soleil australien mais j'adorais le chic bohème de la France.

— Volontiers, acquiesçai-je. Je n'ai rien d'autre à faire.

— Tu pourrais toujours aller mettre une tenue provocante pour surprendre Q quand il rentrera, suggéra Suzette avec un rire coquin. J'ai hâte de t'entendre à nouveau, petite blasphématrice. Comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu te rendre visite ?

Suzette s'intéressait un peu trop à ma vie amoureuse. Chaque jour, nous avions la même conversation. Parce que j'avais lâché quelques obscénités pendant que Q me prenait, elle m'avait affublée d'un nouveau surnom : « petite blasphématrice ». J'étais gênée qu'elle nous ait entendus.

— Suzette, la curiosité est un vilain défaut ! la tança Mme Sucre en lui donnant un coup de torchon.

Puis elle ajouta à mon intention :

— Elle a tout le temps le sourire depuis que tu as laissé le maître venir dans ton lit.

Devant le piano de cuisson, elle surveillait une langouste.

— Vous croyez que je l'ai « laissé » venir dans mon lit ? répliquai-je en soufflant sur mes cheveux afin de les écarter de mes yeux. Vous croyez que j'ai eu le choix ?

Puis je me tournai vers Suzette et lui précisai :

— Q a dit qu'il ne me toucherait plus tant que je ne lui aurais pas dit comment je m'appelle.

— Il est le maître, tu es l'esclave. Dis-lui ce qu'il veut savoir, me conseilla-t-elle. Tu ne dois rien lui cacher.

Le rouge aux joues, je baissai les yeux sur la boule de pâte que j'étais en train de pétrir.

— Ce n'est pas parce qu'il me donne des ordres que je suis obligée de lui confier mes secrets. De toute façon, je ne suis plus celle que j'étais avant. Je suis

amie. (Puis je lui décochai un sourire et baissai la voix.) Tu ne sais rien de son tatouage, je suppose...

Je n'arrêtais pas d'y penser. Je rêvais de suivre ses contours du bout du doigt, d'embrasser les plumes des oiseaux, de comprendre sa signification.

— Eh bien..., bredouilla Suzette en se mordant la lèvre inférieure.

Mme Sucre fit volte-face, en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Attention, Suzette, dit-elle, ce n'est pas à toi de révéler un secret qui ne t'appartient pas.

Si seulement j'avais pu les torturer et leur soutirer des réponses... À force de me languir de Q, j'étais au désespoir.

Suzette haussa les épaules et disparut dans l'office. En soupirant, je continuai de pétrir.

Ce soir-là, Q rentra tard après le dîner et mit de la musique française. Les paroles résonnaient dans toute la maison, leur écho se réverbérait dans mes veines. Les accords mélancoliques m'attirèrent dans les couloirs.

J'ignorais quelle heure il était mais le personnel s'était retiré. Pour ma part, j'étais trop énervée pour trouver le sommeil. Mon corps fébrile réclamait quelque chose que seul Q pouvait lui donner.

Au détour d'un corridor où je ne m'étais encore jamais aventurée, je me retrouvai nez à nez avec Franco. Il me scruta longuement de ses yeux verts mais ne m'empêcha pas de poursuivre mon chemin. Depuis cette nuit d'horreur où Q avait commis un meurtre, Franco m'accordait davantage de liberté. Il m'avait toujours à l'œil mais il me laissait aller à ma guise. Peut-être Q lui en avait-il donné l'ordre, ou peut-être sentait-il que je ne tenterais plus de m'enfuir. J'appréciais que les limites de ma cage aient été repoussées.

Laisant le garde derrière moi, je me dirigeai vers l'aile ouest, où je voyais souvent Q disparaître. Il était temps de découvrir pourquoi.

Au bout du couloir, je poussai une double porte qui me révéla une vaste pièce au sol recouvert de tapis persans. Des photographies de paysages urbains étaient exposées sur les murs, des gratte-ciel de verre et d'acier, qui me parurent incongrus mais, en regardant de plus près, je vis que chaque cliché portait l'indication d'une adresse et d'une date d'achat.

Q était-il propriétaire de tous ces immeubles ? Des hôtels, des résidences de logements, des centres commerciaux... Un petit empire.

Curieuse, je poursuivis mon exploration. Tout dans la maison sentait la vieille fortune, et je ne reconnaissais Q dans aucun des objets de décoration, des

tableaux et des statues, pas même dans les plantes exotiques.

Moi qui espérais trouver des réponses à mes interrogations... Le mystère ne faisait que s'épaissir.

La chanson française accompagnait chacun de mes pas et je fredonnais le refrain :

Personne ne voit que je me bats.

Tu me dépeins tel que je ne pourrais jamais être,

Je suis enchaîné dans l'obscurité, consommé par la rage et le feu,

Je suis proche de la rupture, l'envie me dévore.

Je suis le diable, il n'y a plus d'espoir.

Les dernières notes se turent. Je n'entendais plus que les battements de mon cœur. Au hasard, j'ouvris une porte, et pénétraï au paradis, une serre immense où poussaient des palmiers géants. Au travers des feuillages, je distinguais le son d'une rivière ou d'une cascade. Les étoiles brillaient au-dessus du plafond vitré, dans un ciel sans lune.

La tête inclinée, je tendis l'oreille. Il me semblait percevoir des gazouillis, des pépiements.

Je me frayai un passage dans la végétation, jusqu'à une volière haute de deux étages.

La plupart des oiseaux dormaient, la tête sous une aile, le plumage gonflé, mais certains voletaient en chantant joyeusement. Des moineaux, des hirondelles, des merles... des oiseaux communs, néanmoins tout aussi beaux que des aras ou des perruches.

Que symbolisaient les oiseaux pour Q ? La fresque murale, les moineaux sur son torse... Jamais je n'avais vu un tatouage aussi impressionnant.

Sa réalisation avait dû exiger des heures de travail, alors que dix minutes avaient suffi pour tracer mon code-barres. Je le frottai du pouce, en me demandant s'il serait possible de le recouvrir. Je ne voulais pas sans cesse me remémorer ce sinistre épisode. Il appartenait à un passé qui n'avait rien à voir avec ma condition d'esclave chez Q.

Une vague de culpabilité me submergea à la pensée des autres femmes prisonnières avec moi au Mexique. Qu'étaient-elles devenues ? Je n'osais pas l'imaginer. C'était trop douloureux.

Un moineau se posa sur une branche près de moi et m'observa de ses petits yeux noirs intelligents.

À quoi penses-tu, petit oiseau ? Connais-tu ton maître ? Pourrais-tu me dire qui il est ?

Il inclina la tête puis s'envola dans un bruissement d'ailes.

Les haut-parleurs grésillèrent. Une nouvelle chanson commençait, sur une rythmique de basse lente et érotique, si puissante qu'elle faisait frémir les feuilles.

Mon corps palpait désespérément. Mon sens de l'ouïe appartenait à Q. Savait-il que cette chanson attiserait mon désir et me frustrerait ?

Je refusais de me donner moi-même un orgasme. Si Q tardait trop, je le trouverais et lui ferais rompre sa stupide promesse. Je gagnerais la partie, sans lui révéler mon nom.

Tout en contemplant les oiseaux, je portai une main à l'endroit où Q m'avait piquée avec les ciseaux. La petite plaie avait cicatrisé et j'en désirais une autre. J'avais envie d'avoir mal. Je voulais des bleus et des coupures, qui amplifieraient le plaisir.

Je veux encore plus de fessées.

— Esclave, qu'est-ce que tu fais ici ? résonna soudain la voix de Q.

Je me mis instantanément à mouiller. Je ne le voyais pas à travers les feuillages, si bien que je pivotai lentement sur moi-même.

— Comment avez-vous su où j'étais ? demandai-je en scrutant la végétation.

— Toute la maison est équipée de caméras. Je vois tout ce qui s'y passe.

J'aurais pu m'en douter. Ma chambre était-elle aussi surveillée ? Q était-il témoin de mes cauchemars ? Comptabilisait-il mes heures d'insomnie ?

Il surgit de derrière un palmier, en costume de lin blanc parfaitement repassé et chemise grise austère, mettant en valeur le vert pâle de ses yeux. Contre sa cuisse, il tenait un classeur de cuir noir, avec lequel je l'imaginai me fesser. Cette image amena un sourire sur mes lèvres.

Tout était exactement comme il se devait. Ma place dans ce monde était aux côtés de Q. Je l'acceptais. J'avais trop longtemps attendu. Mon corps se consumait au souvenir du sien, de ses fessées. Il avait dit qu'il voulait me faire crier. Après deux semaines de solitude, je ne demandais que ça !

Il s'avança vers moi, les épaules tendues, le front plissé, le regard voilé, vibrant de douleur.

Je ne connaissais que trop bien ce regard : j'étais moi aussi sujette aux migraines.

— Tu n'as rien à faire ici, soupira-t-il, le visage las, en se passant une main dans les cheveux.

Mon cœur s'emballa. Il paraissait déprimé, si humain tout à coup, le maître cruel éclipsé par un homme surmené, souffrant. Une bouffée de tendresse m'envahit. J'aurais voulu le cajoler, apaiser son stress.

Voir Q ainsi apportait une pièce supplémentaire au puzzle, qui me montrait la profondeur de mes sentiments. Je n'éprouvais ni peur, ni attirance, ni désir... seulement un irréprouvable besoin de le reconforter.

Me détournant de la volière bruyante, je déposai un baiser à la commissure de ses lèvres.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Ses narines frémissaient. Il eut un mouvement de recul.

— Ça ne te regarde pas, répliqua-t-il.

Les bras croisés, je soutins son regard.

— Votre bien-être me concerne directement, affirmai-je. Je vais vous dire pourquoi. Si vous tombez malade, qu'advient-il de moi ? Où irai-je ? Entre les mains de qui finirai-je ?

Mal à l'aise, Q regardait les oiseaux dans la cage.

— Ne t'inquiète pas, je suis en bonne santé. Il ne t'arrivera rien, rétorqua-t-il d'un ton sec.

Je lui offrais du réconfort mais il n'en voulait pas. J'avais outrepassé mon rôle d'esclave effrayée, et j'étais furieuse qu'il ne me laisse pas le traiter d'égal à égal.

Je me dirigeai brusquement vers la porte. S'il ne voulait pas reconnaître qu'il souffrait, tant pis pour lui. Je n'étais pas obligée de me soucier de lui. S'il préférait que je reste un objet, plutôt qu'une femme susceptible de l'aider, c'était son problème, je n'avais pas à émettre d'objection.

— Attends ! cria-t-il en lâchant son classeur.

Je m'immobilisai.

— Je ne voulais pas te vexer, dit-il en se massant les tempes. Je n'ai pas l'habitude que les esclaves se promènent librement dans la maison. Tu es inquisitrice, je te le concède.

À la fois fière et insultée, je me postai face à lui. Désinvolte, je ramassai le porte-documents et le lui tendis. Il le prit en me remerciant d'un petit signe de tête.

— Vous avez pris des antalgiques ? Vous voulez que j'aille en chercher ?

J'ignorais où Suzette rangeait l'aspirine – et si de l'aspirine suffirait. Personnellement, elle ne me faisait pas d'effet. Quand j'avais une migraine, le seul remède était un massage crânien au menthol et une sieste dans le noir.

Q me fit signe de le suivre. Je m'exécutai. Il me précéda jusqu'à un petit salon de rotin près d'un bassin où se déversait une cascade.

Avec un soupir de fatigue, il se laissa tomber dans un fauteuil et jeta son classeur sur la table basse, où il étendit les jambes. Puis il s'étira les cervicales.

J'hésitais entre partir ou rester quand une idée me vint à l'esprit. Q avait baissé sa garde. Si je lui apportais du réconfort, peut-être se livrerait-il.

Je pris donc place sur le fauteuil à côté du sien et l'observai. Il avait les yeux fermés, les sourcils froncés. On n'entendait que le bruit de l'eau qui coulait. Lorsqu'il changea de position et se massa la nuque, je me levai et me postai derrière lui.

Je ne me posai pas la question de savoir comment il réagirait si je le touchais sans sa permission. Je ne me demandai pas non plus s'il me serait reconnaissant. Je n'étais mue que par le désir de l'aider. *Es-tu sûre de vouloir franchir ce pas, Tess ?* Me laisser attendrir par le côté humain de Q, c'était accepter de nourrir pour lui de nouveaux sentiments. Si je le touchais de mon plein gré et non pour obéir à un ordre, les dynamiques de notre relation perverse s'en trouveraient modifiées.

À son insu, Q m'offrait exactement ce dont j'avais besoin pour l'autoriser à me faire mal et à abuser de moi sexuellement. S'il était tendre, je serais dure. En me faisant confiance, il allumerait une lumière qui adoucirait les ténèbres où j'étais en train de sombrer.

Il prit une profonde inspiration et se cala plus confortablement dans le fauteuil. Ma décision était prise. Si je me montrais bienveillante, il m'ouvrirait peut-être son cœur. Au-delà de l'esclave, il verrait peut-être... Tess.

Oh, mon Dieu, j'aurais tant aimé lui révéler mon prénom, l'entendre le chuchoter avec amour. L'entendre le hurler quand il me prendrait sauvagement. J'en avais assez d'être une créature sans identité.

Que m'arrivait-il ?

Je posai les mains sur sa tête et enfouis les doigts dans ses cheveux, d'une douceur incroyable. J'avais envie d'y plonger le nez et de me gorger de son parfum d'agrumes et de santal.

— Qu'est-ce que tu fais, esclave ? demanda-t-il en couvrant mes mains des siennes.

Tess. Je m'appelle Tess.

Un frisson le parcourut lorsque j'entrepris de lui masser le cuir chevelu.

— J'essaie de soulager votre migraine.

Les doigts à la base de son crâne, je me penchai au-dessus de lui et effleurai

son oreille de mes lèvres.

— Vous voulez bien ? demandai-je.

Son souffle se fit plus court. Je serrai les genoux afin de contenir mon excitation. Il exerça une pression sur mes mains, douloureuse, puis il les relâcha, me laissant libre de mes mouvements. Grisée par cette permission, je le massai plus fermement, en le griffant légèrement.

Avec un gémissement, il ferma les yeux. Je descendis dans sa nuque, en appuyant assez fort pour lui faire un peu mal. Puis je remontai vers son front.

— Ouf, c'est une sensation incroyable, murmura-t-il en français.

Un grognement de bien-être lui échappa lorsque j'effectuai des gestes circulaires autour de ses oreilles, pressant mes doigts contre ses tempes.

Mon bas-ventre papillonnait. Je soignais mon maître et il aimait ça. Me récompenserait-il ? Un sourire m'étira les lèvres. Q avait gagné. En m'accordant sa vulnérabilité, il remportait notre bras de fer. La prochaine fois qu'il me le demanderait, je lui révélerais mon prénom – non pour obéir à ses ordres mais parce que je le désirais.

Lui prodiguer ce massage me faisait mal au dos mais je continuerais aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

Au bout d'un moment, toutefois, il posa de nouveau ses mains sur les miennes.

— Tu peux t'asseoir maintenant. Tu m'as fait du bien. Merci.

Je n'avais pas envie d'arrêter. Debout au-dessus de lui, je me sentais en position de force. Néanmoins, avec une dernière caresse, je m'exécutai et m'installai sur un fauteuil.

Il m'observait à travers ses paupières mi-closes, les traits plus détendus. Il avait toujours les yeux cernés mais son regard brillait de désir.

Q était le nuage noir porteur de la tempête, et moi le moineau en vol irrésistiblement attiré vers lui. Mais contrairement aux oiseaux de son tatouage, j'avais envie de me laisser prendre au piège.

— Merci, esclave, dit-il en baissant les yeux et en se redressant dans son fauteuil.

Un frisson me parcourut. Afin de me donner une contenance, je m'emparai du classeur posé sur la table basse. Q me dévisageait avec une expression indéchiffrable. En soulageant sa migraine, j'avais modifié la nature de notre relation. En tant qu'esclave, je n'aurais pas dû lui vouloir du bien. Que mon maître m'ait autorisée à le masser m'excitait. Une myriade de sentiments se bousculaient en moi. Je me sentais à la fois forte, satisfaite et désemparée.

Comment était-ce possible ?

Q garda le silence lorsque j'ouvris le classeur et regardai à l'intérieur. Il contenait des documents rédigés en français. À l'oral, je comprenais maintenant cette langue facilement. En revanche, je ne lisais pas encore couramment.

Les mains jointes entre les cuisses, Q se pencha en avant. Comme lorsqu'il m'avait fixé le bracelet à la cheville. Je m'y étais habituée. Souvent, même, je l'oubliais. En quelque sorte, le GPS me protégeait. Il était la garantie que Q viendrait toujours à mon secours, comme il me le promettait dans mes rêves.

De l'index, il m'indiqua le logo figurant en haut d'une page, un oiseau en vol devant un panorama de gratte-ciel.

— Moineau Holdings, dit-il.

Mon cœur accéléra. Je le regardai dans les yeux. Il s'éclaircit la voix.

— Tu m'as dit que tu t'y connaissais en architecture... Grâce à un héritage, j'ai acquis plus de cinq cents biens immobiliers en moins de douze ans. (Son regard s'assombrit.) J'ai pris la suite de mon père à l'âge de seize ans. Je n'ai guère de temps libre mais je suis content de ce que tout cet argent me permet d'accomplir.

Il ne m'avait encore jamais parlé ainsi. Je n'osais pas bouger, de crainte de rompre le charme.

Ses yeux brillaient de fierté. Pour une fois, aucune colère, aucun mépris ne s'y lisait. Ces sentiments n'avaient pas de place chez le puissant chef d'entreprise à la tête d'un empire immobilier.

— À l'époque de mon père, la société s'appelait Mercer Conglomerates, poursuivit-il, la voix vibrante de haine, les poings serrés. À sa mort, je lui ai donné un nouveau nom et je l'ai entièrement restructurée.

Le silence s'installa. Je n'étais plus un vulgaire objet sexuel. Q se confiait à moi. Il me révélait la passion qu'il nourrissait pour une entreprise dont j'ignorais tout. Il devait posséder une fortune colossale et il consacrait toute son existence à une société qu'il dirigeait depuis l'adolescence.

L'évocation de son père le mettait en rage. *Pourquoi ?* J'étais curieuse de le savoir. Q avait-il eu une enfance malheureuse ?

Refoulant les souvenirs, il agita une main en direction du classeur.

— Lis ça, dit-il. J'aimerais savoir ce que tu penses de cette acquisition.

— Pardon ? balbutiai-je, incrédule, les yeux rivés sur le dossier.

C'était comme s'il me dérobaient mon statut d'esclave pour me promouvoir au rang d'employée. Or je ne voulais pas être son employée. Je désirais être son égale. *Alors réponds-lui... Il s'adresse à toi en tant que femme ; il te voit.*

Le cœur tambourinant, j'effleurai le logo d'un doigt tremblant. Avec un soupir, Q se massa la tempe.

— Je te demande ton avis, esclave. Tu as étudié l'architecture, n'est-ce pas ? À moins que ce ne soit encore un mensonge...

Je sentis la colère monter. Q désirait connaître mon opinion mais il refusait de me considérer comme un être humain. Mon regard s'embrasa.

— Vous me demandez mon avis ? À moi l'esclave qui n'a pas le droit de quitter la maison, qui n'a pas accès au téléphone ni à Internet... La fille que vous avez acceptée en pot-de-vin...

Horriifiée, je commençais enfin à comprendre pourquoi on lui avait fait ce cadeau.

— On vous a donné une femme-objet en échange d'un contrat, c'est ça ? Vous avez accepté de faire quelque chose d'illégal pour le Russe ? poursuivis-je en tournant rageusement les pages dans l'espoir d'y trouver des réponses.

Je ne comprenais pas... Q avait tiré sur le Russe parce qu'il m'avait molestée, alors que je n'étais qu'un dessous-de-table... Avait-il davantage de respect pour son esclave que pour ceux qui l'aidaient à construire son empire ?

— Ça ne te regarde pas, répondit-il en redressant les épaules, soudain froid et distant. Je t'ai demandé ton avis à propos de ce projet. C'est tout.

Je secouai la tête, refusant de baisser les bras. J'avais enfin un début d'explication et le reste commençait à s'éclaircir.

— C'est pour ça que vous avez d'autres filles ? On vous manipule en vous offrant des femmes ? Où sont les autres ? Pourquoi suis-je seule dans cette maison ? Vous vous débarrasserez de moi quand je vous aurai lassé ? Ou attendrez-vous d'en recevoir une meilleure pour me remplacer ?

Q me fusilla du regard. Je serrai les poings. J'avais envie de le frapper.

— Dites-moi la vérité, exigeai-je en jetant un coup d'œil en direction de la volière cachée derrière les feuillages. Qu'advient-il de moi ?

Je pensais ne jamais retourner dans le monde extérieur. Or Q m'avait menti. Je ne resterais pas chez lui éternellement. Mon avenir n'avait rien de certain.

L'angoisse m'étreignit la poitrine, m'empêchant de respirer. Il signerait d'autres contrats illégaux, on lui offrirait d'autres filles. Une autre esclave écarterait les cuisses pour lui.

Un voile de panique me brouilla la vision. Tôt ou tard, Q se débarrasserait de moi, il me tuerait ou me revendrait à un autre.

En m'observant, de marbre, il se pinça l'arête du nez afin de soulager sa migraine.

— Tu te fais de fausses idées, esclave, et je ne suis pas d’humeur à les rectifier.

Seigneur... Je me félicitais de ne lui avoir jamais dit mon nom. Il n’en était pas digne. Il s’en moquait. Très certainement appelait-il tous ses cadeaux « esclave », parce qu’il ne les gardait pas assez longtemps pour apprendre à connaître leur véritable personnalité.

Le cœur brisé, je me levai et tendis une main.

— Rendez-moi mon bracelet. Et libérez-moi.

— Ton bracelet m’appartient, comme toi. Je croyais que tu l’avais accepté.

— Jamais ! Vous croyez que je mens ? C’est vous le menteur ! Je ne veux pas d’un maître en qui je ne peux pas avoir confiance. Je mérite mieux. (Désirant le blesser, je haussai le ton.) Je veux un maître qui m’aura achetée ! Et non pas acceptée parce qu’il n’avait pas le choix.

Le regard de Q s’envenima.

— Retire ce que tu viens de dire, proféra-t-il, ou ta captivité sera longue et douloureuse.

J’avais envie de rire, et à la fois de pleurer. Cette menace sonnait faux. Q aurait déjà pu m’infliger tous les sévices qu’il désirait. Depuis deux semaines, il ne m’avait pas touchée alors que je le suppliais dans mes rêves de m’attacher. Ces chansons qui parlaient de démons et de pulsions incontrôlables n’étaient que de la poudre aux yeux.

Q était un homme au cœur de pierre. Il m’avait révélé celle que j’aurais pu devenir, pour me rabaisser ensuite plus bas que terre.

Je n’étais rien.

Les mâchoires contractées, il se leva vivement et me gifla si fort que ma tête partit en arrière. Des larmes jaillirent et je portai une main à ma joue brûlante, terrifiée.

La rage se mêlait au désir sur le visage de Q. Avec un sourire sardonique, il se frotta la paume.

— Tu ne peux pas me parler de cette façon sans être punie, esclave, dit-il en empoignant l’arrière de mon col et en me poussant en avant. Mais c’est la première chose sensée que je t’entends dire.

Puis il essuya mes larmes d’un coup de langue, à la fois obscène et sensuel. Malgré ma douleur et ma colère, sa voix résonnait en moi comme une caresse, réveillant ma combativité. J’avais envie de le faire tomber, de m’asseoir à califourchon sur lui et de lui arracher la promesse à laquelle il avait fait allusion. Mais j’avais trop peur de l’abandon, si bien que je baissai la tête.

— De quoi vous parlez ? demandai-je timidement.

— Tu as reconnu que j'étais ton maître.

Ma gorge se serra. Il était mon maître mais pour combien de temps ? Je n'avais pas le choix de la durée de ma captivité. Je ne l'avais jamais eu et ne l'aurais jamais.

Il ne connaîtrait jamais Tess. Celle qui refusait de s'incliner devant quiconque. Une femme et non un pot-de-vin.

— Regardez-moi. Je ne suis pas seulement un objet à tourmenter.

Nous nous défiâmes du regard. Combien de ces combats silencieux devrions-nous nous livrer ? Mon souffle se fit plus court. Q irradiait de désir. L'air crépitait de sombres et monstrueuses pulsions. Même les oiseaux se turent.

J'avais le corps en feu. *Non, ne me trahis pas !* Je ne pouvais pas empêcher la sève de se former entre mes jambes, ni les fantasmes de m'assaillir.

Il y avait trop longtemps que je n'avais pas eu d'orgasme. Je m'étais réservée pour Q mais à présent, je ne voulais plus jamais qu'il me rende visite.

J'étais rongée de remords et de culpabilité. Comment avais-je pu croire que Q était l'homme de ma vie ? Il ne faisait pas chanter mon âme. Il la faisait pleurer, hurler, il la réduisait en miettes.

— Je vous hais.

— Ce n'est pas vrai. C'est juste que tu ne veux pas le voir.

— Voir quoi ?

Il saisit mon poignet tatoué et m'attira contre lui. Une chaleur incandescente émanait de son corps.

— Tu es à moi. Je peux faire de toi ce qui me plaît. T'habiller. Te baiser. Te chasser. Te prêter à d'autres. Tu m'appartiens. Et tu as enfin compris que ce n'était pas romantique, ni érotique, ni amusant. Tu es prisonnière. Personne ne désire être privé de liberté.

Il me secoua. La migraine lui cernait les yeux.

— Mon rôle de maître est de te rabaisser au point où tu n'auras plus de sentiments, plus d'émotions, plus d'espairs ni de rêves. Quand je t'ordonnerai de baiser avec un autre, tu me demanderas pendant combien de temps. Quand je te demanderai de porter tel vêtement, tu seras heureuse de le porter et jamais il ne te viendra à l'idée de le déchirer pour me défier. Tu es à moi, esclave. Et il n'y a vraiment pas de quoi t'en réjouir.

Il me repoussa si brutalement que je faillis perdre l'équilibre.

— Alors, ricana-t-il, qu'est-ce que ça te fait de voir enfin la réalité en face ?

Je ne pouvais plus respirer. La réalité me terrorisait. Q ne plaisantait pas. Il me

réduirait à néant. Je ne serais plus qu'une coquille vide. Il me traiterait comme une chaussure ou comme une vieille valise.

Avec un rictus de douleur, il s'avança vers moi.

— À genoux, esclave, ordonna-t-il en abattant une main sur mon épaule.

Sidérée, j'étais incapable de m'enfuir ou du moindre geste de résistance. Trop d'émotions en si peu de temps. Que venait-il de m'arriver ? Un instant plus tôt, je souhaitais l'entendre m'appeler par mon prénom et voilà que je désirais sa mort. C'était insoutenable.

Il me força à m'agenouiller.

— Défais mon pantalon.

Je ne pensais pas retrouver cette bulle d'indifférence. Pourtant, j'étais absente en dégrafant sa ceinture. Mon pouls s'accéléra quand je descendis sa braguette et en libérai son sexe dur, mais mon esprit était ailleurs.

Q vacilla et m'empoigna les cheveux pour se retenir.

— Suce-moi, si tu veux soulager ma migraine.

Je refermai les doigts autour de son érection. J'avais vaguement conscience de pouvoir le mordre, mais je n'avais pas l'intention de le faire.

En me penchant vers lui, j'approchai le bout de son sexe de mes lèvres. Il exhala bruyamment et projeta ses hanches en avant.

Il avait un goût salé, qui me ramena à la réalité. Tant que je le suçais, je le tenais en otage. Je pouvais lui faire très mal, et négocier ma liberté.

J'ouvris la bouche en grand et l'amenai au fond de ma gorge. Ses fesses se contractèrent. Avec un grognement, il me tira les cheveux. Je pouvais le châtrer mais je n'en avais pas envie. Encore une fois, mon corps me lâchait. Je tremblais de désir.

Je le retirai de ma bouche et le léchai.

— Oh, merde ! s'écria-t-il.

Je me figeai. Il s'écarta de moi, son sexe mouillé à la main. Suzette se tenait à côté de lui, les lèvres entrouvertes.

— Excusez-moi, bredouilla-t-elle. Je... euh... Je ne voulais pas vous déranger.

Je baissai la tête. Blême, Q rangea son sexe dans son pantalon, en grimaçant lorsque la fermeture effleura sa peau hypersensible.

— C'est quoi ce bordel ?

— Je suis désolée, mais vous avez de la visite, maître, murmura Suzette, les yeux au plafond.

En reprenant son souffle, Q se lissa les cheveux, puis son costume, en me

regardant avec une telle intensité que je me sentis à nouveau giflée, la joue cuisante.

— Dites que je ne reçois pas si tard.

— Ces messieurs ne repartiront pas. Ils ont un mandat.

Je me plaquai une main sur la bouche. Le monde implosait. La police était là. Brax avait eu mon message. Il était vivant. Mon cœur se gonfla. Je n'arrivais plus à réfléchir. Je n'arrivais plus à respirer. Toujours à genoux, j'étais incapable du moindre mouvement.

Mais aussitôt, le désespoir m'étreignit. La police était venue chercher Q. J'avais ruiné sa vie, comme il avait ruiné la mienne.

Ce n'est pas vrai, tu le sais. Il t'a éveillée à la vie. Il t'a ouvert les portes d'une nouvelle existence. Une existence meilleure.

Je levai les yeux vers Suzette. Elle me jeta un regard accusateur, affligée. Je me tassai sur le sol, me détestant de l'avoir trahie.

— La police pense que vous détenez une jeune femme du nom de Tess Snow, chuchota-t-elle à l'intention de Q, et sa voix se brisa.

D'un pas furieux, elle s'avança vers moi mais il la retint par le bras.

— Comment as-tu pu ? me lança-t-elle, les traits déformés par la rage. Tu... Tu... Nous avions tous confiance en toi !

Ma vie bascula pour la quatrième et dernière fois.

Q se figea, toute trace de douleur et d'émotion disparue.

— Tess, c'est ton nom ?

Mon corps frémit de désir. Il avait prononcé mon prénom. Enfin, après presque deux mois à m'appeler « esclave ».

Son accent français avait un charme délicieux. J'avais envie de sa langue sur moi. J'avais envie de tout oublier, d'effacer les horreurs qu'il m'avait dites, de faire comme si je n'avais pas ruiné sa vie et sa carrière. J'avais envie de lui offrir mon cœur et d'oublier.

— Tess..., chuchota-t-il.

Puis il serra les dents, en me décochant un regard plus cinglant qu'un coup de fouet.

— Tu as appelé la police...

Ses épaules s'affaissèrent et la tristesse qu'il dissimulait lui assombrissait le visage. Suzette s'approcha de lui, il lui enlaça les épaules.

Une vague de jalousie me submergea. Quel réconfort pouvait-il trouver auprès de sa boniche ? J'étais son esclave.

Il n'y a que moi qui puisse te faire du bien, même si je suis la cause de ta

déchéance !

Chapitre 19

CHARDONNERET

Q et Suzette quittèrent la serre, sans un regard ni un mot de plus à mon encontre.

J'avais des crampes, à force d'être agenouillée, mais ce n'était rien comparé au chagrin qui me paralysait.

J'aurais dû me réjouir. Brax était en vie ! Mais j'étais morte aux yeux de mon maître et j'ignorais ce que me réservait l'avenir. La police l'arrêterait. On me renverrait en Australie, à ma fade existence, celle dont je ne voulais plus.

Je ne saurais dire combien de temps je restai là à me balancer d'avant en arrière mais une mare de larmes se forma sur le sol de marbre.

Tout est ta faute. C'est toi qui as tenté de fuir Q...

J'avais beau essayer de me lever, me dire que j'allais enfin retrouver la liberté, quitter cette sinistre demeure, je ne parvenais pas à rassembler l'énergie.

Laborieusement, toutefois, je finis par me redresser. Je grelottais. Les oiseaux étaient silencieux. Dans l'atmosphère feutrée des plantes, j'avais l'impression d'être seule au monde. Personne ne voulait de moi. Encore une fois, j'avais été abandonnée, rejetée, et je n'étais plus qu'une dépravée.

Comme une somnambule, je sortis de la serre, traversai la salle des photographies puis remontai le long couloir. À chaque pas, j'avais le sentiment de me rapprocher de la potence. Je ne voulais plus jamais revoir Suzette, affronter son mépris et ses larmes. Elle aimait Q et je l'avais condamné à la prison. Elle ne m'appellerait plus jamais « mon amie ».

Je ne voulais pas que Q soit enfermé. Il avait beaucoup de torts mais il ne méritait pas d'être incarcéré. Il aurait pu me briser, me violer, comme la brute, or il ne l'avait jamais fait. Il luttait contre ses pulsions afin de me préserver. Il sacrifiait ses fantasmes pour une vulgaire esclave.

Mon estomac se révolta ; je me courbai en deux. *Qu'ai-je fait ?* Je m'étais moi-même bannie de la maison où je souhaitais vivre, pour un monde qui ne voulait pas de moi. J'allais retrouver un homme incapable de me satisfaire. J'allais retourner à une existence sans intérêt.

Des larmes roulèrent sur mes joues. Je déplorais les fâcheuses conséquences de ma tentative de fuite. Je maudissais Franco. Tout était sa faute. S'il avait été plus vigilant, jamais je n'aurais réussi à m'échapper. Il aurait dû me rattraper avant que je ne gâche autant de vies.

À l'égard de Brax, je me sentais tout aussi coupable. Comment avait-il traversé ces derniers mois ? Il devait me haïr d'avoir trahi ma promesse, moi qui lui avais juré de ne jamais le quitter. Certes, j'avais été kidnappée mais ensuite, je l'avais délibérément effacé de mes pensées et de mon cœur afin de faire de la place à mon nouveau maître.

Assailli par des images de Brax désespéré, mon cerveau disjoncta, refusant de penser à lui.

Hantée par Q, je me laissai glisser par terre contre le mur, les bras autour de mes genoux. La police l'avait-elle déjà emmené ? Je ne le reverrais jamais. Serais-je appelée à témoigner ? *Oh, mon Dieu...* Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas.

Il me haïrait pour l'éternité. Il regretterait de ne pas avoir laissé la brute me tuer et m'enterrer dans un champ de patates.

Mon cœur saignait.

Je voulais tout de lui. La domination. La colère. Mais aussi l'amour. Cette entente que nous avons partagée seulement une demi-heure plus tôt. Il m'avait donné à voir un côté de lui positif, une facette de sa personnalité que j'aurais tant aimé connaître.

Je suis une idiote, une pauvre idiote.

— Esclave, qu'est-ce que tu fais par terre ?

Dans son costume noir, Franco s'accroupit devant moi. Je ne pouvais pas le regarder dans les yeux. Lui aussi serait inquiet. Pourquoi la police n'avait-elle pas embarqué tout le monde ? Je n'avais entendu ni sirènes, ni cris. Suzette avait parlé d'un mandat... Peut-être... Peut-être ne feraient-ils rien...

Franco me tapota l'épaule, le regard peiné.

— Tu regrettes de t'être enfuie, pas vrai ?

Je ravalai un sanglot et serrai mes genoux sous mon menton. Franco avait toujours été gentil avec moi. Strict, mais gentil. Derrière le cerbère se cachait un homme attaché à son employeur, pour des raisons que je commençais seulement

à comprendre. Avec un soupir, il écarta mes boucles de mes joues ruisselantes de larmes.

— Ne pleure pas, ça va aller, ce n'est pas la fin du monde.

— Si..., bredouillai-je. Mon monde s'est écroulé. Et celui de mon maître. Le vôtre, aussi. Tout est fini.

— Tu étais en train d'appeler la police quand je t'ai retrouvée dans le café ? demanda-t-il d'un ton dénué de colère, simplement curieux.

Je pris une profonde inspiration.

— Non, j'essayais de joindre mon copain. J'allais téléphoner à la police, je l'avoue, mais vous êtes arrivé.

— Ce n'est donc pas toi qui les as appelés ?

Une lueur s'alluma dans son regard et je me sentis d'autant plus coupable. Il voulait croire que je n'avais pas dénoncé son maître, que je ne les avais pas tous trahis.

— J'ai cité le nom de Q Mercer dans le message que j'ai laissé à mon petit ami..., chuchotai-je en levant les yeux vers Franco.

Puis je me cachai la tête entre mes mains. Il me prit par le bras et me força à me lever.

— Viens, dit-il. Il y a moyen de réparer les dégâts. Ce n'est pas ta faute, esclave. J'aurais agi comme toi, à ta place. Maintenant... je suppose que tu ne le referais pas et je te pardonne.

Je me tournai vers lui en reniflant. À cause de moi, son patron allait finir sous les verrous et il me pardonnait ?

Il me sourit aimablement. Ses yeux étaient d'un vert beaucoup plus soutenu que ceux de Q. Émeraude.

— Tu diras à la police qu'il y a eu un malentendu, ajouta-t-il.

Rassérénée, je me jetai à son cou.

— Mais, oui, bien sûr ! J'aurais dû y penser !

Il me repoussa avec un rire gêné.

— Tu as traversé...

Je ne le laissai pas terminer. J'allais sauver la vie de Q, sa carrière. J'avais déjà perdu trop de temps.

Je m'élançai dans le couloir. Les tableaux défilèrent à toute allure. J'avais hâte de rejoindre Q. Ma place était à ses côtés. Je l'acceptais. Je saurais me faire pardonner. J'avais commis des erreurs, et lui aussi. Ensemble, nous les réparerions.

Je me ruai dans le salon. Vide.

Hors d'haleine, je fis demi-tour et fonçai à la bibliothèque. Les portes vitrées étaient couvertes de buée. Ils étaient là. Je poussai la porte sans frapper.

Q se retourna, le regard voilé par la migraine. Deux policiers en civil étaient assis en face de lui sur le canapé Chesterfield.

Je restai bêtement plantée sur le seuil de la pièce, où planaient des volutes de fumée et des relents d'alcool.

Les deux hommes, plus âgés que Q, portaient tous les deux la moustache, l'un fine et bien taillée, l'autre grise et hirsute. Ils fumaient tranquillement le cigare, comme après un dîner entre amis. Moi qui m'attendais à trouver Q menotté...

Il tenait un verre de cristal contenant un liquide ambré, qu'il contemplait sombrement, froid, distant, parfait dans le rôle du maître insondable.

J'ouvris la bouche mais, ne sachant que dire, je la refermai aussitôt. J'aurais dû préparer une tirade. J'étais tellement pressée de jouer la princesse venant au secours de son chevalier que je n'avais pas réfléchi une seconde.

— C'est elle ? demanda celui qui avait la moustache fine.

Les mâchoires contractées, Q me jeta un regard perçant, puis il acquiesça de la tête.

— Oui, voici Tess Snow, s'il s'agit de celle que vous recherchez.

Mon nom sur ses lèvres me provoqua un frisson. Je m'avançai dans le salon. Q se leva vivement, un rictus de douleur lui déforma les traits. Il avait tort de boire de l'alcool alors qu'il souffrait d'une migraine.

— Veuillez nous laisser, mademoiselle Snow. Vous nous dérangez.

Cet ordre me peina. Je dérangeais...

Je me tournai vers l'homme à la moustache grise, qui avait une allure paternelle. Il sirotait une liqueur en regardant la scène comme s'il s'agissait d'un feuilleton télévisé.

— Je voudrais préciser certaines choses, balbutiai-je, ignorant le regard sévère de Q.

Les policiers se regardèrent, puis ils haussèrent les épaules. Moustache Grise se pencha en avant. Le cuir du canapé crissa sous son poids.

— Que voulez-vous nous préciser, mademoiselle Snow ? demanda-t-il en posant son verre sur la table basse, puis son cigare dans un cendrier de cristal.

Je m'efforçai de ne pas regarder Q.

— Si vous m'informez de la raison de votre visite, dis-je, la tête haute, je vous révélerai toute la vérité.

Je ne voulais surtout pas éventer des éléments dont ils n'étaient pas au courant.

Moustache Grise hocha la tête en souriant, puis il sortit un calepin de sa poche de poitrine.

— La police fédérale australienne est à la recherche d'une jeune femme correspondant à votre signalement, qui aurait été victime d'un enlèvement, au Mexique. Ils ont été alertés par le dénommé Braxton Clifflingstone.

— Celui-ci a déclaré avoir été tabassé, enchaîna Moustache Fine. Quand il a repris connaissance, vous aviez disparu. Il nous a fait entendre un message téléphonique où vous impliquez monsieur Mercer dans votre disparition. Comme vous pouvez l'imaginer, M. Clifflingstone est extrêmement inquiet. Il vous croyait morte.

— Il sera soulagé d'apprendre que vous êtes saine et sauve, renchérit Moustache Grise.

Les doigts crispés autour de son verre, Q ne me quittait pas des yeux. Les policiers s'effacèrent de mon champ de vision et la bibliothèque se resserra autour de Q et de moi dans notre univers privé. Il ne semblait pas m'en vouloir. Au contraire, il avait un regard presque compréhensif, et très seul.

Je serrai les poings, luttant contre l'envie de me jeter à ses pieds. Malgré son attitude autoritaire et la migraine dont il souffrait, beaucoup d'émotions se lisaient dans ses yeux et j'entrevis à quel point il tenait à moi.

Son corps appelait le mien et, en esclave soumise, je m'approchai de lui. Il tressaillit lorsque j'effleurai sa main qui tenait le verre. Les narines frémissantes, il jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule, aux deux policiers qui sans doute nous observaient.

Il fallait qu'ils voient ce qui existait entre Q et moi. Ils ne comprendraient peut-être pas – moi-même je ne comprenais pas – mais ils devaient savoir.

Q captura mes doigts, sur le verre. Je retins mon souffle et plongeai le regard dans ses yeux de jade. Il me repoussa et alla se poster devant la cheminée, un geste qui me glaça le cœur.

Je le détestais. Je détestais la police qui allait mettre un terme à ma nouvelle existence. Je détestais Brax de s'être enfin soucié de moi. Je me détestais d'être si faible, impuissante.

— Je suis Tess Snow et j'ai été kidnappée au Mexique, déclarai-je à haute et intelligible voix. Monsieur Mercer m'a sauvée et accueillie ici. Je lui en suis infiniment reconnaissante. M. Clifflingstone a dû mal comprendre ce que je lui disais dans mon message.

Je m'en voulais de jeter le discrédit sur Brax mais je devais avant tout protéger Q, réparer l'irréparable.

— Merci pour ces explications, mademoiselle Snow, dit Moustache Grise en se levant. Nous devons à présent nous entretenir en privé avec Quincy.

Quincy. Je connaissais maintenant le prénom de Q.

Je le regardais avec une telle intensité que ses lèvres s'entrouvrirent. Je n'arrivais plus à respirer. J'acceptais maintenant tout ce qu'il m'avait dit dans la serre.

Q était une personne, Quincy en était une autre.

Q voulait me rabaisser, me posséder. Quincy souhaitait partager une part de sa vie avec moi.

C'était Quincy qui m'avait demandé mon opinion, Q qui m'avait ordonné de le sucer.

Je désirais les deux.

En imaginant Q derrière les barreaux, ses oiseaux abandonnés, sans personne pour les nourrir, je faillis tomber à genoux et implorer le pardon.

Les nerfs à fleur de peau, je fondis en larmes.

— S'il vous plaît, ne l'arrêtez pas. Q... Quincy n'a rien fait de mal.

Et là-dessus, je quittai le salon en courant.

Chapitre 20

STERNE

Je tournais et me retournais entre les draps, dans l'appréhension du lendemain.

Après avoir lâchement fui le salon, j'avais essayé d'écouter aux portes, mais les voix ne portaient pas jusqu'en haut de l'escalier. La peur de l'inconnu me hantait et je ne parvenais pas à m'ôter de la tête l'image de Q dans une cellule.

Je jetai un coup d'œil au réveil : 2 h 14. Personne n'était venu me chercher. Si Q avait été emmené de force, il me semblait que je l'aurais entendu, or la maison était demeurée silencieuse. Avait-il soudoyé la police ? Je l'espérais de tout mon cœur. Je priais que la vie continue comme avant. Sinon, je me cramponnerais au lit et refuserais de bouger. Je ne voulais pas retrouver Brax, encore moins mes parents qui ne m'avaient jamais aimée.

J'ignorais quels droits exactement conférait un mandat. La maison n'aurait-elle pas dû être fouillée ? Comment se faisait-il qu'elle ne l'ait pas été ?

Je n'y comprenais rien. J'étais toujours chez celui que Brax avait accusé de me séquestrer. D'une manière ou d'une autre, Q s'était débrouillé pour ne pas être inquiété. *Il est plus puissant que je ne pensais...*

Encore un paramètre inconnu.

À 2 h 30, je renonçai à chercher le sommeil. J'allumai ma lampe de chevet et sortis le carnet de croquis que Q m'avait offert. Mes doigts retrouvèrent le crayon comme un vieil ami. Avec un douloureux pincement au cœur, je contemplai longuement une page blanche.

Des milliers de sentiments se bousculaient en moi. J'avais envie de m'enfuir, de me battre, de hurler. De m'excuser auprès de Q, mais aussi de lui reprocher de me causer tant d'émotions.

Excellente soupe de décompression, le dessin allait me permettre de tout extérioriser.

Lentement, je jetai quelques lignes légères, puis traçai des traits plus appuyés. Très vite, je retrouvai le réconfort que le dessin me procurait, et, peu à peu, le calme se fit dans mon esprit. Recréant de mémoire, je m'abandonnai au royaume de l'architecture, univers délicieusement silencieux où j'oubliai enfin mes tourments et désirs.

Je fronçai les sourcils en commettant une erreur de proportions, mais je continuai. D'ordinaire, je préférais dessiner d'après une photo ou la réalité, le soleil sur le visage et l'effervescence de la ville autour de moi.

Assise dans mon lit, dans l'attente du verdict qui scellerait mon destin, je reproduisais le manoir de Q. Sa maison, sur le carnet qu'il m'avait offert. Ce cadeau me touchait au plus profond du cœur. *Mon Dieu, je vous en supplie, faites qu'il ne soit pas arrêté.* L'angoisse planait au-dessus de mon oasis de calme. Je soupirai. Où était passée Suzette ? Je ne l'avais pas revue depuis la serre. Je frissonnai en songeant qu'elle m'aurait giflée si Q ne l'avait pas retenue.

Le petit matin se leva mais je n'éteignis pas la lumière. Je continuai de dessiner. Si je m'arrêtais, le monde s'écroulerait. La demeure de Q prenait vie. J'y ajoutai des corniches, des tourelles, des chérubins aux joues rebondies.

En règle générale, j'affectionnais les lignes épurées du béton et de l'acier. Les châteaux n'étaient pas mon style. Néanmoins, ce dessin serait mon chef-d'œuvre. Je regrettais de ne pas être douée pour les personnages. J'aurais aimé faire le portrait de Q. Cependant, rien, pas même la plus réaliste des photographies, n'aurait rendu l'essence de son être. Q était unique.

Q rayonnait... En Quincy, il s'humanisait. Je ne voulais pas d'un humain. Je voulais mon maître. Un amant dominateur.

La fatigue nerveuse l'emportant sur la mélancolie, je me renversai contre les oreillers. Et bientôt, je m'endormis, le carnet sur les genoux, une main tachée de fusain sous la joue.

— Esclave ! Je veux dire... Tess.

Mon cœur fit un bond.

Brute. Conducteur. Coups. Sexe. Douleur.

La respiration saccadée, j'émergeai d'un cauchemar, tremblante de peur. Une main s'abattit sur mon épaule. Je me débattis en hurlant. Mon poing heurta quelque chose et un homme poussa un grognement. En me redressant, je reconnus le parfum d'agrumes, mêlé à des relents de bourbon et de cognac.

— Merde, bougonna Q en vacillant. Pas la peine de me frapper.

Oh, mon Dieu, Q...

Une vague de chaleur se répandit dans mon corps. Mon esprit néanmoins se tenait sur ses gardes.

Titubant, Q manqua de s'effondrer sur le lit. Il était soûl. Je savais qu'il n'aurait pas dû boire, avec la migraine. Il avait les épaules voûtées, le regard vitreux. Avait-il passé tout ce temps à boire avec la police ?

Je repoussai les couvertures et sortis du lit. Q s'agrippa à une colonne du baldaquin. Je m'approchai prudemment de lui, le cœur tambourinant, les mains levées en signe de non-agression.

— Q... Allez vous coucher, avant de faire une mauvaise chute.

Il eut un petit rire idiot, un gloussement d'adolescent.

— Tu cherches... à pro... à profiter de mon état... d'ébriété, esclave ?

Entre son accent français et son élocution avinée, j'avais du mal à le comprendre. Je m'approchai plus près. Son haleine empestait l'alcool. Il recula en tanguant dangereusement, telle une tour de Pise humaine à l'équilibre précaire. Seigneur, combien de verres avait-il ingurgités ?

Je m'empressai de le retenir et le calai contre mon épaule. Les effluves me faisaient presque tourner la tête. Ou bien était-ce son corps brûlant contre le mien ? Ou le parfum musqué de son après-rasage au santal ?

Appuyé contre moi, il huma mes cheveux.

— Hum, tu sens bon, soupira-t-il. Tu sens la pluie... Non, le givre. Une odeur glaciale... poignante... dou... douloureuse. Tu aimes f-faire... mal, chuchota-t-il, la voix traînante, les yeux fermés.

Mon cœur se figea. Je le faisais souffrir ? C'était l'inverse ! Complètement. Jamais je n'avais autant souffert que depuis que je lui appartenais.

Il planta son regard dans le mien, un regard voilé par l'alcool et par la migraine.

— C'est ce que tu es, hoqueta-t-il en se frappant la poitrine. Une douleur. Une douleur pour moi.

Les paupières closes, il haussa les sourcils et déglutit. Je l'entraînai vers le lit.

— Asseyez-vous, ou vous allez tomber.

Et je l'aidai à s'asseoir, puis à s'allonger. Il me saisit le bras quand je voulus m'éloigner. Il avait une poigne d'acier et je n'eus pas d'autre choix que de prendre place à côté de lui et le laisser refermer les doigts autour de mon poignet tatoué.

D'un geste hésitant, je lui caressai les cheveux, heureuse de pouvoir le toucher, moi qui étais persuadée de ne jamais le revoir ! Au matin, il ne se

rappellerait pas m'avoir rendu visite mais peu m'importait. Pour l'instant, il était là. Avant le lever du soleil, il était à moi.

Il ronronnait sous mes caresses et, au bout d'un moment, je m'aperçus qu'il était sur le point de s'endormir. Sa respiration se faisait de plus en plus lente, de plus en plus régulière. Déçue, je m'écartai de lui. Mais il me retint par le poignet.

— Snow... Snow... La neige... L'hiver, ma saison préférée.

Je me figeai. La langue déliée par l'alcool, il ne se rendait pas compte de ce qu'il disait.

— Pourquoi aimez-vous l'hiver ? chuchotai-je, redoutant qu'il ne sombre dans l'inconscience sans me répondre.

— C'est la saison où tout meurt, pour mieux renaître, répondit-il en se redressant sur les coudes et en clignant des paupières. Comme moi..., ajouta-t-il. Je suis l'hiver.

Je n'étais pas sûre de ce qu'il voulait dire par là mais je gardai le silence. *S'il te plaît, continue de parler.*

— Cinquante-sept, marmonna-t-il, une étrange lueur dans ses yeux de jade.

Mon cœur battait à tout rompre. Q était sur le point de se livrer. Il avait baissé sa garde, il m'entrouvrait la porte de son for intérieur. C'était le moment ou jamais de l'interroger. Entrecroisant mes doigts avec les siens et les caressant doucement, je m'efforçai de ne pas paraître trop intéressée.

— Cinquante-sept quoi, maître ?

Il grommela quelque chose, les yeux fermés, puis il eut un sursaut.

— Ne m'appelle pas « maître » ! Je déteste ce mot !

Les mâchoires serrées, il se livrait une bataille intérieure. Prise au piège de ses yeux de jade, je ne pouvais pas bouger. Puis, de nouveau, l'ivresse lui brouilla le regard et il soupira comme s'il portait tout le poids du monde sur son dos.

— Non, ce n'est pas vrai. J'adore ce mot quand c'est toi qui le prononces. J'aime te faire mal, te baiser, te manipuler. En fait, je suis exactement comme lui.

Il brandit un poing et je retins un petit cri lorsqu'il se frappa violemment la poitrine.

— Je suis malade. Un démon m'habite, dit-il en m'attirant contre lui, son nez contre le mien. Mais grâce à toi, j'accepte la noirceur de mon âme.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Je n'aimais pas la rage et cette étrange lueur qui luisaient dans ses yeux. Je me sentais désarmée, fragile, si bien que je changeai de sujet.

— Pourquoi cinquante-sept ? Que représente ce nombre ?

Il ricana, l'air grave.

— Filles, bien sûr. Cinquante-sept petits oiseaux pris dans les glaces de mes hivers.

Cinquante-sept filles ? Il avait possédé et vécu avec cinquante-sept filles avant moi... J'en étais malade de jalousie. Non, ce n'était pas possible ! Il était soûl. Il racontait n'importe quoi. Personne ne pouvait avoir eu cinquante-sept femmes. C'était monstrueux. J'avais envie de le gifler.

— Vous avez possédé cinquante-sept filles ?

— Cinquante-sept, acquiesça-t-il en approuvant de la tête. (Il me planta un doigt entre les deux seins.) Tu es la cinquante-huitième.

Les yeux sur ma poitrine, il plaça fièrement les mains en coupe dessous.

— La cinquante-huitième, répéta-t-il, celle qui a ruiné ma vie.

Je repoussai ses mains.

— J'ai ruiné votre vie ? dis-je furieuse, jalouse, le cœur battant à mille à l'heure. Vous avez couché avec cinquante-sept femmes et vous avez eu le culot de me demander combien d'hommes j'ai connus ? Vous n'êtes qu'un sale hypocrite ! Vous ne vous rendez pas compte que vous allez me rendre folle !

Je me levai vivement en m'arrachant les cheveux, m'infligeant une douleur physique dans l'espoir d'occulter cette affreuse réalité. Q se leva à son tour, mais il se rassit aussitôt sur le bord du lit en se tenant le crâne.

— Arrête de brailler, esclave. Viens là.

La tête baissée, il me tendit une main, persuadé que j'allais obéir. Mais pas cette fois. J'avais atteint mes limites. Je m'avançai vers lui et le giflai.

— Je ne regrette pas d'avoir appelé la police. Vous êtes un porc !

La tension crépitait dans l'air. Q me dévisageait à travers ses paupières lourdes. Ses dents grincèrent et, malgré son ivresse, il eut subitement un regain d'énergie. Il se leva d'un bond et me jeta sur le lit. Je poussai un cri lorsqu'il se laissa tomber sur moi, m'écrasant de tout son poids contre le matelas.

— Je suis un porc ? rugit-il. La cruauté n'est-elle pas le principal attribut d'un maître ? (Il me lécha l'oreille, laissant sur moi une immonde traînée de salive empestant l'alcool.) J'aime te traiter comme une moins-que-rien. Ça me fait bander. Tu le sens, esclave ? demanda-t-il en pressant son sexe contre moi. Tu vois ce que tu me fais en résistant ? En me défiant ? Tu m'excites, tu me donnes envie de te punir, de te baiser, de te rappeler que ta place est sous moi, à recevoir mon sperme et mes fessées.

Il se pressa de nouveau contre moi, une ombre animale sur le visage.

— Chaque instant avec toi dans ma maison est une délicieuse torture, poursuivit-il. Chaque fois que je te vois, j'ai envie de te laisser des marques rouges sur la peau, de t'étouffer de plaisir. J'ai envie de te faire tout ce que je n'ai pas le droit de te faire. Tu comprends ? Tu me causes une douleur incommensurable en réveillant ma perversion.

Prise de vertige, j'essayai de le repousser, les bras faibles et tremblants, l'entrejambe humide de désir. La noirceur de son ton m'excitait, me répugnait et me terrifiait. Tous les sens en alerte, j'avais envie de lui griffer les yeux afin d'aiguiser sa colère, pour je ne savais quelle raison absurde.

Mon bas-ventre frémissait, réclamant d'être pris brutalement, tandis que mon esprit se révoltait contre l'idée que Q ait possédé tant de femmes.

— Fichez le camp !

En réponse, il fourra sa langue dans ma bouche. Je tentai de me débattre, en vain. Le souffle court, il me bloqua les poignets au-dessus de la tête. Puis il me mordit la lèvre inférieure et s'écarta.

— Pourquoi tu ne voulais pas que je sache ton nom ?

Ce revirement d'attitude me déstabilisa. Les lèvres pincées, je le foudroyai du regard. Il m'embrassa avec une telle violence que je poussai un cri de douleur. Il en profita pour plonger sa langue au fond de ma gorge, m'étouffant. Quand il me laissa enfin respirer, il referma les dents autour de mon cou et secoua la tête tel un lion tenant sa proie dans la gueule. Je sentis ses dents me perforer la peau.

— Merde ! criai-je.

En riant, il lécha la morsure. Je fermai les yeux et demeurai immobile.

— Pourquoi êtes-vous si cruel ? J'aurais voulu que la police vous arrête !

Les larmes me brûlaient les yeux. Je le détestais autant que je le désirais, et j'ignorais lequel de ces deux sentiments était le plus sincère. Parfois, j'étais prête à tout pour le satisfaire, en échange d'une récompense. Et parfois, je souhaitais sa mort de tout mon cœur.

Il eut un mouvement de recul, l'expression torturée de remords. Il passait par tous les états d'âme, ce soir. Je n'arrivais pas à suivre.

— Tu ne peux pas être à moi, mais je deviens tien, murmura-t-il en français.

Mon cœur chavira. Il plongea ses yeux dans les miens et je soutins son regard. De ses lèvres, il effleura doucement les miennes et répéta la phrase en anglais.

Cet aveu me tétanisa. Sous l'emprise de l'alcool, il me révélait la profondeur de ses sentiments. De nouvelles perspectives s'ouvraient à moi. Mon corps ne m'appartenait plus, il appartenait à Q. Tout appartenait à Q.

— Mince, vous n'êtes pas fair-play, chuchotai-je en essuyant une larme.

Il roula sur le côté et se cala en appui sur un coude. Du bout du doigt, il me titilla un téton, à travers mon fin tee-shirt.

— Esclave... Je ne peux pas... Je ne veux pas...

Je posai une main contre sa joue. Sa peau moite me brûla les doigts. Il se cramponna à ma main comme à une bouée de sauvetage.

— Que désirez-vous, maître ? murmurai-je.

Mon corps le savait. Il le savait depuis toujours. Q était déchiré par beaucoup plus de conflits que moi. Ivre, il me laissait entrevoir leur profondeur, combien il souffrait.

— Dites-moi, insistai-je. Tout ce que vous voudrez.

— Je l'ai tué. Je l'ai tué parce qu'il infligeait à des filles ce que je me défends de te faire, dit-il en se mettant à genoux, assis sur ses talons. (Il prit une profonde inspiration.) Accorde-moi une nuit où je pourrai te faire tout ce qui me plaira. Où tu te soumettras entièrement à ma volonté, sans résistance, sans opposition. Où tu seras une parfaite esclave. Pour moi, ajouta-t-il en baissant la voix.

Un désir si sombre m'envahit qu'il éclipsa tous mes fantasmes, les faisant paraître ridicules comparés à une relation amoureuse violente.

— Tu n'es pas qu'un objet, esclave. Je pourrais te soumettre par la force mais je n'en ai pas envie, dit-il en me passant un pouce sur la lèvre inférieure. Je te laisse le choix.

Un lien de plus en plus fort se tissait entre nous. En m'offrant le choix, il me montrait qu'il tenait à moi autant qu'il désirait me faire souffrir.

Le reste du monde cessa d'exister. La police n'avait plus d'importance. Brax ne comptait pas. Q et moi formions une galaxie se suffisant à elle-même. Je me réjouissais du cadeau que j'allais lui offrir. Du cadeau que j'allais me faire à moi-même.

Me laissant glisser au bas du lit, je tombai à genoux, tête baissée, jambes écartées, parfaite incarnation de la femme soumise à son maître.

— Je suis à toi, chuchotai-je, mes cheveux me voilant le visage. Baise-moi, maître. Assouvis tes fantasmes. Fais-moi mal. Humilie-moi. Possède-moi.

Chaque mot éveillait en moi un pouvoir à nul autre pareil. En m'abandonnant à Q de mon plein gré, j'entrevois des horizons que je n'avais jamais eu le courage d'explorer. J'avais besoin de cela autant que lui.

Il descendit du lit et se posta devant moi. Le souffle court, il me caressa les cheveux avant de les empoigner pour me redresser la tête et me forcer à le regarder. Une chaleur incandescente irradiait de ses yeux, de sa bouche, de son corps. J'aurais pu jouir juste sous l'effet des phéromones qu'il dégageait.

— Maintenant que tu as fait ton choix, tu ne peux plus reculer. J’accepte ton offre, esclave, dit-il en me tirant par les cheveux afin que je me relève.

Avec une grimace de douleur, je m’agrippai à ses mains.

— Tu pourras crier, me dit-il quand je fus debout. Tu pourras pleurer. Mais je te promets d’arrêter si tu prononces le mot de passe.

— Quel est-il ? demandai-je, par pure forme, car je le devinais.

J’esquissai un sourire et de concert, nous murmurâmes :

— Moineau.

Et d’un regard, qui marqua mon âme au fer rouge, nous scellâmes notre pacte.

Q me dominait de toute sa hauteur mais je me sentais forte du pouvoir que j’exerçais sur lui.

— Tu es à moi, ce soir, dit-il en me déposant un baiser sur la joue.

— Oui, soufflai-je, me livrant à lui par cet assentiment.

Avec un sourire lubrique, il me prit par la main et m’entraîna hors de la chambre, le long d’un couloir richement décoré, puis dans un escalier dérobé derrière un panneau mural.

Les marches en colimaçon, interminables, menaient à une porte de style médiéval que Q déverrouilla au moyen d’une clé qu’il avait dans sa poche. Puis il me jeta de l’autre côté et il la referma à clé.

Les yeux écarquillés, je regardai autour de moi. Nous étions dans une pièce circulaire, une tour que les extensions du manoir dissimulaient à la vue, de l’extérieur.

Un grand tapis blanc était étendu devant une immense cheminée, si grande que j’aurais pu me tenir à l’intérieur sans toucher le manteau. Les murs étaient ornés de peintures et d’armes anciennes, le lit trois fois plus grand que n’importe quel autre.

Le domaine de Q dégageait une atmosphère sombre, virile, qui exacerba mon désir.

Le décor évoquait la chasse, des fantômes de mort, le besoin de dominer. Il m’avait amenée là pour me faire tout ce qui lui plairait. *Combien d’autres avant moi ?* ne pouvais-je m’empêcher de me demander. Mais je refoulai ces pensées. Ce soir, j’étais seule avec Q. Ni le passé ni l’avenir n’avaient de prise sur cet exquis présent.

Un coffre de lit recouvert de miroirs et riveté d’argent me renvoyait le reflet d’une silhouette tremblante aux cheveux en bataille. Mon cœur s’emballa lorsque Q s’avança derrière moi et me frappa les fesses.

— Mets-toi au centre de la pièce, ordonna-t-il, l’haleine chargée d’alcool,

m'annonçant que toute inhibition était levée.

Tout à coup, je regrettai de ne pas avoir attendu qu'il soit sobre. Comme je ne bougeais pas, il me saisit la gorge. Une onde de peur me parcourut.

— Obéis, esclave.

Il me lâcha et je m'exécutai. Mes pieds s'enfonçaient dans le moelleux tapis blanc argenté. Une fois devant la majestueuse cheminée, je remarquai des sculptures représentant des renards pourchassés par des chiens et des chevreuils empalés sur des lances. D'une beauté terrifiante, ces œuvres évoquaient le désir de tuer et de mutiler.

Un frisson de terreur me glaça le sang. Par-dessus mon épaule, je risquai un coup d'œil en direction de Q. Près du mur, il abaissa un levier.

Un bruit métallique résonna et des chaînes descendirent du plafond. Ma gorge se noua. Il allait m'attacher, comme dans la salle aux oiseaux. La panique me gagna.

Q s'approcha de moi et se pressa contre mon dos, frottant son érection contre ma croupe.

— Lève les bras, esclave.

J'avais accepté de consentir à tous ses désirs mais je n'avais pas le courage d'en repasser par là. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser au Russe et à son couteau.

— Tout sauf ça, murmurai-je, tremblante, en secouant la tête.

— Tu refuses d'obéir ? Tu seras punie si tu ne lèves pas les bras immédiatement, proféra Q d'un ton menaçant.

En me mordant la lèvre inférieure, j'obtempérai lentement. Il me mettait à l'épreuve. Soit je tomberais éperdument amoureuse, soit je ne m'en relèverais jamais. Je voulais souffrir. Je désirais me rappeler cette nuit toute ma vie. Alors tant pis si je devais de nouveau être attachée. Peut-être le fallait-il pour effacer le souvenir du Russe – comme il avait fallu la douche avec Q pour me guérir du viol.

Je fermai les yeux lorsqu'il m'enserra les poignets dans des menottes de cuir et, la dernière boucle attachée, je chuchotai :

— Puis-je vous demander une chose, maître ?

Il enfouit son visage au creux de mon cou et lécha la morsure qu'il m'avait infligée dans la chambre.

— Une chose, une seule. J'espère qu'elle en vaut la peine.

Tremblante, je brisai mes dernières barrières intérieures.

— Je voudrais que vous m'appeliez Tess.

Il se figea, son sexe dur contre mes reins, son torse contre mon dos. Une minute s'écoula avant qu'il ne murmure :

— Tu veux mêler ton nom à ça ? Après t'être battue bec et ongles pour le garder secret ?

Il me donna un coup de hanches, me faisant osciller au bout de mes chaînes.

— Oui. Je désire que vous m'appeliez par mon prénom. Je veux savoir que vous me possédez.

Mon vagin se contracta et un gémissement m'échappa lorsque Q me tordit un téton, si fort qu'il s'embrasa.

— Comme tu veux, esclave. Chaque fois que je t'appellerai Tess, souviens-toi que je peux faire de toi ce que je veux. Tu m'appartiendras.

— Oui.

— À partir de ce soir, chaque fois que je prononcerai ton prénom, tu mouilleras pour moi. Je possède non seulement ton corps mais aussi ton identité. Des objections ?

— Non. Je suis à vous. Entièrement.

Q me pinça de nouveau le mamelon, puis il se dirigea vers la cheminée. Pendue à mes chaînes, je le suivis des yeux. D'un simple clic sur un interrupteur, il alluma le feu, instantanément rougeoyant. Puis il se retourna vers moi et se passa les mains sur le visage, dissipant par ce geste toute trace d'ébriété, se drapant dans sa souveraineté.

En revenant vers moi, il plongea une main dans sa poche et en sortit une paire de ciseaux en argent. Sans un mot, j'avalai ma salive lorsqu'il s'immobilisa devant moi. Avec un sourire diabolique, il fit claquer les lames, puis il empoigna le bas de mon tee-shirt et le coupa.

La pointe des ciseaux remonta le long de mon ventre, entre mes seins, puis Q cisaila le col et arracha les lambeaux de tissu qui pendaient de chaque côté de mon buste. Les mâchoires contractées, il coupa mon soutien-gorge, puis mon short. Et avec un regard de braise sous des paupières lourdes, il tailla ma culotte et la regarda tomber au sol.

Q rassembla mes vêtements déchirés et les jeta au feu. L'odeur du tissu brûlé envahit la pièce. Dans la lueur dansante des flammes, le visage de Q exprimait un désir âpre et lancinant.

Je respirais trop vite, incapable de contrôler mon souffle, et je tressaillis lorsque Q disparut derrière moi. J'entendis des bruits de targettes, puis le grincement d'un lourd couvercle. Des cliquetis. Mon imagination s'enflamma. Je tentai de regarder par-dessus mon épaule et restai bouche bée en découvrant les

accessoires que contenait le coffre aux miroirs.

Dans le silence, on n'entendait que le crépitement du feu. Je commençais à avoir peur. *Que suis-je en train de faire ? Je ne veux pas souffrir ni être humiliée.* J'étais sur le point de prononcer le code et d'admettre que j'avais commis une grossière erreur. Je n'avais rien à faire ici, nue, enchaînée, à la merci d'un sadique animé des plus sombres intentions. S'il le désirait, Q pouvait me tuer. Rien ne l'en empêcherait.

En entendant quelque chose glisser sur le sol derrière moi, je me raidis. Je ne voulais pas savoir ce que c'était. Q revint au centre de la pièce, ses pas étouffés par l'épais tapis blanc.

— Maintenant que te voilà dans cette position compromettante, je vais en profiter, crois-moi, dit-il d'une voix rauque, lourde de promesses.

Oh, mon Dieu... J'avais envie de lui demander ce qu'il entendait par là, mais il s'immobilisa quelques mètres derrière moi. Pourquoi si loin ?

— Depuis combien de temps rêves-tu d'être torturée ? Possédée ?

Le mot « possédée » me provoqua une onde d'excitation au bas du ventre. Jamais on ne m'avait posé une question aussi crue.

Une question qui appelait un mensonge. Je ne pouvais pas lui avouer que je nourrissais ce fantasme depuis la puberté, que je me masturbais en m'imaginant dominée et effrayée. Je serrai les lèvres et gardai le silence.

Un fouet claqua et me cingla l'omoplate, me provoquant une douleur pareille à mille piqûres d'abeilles. Avec un cri, je me contorsionnai dans mes menottes. Je commençais déjà à avoir des regrets. Je n'avais pas signé pour être cravachée. J'avais signé pour être prise brutalement. Un autre coup de fouet m'arracha des larmes, mais je mouillais malgré la douleur.

— Réponds-moi, Tess : depuis combien de temps ? Je veux savoir.

— Depuis toujours, sanglotai-je, le menton sur la poitrine. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu des idées perverses. C'est horrible mais je n'y peux rien. J'ai gâché une relation avec un homme adorable, parce que je veux qu'on me baise, pas qu'on me fasse l'amour. J'en ai besoin. Vous n'imaginez pas à quel point.

— Oh, je crois que si..., répliqua Q en me flagellant.

— Arrêtez ! le suppliai-je, en larmes.

— Le fouet te fait mouiller ? Il t'excite ?

— Oui ! Oh, oui !

Q eut un rire sardonique. Il aimait infliger la douleur.

Le fouet claqua mais, cette fois, j'accueillis le coup avec délices. Mon corps

s'habituaient à la douleur et en retirait du plaisir.

— Dis-moi quel est ton fantasme le plus sombre, exigea Q en faisant les cent pas, la lanière de cuir traînant à ses pieds.

Des images de bondage m'assaillirent, de femmes fessées, tirées par les cheveux. Il savait ce que j'aimais – il le savait. Moi, en revanche, j'ignorais tout de lui. Je serrai les poings dans mes menottes.

— Tout ce que vous me faites assouvit mes fantasmes. Je veux connaître les vôtres. Jusqu'où êtes-vous capable d'aller ?

Q me fouetta les fesses.

— Tu n'es pas autorisée à poser des questions.

Bien que cuisant, chaque coup me métamorphosait. Je me changeais en phénix, le dos en feu, embrassant le baiser du fouet. Mon corps acceptait d'être fustigé, mon ventre s'embrasait.

— S'il vous plaît, je veux savoir. Je vous en supplie...

Q cessa de me fouetter. Je ne pensais pas qu'il répondrait mais il souffla au creux de mon cou :

— Tu n'es pas encore prête à connaître la profondeur de ma dépravation, esclave.

Et il me fessa d'une main ferme, m'arrachant un gémissement. Je savourais cette nouvelle douleur autant que je la détestais. Le fouet symbolisait la punition, la fessée incarnait la soumission. Je ne pouvais pas riposter. Je ne pouvais pas fuir. Je ne pouvais qu'accepter ce que Q m'infligeait.

— Ta peau est magnifique, Tess, marbrée de rose et de rouge, murmura-t-il. Mais je crois qu'il manque des couleurs au tableau. Une touche de violet, peut-être.

Le fouet claqua et une douleur lancinante me fit ployer les genoux. Terrorisée, je me balançai au bout de mes chaînes. Ce n'était plus du supplice érotique mais de la pure violence.

— Voilà pour avoir appelé la police ! rugit Q en me frappant de toutes ses forces. Et voilà pour avoir tenté de fuir. Voilà pour me faire sombrer dans le péché...

À l'agonie, je l'implorai d'arrêter. Il jeta le fouet à mes pieds et me prit dans ses bras.

— Chut..., me consola-t-il. Ne pleure plus, c'est fini.

Son costume de lin me râpait le dos, à vif. Les traces de coup pulsaient au rythme de mon cœur. J'aspirais de grandes bouffées d'air.

— Vous jouez avec mon mental, bredouillai-je entre mes larmes.

Il posa une main sur mon ventre et la descendit entre mes jambes.

— Non, répliqua-t-il, je joue *pour* ton mental. Je te l'ai dit, je veux te posséder corps et âme.

Un halètement de plaisir m'échappa lorsqu'il me caressa le clitoris en me mordillant l'oreille.

— Dis-moi, tu aimes être fouettée ? demanda-t-il en glissant un doigt en moi.

Surprise, je me cambrai d'un mouvement brusque qui me fit mal aux bras.

— Dis-moi la vérité, insista-t-il.

Incapable de réfléchir, je balbutiai :

— Non, je n'aime pas le fouet, mais j'aime vous faire plaisir. Ça me fait mouiller de savoir que vous aimez me fouetter.

— Tu crois que tu n'as pas aimé mais ton corps en redemandait. Écoute ton corps. Laisse-le te dominer.

Le souffle court, Q agita son doigt en moi puis il le retira et le porta à ma bouche.

— Regarde comme tu mouilles... Lèche...

J'entrouvris les lèvres. J'avais le nez bouché d'avoir pleuré et je respirais mal, mais son parfum d'agrumes mélangé à mon odeur était un puissant aphrodisiaque. Je me pressai contre son érection, l'implorant en silence.

Il s'écarta, me délaissant au bout mes chaînes, telle la captive que j'étais. Q avait tort en disant que lui appartenir n'était ni romantique ni érotique. Jamais je n'avais connu de telles sensations. Jamais je ne m'étais sentie aussi désinhibée. Aussi libre.

Le noir tomba soudain devant mes yeux. Il m'attacha un bandeau, ses doigts dans ma nuque me donnant des frissons. Avec le feu qui ronflait dans la cheminée, il faisait de plus en plus chaud. Des gouttelettes de sueur perlaient au-dessus de mes lèvres.

— Je vais prendre le contrôle maintenant, Tess.

Je hochai désespérément la tête, le cœur cognant à toute allure. Q me saisit un sein. Quelque chose de froid se referma sur mon téton. Impossible de voir quoi. La même chose, sans doute, qu'il fixa à mon autre mamelon, une sensation plutôt désagréable.

— J'adore tes seins, murmura-t-il en français.

Mon sexe palpait au même rythme que le sang au bout de mes seins et dans les marques des coups de fouet. Q m'attrapa par le cou et écrasa sa bouche contre la mienne. Nos langues et nos haleines s'entremêlèrent.

Ivre de son goût, je poussai un gémissement. Haletant, il rompit le baiser et

promena quelque chose sur mon ventre. Je détestais le bandeau, qui m'empêchait de voir, exacerbant ma sensibilité et mon anxiété.

— Chaque coup que je te donne me fait bander plus fort.

Je poussai un cri lorsque la lanière de cuir me mordit le ventre, en travers du pubis. J'essayai de me courber mais les chaînes me maintenaient arquée, offerte à la torture.

— Tu veux savoir jusqu'où je suis capable d'aller ? Jusqu'au sang ! Je veux que tu pleures à mes pieds. Je veux te déchiqueter. Tu as peur ?

Un autre coup me lacéra le buste, juste sous la poitrine. La douleur irradiait dans mes côtes fracturées, mes contorsions augmentant la traction des poids au bout de mes pinces à tétons. Je ne pouvais nier les spasmes de plaisir dans mon bas-ventre mais je ne comprenais pas en quoi le fait d'être à la merci de Q m'excitait. Ni comment il pouvait bander en infligeant la douleur.

— Oui, délicieusement peur, murmurai-je d'une voix à peine audible.

Ma franchise nous choqua tous les deux. Haletante, je demandai :

— Pourquoi voulez-vous me faire souffrir, maître ?

Il me gifla, sans me faire mal, mais des larmes roulèrent sous mon bandeau.

— Je te retire la permission de parler !

Je baissai la tête, penaude.

Q décrivit un cercle autour de moi, en promenant le fouet sur mon corps.

— Je ne veux pas te faire souffrir, douce Tess. Je veux te marquer. Ta peau est pure comme la neige. Je veux la souiller, dit-il en me fouettant les fesses.

Il frappa sur une marque de coup, me causant une douleur fulgurante.

— Est-ce bien ? Est-ce mal ? poursuivit-il. Je m'en moque... J'ai besoin de ta douleur, me chuchota-t-il à l'oreille. Je suis invincible quand je te fais souffrir.

Des images terrifiantes se formèrent dans mon subconscient. Chacun de mes muscles me suppliait de mettre un terme à ce calvaire. J'avais le mot de passe au bout des lèvres.

Non. Je suis forte. C'est moi qui ai voulu ça. Je ne le prononcerai pas. Pas encore.

Q me frappa particulièrement fort. Les piqûres d'abeilles se muèrent en morsures de frelons géants, mais je n'émis aucun son.

— Parfait, grommela-t-il en passant le doigt sur la marque qu'il venait de me laisser.

J'avais du mal à respirer. J'aurais voulu voir. Il fallait que je voie.

— Tu mérites une récompense, Tess, ajouta-t-il, comme s'il parlait à une fillette qu'il s'apprêtait à gratifier d'une sucrerie.

La douleur se changea en douce brûlure que je savourai.

Il arracha le bandeau et m'embrassa en me tenant par les cheveux. Sa langue s'agitait furieusement dans ma bouche et me privait d'air. Je suffoquais, mais dès qu'il s'écarta, je me tendis vers lui, avide. Je voulais mourir sous ses baisers.

Ses yeux de jade étincelants, il s'agenouilla devant moi.

— Mets tes jambes sur mes épaules.

— Sur vos épaules ? répétais-je, gênée par la perspective de mon sexe ouvert si près de son visage.

Je mouillais tellement qu'un filet luisant ruisselait sur ma cuisse. Je secouai la tête, effrayée par cette position qui me rendrait si vulnérable. Il me frappa les fesses, sur les marques de fouet. Je hurlai de douleur.

— Fais ce que je te dis, Tess, ordonna-t-il en accentuant mon prénom.

Docile, je m'exécutai, en me remémorant que je lui appartenais et que je n'avais pas le choix.

Avec précaution, je soulevai une jambe et la plaçai sur son épaule. Ses yeux se posèrent sur mon sexe et le désir lui assombrit le visage. Je sentis mes joues s'empourprer. Comme je gardais l'autre pied au sol, il me fusilla du regard.

— Tu as deux jambes. Mets-les sur mes épaules, dit-il d'une voix rauque.

Son désir me donna du courage. En exerçant une traction sur les menottes, je pris de l'élan et m'assis sur ses épaules, suspendue par les bras, entièrement à sa merci. Il m'enlaça les fesses, m'enserrant entre ses biceps, sans quitter mon sexe des yeux.

— Que tu es belle..., murmura-t-il en déposant un baiser à l'intérieur de ma cuisse, son souffle brûlant. Pour m'avoir laissé te faire mal, tu mérites d'être récompensée.

Je renversai la tête lorsqu'il plaqua sa bouche sur ma fente et j'écartai les jambes plus grand afin de lui faciliter l'accès. Sa langue s'enroula autour de mon clitoris, le léchant, le suçant, puis elle me pénétra, glissant dans ma sève, comme possédée.

C'en était trop. Trop intense. Je gémissais et sanglotais. Chaque coup de langue faisait exploser des milliers d'étoiles. Il l'enfonça si profond que je poussai un cri, imaginant son sexe à la place.

— Oh oui, maître, encore !

Mon corps ne demandait qu'à être pris, malmené, éveillé au plaisir passionnel. Les coups de fouet me cuisaient, les pinces me tiraillaient douloureusement les seins, la chaleur du feu de cheminée devenait insoutenable. Je levai mon bassin contre Q, afin d'amener sa langue plus loin encore, lui réclamant plus de

brutalité.

— Oh oui..., grogna-t-il, ses doigts serrés autour de mes hanches.

Le visage enfoui entre mes cuisses, un grondement dans la gorge, il me mordit le clitoris, d'un coup de dents sauvage.

Je hurlai, mon vagin se convulsa à un rythme désordonné. Je me contorsionnai, essayant de venir plus près de Q et à la fois de m'éloigner. J'en voulais plus et, en même temps, je redoutais de ne pouvoir en supporter davantage.

Mon esprit se désintégraît, gouverné par le désir de jouir.

— Baise-moi, Q, baise-moi ! Je n'en peux plus...

Il repoussa mes cuisses et je me détachai de lui. Il se redressa et je me retrouvai pendue au plafond, tremblante. Ma tête retomba mollement sur ma poitrine. J'avais les paupières trop lourdes pour garder les yeux ouverts. J'avais envie de serrer les jambes afin de mettre fin au supplice. De femme rationnelle et mesurée, Q m'avait transformée en droguée avide de sa dose. J'étais accro à son sexe. Accro à mon maître.

Il me saisit la mâchoire. À contrecœur, j'ouvris les yeux.

— Tu n'en peux plus ?

Sa barbe naissante luisait de ma sève. Je m'élançai vers lui. J'avais envie de le lécher, de le laver. Je salivais à l'idée de le sucer. Je voulais lui mordre le sexe comme il avait mordu le mien. J'en avais tellement envie que j'allais exploser.

Laborieusement, je m'efforçai de formuler une phrase cohérente.

— Je n'en peux plus d'attendre que vous me baisiez.

Les yeux fermés, il murmura :

— Tu t'es soumise complètement. Tu n'as pas idée de ce que ça me fait.

Si, je pouvais me faire une idée. Il était en proie à cette même sensation délirante qu'il me causait. Si je n'avais pas été attachée, je me serais jetée sur lui et l'aurais baisé jusqu'à éteindre le désir qui me dévorait. Seulement, je craignais que ce désir ne soit inextinguible. Et je voulais le faire durer à jamais.

— Répète ! ordonna-t-il en déboutonnant son blazer.

Pantelante, je le regardai enlever sa veste et la jeter par terre.

— Baisez-moi, maître. Je n'en peux plus d'attendre.

Tout en dénouant sa cravate, il se débarrassa de ses chaussures. Une lueur diabolique s'alluma dans ses yeux lorsqu'il ôta sa cravate crème. Il la regarda, puis il me regarda. Mon cœur fit un bond lorsqu'il s'avança vers moi.

— Ouvre la bouche.

— Non. Je ne pourrai pas respirer.

— Mais si. Tu pourras la mordre.

J'eus beau serrer les lèvres, il y glissa la cravate de force et l'attacha. Puis il embrassa ma bouche bâillonnée, en promenant la pointe de sa langue sur ma lèvre inférieure.

— Tu es incroyablement belle, esclave, ligotée et bâillonnée. J'assumerai la honte de jouir dans mon pantalon chaque fois que je repenserai à ce soir.

Il s'écarta de moi et se déshabilla. Sans prendre la peine de la déboutonner, il arracha sa chemise. Les boutons sautèrent un à un et rebondirent sur le plancher.

La perfection de son torse me laissa la bouche sèche. Les petits oiseaux semblaient vivants, tant le tatouage était fin, dans les tons noir-brun.

Q dégrafa sa ceinture, puis il descendit sa braguette et retira son pantalon. Tout en massant son érection à travers son boxer noir, il regardait les pinces accrochées à mes seins.

— Tes chairs sont si enflées, Tessie.

Je tressaillis. Tessie. Le diminutif affectueux de Brax. La culpabilité me submergea, tel un tsunami, et je toussai de douleur. J'avais trahi Brax de la pire des manières. J'étais la dernière des salopes.

Q s'approcha, menaçant, et crocheta les doigts autour de mon bâillon.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Pourquoi as-tu l'air triste ?

Je baissai les yeux, m'efforçant de chasser Brax de mes pensées. Je n'aurais pas dû penser à lui mais c'était plus fort que moi. J'avais commis une erreur en demandant à Q de m'appeler par mon prénom. Tess aimait peut-être les jeux sadiques mais Tessie... Tessie appartenait à un passé plus simple.

Nos regards se rencontrèrent et Q sembla comprendre.

— Tu n'aimes pas que je t'appelle comme ça ?

Malgré moi, une larme roula sur ma joue, qu'il essuya d'un coup de langue.

— Moi non plus, je n'aime pas Tessie, déclara-t-il. Tu es à moi. Ma Tess.

Mes yeux se voilèrent et je me laissai aller contre lui, toute culpabilité évanouie, mon désir décuplé. Son regard m'avait ramenée à la vie.

Il le savait. Il libéra son membre épais, referma les doigts dessus et se branla vigoureusement.

— Tu aimes quand je te dis que tu es à moi ? Toute à moi ?

Par provocation, je secouai la tête. Je ne pouvais pas détacher les yeux de sa main sur son sexe. Je me cambrai, essayant de trouver le soulagement en frottant mes seins torturés contre sa poitrine. Il frémit, tout en continuant de se masturber. De l'autre main, il glissa deux doigts en moi et s'enduisit le gland de ma sève.

Mon vagin se convulsa, le réclamant désespérément. Rien d'autre au monde ne comptait que d'avoir Q en moi. Je voulais lui hurler de me baiser, mais avec le bâillon, je ne parvenais à produire que des sons indistincts.

Il se pressa contre mon ventre puis me fouetta de son sexe. En gémissant, j'essayai de me coller contre lui.

— Accroche tes jambes à ma taille, dit-il en m'ouvrant les bras.

Enfin ! Oh oui !

Je pris de l'élan et nouai les jambes autour de lui, mon sexe ruisselant contre son ventre brûlant, son sexe frémissant si près du mien. Ses yeux s'allumèrent lorsque je me mis à onduler du bassin, étalant mon liquide sur son membre et ses testicules. Libérée de toute retenue, j'aurais pu jouir en me frottant contre mon maître comme une chienne en chaleur.

Il glissa une main entre nous et m'écarta de lui afin de guider son sexe vers mon entrée, et d'un mouvement rapide, les mains sur mes hanches, il me pénétra. Son sexe était si long qu'il heurtait mon utérus, m'écartelant, me meurtrissant. Cette intrusion me fit perdre toute raison. Je me contractai, en grognant de façon obscène, comme la salope que j'étais.

— Mon sexe est fait pour toi, grogna Q.

Et, d'une main, il me frappa un sein, exacerbant la douleur de la pince, me provoquant des spasmes et une coulée de sève entre les jambes.

J'étais au bord de l'orgasme. Q se mit à aller et venir avec une extrême lenteur, comme s'il désirait imprimer sur sa peau chaque sensation. J'avais envie de hurler. Je ne voulais pas prendre le temps. Je voulais être dévastée.

— Lève les yeux, ordonna-t-il.

À contrecœur, je détachai mon regard de son sexe coulissant dans le mien. Les spectres de ses démons dansaient dans ses yeux de jade, l'invitant à lâcher prise.

Avec un grognement, il s'élança en moi. Encore. Et encore.

Je renversai la tête, mordant le bâillon, désespérée de ne pouvoir exprimer combien je désirais qu'il aille encore plus loin.

— Je te hais de m'avoir fait rompre mon vœu, dit-il dans un coup de reins, le visage déformé par le plaisir et le mépris. Qu'es-tu en train de me faire ?

Avant que je ne puisse répondre, il perdit tout contrôle. Les lèvres retroussées, il me pilonna de toutes ses forces, le regard dément, ses ongles manucurés me labourant les fesses, me faisant goûter à une douleur nouvelle.

La cravate étouffait mes cris. Je rebondissais entre ses bras, mes seins tressautaient à chaque secousse, nos halètements ponctués par les bruits de succion de nos corps ruisselants de sueur.

La température ambiante était trop élevée, les sensations trop puissantes. Mon corps ne pouvait supporter une telle surcharge sensorielle.

Oh mon Dieu, je viens...

— Tu es à moi.

Q se renversa en arrière, utilisant mon poids comme levier pour se propulser vers le haut, son sexe si dur qu'il m'écartelait jusqu'au point de rupture.

Mon cœur ouvrit ses ailes et s'envola. Le plaisir culminait, sans atteindre le sommet. La peur se mêlait au désir. Trop intense. J'étais certaine de ne pas y survivre.

Le bâillon me privait d'air et la tête me tournait. Je ne pouvais penser qu'à Q, à ses ongles, son sexe, sa respiration haletante.

Il se cambra davantage, la tête rejetée en arrière, pour me donner des coups de reins d'une force incroyable, les os de ses hanches me meurtrissant l'intérieur des cuisses.

— Oh, oui, Tess... Merde... Putain, ta chatte est faite pour ma bite.

Je n'en pouvais plus. Mon corps tout entier se désintérait mais j'étais toujours au bord de l'orgasme.

Par pitié, s'il vous plaît... Je... Je...

— Regarde-moi, articula Q.

Je me noyai dans le vert de ses yeux. Nous n'étions plus le maître et l'esclave. Nous étions deux bêtes en rut.

— Maître, s'il vous plaît...

Q se redressa, le retard autoritaire bien qu'embrasé de désir, les lèvres entrouvertes.

— Je vais te donner ce que tu veux.

Un grondement dans la gorge, il se convulsa et m'emplit d'un jet de semence brûlante. J'entrai en combustion. Chaque atome de mon corps se fissa et s'enflamma. Mon sexe se resserra autour de l'érection de Q et je hurlai. Il me mordit le cou. Transcendée, je m'élevai au-dessus de mon corps de simple mortelle, les yeux exorbités, le cerveau en fusion.

Q remuait les hanches au rythme de mon orgasme, les dents agrippées à ma clavicule, d'où ruisselait un filet de sang. Une part primitive de mon être redevenait sauvage. J'aimais qu'il me désire au point de me faire saigner. J'adorais la délicatesse de sa langue lapant mon essence.

Peu à peu, toutefois, les vagues de l'orgasme refluèrent. J'avais des crampes dans les pieds et l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur.

Les doigts tremblants, Q dénoua mon bâillon, puis il me détacha les poignets

et me prit dans ses bras. Nous nous écroulâmes sur le moelleux tapis blanc, le tachant de sueur, de sperme et de sang.

Toujours en moi, il parvint à me retourner et, sans un mot, il se blottit contre mon dos. Son cœur cognait au même rythme frénétique que le mien. Repue, je me lovai au creux de son corps ferme. Il m'avait fait mal mais il m'avait comblée. Il m'avait donné la brutalité dont j'avais besoin.

D'un geste d'une tendresse indescriptible, il ôta les pinces de mes seins et les massa doucement, avec un profond soupir, suivi d'un bâillement.

Tu m'as malmenée mais en même temps, tu as fait attention à moi. J'essayai de communiquer par la pensée. Je n'avais plus la force de parler. Q marmonna quelque chose et m'attira plus près de lui.

Dehors, le soleil rosissait le ciel. Q tressaillit, sombrant déjà dans l'oubli.

Cette nuit avait changé ma vie. Q faisait pleurer mon âme, il la mettait au supplice mais il y répandait aussi la joie. Mon cœur chantait et se réjouissait. J'avais enfin assouvi mes fantasmes. J'avais trouvé ma place.

Dans les bras de Q.

Chapitre 21

FAISAN

Ce furent les douleurs qui me réveillèrent, et les souvenirs de la nuit précédente affluèrent : la violence de Q, ses divagations sur les filles et l'hiver. Il m'avait donné des indices ; à moi de décrypter les métaphores.

Dans l'immédiat, j'en étais incapable. J'avais le cerveau à l'envers et le corps à vif. Je me sentais usée, abusée, et en même temps adulée.

Je changeai de position, essayant d'en trouver une plus confortable. Le tapis était moelleux mais il m'irritait. En marmonnant, Q me serra plus fort contre lui, son bras musclé autour de ma taille. Incroyablement, il était toujours en moi, flasque mais encore assez volumineux pour que j'aie parfaitement conscience de l'intrusion.

J'ondulai légèrement des hanches, tentant de l'exciter.

Sa respiration se fit plus courte. Lentement, son sexe se gonfla, m'emplissant tel un ballon, réveillant des douleurs qui me rappelèrent la brutalité avec laquelle il m'avait prise.

Je me mordis la lèvre inférieure. Il enfouit son nez dans mes cheveux emmêlés et commença à aller et venir en grognant.

Je fermai les yeux lorsqu'il roula délicatement l'un de mes tétons entre ses doigts. Un geste à l'opposé de sa furie dominatrice. Il n'était plus Q, ce matin. Il était Quincy.

En gémissant, j'accompagnai le mouvement de son bassin, lascive, à la recherche non pas d'un orgasme ravageur mais d'un plaisir plus subtil. Délaissant ma poitrine, il me caressa le clitoris et nos balancements se firent plus fougueux.

Un cri m'échappa lorsqu'il noua sa jambe autour de la mienne. Dans cette position, il touchait mon utérus.

— Je n’aurais jamais cru aimer la vanille, murmura-t-il dans mes cheveux.

Je me figeai. Que voulait-il dire ? Qu’il n’avait jamais partagé de moments intimes ? Qu’il n’avait jamais eu que des rapports bestiaux ?

Sa respiration s’accéléra. Il n’avait pas remarqué que j’avais la tête ailleurs, que j’étais en train de tenter d’analyser ses paroles. Il m’enduisit le clitoris de cyprine, le massa érotiquement, me forçant à revenir à l’instant présent.

— Jouis pour moi, esclave, ordonna-t-il, pantelant, sa jambe crispée sur la mienne.

Ses coups de reins se firent plus violents et il me pinça le clitoris, déclenchant instantanément un orgasme. Mon sexe accueillit sa semence dans une série de spasmes. Son gémissement de volupté me gonfla le cœur et amena un sourire sur mes lèvres.

On frappait à la porte. Nous avions dû nous rendormir. Q s’écarta de moi. Sa peau était collée à la mienne et j’eus la sensation d’un déchirement.

— Merde, bougonna-t-il en se tenant la tête. Combien de verres j’ai bus hier soir ?

— Suffisamment pour parler d’oiseaux et de filles, dis-je tristement. Je suis donc la cinquante-huitième...

— Pardon ? s’écria Q, affolé. J’ai dit ça ?

Et il se leva en grimaçant. Je ne pouvais pas détacher les yeux de son corps svelte et musclé. Son sexe luisait encore. Son tatouage m’emplit de mélancolie, pour une raison inexplicable.

— Pouvez-vous me dire maintenant quel est le rapport entre les moineaux et les cinquante-sept esclaves que vous avez eues avant moi ?

Il se passa une main sur le visage, puis il ramassa son pantalon, en évitant de me regarder. Il l’enfila sans prendre la peine de remettre son boxer.

Je n’avais encore jamais vu son tatouage de dos. Le nuage était terrifiant, enchevêtré de barbelés et de ronces menaçant de dévorer les petits oiseaux innocents. Je baissai les yeux, incapable de regarder ce tableau plus longtemps.

Un petit cri m’échappa lorsque je découvris dans quel état j’étais : couverte de bleus et de marques rouges. Je me contorsionnai, en sifflant entre mes dents, afin de voir mon dos, quadrillé de traces de fouet qui me faisaient un mal de chien.

En enfilant sa chemise privée de boutons, Q se tourna face à moi. Il me tendit une couverture en fourrure qu’il prit sur le lit.

— Tu t’en envelopperas pour retourner à ta chambre, puisque j’ai brûlé tes vêtements.

Je le foudroyai du regard.

— Vous faites exprès d'ignorer ma question ?

Son visage se ferma. Je ne comprenais pas sa froideur. On frappa de nouveau à la porte. Il soupira, las.

— Il faut que j'y aille.

Je me levai fièrement, sans prendre la couverture. Je voulais qu'il voie ce qu'il m'avait fait, ces marques que j'arborais avec passion. Elles montraient ce que j'étais devenue. Je n'étais plus la neige virginale. J'avais été souillée.

— Vous n'allez tout de même pas partir en pleine discussion ?

Ses yeux se posèrent sur mon corps meurtri, le désir s'y mêlant au désarroi.

— Ne te méprends pas sur ce qui s'est passé hier soir, répliqua-t-il. Le maître était soûl et il a baisé son esclave, c'est tout. Tu m'as donné satisfaction. À présent, je suis pressé.

Il n'aurait pu me causer plus de peine. Mes yeux s'emplirent de larmes.

— Ce n'est pas vrai. Vous le savez.

— Crois ce que tu veux, esclave.

Il déverrouilla alors la porte et disparut. Mon cœur chavira. « *Esclave.* » Et non plus Tess. Il me désavouait d'un simple mot.

Mortifiée, je descendis l'escalier en colimaçon et regagnai ma chambre. Je pris une douche et me passai de la pommade à l'arnica sur les traces de fouet. Puis j'enfilai une magnifique robe grise que je trouvai dans l'armoire.

Je n'étais plus opposée à ce que Q m'habille. Après ce qu'il m'avait fait la nuit précédente, les vêtements me paraissaient futiles. Je l'avais laissé me flageller, dans tous les sens du terme, mais au lieu de me sentir désirée et accomplie, je n'éprouvais que du vide et du regret. Il m'avait infligé des épreuves auxquelles je ne pensais jamais consentir. Pourtant, à aucun moment je n'avais recouru au mot de passe. Parce que je me sentais en sécurité.

Mais je me leurrails. Il avait compromis cette sécurité en me quittant sans explication. J'avais les mâchoires endolories d'avoir trop serré les dents. Q n'avait pas le droit de me laisser ainsi.

Il a tous les droits. Il est ton maître.

Il est plus que ça, même s'il le niera jusqu'à sa mort.

Je me brossai rageusement les cheveux. Je m'étais fait des illusions quant à ses sentiments. Il avait admis avoir eu cinquante-sept femmes. Pourquoi aurais-je davantage compté que les précédentes ?

Ses divagations me résonnaient dans la tête. *Hiver. Oiseaux. Pris au piège*

dans les glaces.

La brosse me tomba des mains. Non... Était-ce possible ? Q achetait des femmes non pour en abuser mais pour les sauver ?

Cette idée me paraissait inconcevable. Elle ne collait pas avec les chansons de démons intérieurs, ni avec ce qu'il m'avait fait subir. Néanmoins, j'entrevois un rayon d'espoir.

Mue par le besoin de savoir, je quittai ma chambre. Je trouvai Suzette dans la cuisine, occupée à émincer des carottes. Elle me regarda à peine. Dehors, de gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, projetant des ombres sur les murs.

Mme Sucre m'adressa un demi-sourire avant de disparaître dans l'office. Il était clair que je n'étais pas la bienvenue. J'étais une traîtresse, une paria.

Je m'avançai jusqu'au comptoir, n'osant m'approcher trop près de Suzette, dont le regard lançait des flammes. Le silence était insoutenable. La maison dégageait de mauvaises vibrations, comme si une tempête couvait.

Je baissai la tête. Ce simple mouvement réveilla les élancements dans mon dos. Je n'avais pas le droit d'être vexée. J'étais responsable de l'intervention de la police.

— Suzette... Que s'est-il passé hier soir ? Pourquoi Q n'a-t-il pas été arrêté ?

Je commençai par une question anodine. Je voulais rompre la glace avant de demander confirmation de ce que je présumais. J'étais quasiment certaine de ne pas me tromper. Suzette ne m'avait-elle pas dit que Q l'avait sauvée ?

— À ton avis ? rétorqua-t-elle, les lèvres pincées. La police l'a accusé de t'avoir kidnappée.

— Mais ils ne l'ont pas emmené. Ils ont dû se rendre compte qu'il était innocent.

— Il y a des choses que tu ignores, esclave. Et tu as perdu le droit de les apprendre.

Mon estomac se serra. Je n'avais pas réalisé combien l'amitié de Suzette m'était chère.

— Ce n'est pas moi qui ai appelé la police. J'ai seulement téléphoné à mon copain et je lui ai parlé de Q... C'est tout.

Elle posa son couteau.

— Crois-tu que ce soit moins grave ?

Elle ferma les yeux, s'efforçant à l'évidence de surmonter son humeur noire. Lorsqu'elle les rouvrit, plus aucune trace de colère ne subsistait dans son regard noisette.

— Je sais que tu étais terrifiée quand tu es arrivée ici. Je sais que tu as

souffert, au Mexique. Et je sais que ton petit ami te manquait. Je ne t'en ai jamais voulu d'être frondeuse, de t'être enfuie, d'avoir du cran. Je regrette seulement que tu ne nous aies pas accordé davantage de temps avant de nous juger et de prendre une mauvaise décision, conclut-elle en continuant de trancher les carottes.

Un frisson me parcourut l'échine. Elle s'était exprimée au passé...

Mme Sucre ouvrit un four et en retira un plateau de brioches dégageant un délicieux arôme sucré. Elle les posa sur le comptoir et agita un torchon au-dessus afin de dissiper les volutes de fumée.

— Savez-vous si M. Mercer est là ? lui demandai-je, mal à l'aise. Je voudrais lui parler.

Suzette se raidit mais elle ne leva pas les yeux.

— Non, répondit-elle. Il est parti il y a environ une demi-heure. Il rentrera sûrement tard.

Submergée de tristesse, je me cramponnai au comptoir. Il était parti sans me dire au revoir.

À quoi t'attendais-tu ? À ce que votre relation change parce que tu t'es laissé fouetter ?

Je n'avais pas de raison d'être aussi malheureuse. C'était prévisible. Nous étions en semaine et il avait un empire à diriger. Seulement, il n'était pas juste parti travailler. Il avait fui.

— Ah..., balbutiai-je.

Mme Sucre me jeta un regard compatissant, puis, avec un sourire bienveillant, elle me donna une brioche.

— Mange, mon enfant. Tu ne sais pas quand tu prendras ton prochain repas.

Nos regards se rencontrèrent. Des sueurs froides dans le dos, je contournai le comptoir et lui saisis le poignet.

— Pourquoi ? Que voulez-vous dire par là ?

Suzette nous observait avec de grands yeux tristes. Elle s'apprêtait à dire quelque chose mais une voix de baryton retentit derrière moi.

— Ton séjour chez nous touche à sa fin, esclave.

Je pivotai face à Franco. Il tenait sous le bras le même classeur que Q m'avait montré lors de mon arrivée. La fiche établie par mes ravisseurs me désignant comme une « blonde en scooter ».

Mon cœur se brisa. Tout était programmé depuis le début. Q ne désirait qu'une nuit pour abuser de moi. Maintenant, il pouvait se débarrasser de moi. Comment avais-je pu être aussi naïve ?

Franco s'avança vers moi. Je reculai, me heurtant au ventre rebondi de Mme Sucre. J'allais perdre des personnes qui tenaient davantage à moi que mes parents. Mme Sucre et sa bienveillance maternelle. Suzette, qui me considérait comme une sœur. Franco, avec qui je partageais une étrange connivence.

Avec un sourire qui ne se reflétait pas dans ses yeux, il se posta devant moi. Mme Sucre m'enlaça les épaules. Franco posa un genou au sol et, à l'aide d'un couteau, il sectionna le bracelet GPS, qui tomba sur le carrelage.

La symbolique de ce geste me fit l'effet d'une gifle. Q n'avait plus rien à faire de moi. Il me retirait sa protection, son étrange affection. Il m'abandonnait dans un monde peuplé de brutes et de conducteurs.

— C'est irrévocable ? Je n'ai pas mon mot à dire ?

J'éprouvais un immense chagrin. Q était trop lâche pour me renvoyer lui-même. Il avait chargé son personnel de se débarrasser de moi comme d'un petit animal indésirable.

— Vous allez me faire piquer, comme un caniche enragé ? dis-je avec un rire amer.

— Mais non, esclave, répondit Franco en riant. Tu vas rentrer chez toi.

Chez moi... Cette expression n'était plus associée au bonheur et au confort. Elle ne m'évoquait que de sinistres perspectives. Q me rendait à un monde où je ne voulais pas retourner. Le cadeau était devenu trop encombrant.

Mme Sucre exerça une pression sur mes épaules avant de me pousser vers Franco.

— Va-t'en, maintenant. Laisse tout cela derrière toi.

Je me précipitai vers Suzette et lui saisis les mains. La pitié dans son regard me creva le cœur.

— Je ne veux pas partir, Suzette ! Cette tentative de fuite était une énorme erreur. Vous l'expliquerez à Q et il me gardera, n'est-ce pas ? Tu n'arrêtes pas de répéter que ma présence lui est bénéfique. Qu'il est meilleur que ce qu'on peut penser. Je veux être digne de lui. Je veux rester et connaître son histoire.

Elle retira ses mains des miennes.

— Je sais, Tess, mais il est trop tard. Q a conclu un marché avec la police. Il ne sera pas inquiété s'il te renvoie chez toi. C'est la seule solution.

J'avais du mal à respirer. Voilà pourquoi la police était repartie sans lui. Pour échapper à la justice, il préférait renoncer à moi.

— Non, je ne peux pas vous quitter ! Je veux rester ! Je dois rester !

Franco me ceintura de ses bras.

— Viens, nous avons un horaire à respecter.

Et il m'entraîna hors de la cuisine, hors de ma nouvelle vie, loin de Suzette. Je songeai un instant à le frapper, courir m'enfermer dans ma chambre et attendre que Q vienne me dire en face qu'il ne voulait plus de moi. Mais Franco avait trop de force. Lui résister serait vain.

— Tu te souviens quand tu es arrivée là..., dit-il sur le pas de la porte, avec un petit rire désabusé. Je t'ai poussée pour que tu t'inclines devant ton nouveau maître. C'est bien la première fois que je dois forcer une esclave à partir...

— Je vous ai maudit, ce jour-là, et je vous maudis aujourd'hui.

— Je comprends, mais je ne fais qu'obéir aux ordres.

Le jet privé de Q, avec ses initiales, était posé dans le même champ manucuré, équipé d'une manche à air et de balises d'atterrissage. Le vent me décoiffait. Les nuages noirs n'allaient pas tarder à déverser des torrents. J'abattis ma dernière carte.

— Est-ce bien raisonnable de voler par ce temps ? demandai-je en me campant au sol et en essayant de me libérer de l'emprise de Franco. S'il vous plaît, je veux rester. Appelez Q. Laissez-moi lui parler.

En secouant la tête, il me poussa vers l'avion.

— Q ne veut plus te revoir, esclave. Je suis désolé. Tu lui as causé trop d'ennuis, déclara-t-il fermement, bien que d'un ton peiné.

Je baissai la tête, résignée. À quoi bon insister ? Je n'avais aucune prise sur mon sort.

Franco m'aida à monter dans le jet rutilant, prison de cuir crème et de bois de rose. Je me laissai tomber sur le même fauteuil qu'à l'aller, en proie à la même terreur. *Je suis folle. Je rentre en Australie ! Je devrais être contente...*

Encore une fois, on me rejetait. Mes parents ne me désiraient pas. Brax ne s'était pas battu pour me protéger. Quant à Q... Il m'avait tout volé pour me livrer ensuite à un monde infesté de requins. Je serrai les poings. Une chose était sûre : Q n'avait pas de cœur, il ne me méritait pas.

Je levai les yeux vers Franco, posté devant moi.

— Ne garde que les bons souvenirs, dit-il. Détends-toi, maintenant. Tu seras bientôt chez toi.

Et il s'engouffra dans le cockpit. Une hôtesse de l'air apparut, coiffée d'un chignon blond, vêtue d'un uniforme blanc à la poche de poitrine brodée des initiales de Q. J'avais envie de lui sauter à la gorge, de lui arracher sa veste. Il n'y avait que moi qui avais le droit de porter les initiales de Q sur le cœur. J'étais furieuse. J'aurais tellement aimé pouvoir dire à Q ce que je pensais de lui, le lâche !

Il m'avait marquée jusqu'au tréfonds de mon être, tout en sachant qu'il me chasserait. J'aurais pu m'en douter. Mais il mentait trop bien. Des larmes me brouillèrent la vision. L'avion démarra, il prit de la vitesse et s'éleva dans les turbulences et le vent.

Par le hublot, une main sur la vitre froide, je regardai le manoir de Q s'éloigner, de plus en plus petit. Puis les nuages nous engloutirent.

Q m'avait volé mes espoirs et mes rêves. Je n'avais plus en moi que du vide et du noir. J'étais brisée.

Nous traversâmes les fuseaux horaires en silence. Refîmes le plein dans des lieux dont je ne me souciais pas de connaître le nom. En quelques heures, j'avais laissé derrière moi le printemps français pour atterrir à l'automne australien.

Le jet roula jusqu'à un hangar privé. La lune dansait dans un ciel argenté. Nous étions partis sous la menace de la tempête, nous arrivions par une nuit douce et calme.

Franco sortit du cockpit et m'invita d'un geste à débarquer. Le cœur lourd, je descendis de l'avion. Je n'avais pas la force de crier ni de convaincre Franco qu'il s'agissait d'une énorme erreur. Je n'avais pas fermé l'œil de tout le vol, j'étais épuisée. De toute façon, la décision de Q était prise. Il ne servait à rien d'insister.

Tel un mouton à l'abattoir, je suivis Franco jusqu'à un bâtiment réservé aux arrivées spéciales. Par-dessus mon épaule, je jetai un dernier regard au jet de Q. Mon cœur se serra. Ses initiales calligraphiées seraient la dernière image que je garderais de lui. Cet avion appartenait à un autre monde, un univers dont je ne pourrais plus jouir.

De jeune fille timide aux fantasmes secrets, j'étais devenue une victime enragée capable de tuer ses ravisseurs mexicains, puis une femme accomplie qui avait assouvi ses désirs les plus chers, pour finir démolie, exténuée, ne demandant qu'à dormir et à trouver l'oubli.

J'avais moi-même causé ma perte. J'étais tombée amoureuse de mon maître.

Maudit sois-tu, Q.

Je contemplai le sol tandis que Franco parlementait avec un officier des douanes examinant ce que je supposais être des faux papiers. Puis, une main au bas de mon dos, Franco me poussa hors de l'espace aérien, sur le sol de Melbourne.

Il faisait chaud et sec. Même si je n'avais aucune envie d'être là, j'inspirai une grande bouffée d'air australien. Les odeurs du pays réveillèrent des souvenirs et

m'apportèrent un peu de réconfort. J'étais de retour chez moi. Je devrais juste retrouver ma place, dans ma petite vie fade aux côtés de Brax, sans frayeur ni plaisir sexuel. Je devrais réapprendre à me mentir. Seigneur... Je m'immobilisai.

— Avance, escl... Je veux dire, mademoiselle Snow.

Je me tournai vers Franco.

— Ramenez-moi avec vous ! Je n'ai plus rien à faire ici.

— Impossible. La police française le saura. C'était le compromis. M. Mercer a un arrangement de longue date avec les autorités.

— Comment cela ?

— Tu poses trop de questions pour une esclave, soupira-t-il.

— Je ne suis plus une esclave. Répondez-moi.

— Si tu avais été plus attentive, tu aurais compris toute seule que M. Mercer n'est pas du genre à exploiter des esclaves.

Ce n'était pas une révélation. Q avait fait suffisamment d'allusions à ses états d'âme.

— Ah bon ? rétorquai-je. Je suis la cinquante-huitième. Autrement dit, il en a eu cinquante-sept avant moi. Si avec ça, il ne se livre pas au trafic d'êtres humains...

Je ne supportais pas que Q ait eu autant de femmes. Sans l'ombre d'un doute, il en aurait d'autres après moi. Cette idée me donnait envie de hurler, de donner des coups de pied et des coups de poing.

— Mais je sais qu'il est animé de bonnes intentions, ajoutai-je. N'est-ce pas ?

J'aurais voulu le haïr mais je n'y arrivais pas.

Franco me saisit par le bras et m'entraîna à l'écart, hors de portée des oreilles indiscretes.

— Oui, dit-il à voix basse, M. Mercer a eu cinquante-sept esclaves, dont douze à l'âge de seize ans. Il achète des filles, il les accepte en cadeau... mais il ne les maltraite pas, soupira-t-il. Il soigne des femmes brisées et les rend à leur entourage. Il emploie son argent, son personnel et sa maison à réparer des âmes irréparables. Avec une sorte de Super Glue Mercer, il parvient à recoller les morceaux.

Cette image me fit sourire. Enfin, je savais. Après avoir vécu deux mois avec un maître indéchiffrable, je découvrais l'homme derrière le masque. Suzette avait toujours laissé entendre qu'il était une bonne personne, et les oiseaux étaient porteurs d'un message cristallin. Ils symbolisaient les femmes que Q avait sauvées. Enfin, je comprenais son tatouage. Les nuages noirs et les barbelés représentaient la cruauté du monde. Les oiseaux incarnaient les

victimes qu'il avait accueillies dans son refuge. Il portait cette image sur la peau comme un talisman, un insigne d'honneur.

Si je ne l'avais pas haï, je l'aurais aimé.

Tout compte fait, je voulais bien accepter mon exil. Il devait en protéger d'autres. Il vouait son existence à sauver des vies et j'avais failli lui mettre des bâtons dans les roues. À sa place, j'aurais agi comme lui.

Mon cœur se serra. Sa décision était irrévocable. Franco ne le trahirait pas. Néanmoins, il me restait une question à laquelle je n'avais pas de réponse.

— Pourquoi moi ? demandai-je à Franco. Alors qu'il n'en avait jamais touché aucune autre ? Pourquoi avoir essayé de me briser s'il est un si grand bienfaiteur ?

Franco détourna le regard, en se massant la nuque.

— Il ne te voulait pas de mal... Je... (Une ombre lui voila le visage.) Ce n'est pas à moi de te dire ces choses-là.

Je lui saisis le bras et serrai son biceps.

— S'il vous plaît, dites-moi, j'ai besoin de savoir. Je pensais que Q tenait à moi. Je me suis attachée à lui. J'ai commis la plus grosse erreur de ma vie en tentant de m'enfuir et en téléphonant à Brax. Si je pouvais me racheter, je le ferais, sanglotai-je, les joues ruisselantes de larmes. Vous me devez la vérité.

Franco me tapota la main.

— Je sais, mademoiselle Snow. Ce qui s'est passé, c'est que pour la première fois, Q s'est comporté avec vous tel un maître avec son esclave. Votre combativité lui a plu. Il ne voulait pas vous briser. Au contraire, il espérait que vous le briseriez.

Mon pouls cognait à mes oreilles. Les chansons sur le besoin de faire souffrir et de posséder... Je me serais giflée de ne pas avoir saisi le message. Q cherchait une âme aussi ravagée que la sienne, quelqu'un qui aimait autant la douleur que le plaisir.

Nous étions pareils, mais il ne m'avait pas accordé le temps de le lui montrer. J'avais laissé passer ma chance. La police lui avait donné un ultimatum et Q n'avait eu d'autre choix que de le respecter.

— Q porte un poids énorme sur ses épaules, ajouta Franco. J'espérais qu'il avait enfin trouvé quelqu'un pour l'aider. Mais tu t'es enfuie... (Il s'écarta brusquement de moi.) Je suis désolé pour ce que tu as vécu au Mexique, et ce que Lefebvre t'a fait, mais il est temps maintenant que tu oublies M. Mercer et que tu retrouves ton petit copain.

L'évocation de Brax me broya le cœur. Qu'avais-je à lui offrir ? Si Q ne

m'avait pas chassée, je ne l'aurais jamais quitté. Serais-je capable de vivre en paix avec moi-même ?

Franco me poussa vers la station de taxis. Une file de voitures attendait sous des néons blafards.

— Tenez, mademoiselle Snow, dit-il en me mettant quelque chose dans la main. Au revoir.

Et là-dessus, il tourna les talons et se fondit dans la foule.

Je détestais mon nom de famille. « Esclave » me manquait déjà. Ce mot qui signifiait que j'appartenais non seulement à Q mais à une existence différente.

Je ne sais pas combien de temps je restai plantée sur le trottoir, serrant l'enveloppe que Franco m'avait donnée, mais au bout d'un moment, je dus me résoudre à bouger. À avancer. Essayer d'oublier. Comme un automate, je me dirigeai vers le premier taxi de la file.

— Pas de bagage, petite dame ? me demanda le chauffeur en arquant un sourcil noir broussailleux.

Dès l'instant où je monterais dans la voiture, mon ancienne vie me happerait. Je redeviendrais Tessie. Tess la farouche n'existerait plus. Q n'existerait plus.

Q se trompait sur un point. Quelque chose en moi était brisé : mon cœur.

— Non, pas de bagage.

À chaque jour suffit sa peine. Demain sera un autre jour.

Je m'installai sur la banquette arrière recouverte de plastique et indiquai mon adresse. Notre adresse. Celle où je vivais avec Brax.

Je rentrais à la maison.

Chapitre 22

LORIOT

Je n'avais pas la clé.

Je tâtonnai au-dessus de l'encadrement de la porte, et trouvai celle que nous avions l'habitude de cacher là. Nous habitons au rez-de-chaussée d'un petit immeuble de huit logements, dans un deux-pièces sombre et froid, sans vue, mais nous l'avions décoré dans des couleurs gaies et Brax avait fabriqué plein de petits meubles sympas.

Je tremblais tellement que je n'arrivais pas à insérer la clé dans la serrure.

J'avais été heureuse ici, tout en ignorant celle que j'étais réellement. Franchir cette porte signifiait beaucoup plus que simplement revenir. Q m'avait reniée ; je me reniais à mon tour. Je le laissais gagner.

Je me courbai en me tenant le ventre, essayant de rassembler des forces. Mon cœur se serra à la vue des chaussures de chantier de Brax.

Brax ne doit pas te voir dans cet état, Tess... Tessie. Ta douleur n'appartient qu'à toi.

Je me redressai et inspirai de grandes bouffées d'air. Brax s'attendait certainement à me retrouver abattue, soulagée, et non pas vibrante de désir pour un autre, adepte du fouet et de la violence.

Hésitante, je déverrouillai la porte et pénétrai dans l'appartement. J'avais terriblement peur de retrouver notre petit confort, de me laisser malgré moi happer par le train-train du quotidien.

Je demeurai clouée sur le seuil de la porte, luttant contre l'envie de prendre mes jambes à mon cou, tirillée entre Tessie et Tess, entre Q et Brax, l'Australie et la France.

L'appartement opérait toutefois une sorte de magie maléfique. Il apaisait la terreur, dissipait la confusion. J'avais l'impression de n'être jamais partie.

Q ? Qui donc ? Pur produit de mon imagination.

Le Mexique ? Mais voyons... Brax ne serait jamais parti aussi loin !

En un clin d'œil, les deux mois et demi précédents s'évanouirent tel un rêve. J'essayai de m'y raccrocher. Je ne voulais pas oublier. Les souvenirs étaient douloureux mais je désirais les porter telle une armure, pour ne plus jamais être faible.

Les poings serrés, je m'avançai dans l'appartement. Les rideaux à fleurs étaient à moitié tirés. Brax avait cette fâcheuse manie de ne jamais les fermer complètement. Sa sacoche à outils traînait dans le couloir entre la chambre et la salle de bains. L'évier de notre minuscule coin cuisine débordait de vaisselle sale.

Toutes les lumières étaient éteintes. Je marchais sur la pointe des pieds, comme une voleuse dans ma propre maison. Je n'avais rien à faire ici. Je n'y avais jamais été à ma place.

Un bruit résonna dans la chambre. Je pivotai sur mes talons, tous les sens en alerte, prête à prendre la fuite. Des bruits de griffes sur le plancher, un aboiement. Blizzard surgit dans le couloir, bondit par-dessus la sacoche et se rua contre mes jambes.

Je m'accroupis auprès de lui. Je ne l'avais jamais aimé, mais il était le double de Brax : toujours enthousiaste, joyeux, fidèle. Il remuait la queue si fort que son corps tout entier frétillait de joie. Un filet de bave nauséabonde pendu aux babines, il me donna un grand coup de langue en travers de la joue.

— Calme-toi, Blizzard. Épargne-moi tes démonstrations d'amour.

Il poussa un petit gémissement plaintif quand j'essayai de le repousser. Néanmoins, il grimpa sur mes genoux. Résignée, j'enfouis le visage dans son pelage.

— Tu es gentil... Je t'ai manqué ? J'espère que tu n'as pas déchiqueté mes sacs à main !

Il me répondit par un jappement réjoui. Au même moment, un juron retentit dans la chambre. Je me figeai. Blizzard s'élança au fond du couloir, où son maître venait d'apparaître.

Mon cœur se serra. Blizzard avait un maître. Je n'en avais plus.

Brax manqua de tomber à la renverse lorsque le husky lui sauta dessus, puis nos regards se croisèrent. Je tressaillis devant le bleu de ses yeux. Je m'étais habituée au vert pâle. Il était cloué sur place. La tension me noua l'estomac.

L'ancienne Tess se serait jetée au cou de Brax. En larmes, elle l'aurait couvert de baisers, heureuse de trouver quelqu'un qui l'aimait au point de partager sa vie

avec elle.

Dans le cœur de la nouvelle Tess, c'était la Dixième Guerre mondiale. J'avais beau vouloir oublier Q, j'étais toujours prisonnière. Il ne s'était pas soucié une seule seconde de la détresse dans laquelle il me laisserait. Il avait prouvé qu'il n'était pas un bon maître. Tout le monde savait qu'un animal domestique ne pouvait pas se débrouiller seul dans la nature. Q méritait d'être puni.

Tu ne lui appartiens plus.

Mais comment allais-je survivre sans lui ? Je savais maintenant ce que signifiait d'appartenir vraiment à quelqu'un. Ce n'était pas éthique, mais j'avais été choyée. Je ne voulais pas juste un partenaire. Je désirais être dominée. Et Brax ne me dominerait jamais. Il n'en était pas capable.

— Tu es réelle ? murmura-t-il en repoussant le maudit husky.

Sa voix grave, ensommeillée, réveilla de vieux souvenirs. Brax. Gentil Brax. Seul, il avait dû être dix fois plus malheureux que moi.

— Brax...

— Tessie ? Oh, mon Dieu, Tess...

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, nous étreignant à nous en couper le souffle. Son corps dégageait encore la chaleur du lit. Ses baisers me brûlaient de remords.

Mon cœur se déchirait. La voix de Q résonnait dans ma tête. « *Hum, tu sens bon. Tu sens la pluie... Non, le givre. Une odeur glaciale... poignante... Douleuruse. Tu aimes faire mal.* »

Q m'avait fait tellement de mal que je n'étais pas certaine d'y survivre.

Mais si, tu t'en remettras !

Brax cessa de m'embrasser les cheveux, me serrant à m'en broyer les os, m'enveloppant dans son parfum de pomme.

— Oh, mon Dieu, Tess... Tessie... C'est vraiment toi ?

Alors que je m'étais juré de ne pas craquer, j'éclatai en sanglots. Je pleurais mon passé avec cet homme. J'avais trop changé pour revenir en arrière. Je garderais toujours Q dans mon cœur. Brax n'y avait plus de place. Néanmoins, je devais faire semblant, étouffer mes désirs, jouer la comédie. Tessie renaîtrait dans le mensonge.

Le visage inondé de larmes, Brax m'écarta de lui. Je réprimai un frisson de dégoût lorsqu'il me planta un baiser humide sur la bouche. *Il a dû vivre l'enfer. Il te croyait morte. Embrasse-le. Montre-lui que tu l'aimes toujours.*

J'entrouvris les lèvres, dans l'attente d'une langue violente, sauvage, mais Brax m'embrassa tendrement, avec délicatesse.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il en me prenant les mains et en m'examinant de la tête aux pieds. Tu n'as pas de mal ?

Il fronça les sourcils devant ma robe grise chiffonnée, une Prada, et l'enveloppe que j'avais toujours à la main.

— Ça va, dis-je.

Le mal dont je souffrais n'était pas visible. Sceptique, il me fit tourner sur moi-même.

— Tu es sûre ? Comment es-tu revenue ? Tu t'es échappée ? Tu veux que je t'emmène à l'hôpital ?

Ses mains me chatouillaient et, en même temps, elles ravivaient la douleur des coups de fouet. Je riais et grimaçais à la fois.

— Non, non. Ça va, je t'assure. J'ai juste besoin de me reposer, de dormir. La journée a été longue.

La plus longue de ma vie.

Brax m'enlaça et me guida vers la chambre. Notre lit *queen size* nous attendait dans le noir, avec la couverture en patchwork que j'avais faite moi-même, entièrement composée de carrés de tissu à l'image de la Tour Eiffel.

Cruelle ironie, le symbole de la France romantique me déchira le cœur. Je me ruai sur la couverture et la jetai dans un coin de la pièce. Je ne pouvais pas dormir sous l'emblème du pays où vivait mon ex-maître. J'espérais qu'il souffrait le même martyre que moi. J'aurais voulu lui arracher son cœur de pierre, comme il m'avait volé le mien. *J'espère que tu hurles de douleur, salaud !*

Frémissante de rage, je sursautai lorsque Brax m'effleura l'épaule.

— Tessie... Ça va aller. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé mais tout va rentrer dans l'ordre, d'accord ?

Il m'entraîna vers le lit et m'aida à me déshabiller. Les souvenirs me hantaient. J'aurais voulu réinitialiser mon cerveau, effacer le contenu de ma mémoire. Tout oublier.

En combinaison de soie, je me glissai dans le lit. L'odeur de la lessive et de l'assouplissant m'apaisa, me rappelant que ce petit nid douillet avait été mon havre de paix. Je pouvais le retrouver si je le souhaitais.

Brax s'étendit à côté de moi et amena ma tête sur sa poitrine. Nous nous endormions souvent dans cette position. Les battements de son cœur me berçaient.

— *Esclave, que fais-tu ?*

Je levai les yeux vers mon maître. Q se tenait fièrement près de mon lit, le sexe entre les mains, les lèvres entrouvertes et le regard étincelant de désir.

— Je pense à vous en train de me baiser, maître.

Il se branla plus fort. Une goutte luisante perlait à son gland. Je ne pus me retenir : je me redressai en position assise et le pris dans ma bouche. Il m'empoigna les cheveux.

— Merde, esclave, j'aime comme tu sucés, grogna-t-il. Je pense à toi toute la journée, tous les jours. Je ne peux plus me passer de ta chatte. J'ai envie de t'attacher et de ne jamais te libérer.

Je le lapai et le léchai tandis qu'il allait et venait en me frappant le fond de la gorge. En gémissant, je glissai une main entre mes cuisses. Mon sexe était délicieusement mouillé.

— Arrête de te toucher, Tess ! C'est à moi de le faire !

Q me repoussa et me mit à quatre pattes, puis il me fessa à m'en faire hurler de plaisir et de douleur. Je tendis la croupe, avide.

— Tiens, prends ça ! Tu ne pourras plus marcher ! Tu aimes ce bruit ?

Sa main claqua brutalement sur ma peau.

— Oh oui, maître, j'adore !

Il se plaça derrière moi et...

— Oh oui, tu mouilles, Tessie...

Calé entre mes cuisses grandes ouvertes, Brax me caressait, étalant ma sève sur mes jambes. Le monde des rêves se fondait avec la réalité. Mon cœur tambourinait.

Ce n'est pas Q.

Je me passai les mains dans les cheveux, essayant de me l'arracher de l'esprit. Mes doigts luisaient de cyprine. Je m'étais masturbée dans mon sommeil.

— Tu respirais tellement fort que ça m'a réveillé, murmura Brax en me doigtant. Tu t'es mise à gémir, et à te toucher. J'ai essayé de te réveiller mais tu as pris mon doigt et tu te l'es mis...

Mes joues s'empourprèrent. Je détournai le regard, incapable d'affronter la gêne dans celui de Brax.

— Je suis désolée, bredouillai-je.

Je pris une profonde inspiration, me retenant de pleurer, et laissai ma tête rouler sur le côté, à la recherche du parfum de santal et d'agrume. Mes sens étaient frustrés, privés de Q. Encore une fois, mon corps m'avait trahie et j'avais peiné Brax. Je devais me racheter.

Il changea de position, son sexe lourd contre ma cuisse. Je me soulevai vers lui pour l'embrasser, lui écartant les lèvres de ma langue. En grognant, il s'affala sur moi, enfonçant ses doigts plus profond. Horriblement, ses caresses ne m'excitaient pas. Je ne mouillais presque plus.

— Tess, ma chérie... Tu m'as manqué, chuchota-t-il contre mes lèvres.

J'avais envie de fermer les yeux mais je craignais de voir l'image de Q. C'était Brax qui me faisait l'amour, un garçon aux yeux de la couleur du ciel et aux cheveux en bataille.

Je grimaçai lorsqu'il m'introduisit un autre doigt, et me rétractai afin de l'expulser.

— C'est peut-être trop tôt... On arrête si tu veux. J'avais juste besoin d'être sûr que tu es bien là, que ce n'est pas un rêve, soupira-t-il en frottant son nez dans mon cou. J'ai si souvent rêvé que tu revenais...

Je posai une main contre sa joue et lui caressai les lèvres du pouce. Brax était tout ce qui comptait. Je l'aimais. Je devais cesser de penser à Q et assumer mon avenir.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi.

J'avais besoin de Brax pour me détacher de Q. Alors peut-être je serais libre.

En silence, il se souleva au-dessus de moi et me pénétra. En serrant les dents lorsqu'il commença à bouger, je lui tins la tête contre mon épaule et enjoignis à mon corps de répondre.

J'ondulai du bassin avec lui, essayant désespérément de me concentrer sur son corps emplissant le mien. J'aurais voulu m'enflammer mais la petite étincelle de mon amour pour Brax refusait de s'embraser.

— Oh oui..., dit-il en me mordant l'oreille. Tu m'as tellement manqué, si tu savais...

Je me déteste. Je déteste Q. Je déteste mes fantasmes débiles.

Je me haïssais de ne pas être celle pour qui Brax me prenait. Je haïssais Brax de s'apitoyer sur son sort au lieu de se soucier de ce que j'avais subi.

Quand il éjacula, je poussai un soupir de soulagement. Pour ma part, perdue dans mes sombres pensées, j'étais à mille lieues de l'orgasme.

Brax se retira et s'assit sur le lit. Ma combinaison de soie était remontée au-dessus de mes seins, révélant ma nudité.

— Merde, qu'est-ce qui t'est arrivé ? bredouilla-t-il, les larmes aux yeux.

Je regardai mon corps et éclatai d'un rire hystérique. Brax me dévisageait comme si je m'étais échappée de l'asile psychiatrique.

J'étais couverte de traces de fouet, d'hématomes et de marques rouges. Q

savait-il que mon ancien amant les verrait ? M'avait-il marquée à dessein ?

Q, tu es odieux.

Néanmoins, ces marques me liaient à lui. Tant que je les avais, j'étais toujours esclave. Que Q le veuille ou non.

Brax se leva, nu, et arpenta la pièce.

— Raconte-moi ce qui s'est passé. Pourquoi ris-tu ?

Mon hilarité s'évanouit. Je baissai les yeux. Et je fondis en larmes, m'essuyant rageusement les yeux. Brax revint timidement sur le lit. Rongée de culpabilité, je ramenai le drap sous mon menton.

— Ce n'est rien, Brax. Il ne m'est rien arrivé. Je suis là, maintenant. D'accord ? Le passé n'a plus d'importance.

L'angoisse obscurcissait son regard bleu.

— Tu voudrais voir un psychologue ? Je me sens si impuissant...

— Non ! m'écriai-je, horrifiée par la perspective de me confier à quelqu'un. Tout va bien, je t'assure !

— Je regrette tellement de ne pas avoir pu te défendre, dit-il tristement, les épaules basses. Je revis sans cesse cette journée. J'ai envie de me tuer de ne pas avoir pu les arrêter, et je mérite l'enfer de ne pas t'avoir écoutée. Tu ne voulais pas aller dans ce café. C'est moi qui ai insisté. Tout est ma faute.

La panique me gagna. Je ne supporterais pas que Brax craque. Je n'aurais pas la force de le reconforter.

En veillant à ne pas me découvrir, je me redressai en position assise et lui encadrai le visage de mes mains.

— Non, ce n'est pas ta faute. Personne n'aurait pu les arrêter. Personne, tu entends ? dis-je en frémissant au souvenir de Blouson de Cuir. Ils étaient trop nombreux. Tu dois te pardonner.

Brax baissa la tête.

— Tu ne m'en veux pas de ne pas t'avoir écoutée ? Depuis deux mois, j'étais persuadé que tu étais morte. De te revoir vivante, blessée, perturbée psychologiquement...

Je tressaillis. J'étais beaucoup de choses, mais en parfaite santé mentale. Q ne gagnerait pas. Je me remettrais de lui.

Brax me regardait avec un air de chien battu.

— Quand j'ai repris connaissance, dans les toilettes, tu n'étais plus là. Je ne sais pas comment j'ai fait pour retourner à l'hôtel. La police a lancé des recherches, sans grand espoir. Au bout d'une semaine, ils ont arrêté, et l'ambassade australienne m'a renvoyé ici. Seul..., ajouta-t-il avec un rire amer.

Comme si j'allais pouvoir vivre sans toi... Je voulais rester et continuer de te chercher mais la police m'a dit que le bar était fermé, que les propriétaires s'étaient volatilisés...

Brax me prit la main et la serra à m'en broyer les doigts.

— Où t'ont-ils emmenée ?

Je m'étais préparée à entendre sa version. Il était évident qu'elle le rongait. La mienne, en revanche... Je ne pouvais pas lui raconter l'horreur du Mexique, encore moins celle du viol, sans parler de tout ce que Q représentait pour moi – combien je le désirais, encore maintenant. J'emporterais ce secret dans la tombe.

Brax me saisit le poignet, découvrant le code-barres.

— C'est eux qui t'ont fait ça ? demanda-t-il en le caressant du pouce, puis en le frottant, comme s'il pouvait l'effacer. Pourquoi t'ont-ils tatouée ?

Affolée, je portai une main derrière mon oreille. La puce ! Franco m'avait enlevé le bracelet GPS, mais si les Mexicains me retrouvaient ? Je devais me dépêcher de trouver comment la désactiver !

— Ne t'inquiète pas pour moi, dis-je en m'efforçant de garder mon calme. Raconte-moi ce qui s'est passé ensuite, quand tu es rentré en Australie. Tu devais te sentir si seul...

Des larmes roulèrent sur mes joues à la pensée des cauchemars que Brax avait dû faire à cause de moi.

— De retour ici, j'ai essayé de me renseigner sur ce qu'il advenait des femmes enlevées au Mexique. Malheureusement, la plupart ont disparu à jamais. Certaines ont été retrouvées en Espagne, en Arabie Saoudite, jamais vivantes... J'ai dû me rendre à l'évidence... accepter que je ne te reverrais jamais.

Sa voix se brisa. Il paraissait si malheureux qu'un frisson me parcourut.

— Et puis tu as téléphoné ! poursuivit-il. Je m'en suis voulu à mort d'avoir loupé ton appel. Mon patron n'arrêtait pas de m'appeler pour me réclamer des heures supplémentaires. Je mettais mon portable en silencieux. Quand j'ai entendu ta voix, ta panique... De te savoir vivante... J'aurais piétiné le téléphone de ne pas avoir pu te parler !

Il serra les poings, sa poitrine se soulevant rageusement.

— Mais tu m'avais donné le nom de ce salaud de Mercer. J'ai appelé le FBI, ils ont ouvert une enquête et identifié un homme fortuné, à Blois, un magnat de l'immobilier. J'ai moi-même fait des recherches mais je n'ai pas réussi à trouver une seule image, une seule info sur lui.

Il soupira avant de se replonger dans son cauchemar.

— La police a tenu parole. Ils m’avaient promis de te libérer, s’ils te retrouvaient, et de mettre ce monstre en prison. J’espère qu’ils l’ont pendu.

La haine dans la voix de Brax me glaça le sang.

— Q Mercer n’était pas celui que je pensais, me hâtai-je de préciser. C’est quand j’ai tenté de m’enfuir que j’ai eu les pires ennuis. Heureusement, Q est venu à mon secours.

En frissonnant, je refoulai le souvenir de la brute.

— Il m’a aidée à surmonter le traumatisme, ajoutai-je. Puis il m’a laissée partir.

Ces quelques éléments demeureraient tout ce que je révélerais. Le reste n’appartenait qu’à moi.

— Il t’a laissée partir ? s’étonna Brax. La police n’est pas intervenue ?

— Si. Merci de les avoir mis sur ma piste. Mais je serais rentrée de toute façon. Q s’occupe de femmes qui ont été vendues. Il les achète, pour qu’elles puissent retourner chez elles.

Malgré moi, une bouffée de fierté me gonfla la poitrine. Q n’était pas un monstre. Il le pensait peut-être mais il n’avait rien de monstrueux. Les monstres torturaient, violaient, tuaient. Ils ne rendaient pas la liberté à celles qui en avaient été privées.

Brax se détendit quelque peu.

— Alors il ne t’a pas touchée ? Tu étais en sécurité, chez lui ? (Ses yeux se posèrent sur le drap que je tenais toujours sous mon menton.) Et ces marques que tu as sur le corps...

— C’est quand je me suis enfuie, dis-je en priant pour paraître crédible. Chez lui, je vivais dans le luxe. Je m’étais liée d’amitié avec son employée de maison, Suzette. (Je me forçai à sourire, refoulant les larmes qui menaçaient de m’engloutir.) Je vais bien, sincèrement. Notre petite vie va reprendre son cours.

Brax inclina la tête et, un instant, je redoutai qu’il n’ait pas cru à mon mensonge. Mais il m’ouvrit les bras et je m’y blottis.

— Tu es revenue, murmura-t-il en m’embrassant le sommet du crâne. Je ne me séparerai plus jamais de toi.

Sans rien dire, je me pelotonnai contre son torse.

Chapitre 23

PIVERT

L'être humain s'adapte, le cœur beaucoup moins.

Un mois s'écoula et je repris le cours de ma vie, comme s'il ne s'était rien passé.

Quinze jours après mon retour, je téléphonai à mes parents. Brax leur avait dit que j'avais été enlevée au Mexique. Me croyant morte, ils avaient brûlé une vieille licorne en peluche et éparpillé ses cendres dans le jardin. Ma résurrection ne les fit pas bondir de joie. Nous eûmes une conversation froide et empruntée.

C'était la dernière fois que je les appelais.

Je me mis à écouter des chansons grandiloquentes, comme Q, dont les paroles traduisaient ma douleur et m'aidaient à évacuer ma rage.

Ton souvenir ne me quitte pas.

Hantée, traquée, je deviens folle, j'appelle la mort.

Dès que je ferme les yeux, tu es là, réveillant de sombres désirs.

Je ne veux plus vivre dans la réalité, les rêves sont mon refuge.

Je briserais tous les os de mon corps si seulement j'étais sûre

Que ta sinistre mélodie me laisse quelque répit.

Je n'écoutais jamais ces morceaux quand Brax était à la maison mais sitôt seule, je les passais en boucle, à fond.

Q me rendait visite dans mes rêves et je me réveillais en proie à de glorieux orgasmes. La journée, je jouais le rôle de Tessie, bien que Q fût toujours présent dans mon cœur. Je devins aussi habile que lui à dissimuler mes sentiments. Mes secrets demeuraient dans une forteresse, gardée par l'innocence de mes yeux bleus.

Sur mon corps, les traces de fouet s'estompèrent, mais des marques rouge vif subsistaient dans mon âme.

Parfois, la nuit, je me pinçais les tétons de toutes mes forces, dans l'espoir de retrouver le plaisir que me donnait Q, mais je n'y parvenais jamais.

Les sensations qu'il m'avait fait découvrir appartenaient aux ténèbres d'un lointain paradis. La réalité reprit le dessus. Je passai mes examens de fin d'études, avec succès. Brax m'invita au restaurant pour fêter mon diplôme. La soirée me parut interminable. J'avais toujours de l'affection pour lui, mais je me rendais compte jour après jour qu'elle ne me suffisait pas.

J'essayais de dessiner le manoir de Q. Je n'y arrivais pas.

Je repris contact avec Stacey et mes copines de fac, et je me mis en quête d'un emploi dans l'immobilier. J'étais là sans être là. Je souriais, je riais même, mais tout me semblait recouvert d'un film opaque. Les couleurs étaient ternes, les odeurs fades, rien ne me procurait de vrai plaisir.

Trente-six jours après mon retour, un événement bouleversa néanmoins mon existence insipide.

Brax n'était plus le même. Notamment, il n'arrêtait pas de sortir les poubelles. Par curiosité, un soir, je le suivis.

Il discutait dans le hall de l'immeuble avec notre voisine, qui le regardait avec adoration, le visage dans le pelage de Blizzard. Mes doigts se convulsèrent et mon cœur s'emballa. À l'évidence, il avait des sentiments pour cette fille, le même air de merlan frit que lorsque nous nous étions rencontrés.

Moi qui n'avais cessé de penser à lui, m'avait-il si vite remplacée ? J'étais tellement obnubilée par Q que je ne m'étais même pas posé la question.

Dès le lendemain de mon retour, nous avons fait comme si de rien n'était. Nous ne parlions jamais de mon enlèvement et je ne me plaignais pas de notre absence de vie sexuelle.

En fait, lorsque Brax m'embrassait ou me tenait la main, j'avais l'impression de tromper Q, un sentiment aussi ridicule que frustrant. Néanmoins, mon corps me haïssait de trahir mon maître. Substituant un Q de rêve au Q réel, je mouillais dans mon sommeil et me réveillais frémissante de désir.

Brax aida la voisine à se redresser, lui tenant la main plus longtemps que nécessaire. Elle le dévorait du regard, avec une excitation implicite.

J'aurais dû être jalouse, furieuse, mais non. Rien. Son excitation réveillait seulement la mienne. Pour un autre.

Brax dit quelque chose et la fille pouffa, en caressant la tête de Blizzard. Un sourire se forma lentement sur mes lèvres.

Brax en aimait une autre. Il n'avait plus besoin de moi et je n'avais plus besoin de lui. Roulements de tambour et cotillons ! Bonheur, liberté ! J'étais libre ! Il avait lâché la laisse qui me retenait à lui, une laisse tissée d'obligations et d'amitié. Je ne lui appartenais plus.

Pour la première fois de ma vie, je n'avais plus aucune attache. Je ne devais rien à personne. Je n'avais à me soucier que de moi-même. Ô joie !

— Je n'appartiens qu'à moi..., chuchotai-je en français.

Le lendemain soir, je fis mes adieux à Brax.

Pendant qu'il sortait les poubelles, je retirai un vieux sac à dos de sous le lit et y fourrai toutes mes affaires, tous ces vêtements que je n'aimais plus, ces accessoires futiles et superflus.

La radio diffusait de la musique pop. Je secouais la tête en rythme, me réjouissant de ce nouveau départ. Pour la première fois de ma vie, j'allais être livrée à moi-même. Pas de plan B, pas de filet de sécurité, personne d'autre que moi-même sur qui compter.

J'en avais terminé d'être faible et passive. J'en avais terminé d'être Tessie.

En regardant mon poignet entouré de plastique, j'esquissai un sourire. J'avais fait effacer au laser le centre du code-barres. J'avais vaillamment supporté la douleur. Q ne m'avait-il pas appris qu'il pouvait y avoir du plaisir dans la douleur ?

Sa voix résonna dans ma tête : « *Ne pense qu'à moi et à ce que je te fais. Il y a du plaisir dans la douleur, esclave.* »

Je chassai ce souvenir, ignorant les tiraillements dans mon bas-ventre. Il me manquait tellement... J'avais la nostalgie de sa froideur égoïste, de sa violence sensuelle.

Je lui étais reconnaissante. Sans sa cruauté, jamais je n'aurais découvert ce noyau d'acier au fond de moi.

En souriant, je suivis le contour du petit oiseau en vol prisonnier entre les deux extrémités du code-barres. Sous le moineau figurait le nombre 58.

C'était malsain de me rabaisser moi-même au rang de cinquante-huitième esclave, mais j'avais vécu avec Q les plus beaux moments de ma vie, une expérience merveilleuse que je ne revivrais jamais.

Vieille, mariée, fatiguée, lasse de la vie, j'aurais toujours ce tatouage pour me rappeler les plaisirs sadiques auxquels Q m'avait initiée.

Avec un soupir, je pris le dernier vêtement de l'armoire : la robe grise dans laquelle j'étais partie de chez Q. À la radio, une voix féminine se lamentait :

*Tes caresses me brûlent, elles m’effraient, elles m’envoûtent.
Tu veux me capturer,
Je veux être ta victime.
Tu veux me démolir,
Je veux être brisée.
Tu me révèles ta face obscure,
Je t’apporte la lumière.*

Envoûtée par ces paroles, je contemplai la robe. Mon cœur ne savait pas s’il désirait battre ou mourir. Je humai le tissu. Il dégageait encore d’infimes relents d’agrumes et de santal, qui m’inspiraient autant d’amour que de haine. Deux sentiments opposés et pourtant si proches. Les deux versants de la passion.

Je roulai la robe en boule. Quelque chose bruissa à l’intérieur.

Les sourcils froncés, j’en retirai l’enveloppe que Franco m’avait donnée. Trop lâche pour l’ouvrir, je l’avais cachée dans la robe, dans l’espoir de l’oublier.

À présent, je me sentais forte. Je tenais les rênes de mon destin.

Je m’assis sur le lit et décachetai l’enveloppe puis, le cœur battant, je la renversai. Le bracelet en argent de Brax tomba sur mes genoux.

« Il est à moi. Tu es à moi. Mets-toi ça dans le crâne si tu veux le récupérer. »

Il me l’avait pourtant rendu si facilement... Écœurée, je le jetai rageusement. Il atterrit sur l’oreiller de Brax. Je ne voulais plus de ce bijou. Il incarnait deux personnes à qui je ne devais plus rien.

À mon tour, j’allais venir en aide à des femmes qui avaient été victimes de violences. Je serais le pire cauchemar des trafiquants.

Tu le renies, mais tu deviens comme lui.

Q sauvait des femmes, comme j’avais l’intention de le faire.

Seulement, lui ne traînait pas les bourreaux devant la justice. Je désirais punir ces monstres.

Avant de jeter l’enveloppe, je jetai un coup d’œil à l’intérieur, et en retirai une feuille de papier.

*Esclave,
Tess,
Je te rends ta liberté.
Envole-toi, sois heureuse.
Je suis à toi,*

Q.

Je me couvris la bouche afin d'étouffer un cri. Un chèque était agrafé à la lettre, portant la signature prétentieuse de Q Mercer. Un chèque de 200 000 euros.

J'en avais des vertiges. Deux cent mille euros... J'étais furieuse ! Était-ce tout ce que je valais ? Moins qu'une Bugatti...

Merde, on ne m'achetait pas !

Cet argent me dégoûtait. Je n'en voulais pas. Je ne voulais rien de Q hormis la paix. Je désirais qu'il disparaisse de mes pensées. Je désirais me réapproprier mes sens. Je voulais que mon cœur cesse de pleurer. Je voulais tant de choses... que je n'aurais jamais.

Qu'il pourrisse en enfer !

Mon cœur tambourinait. Tout ce que j'avais essayé d'oublier et de fuir me rattrapait, m'étreignant la gorge avec une sauvagerie impitoyable.

« Comme tu veux, esclave. Chaque fois que je t'appellerai Tess, souviens-toi que je peux faire de toi ce que je veux. Tu m'appartiendras. »

« Oui. »

« À partir de ce soir, chaque fois que je prononcerai ton prénom, tu mouilleras pour moi. Je possède non seulement ton corps mais aussi ton identité. Des objections ? »

J'avais beau le nier, j'appartenais toujours à Q, corps et âme.

Des larmes tombèrent sur mes mains. Je savais ce que j'avais à faire.

Je me précipitai vers ma table de chevet et en retirai mon bloc de dessin, d'où j'arrachai une page vierge.

Brax,

Je t'aimerai toujours. Je n'oublierai jamais ta gentillesse, ta générosité, ton amitié, ton sourire, ni combien j'ai été heureuse avec toi. Mais je sais que je ne t'apporte pas ce que tu attends de moi. Il m'a fallu du temps pour m'en rendre compte, je sais, je suis trop égoïste.

Une autre t'aimera plus que moi. Je te souhaite tout le bonheur du monde.

Je m'en vais. J'espère...

— Tu t'en vas ?

Le stylo me tomba des mains et je retins un petit cri. Brax se tenait dans l'encadrement de la porte, les mâchoires contractées. Il s'approcha de moi et essaya de lire à l'envers ce que j'étais en train d'écrire. Ses yeux se posèrent sur le bracelet d'argent jeté sur son oreiller.

Je me mordis la lèvre inférieure quand il s'en empara, le regardant sans le voir. Ce bijou représentait notre avenir et je l'avais abandonné là.

C'était lâche de laisser une lettre, mais je n'étais pas sûre d'avoir le courage d'un face-à-face. *Trouve-le. Brax mérite des explications.*

Je posai la feuille sur le lit et m'avançai vers lui.

— Oui, je pars.

— Tu me laisses ? murmura-t-il tristement.

Une main sur son cœur, je plongeai le regard dans ses yeux bleus.

— Tu seras mieux sans moi. Je serai toujours ton amie, Brax, mais nous avons évolué différemment. Je ne voudrais pas te faire souffrir et en restant, je te ferais du mal.

Il baissa la tête, son front contre le mien.

— Ce n'est pas vrai. J'ai besoin de toi.

— Je crois qu'une autre a davantage besoin de toi.

Il me regarda d'un air surpris.

— La voisine, précisai-je. Je vous ai vus. Je sais que tu as des sentiments pour elle.

— Ce n'est pas ce que tu crois, honnêtement. Elle a emménagé quand tu étais... euh... quand tu n'étais pas là, et je l'ai aidée à transporter ses meubles. (Il baissa la voix.) Son père et son frère ont été tués dans un incendie. Sa mère est morte quand elle était toute petite. Elle n'a personne. Je lui rends des petits services.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Bianca, répondit-il en me regardant comme si j'allais le frapper.

Je détestais cette attitude. Il était parfaitement en droit de s'attacher à une âme aussi seule que lui. Ils seraient tout l'un pour l'autre. Je n'avais pas de peine, je n'étais pas jalouse.

— Laisse-moi partir, murmurai-je en l'embrassant tendrement. Tu seras plus heureux, je t'assure. La vérité est moins douloureuse que les mensonges, tu te rappelles ?

Il acquiesça de la tête. Il savait que j'avais raison.

— Où vas-tu aller ? demanda-t-il en me prenant dans ses bras.

Je le serrai contre moi, incapable de me résoudre à être franche.

— Je ne sais pas encore. Ne t'inquiète pas pour moi. J'espère que tu trouveras le bonheur, dis-je en lui déposant un baiser sur la joue avant de m'écarter.

— Tu retournes en France, c'est ça ?

Je me figeai.

— Je vois bien que tu n'es plus la même, Tess. Je dors à côté de toi. Je te vois te réveiller en fièvre, tellement sexy, tellement belle... Il s'est passé quelque chose là-bas qui t'a transformée. Ce qui est arrivé au Mexique nous a changés tous les deux.

La honte m'enflamma les joues, mais j'en restai sans voix. Brax était plus fin psychologue que je ne pensais. Il avait raison : j'avais changé ; je ne pouvais le nier. Il dormait à côté de moi pendant que je rêvais de Q me fouettant. Il souffrait en silence pendant que je hurlais de désir.

— Je suis désolée, murmurai-je, la gorge nouée par le remords.

— Ne t'excuse pas, Tessie, dit-il en riant. Le jour où tu m'as montré ton vibromasseur, j'ai compris que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Ce genre de truc me met mal à l'aise. Ce soir-là, j'ai pris conscience que nos chemins devaient se séparer. Ça m'a fait de la peine mais maintenant... Je veux bien que nous soyons seulement amis.

Libérée d'un énorme poids, je me jetai dans ses bras.

— On gardera le contact !

En me serrant contre lui, il m'embrassa sur les deux joues. Après deux ans de vie commune, nous nous quittions en bons termes.

Une demi-heure plus tard, je franchissais la porte de l'appartement, vêtue de la robe grise de Q. Sans bagage. Je n'emportais que mon passeport et la lettre de mon maître.

Le cœur léger, je laissai mon ancien monde derrière moi.

Chapitre 24

MARTIN-PÊCHEUR

Le vol pour Paris dura une éternité.

Le trajet en train jusqu'à Blois me parut interminable.

Lorsque j'arrivai enfin dans la petite ville où j'avais échappé à Franco, les émotions m'assaillirent. Le traumatisme résiduel du viol. La fébrilité d'être si près de Q. L'appréhension de sa réaction. Et s'il me haïssait à mort ? S'il ne voulait pas me voir ? *Ne pense pas à ça*. Une chose était sûre : il m'écouterait avant de me chasser. Il vivait dans les ténèbres ? L'enfer s'abattrait sur lui s'il ne m'écoutait pas !

Surmontant les mauvais souvenirs, j'entrai au *Coq*. La même femme se tenait derrière le comptoir. Les volatiles aux murs et sur les étagères ne voulaient plus m'arracher les yeux. Gros et gras, ils paraissaient repus.

Je vis à l'expression de la restauratrice qu'elle me reconnaissait. Au souvenir du viol, j'eus la chair de poule, mais je me dominaï. Ce sinistre épisode ne me définissait pas. Je m'en étais remise.

— Bonjour, dis-je, je cherche la résidence Moineau. La maison de Quincy Mercer.

La femme me regardait bouche bée, révélant des dents mal soignées.

— Vous... Vous prétendiez qu'il vous avait kidnappée, et vous voulez retourner chez lui ?

Je la gratifiai de mon plus beau sourire.

— Parfaitement, affirmai-je.

J'avais envie de rire. Des bulles de joie pétillaient en moi. Je ne pensais qu'à moi. C'était libérateur.

Elle me dévisagea longuement sans rien dire puis au bout d'un moment, elle poussa la porte des cuisines et interpella un garçon dépenaillé occupé à la

plonge.

— Emmène-la à la résidence Mercer.

Je savourais la mélodie du français. Son romantisme m'avait manqué. J'étais tombée amoureuse de la langue française. Je ne m'étais pas réhabituée à l'Australie, à la chaleur, l'accent nasillard. L'Australie était un pays rude. La France était chic et raffinée ; tout y respirait la passion.

Le garçon de cuisine s'essuya les mains et écarta ses mèches brunes de ses yeux. Après avoir remercié la patronne, je le suivis jusqu'à une camionnette blanche garée dans la ruelle par laquelle je m'étais enfuie.

La panique m'étreignit à la pensée de monter en voiture avec un inconnu, mais je m'efforçai de me raisonner. La France n'était pas peuplée que de violeurs.

Nous n'échangeâmes pas un mot durant le trajet. Le paysage verdoyant qui défilait derrière les vitres me gonflait le cœur. Chaque tour de roue me rapprochait de Q. À chaque kilomètre, mes dernières incertitudes se dissipaient. Là était ma place. Je rentrais chez moi.

Nous franchîmes un imposant portail et le bruit du gravier sous les pneus me remplit d'appréhension : sueurs froides au bas du dos, bouche sèche, les nerfs à fleur de peau.

La demeure de Q apparut. Des arcs-en-ciel dansaient dans les jets d'eau de la fontaine aux chevaux, sous le soleil de l'après-midi. L'été avait succédé au printemps et les jardins de Q resplendissaient. Les papillons butinaient et les oiseaux voletaient au-dessus des massifs multicolores. Un paradis où se terrait un monstre. Un monstre qui avait du goût et ne tuait jamais.

Le jeune homme me sourit en se garant devant l'entrée encadrée de colonnes et surmontée de chérubins. Mon cœur tambourinait. Je n'arrivais pas à bouger.

— Nous sommes arrivés, mademoiselle.

À travers le pare-brise, je contemplai les façades Renaissance. *Je ne peux pas... Mais si !* Et s'il refusait de me voir ? S'il avait pris une autre esclave ?

La porte s'ouvrit. Je me ratatinaï sur mon siège, otage de ma lâcheté. Une Suzette très surprise apparut, essayant de distinguer les silhouettes derrière les vitres de la camionnette. Je lui adressai un signe de la main. Elle se figea.

En riant, mon conducteur passa un bras devant moi et m'ouvrit la portière. Je descendis de la voiture en lissant ma robe grise. Un léger coup de vent détourna l'un des jets de la fontaine et je reçus quelques gouttes, qui me firent frissonner. Suzette et moi nous dévisagions sans bouger.

J'imaginai qu'aucune esclave n'était jamais revenue après avoir été libérée.

Cela dit, j'avais été affranchie malgré moi.

Nos yeux se rencontrèrent et je tentai de lui transmettre par le regard tout ce que j'éprouvais. *Tu vois comme je désire me montrer à la hauteur ? Je suis revenue pour lui. Je suis revenue pour toi. Pour cette vie. Pour celle qu'il m'a aidée à devenir.*

Les yeux étincelants, Suzette s'avança vers moi, dans son uniforme de bonne noir et blanc, parfaitement repassé.

— Amie ? Que... Je ne comprends pas.

Hésitante, elle s'immobilisa. Je franchis les derniers pas qui nous séparaient, résistant à l'envie de la serrer dans mes bras. Elle se couvrit la bouche lorsque je lui souris.

— Bonjour, Suzette.

Le soleil était chaud malgré la fraîcheur du fond de l'air. Il me caressait agréablement. Quoi qu'il advienne, je ne regrettais pas ma décision. Q avait besoin de quelqu'un à qui se mesurer. Q avait besoin que l'on se batte pour lui.

Je voulais me battre pour lui. Je voulais le gagner. Je ne voulais plus jamais quitter ce manoir décadent.

Avec un petit cri, Suzette se jeta à mon cou.

— Tu es revenue ? Pourquoi ? Je croyais que tu le détestais de t'avoir renvoyée. Je pensais que tu nous détestais tous. J'étais sûre que tu commanditais un meurtre. Jamais je n'aurais imaginé que tu reparaisais comme par magie.

Je m'efforçai d'ignorer le pincement au cœur que me causa le mot « renvoyée ». Q ne m'avait pas renvoyée. Il avait obéi aux ordres de la police. Je ne lui gardais pas de rancune... à moins qu'il ne continue à se comporter avec autant d'arrogance. Dans ce cas, je lui collerais mon poing dans sa belle gueule.

En tenant Suzette contre moi, j'inhalai son odeur de lavande et de produits ménagers, submergée par les souvenirs. Suzette n'avait pas toujours été tendre avec moi. Elle était si loyale envers Q. Elle avait parfois eu des mots durs, mais elle était juste et courageuse, et elle avait souffert beaucoup plus que moi. J'avais pour elle un immense respect.

— J'ai eu le temps de réfléchir. Q m'a transformée. Il m'a révélé ma vraie personnalité.

J'esquissai un sourire en me remémorant combien Q était attaché à la symbolique des oiseaux, et, dans son langage cryptique, j'ajoutai :

— Il a ouvert ma cage et je me suis envolée. Je n'y peux rien si ma liberté est là.

— Tu le comprends, murmura Suzette en me prenant la main.

Et elle m'entraîna vers la maison.

Je me concentrai sur chacun de mes pas, et m'efforçai de maîtriser ma respiration, afin de ne pas m'évanouir. Mon cœur battait beaucoup trop fort depuis que j'étais montée dans l'avion à destination de la France. Je n'aurais pas été étonnée de faire un infarctus.

— Il m'a donné des indices, sous l'influence de l'alcool, et Franco m'a livré quelques éléments... Oui, je commence à le cerner. Et j'ai envie de mieux le connaître.

Je parcourus du regard le majestueux hall d'entrée, l'escalier bleu nuit, les œuvres d'art. Mon corps était en proie à des milliers de sensations. Mon estomac n'arrêtait pas de faire des sauts périlleux.

Suzette me déposa une bise sur la joue, puis elle referma la porte derrière nous, nous enfermant dans le monde de Q. Son domaine. Mon avenir.

— Quel jour sommes-nous ?

Je clignai des paupières. Avec tous les fuseaux horaires que j'avais traversés, j'avais perdu la notion du temps.

— Euh... Dimanche ?

Un sourire lui éclaira le visage.

— Autrement dit, c'est le week-end !

Oh, mon Dieu... Mon cœur s'envola, impatient.

— Il est là, chuchotai-je. Conduis-moi à lui.

Suzette entrecroisa ses doigts avec les miens et baissa la voix.

— Je suis si contente de te retrouver, amie.

— Tu connais mon prénom, maintenant. Appelle-moi Tess.

— Attends-moi là, dit-elle.

Et elle s'élança dans l'escalier, me laissant seule.

Je me tordis les mains, désespérée. J'étais une intruse dans cette somptueuse demeure, venue quémander à un homme extrêmement riche de me faire une place à ses côtés, de m'offrir la vie dont je rêvais.

Un bruit me parvint du salon. Je me retournai et découvris une jeune femme vêtue d'un pantalon de jogging et d'un sweat-shirt trois fois trop grand pour elle, l'air abattue, misérable. Dès l'instant où nos regards se croisèrent, elle tomba à genoux et s'inclina en gémissant.

La cinquante-neuvième, celle qui m'avait remplacée. Je demeurai pétrifiée, les poings serrés. La jalousie me retournait l'estomac mais je m'efforçai de la surmonter. D'après Franco, Q n'avait jamais touché aucune esclave. J'étais la première. Et je serais la dernière. L'unique.

— Tu peux te relever, dis-je doucement en m’avançant vers elle.

Elle avait d’immenses cernes, les cheveux bruns grasseux, les poignets fins comme des brindilles, des traces de bleus et de coups.

Arrivaient-elles toutes dans ce triste état ? Était-ce la raison pour laquelle Q avait paru si intrigué par moi ? Je refusais de m’incliner, je jurais, je sifflais comme un chat enragé.

Je me vis soudain comme il m’avait vue : une femme farouche, résolue à ne pas se laisser asservir ; un éclat de lumière dans un monde de détresse ; à l’opposé de cette pauvre fille.

Je m’agenouillai devant elle et lui tendis une main. Tremblante, elle eut un mouvement de recul. Je me redressai et reculai.

— N’aie pas peur, je ne te ferai pas de mal.

— Sephena, lève-toi !

Un délicieux frisson me parcourut. C’était sa voix. C’était lui. Mon maître. Si sensuel, dominateur. Je me retournai face à lui, face au destin que j’avais choisi.

Il se tenait dans l’escalier. La surprise se lisait dans ses yeux de jade pâle, mêlée à la colère, et au désir. La tension crépitait dans l’air. Je me mis à trembler. Rien d’autre que lui n’existait.

Près de moi, la fille se redressa, chancelante. Je détachai les yeux de Q pour la regarder s’incliner et s’avancer vers lui. Je la suivis, attirée par mon maître comme par un aimant.

Il n’avait d’yeux que pour moi. Sans un mot, il descendit les dernières marches, en costume noir à fines rayures et chemise aubergine, chaussures de cuir parfaitement cirées. Je me délectais du spectacle.

Des rides étaient toutefois apparues au coin de ses yeux. La tension lui nouait les épaules et il se tenait légèrement voûté, lui d’ordinaire si altier.

— Qu’est-ce que tu fais là ? demanda-t-il en s’arrêtant sur l’avant-dernière marche, le regard noir.

Subjuguée par le son de sa voix, en adoration, j’aurais voulu me coller à son corps magnifique et ne plus jamais m’en séparer. Brûlante de désir, je me léchai les lèvres. Entre nous, une étincelle fusa, prête à s’embraser.

Tout le temps où j’avais vécu avec Brax, je n’avais eu aucun appétit sexuel. À présent, j’allais mourir si Q me laissait sur ma faim. Mes jambes étaient faibles, mon corps était en feu, je mouillais éhontément. Q m’enflammait. La pauvre Sephena était complètement ignorée.

— Je suis revenue pour vous, chuchotai-je. De mon plein gré.

Ses narines frémissèrent, ses lèvres s’entrouvrirent. Cette bouche... Oh, comme

j'avais hâte de l'embrasser. D'y glisser la langue. De la sentir sur moi.

— Sephena, va voir Suzette, ordonna-t-il. Elle te montrera la piscine. N'oublie pas, ajouta-t-il d'un ton plus doux, que tu es libre ici de faire ce qui te plaît.

La fille ne parut pas surprise. Pour ma part, j'ignorais qu'il avait une piscine. Qu'allais-je encore découvrir ? J'étais déterminée à rester là et à connaître cette maison de fond en comble. Je voulais seconder Q dans chaque aspect de sa vie. Il avait besoin de quelqu'un.

Je n'avais encore jamais songé à quel point il devait être seul. Les femmes défilaient chez lui mais, brisées, elles ne lui étaient d'aucun soutien. Il travaillait, dormait et travaillait.

— Il faut qu'on parle, dis-je, les poings serrés, sitôt Sephena disparue.

— Il ne faut rien du tout. Je t'ai renvoyée chez toi. Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

La main me démangeait de le gifler. N'avait-il pas conscience des tourments qu'il m'avait causés ? Était-il aveuglé par les siens ? Oubliant tout ce que j'avais l'intention de lui dire, je me laissai tomber à genoux, une soumise devant son dominateur.

Or je n'étais pas soumise. J'étais celle qui ravirait le cœur de Q, comme il avait ravi le mien. Il n'aurait pas le choix. Je ne le lui laisserais pas.

— Maître... Q... Quincy...

Il inspira une énorme bouffée d'air, son costume bruissant lorsqu'il s'avança vers moi.

— Je m'appelle Tess Snow. Et non Tessie, ni « chérie », ni « ma puce ». Je suis une femme qui vient seulement d'ouvrir les yeux et de comprendre de quoi elle est capable. Je ne suis la fille de personne. Je ne suis l'amie de personne. Je ne dois rien à personne, qu'à moi-même, et j'en retire une immense force.

Agenouillée à ses pieds, je contemplais le sol de marbre.

— Je suis revenue pour l'homme que j'entrevois derrière le maître, poursuivis-je. Celui qui a peur d'être un monstre. Celui qui recueille des esclaves. Je suis revenue pour Q. Pour être son esclave, mais aussi son égale. Je serai tout pour vous... Comme vous pour moi.

La passion me nouait la gorge, les battements de mon cœur me résonnaient aux oreilles.

Ses chaussures apparurent dans mon champ de vision. Il se posta devant moi.

— Tu n'as pas conscience de ce que tu m'offres, dit-il d'une voix sombre.

Je relevai la tête et m'agrippai à l'une de ses chevilles.

— Je vous offre ma douleur, mon sang, mon plaisir. Je vous offre le droit de

me fouetter et de me baiser. De m'humilier et de me faire mal. Je vous offre mes désirs comme armes contre les vôtres. Je souhaite vous rejoindre dans les ténèbres et découvrir le plaisir dans la souffrance. Je veux être votre monstre, Q. Nous sommes pareils.

Vibrante de sincérité, j'enfonçai les ongles dans la jambe de son pantalon. Il secoua le pied pour me faire lâcher prise, puis il se rendit dans la bibliothèque.

Je le suivis et fermai la grande porte vitrée derrière nous, puis j'appuyai sur un interrupteur afin que le verre s'opacifie. Nous étions à présent dans l'intimité, au royaume de la frayeur érotique. La tension qui planait entre nous était presque palpable.

Penché au-dessus de son bureau, Q se pinça l'arête du nez. Dans la pénombre, la pièce chuchotait « transgression », « tentation »... Sur les étagères parfaitement époussetées, les livres érotiques m'encourageaient à terminer ce que j'avais commencé.

Je m'approchai de Q. Il me devait des excuses, des explications. Il me devait son cœur.

Il s'éloigna et se mit à arpenter la pièce, en se passant une main rageuse dans les cheveux.

— Vous ne pouvez pas me forcer à partir. Si je suis là, c'est parce que je le veux. Vous êtes peut-être ici chez vous, Q, mais vous n'aurez pas la force de me chasser deux fois.

J'espérais de tout mon cœur ne pas me tromper. Il grommela quelque chose d'inintelligible, entre ses dents, le regard furieux, sans cesser de faire les cent pas.

— La nuit que nous avons passée ensemble, la veille de mon départ, aura été la plus belle de ma vie, poursuivis-je en le suivant des yeux. J'ai gardé les marques de fouet une semaine. Chaque fois que je me regardais dans le miroir, ou que j'effleurais les hématomes sous la douche, je mouillais pour vous. Vous hantiez mes rêves. Je me réveillais ruisselante de désir, le cœur vide.

J'avais la peau brûlante au souvenir de tous ces rêves torrides.

— Je pensais à vous tout le temps, à la fac, au supermarché. Je ne pouvais pas vous échapper.

Il cessa de marcher, son beau visage figé par le désir. Je m'approchai de lui en murmurant :

— J'avais mal tellement j'avais envie d'être dominée, d'être baisée. Si vous saviez comme vous m'avez manqué... Cet homme en vous que vous ne me laissez pas voir... Je sais qu'il est là... C'était lui qui me manquait !

Je lui montrai mon poignet. Il le saisit. J'étouffai un gémissement lorsqu'il referma les doigts autour de l'oiseau dans sa prison de code-barres.

— Pourquoi ? chuchota-t-il d'une voix torturée.

— Vous m'avez libérée.

— Tu as perdu la tête, rétorqua-t-il sèchement. Je t'ai rendue folle. Après tout ce que je t'ai fait, tout ce que tu as enduré parce que je t'ai gardée, comment peux-tu dire de telles inepties ?

Je posai une main contre sa joue. Un courant électrique naquit au bout de mes doigts. Le moindre contact me mettait au supplice.

— Vous m'avez révélée celle que je suis vraiment. Je possède la force de vous affronter. Je désire tout vous donner, mais seulement si vous me donnez en retour ce que je vous demanderai.

— Tu es vraiment cinglée. Je t'ai fait souffrir. Tu devrais t'en aller et ne plus jamais revenir. (En me tirant par le poignet, il m'attira contre lui.) Tu ne parviendras pas à m'apprivoiser. Je ne suis pas celui qui te déclamera des poèmes et te traitera comme une princesse. Je ne suis pas de ces hommes-là.

Je déglutis péniblement, décontenancée par cette repartie.

— Vous ai-je réclamé des poèmes ? Non ! Si je voulais de l'eau de rose, je serais restée avec Brax.

Il se figea, les narines frémissantes, un rictus lui déformant les lèvres.

— Ne prononce plus jamais ce prénom devant moi ! dit-il d'une voix qui me glaça jusqu'à la moelle.

Je perds. Il ne comprend pas.

Par dépit, je le giflai. Ma paume claqua avec un son jouissif contre sa barbe naissante. Choqué, il eut un mouvement de recul, qui se mua aussitôt en une posture de chasseur, de tueur, de monstre.

— Tu vas trop loin. Va-t'en avant de le regretter.

J'avais envie de taper du pied comme une enfant capricieuse. De piquer une colère noire, afin qu'il m'entende enfin.

— Je vous désire, sifflai-je entre mes dents. J'aime votre personnalité complexe, vos zones d'ombre. Vos chaînes et vos fouets, votre brutalité. Écoutez-moi, bon sang ! Je vous offre une esclave qui ne craquera jamais, si vous lui donnez ce qu'elle veut en retour.

Il inclina la tête, enfin disposé à me prêter attention.

— Et que désires-tu en retour ? murmura-t-il, si près de moi que je sentis son souffle sur ma peau et mes résolutions fléchir.

— Je veux que vous me fassiez une place dans votre vie. Je veux savoir qui

est Quincy. Je veux appartenir à Q. Je veux que vous soyez honnête avec vous-même et que vous reconnaissiez que je signifie quelque chose pour vous. En serez-vous capable, Q ? De me protéger, de me choyer, afin que je puisse assouvir vos pulsions ?

Il baissa la tête et cacha son visage au creux de mon cou, dans mes boucles blondes.

— Tu me demandes l'impossible. Tu me demandes de t'aimer.

La douleur dans sa voix me fendit le cœur. Quand il redressa la tête, il avait presque les larmes aux yeux.

— Je ne peux pas aimer. J'en suis incapable. Ce que je t'ai infligé n'est rien comparé à ce que je voudrais te faire. C'est plus fort que moi. Je n'y peux rien.

Il me repoussa et enfonça les mains dans ses poches, puis il s'éloigna, se blindant, se retranchant derrière une barricade.

— Qui voudrait faire souffrir celle qu'il est censé aimer ? poursuivit-il. Qui voudrait voir un être aimé se tordre de douleur et se soumettre ? Personne. Je suis dérangé, esclave. Je ne peux pas te donner ce que tu me demandes.

« *Esclave.* »

Un frisson me parcourut. Une ombre de désir passa sur le visage de Q lorsqu'il s'aperçut de ce qu'il venait de dire.

— En as-tu appelé une autre « esclave » ?

Les yeux brillants, il secoua la tête. Je m'avançai vers lui, l'acculant devant la cheminée.

— Quelle que soit l'opinion que vous avez de vous, vous avez eu des attentions pour moi. Vous m'avez offert le carnet de croquis. Vous m'avez réconfortée après le viol. Vous êtes une bonne personne, Q. Vous avez sauvé tant de femmes. Je veux vous rendre heureux.

Lorsque je le pris à la gorge, il inspira une grande bouffée d'air et me regarda avec un regard insondable. Il redressa le cou quand je serrai plus fort, grisée par le pouvoir que ce geste me conférait. Je voulais à tout prix l'entendre répondre à la question que j'étais venue lui poser.

— Ça vous a fait mal de me chasser ? demandai-je en lui comprimant le larynx.

Il garda le silence. Je serrai davantage. Sa pomme d'Adam tressauta sous mes doigts. Il ne me quittait pas du regard, en proie à un conflit intérieur. Je sentais qu'il se retenait de me repousser. Il aurait pu le faire aisément, il était plus fort que moi, mais il me laissait le dominer.

Enfin, toutefois, quelque chose se produisit dans ses yeux, et la violence des

sentiments que j'y lus me brisa le cœur.

— Oui, dit-il.

— Oui, vous avez eu mal ?

D'un mouvement d'épaule, il se libéra de mon emprise.

— Oui, j'ai souffert, admit-il, me toisant de toute sa hauteur, sombre, tendu. J'en avais perdu le sommeil. Je ne mettais plus les pieds dans ma chambre, ça me faisait trop bander. Je jouis deux fois par jour en repensant à la façon dont tu te contractais sous mes coups de fouet, aux marques rouges sur ta peau.

Il s'interrompit, le souffle court, son corps appelant désespérément le mien, mais je me contraignis à demeurer de marbre. En se passant une main sur le visage, il se força à poursuivre ses aveux. On aurait dit qu'il n'avait jamais vécu de moment plus difficile.

— Tu es tout ce que je recherche mais tu m'effraies. Tu désires que je te fasse mal ! Tu es folle de me tenter ainsi ! J'ai trop peur de finir par te tuer.

Avec la vivacité d'un cobra, il me déposa un baiser sur les lèvres. Nos regards se rencontrèrent. De la lave en fusion coulait dans mes veines.

Les mains tremblantes, je déboutonnai sa chemise, sous son blazer. À chaque bouton, il respirait plus fort, sa poitrine se soulevant en frémissant. J'étais aussi haletante que lui.

— Arrête, Tess.

— Vous ne me tuerez pas. Vous n'irez pas aussi loin, dis-je en promenant les doigts sur son tatouage, le long de ses côtes, autour de ses pectoraux parfaitement dessinés. Je sais que vous déplorez ce qui est arrivé aux femmes que vous sauvez, mais vous ne me réduirez pas à l'ombre brisée de moi-même. Je me nourris de votre férocité, dis-je en lui mordant le téton, mes dents avides de faire couler le sang. Je veux bien accepter tout ce qui vient de vous... à condition de connaître vos sentiments.

Je m'agrippai aux ronces et aux barbelés tatoués sur son flanc afin de l'attirer à moi. Il résista, le dos contracté. J'aimais sa force, son autorité, mais je voulais le sentir contre moi. En soutenant son regard, je me pressai contre lui, de la poitrine jusqu'aux orteils.

Parfaitement immobile, il serra les dents, les paupières lourdes de désir, sans prononcer un mot. Son silence plein de rage planait dans la bibliothèque, menaçant.

— Parle-moi..., murmurai-je.

Et je me haussai sur la pointe des pieds pour lui lécher la lèvre inférieure.

Il se détendit légèrement.

— Je ne serai jamais repu..., chuchota-t-il. J'ai commis la plus grosse erreur de ma vie en te renvoyant.

Effervescence de joie ! Pur bonheur !

— Alors vous êtes d'accord pour que je reste ? Tant pis pour la police ? dis-je en essayant de glisser la langue entre ses lèvres, capturant son soupir tremblant.

— Je n'ai rien convenu avec la police. Ils m'ont félicité d'avoir sauvé une esclave aussi forte.

Le temps se figea. Avais-je bien entendu ? Je tentai de m'écarter. Q me retint.

— Tu ne peux pas me provoquer et espérer t'en tirer sans payer.

Ses bras se refermèrent autour de moi et il me souleva du sol comme si je ne pesais rien. Puis il me porta jusqu'à son bureau et, du revers de la main, il balaya tout ce qui se trouvait dessus, stylos, papiers et un ordinateur portable qui s'écrasa sur le plancher.

Me jetant pratiquement sur le bureau, il plaqua ses hanches contre les miennes. Me rattachant désespérément à un dernier brin de lucidité, je me cambrai, lui griffant les avant-bras.

— Arrêtez... Pourquoi avez-vous dit ça ?

Mon corps échappait à mon contrôle mais je devais savoir. En grognant, il frotta son sexe dur contre moi. Automatiquement, je nouai les jambes autour de lui.

— La police est au courant de mes activités. Quand les filles... vont mieux... ils retrouvent leurs proches et les renvoient chez elles.

Frémissant de désir, les yeux fermés, il me donna un coup de reins, en riant sombrement, penché au-dessus de moi.

— Ils se mêlent de ma vie amoureuse depuis que j'ai seize ans. Ils te croyaient différente. Ils ont cru que j'avais abusé de toi. (Son regard de jade me brûlait.) J'ai eu peur. Ils ont compris ce qui s'était passé. Il fallait que je me débarrasse de toi avant de te tuer... ou pire... avant de faire de toi ce que les maîtres pervers font de leurs esclaves.

Il s'immobilisa et soudain, le silence me glaça.

— Tu comprends ? Je tenais trop à toi pour me lâcher complètement. Je t'avais fait une promesse. Je ne la trahirai jamais.

Le monde bascula. La Terre devint plate, le noir et le blanc se transformèrent en couleurs, la nuit était le jour.

Enfin. Le mystère de Q s'éclaircissait. La dernière pièce du puzzle se mettait en place. J'avais envie de l'embrasser, de le mordre, de le gifler, de le faire mourir de plaisir. Il m'avait chassée parce qu'il tenait à moi. Même s'il avait juré

être incapable d'aimer.

J'éclatai de rire. Ah, les hommes ! Si bêtes, si orgueilleux !

Mon homme. À moi.

Il plongea son regard dans le mien, sans bouger, hormis une très légère pulsation du bassin, à peine perceptible. J'ondulai des hanches en gémissant, sa braguette me meurtrissant agréablement à travers ma robe.

— Trahis ta promesse. Maintenant. Avec moi.

— Je ne peux pas me le permettre.

Il grogna lorsque je me soulevai afin de l'embrasser. Les bras autour de son cou, je me donnai tout entière dans ce baiser. Il résista une seconde avant de darder sa langue au fond de ma bouche, violente, possessive. Mon cerveau se désagrégea. Je cessai de réfléchir pour mieux me concentrer sur les sensations.

Je lui mordis la lèvre inférieure, j'affrontai sa langue de la mienne, lui livrant un combat silencieux, nos cœurs battant au même rythme effréné.

Il rompit le baiser, avec une expression... non pas excitée, mais triste, absente. J'écartai davantage les jambes. Hors de question de le laisser sombrer dans les idées noires.

— J'ai envie..., souffla-t-il lorsque j'arquai le dos pour me frotter contre son érection. J'ai envie que tu me fasses mal.

Je dissimulai un sourire. Q l'emportait sur Quincy. Ses désirs les plus sombres secouaient les barreaux de la cage dans laquelle il s'enfermait. *Je gagne !*

— Tu as envie de moi ? Ou besoin de moi ? gronda-t-il, la bouche déformée, en se projetant contre moi.

Frémissante, provocante, je remuai le bassin, agitant la petite esclave insolente devant le maître diabolique.

— Y a-t-il une différence ? haletai-je.

Dans mon esprit, les deux se valaient. Les deux étaient une question de vie ou de mort, lorsque le corps était affamé.

À travers la délicate étoffe de ma robe, Q me tordit le téton, m'arrachant un cri.

— As-tu besoin d'un homme ou d'un maître ? articula-t-il d'une voix rauque.

Une veine pulsant dans son cou, il déboutonna son pantalon.

— C'est ça que tu veux, esclave ? demanda-t-il, son érection à la main.

J'acquiesçai de la tête, incapable de détacher le regard de son sexe énorme, délicieusement dur. Il remonta ma robe en haut de mes cuisses et écarta ma culotte pour me doigter brutalement, mais je mouillais déjà abondamment. Je m'arc-boutai contre sa main, gémissante de gratitude. Il y avait si longtemps que

j'attendais ce moment. Mes jambes se convulsèrent lorsqu'il m'enduisit le clitoris de sève.

— Q... Maître...

Sans me quitter des yeux, il referma son autre main sur l'oiseau tatoué à mon poignet, me réduisant à sa merci, un geste plein de promesses auxquelles je me soumettais plus que volontiers.

— Tu promets de me le dire si je vais trop loin ? Tu promets que tu ne me laisseras jamais détruire ton caractère, ta combativité, ton audace ? Tu promets de toujours rester forte...

Il enfonça son doigt en moi et me caressa le point G. Mon esprit ne répondait plus. Il voulait que je promette. Je voulais bien promettre n'importe quoi. J'étais revenue pour tout lui donner. S'il voulait du sang, j'étais consentante. J'étais prête à tout si Q se donnait entièrement.

Il poussa son doigt encore plus loin, incroyablement profond, réveillant mes désirs les plus sombres. Je me contractai autour de lui, affamée, impatiente.

— Réponds-moi, esclave, exigea-t-il d'une voix de gorge.

Je rivai mon regard au sien, nous emprisonnant tous les deux. Ses iris étaient de braise, ses paupières lourdes.

— Je vous jure de me battre jusqu'à la mort plutôt que de vous laisser me briser.

Il retira ses doigts et, derrière ma tête, il s'empara d'un coupe-papier. Mon cœur accéléra à la vue de l'éclat de la lame.

— Je suis un businessman, Tess. Je ne prends pas les promesses à la légère.

Je me redressai et tirai sur ma robe afin de me couvrir. Mon corps vibrait de désir mais je voyais combien cette promesse avait de valeur à ses yeux. Q allait accepter de me garder. Me faire une place dans son monde. C'était tout ce que je demandais. J'aurais fait n'importe quoi pour le tranquilliser.

— Tu me demandes de te traiter comme une esclave et en même temps de partager ma vie avec toi ? Tu désires que je te domine et tu voudrais être mon égale ?

Le visage fermé, il était redevenu Q, totalement.

— Tout à fait, acquiesçai-je.

Une lueur s'alluma dans ses yeux et ses doigts se resserrèrent autour de l'ouvre-lettres.

— J'ai failli venir te chercher, tu sais.

Mon cœur fit un bond et je réprimai un sourire.

— C'est vrai ? Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi, répliqua-t-il avec un rire amer. J'ai vécu l'enfer, sans toi. Sephena est arrivée une semaine après ton départ, de Téhéran, où elle appartenait au pire des sadiques. Je te revoyais sans cesse me cracher à la figure, si fière.

D'une main furieuse, il m'attrapa le menton.

— Elle est arrivée dans les bras de Franco, poursuivit-il. Elle s'était évanouie de terreur. Rien à voir avec ta férocité.

Il inclina la tête, contemplant la lame dans sa main.

— Tu ne dois jamais, jamais, me laisser te briser complètement. J'ai besoin de ta hargne, de ton tempérament, de ta volonté indomptable.

Je me laissai glisser au bas du bureau, sur une liasse de documents éparses, sans doute un contrat immobilier.

— Je vous ai déjà donné ma promesse. Et vous n'êtes pas venu m'enlever. Je suis là parce que je le veux.

Sur son visage, l'excitation l'emporta sur le doute. Il comprenait enfin ce que je lui offrais, que j'étais assez forte pour affronter le monstre qui vivait en lui. Je le laisserais me faire mal, mais pas m'anéantir.

— J'essaierai de te donner ce que tu désires en échange de deux choses, dit-il en tirant sur l'une de mes mèches blondes pour m'attirer à lui et me planter un baiser sur les lèvres.

— Il vous suffit de demander.

— Je veux que tu travailles pour moi, murmura-t-il contre ma bouche. Je sais que tu as réussi tes examens. Tu es diplômée, maintenant.

Incrédule, je levai les yeux vers lui, tout autant sidérée par son offre d'emploi, dans une société multimilliardaire, que par le fait qu'il ait pris des renseignements sur moi. Mon cœur se gonfla de joie. Il ne m'avait jamais oubliée. J'étais heureuse qu'il m'ait espionnée.

— Quelle est la deuxième chose ?

— Il y en a deux autres, en fait, dit-il en redressant le buste, le visage sombre, fermé. Si tu couches avec un autre, je ne réponds plus de mes actes. Tu es retournée chez ce Brax. Tu as partagé son lit pendant un mois. C'était la pire des tortures et je refuse de l'endurer à nouveau.

Il respirait fort, en secouant la tête, le regard hanté. Je me jetai sur lui, je l'escaladai en l'embrassant. Il me rendit un baiser dévastateur, ses dents me meurtrissant les lèvres, comme s'il voulait se substituer à toutes mes pensées. Ce n'était pas nécessaire. Je n'avais plus que lui en tête. Hors d'haleine, je murmurai :

— Ça vaut pour toi aussi. Aucune autre. C'est moi que tu fouettes et que tu baisses.

Et j'ajoutai en lui montrant mon tatouage :

— Ce petit oiseau appartient à ta cage. À personne d'autre.

En grognant, ses hanches contre les miennes, il me repoussa contre le bureau. Je me renversai en arrière. Puis j'attrapai sa cravate et l'attirai sur moi. Son torse nu contre moi, je glissai les mains sous sa chemise déboutonnée et lui caressai le dos. Il me donna un coup de reins, qui m'excita comme jamais. J'attendais ce moment depuis trop longtemps.

— Ça me paraît équitable, dit-il.

— Et ta dernière condition ? haletai-je, ses lèvres sur ma gorge, se dirigeant vers la vallée de mes seins.

Il me mordit le sein à travers ma robe. Un éclair fusa dans mon ventre.

— J'ai des envies de meurtre.

Mon cœur cessa de battre.

— Je vais tuer ces chiens qui t'ont fait souffrir. Je mettrai un point d'honneur à démanteler leur sinistre commerce.

Je m'écartai de lui afin de le regarder dans les yeux. Je ne pouvais plus respirer. Il était animé par le même désir de vengeance que moi. Je n'avais même pas besoin de l'encourager. Malgré notre relation hors norme, nous étions tous deux habités par le sens de la justice. Nous n'étions pas seulement homme et femme. Nous communions à un niveau beaucoup plus profond.

J'avais à présent la conviction que j'étais faite pour lui et lui pour moi. Nous étions les deux versants d'une seule et même perversité. Deux âmes consumées par les mêmes désirs, incapables d'embrasser la liberté tant qu'elles ne s'étaient pas trouvées.

Nouant les bras autour de lui, je me gorgeai de son parfum d'agrumes, ainsi que d'une autre senteur, plus sombre, quelque chose qui aspirait l'énergie de mon corps, libérait mon âme de son enveloppe charnelle, qui, elle, ne demandait qu'à être prise et possédée.

— Tu es celui que j'attendais, Q Mercer. Tu es celui que j'attendais depuis toujours.

Les joues de Q s'empourprèrent. C'était la première fois que je le voyais gêné, lui d'ordinaire si hautain, intouchable. Une bouffée de désir m'envahit. *M'accoutumerai-je un jour à tout ce qu'il signifie pour moi ? Est-ce souhaitable ?* Je voulais vivre ma vie au septième ciel. Constamment fascinée. Dévorée de désir en permanence.

Les dents serrées, il fit glisser le coupe-papier en travers de sa paume, où se dessina un filet de sang. De son autre main, il prit la mienne et l'entailla de la même manière, ses yeux au fond des miens.

La douleur fut imperceptible, bienvenue même. Je savais ce qu'il s'apprêtait à faire. Personne d'autre n'aurait vu à quel point je désirais mêler nos essences, nos forces vitales. Lui, si.

Nous nous apprêtions à sceller un pacte entre deux monstres se débattant dans le noir, à la recherche du plaisir et de la douleur. Un contrat signé de notre sang.

Nous joignîmes nos mains. Toute l'énergie de l'univers circula entre nous.

— Je promets de te protéger, de te ravager, de traquer ceux qui t'ont fait du mal et de t'offrir la vie que tu mérites. Ma fortune est la tienne. Mes secrets sont les tiens. Et je jetterai à tes pieds les cadavres de ceux qui t'ont fait souffrir.

— Je promets de te résister à chaque heure de chaque jour.

Un sourire cruel se dessina sur ses lèvres.

— Bienvenue dans mon monde, esclave. Je lutte contre mes désirs à chaque seconde.

Lâchant ma main, il étala notre sang mêlé sur mon tatouage.

— Tu es le premier oiseau que j'ai libéré à être revenu. Le seul.

Les yeux voilés de larmes, je lui caressai la joue.

— Je te cherchais depuis toujours, sans le savoir. Ma liberté, c'est être captive de toi, Q. Tu me donnes des ailes.

Il se lécha les lèvres, le regard empli de respect, adoratif.

— Je suis à toi.

— Nous sommes l'un à l'autre.

ÉPILOGUE

Q MERCER

Vingt ans plus tôt.

Le silence était mon ami. Il l'avait toujours été et le serait probablement toujours.

D'une certaine manière, l'air me portait. Je me déplaçais comme une ombre, un spectre, un fantôme.

Mes parents me perdirent pendant deux jours, dans mon enfance, alors que je n'avais pas quitté l'immense manoir que nous appelions « maison ». J'errais de pièce en pièce, je chipais de quoi manger à la cuisine et dormais à l'intérieur des cheminées inutilisées.

Il était dur de cacher des secrets à un garçonnet de huit ans curieux et taciturne. Je voyais ce qui se passait, et j'en étais malade.

Ma mère était au courant mais elle ne disait rien. À mon père, elle préférait le schnaps à la pêche et le Baileys. Et mon père préférait les esclaves à son épouse.

J'avais cinq ans la première fois que j'entendis des cris. Des appels à l'aide désespérés, suivis d'ignobles grognements de plaisir. Je m'introduisis dans la chambre interdite. Mon père frappait une fille en la prenant par-derrière. Elle avait les fesses marbrées de rouge.

Mon cœur d'enfant battait à toute allure. Je savais que je n'aurais pas dû être témoin de cette scène. Je ne comprenais pas. Toutefois, j'avais conscience que mon père commettait le mal. Il brutalisait une femme qui ne méritait pas d'être punie, comme moi quand je faisais des bêtises. Elle pleurait et hurlait, recroquevillée sur elle-même. Mon père la rouait de coups de poing et de coups de fouet. Le visage rouge de plaisir, il ressemblait à un babouin.

Cette scène me marqua à vie ; elle eut sur moi une influence déterminante.

Dès lors, je m'employai à être bon envers toute créature vivante. La cuisinière me surprenait souvent à nourrir les oiseaux, les souris et autres petites bêtes de la forêt.

Ma mère aimait de plus en plus les liqueurs fruitées et, pendant qu'elle sombrait dans l'alcoolisme, mon père se constituait une écurie.

Il avait déjà une grange pleine de Bugatti, d'Audi, de Ferrari et de Porsche. Il possédait également des pur-sang et des chevaux de course. Mais cela ne lui suffisait pas. Il collectionnait aussi les êtres humains. Les filles.

Le jour de mon huitième anniversaire, il amena sa douzième pouliche à la maison. Elle hurlait et se débattait. Il la frappa si fort qu'elle perdit connaissance. Une aile entière du manoir était réservée à ses nouvelles acquisitions. Les membres du personnel n'y étaient pas autorisés.

Mais je connaissais des secrets qu'il ignorait. Des passages dérobés à travers le manoir. Aucune serrure ne me résistait.

Je me cachais pour observer dans des bouches d'aération ou des cavités dans les murs. Mon estomac se révolta devant les actes pervers infligés à des femmes fragiles. J'avais honte de mon père, je me sentais coupable. Il privait ces pauvres filles de liberté et les réduisait à l'état d'objets brisés.

Je n'avais jamais aimé mon père et je le haïssais chaque jour davantage. Je le maudissais d'être mon géniteur. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui.

Le jour de mon treizième anniversaire, je m'introduisis dans l'écurie, en son absence. Les filles tournèrent vers moi leurs yeux rouges et effrayés. Je ne savais pas pourquoi j'étais venu là. Pour leur offrir de la sympathie ? Du réconfort ? Démuni, je leur proposai de leur apporter tout ce qu'elles voudraient – de voler de la nourriture à la cuisine, tout ce qui aurait pu atténuer ce désespoir dans leurs regards. Elles se mirent à pleurer et coururent se cacher, terrorisées par un gamin de treize ans.

Leur peur dégageait une odeur fétide, difficilement supportable. Mais je leur devais quelque chose. C'était mon père qui causait leur malheur. C'était mon rôle de les venger.

— S'il vous plaît... Je ne vous veux pas de mal.

Ma voix n'avait pas encore mué. Elle était aussi aiguë que leurs plaintes et leurs appels à l'aide.

Aucune ne s'approcha de moi, ce jour-là, mais je vis leurs hématomes, les ombres sous leurs yeux, le vide hanté de leurs âmes. Je ne pouvais pas rester indifférent.

Le lendemain, je revins et prononçai le seul mot que je m'étais juré de ne

jamais prononcer. Un mot que j'avais souvent entendu dans la bouche de mon père.

— Esclaves... Vous allez m'obéir.

Immédiatement, elles tombèrent à genoux et s'inclinèrent, leurs longs cheveux balayant le sol.

Ce fut ce jour-là que je compris le sens du mot « brisé ». Brunes, blondes ou rousses, ces douze filles étaient brisées, complètement. Et je ne pouvais le tolérer. Il avait suffi que je leur donne un ordre pour qu'elles m'appartiennent. Je détestais leur faiblesse autant que je haïssais mon père d'en avoir fait des créatures aussi serviles.

— Rampez jusqu'à moi !

Elles s'exécutèrent.

— Arrêtez !

Elles s'immobilisèrent.

Au milieu de ces femmes nues et soumises, je me fis une promesse. Je les aiderais. Personne ne méritait ce triste sort. Personne n'avait le droit de s'approprier la vie d'autrui.

Je serais leur sauveur, je leur rendrais leur dignité.

Trois ans s'écoulèrent avant que je ne me procure une arme à feu. En pensionnat à Londres, je fréquentais des fils de riches qui par ennui frayaient avec des garçons de la rue. La fortune attire les mouches comme de la viande avariée, et j'en tirai parti.

J'avais la réputation d'être distant, colérique. En vérité, j'étais préoccupé. Je cherchais un moyen de traîner mon père devant la justice. Son nom me précédait, on me craignait. Mes camarades avaient peur du fils de l'impitoyable magnat.

Je me gardais bien de les rassurer. La peur est une arme puissante – je le savais. Je voyais comment mon père asservissait les femmes par la terreur.

Deux semaines plus tard, pour les vacances scolaires, je pris le train, ma valise en cuir à la main et mon revolver noir à la ceinture.

Je détestais rentrer chez moi. Je n'y retrouvais que mon désir de vengeance.

Ma mère était décédée l'année précédente d'une cirrhose. Elle était certes ma mère mais elle ne s'était jamais beaucoup intéressée à son fils unique. Je n'étais ni du bourbon ni du shiraz ; par conséquent, une entité négligeable.

Ce fut Mme Sucre qui m'accueillit. Je me terrai dans ma chambre et lustrai mon nouveau joujou. En contemplant les balles de cuivre luisantes, je ruminais

ma colère et ma rage.

À 2 heures du matin, je partis en chasse. Mon père était un noctambule. Je savais où le trouver. Je traversai la maison sans un bruit, les doigts crispés sur mon nouvel achat.

Les gémissements des filles me fendaient le cœur. *Bientôt. Bientôt, vous serez libres.* Elles me seraient reconnaissantes. Ma santé mentale était en jeu. Bientôt, je n'aurais plus à culpabiliser de laisser mon père torturer des innocentes.

Il ne m'entendit pas arriver. Il baisait une esclave en tenant ses couettes comme le guidon d'une mobylette, son derrière flasque et ridé ballotté par les secousses. La haine me fit retrousser les lèvres. Les larmes de la fille me brûlèrent l'estomac.

Je levai lentement le revolver. J'avais la main parfaitement sèche, pas la moindre sueur. Mon cœur ne tremblait pas.

— Savoure ton dernier coup de bite, père. Tu ne baiseras plus jamais.

M. Quincy Mercer I^{er} interrompit ses va-et-vient, le visage cramoisi, les bajoues pendantes.

— Qu'est-ce que tu fous là, petit con ? Fiche le camp ! Je t'ai dit que cette partie de la maison était interdite.

Il y avait des filles tout autour de la pièce, attachées dans d'horribles positions. Elles se mirent à pleurer. Certaines avaient le cou ligoté aux chevilles. D'autres étaient pendues au plafond, tête en bas. À travers les larmes, une lumière s'alluma dans leurs yeux. La soif de vengeance se répandit comme une traînée de poudre.

Je ne prononçai pas un mot de plus. Je pressai la détente.

Dans une gerbe de sang, la cervelle de mon père gicla sur la fille encore empalée à ses reins. En hurlant, elle s'essuya le visage, les mains tremblantes.

Au centre de ce macabre spectacle, je pris une profonde inspiration.

Le règne de mon père était terminé. J'étais le nouveau maître de l'empire Mercer. À seize ans, j'héritais de tous ses biens, y compris de son écurie de femmes.

Pour la première fois, mon sexe durcit à l'idée de perpétuer son legs. Il devait être si facile de violer une fille attachée. Je pouvais me dépuceler avec une esclave. Je pouvais faire ce que je voulais. Devenir un tyran immonde, à l'image de mon père.

Je savais toutefois que jamais je ne suivrais sa voie.

Néanmoins, la soumission m'excitait. Je me méprisais mais je bandais en imaginant une femme me sucer sous la contrainte.

J'avais beau le renier, j'étais le fils de mon père. Je l'avais tué mais il m'avait transmis ses gènes viciés. J'avais envie de me tirer une balle dans la tête.

Pressé de fuir ce lieu lugubre, je détachai les femmes et leur donnai des vêtements qui avaient appartenu à ma mère. Elles les acceptèrent les yeux baissés et les lèvres closes.

Cette nuit marquait un nouveau départ. Pour elles comme pour moi.

Un an plus tard, les douze esclaves étaient affranchies. Certaines étaient parties sitôt que je les avais libérées. Je leur avais donné de l'argent afin qu'elles puissent rentrer dans leur famille. D'autres étaient restées car elles avaient besoin d'une aide psychologique. Je les fis hospitaliser, à mes frais.

Je n'eus pas besoin d'inventer des histoires. Tout le monde était au courant des perversions de mon père. Il fournissait des jouets aux habitants de la ville. Il leur louait des filles, au prix fort, et ne se formalisait pas que certaines ne lui reviennent pas vivantes.

On m'imaginait à son image, même si je luttais contre mes démons intérieurs. J'aurais aimé garder ces filles enfermées et enchaînées, soumises à mes désirs, mais jamais je ne m'y autorisai. Je me battis toujours contre moi-même.

La dernière à partir fut la fille d'un cheikh. Elle avait été offerte à mon père en échange d'un juteux contrat immobilier au Moyen-Orient. Captive depuis six ans, elle se sentait redevable envers moi.

Le soir précédant son départ, elle me prit en otage dans ma chambre. Les jeunes femmes étaient libres d'aller et venir à leur guise dans la maison, afin qu'elles se réacclimatent progressivement à la liberté.

Elle ferma la porte à clé, me signifiant clairement par ce geste ce qu'elle désirait. Je tentai de la raisonner. Je la repoussai. Elle ne me devait rien, et surtout pas son corps, mais elle me contraignit à faire des choses dont mon père aurait été fier. C'est ainsi que je perdis ma virginité, en fessant une fille.

Dégoûté de moi-même, je la mis dans mon jet privé et la renvoyai chez son père. Je ne pouvais pas la regarder. Elle me rappelait combien j'étais tombé bas. Combien je ressemblais à l'homme que je détestais le plus au monde.

Les années suivantes furent terribles. Je ne retirais aucune satisfaction des rapports sexuels conventionnels. J'avais besoin de violence pour éprouver du plaisir. J'avais besoin de dominer et d'asservir. Mon sang était contaminé. Je ne guérirais jamais de cette maladie.

Puis vinrent les cadeaux. J'avais fait prospérer l'empire familial et hissé la société au rang international. On me quémandait des faveurs. Un immeuble en zone inconstructible. Une dérogation exceptionnelle. J'avais des amis haut

placés et les hommes me graissaient la patte. Encore une fois, j'étais précédé par la réputation de mon père. Au lieu de me gratifier d'alcools et de mets fins, on m'offrait des esclaves.

D'abord une par an. Puis deux. Puis je devins le roi des marchés malhonnêtes en échange de femmes trafiquées. Les accueillir me coûtait une fortune mais je n'en touchai jamais aucune.

Elles arrivaient brisées, tremblantes, parfois droguées, parfois complètement démolies. J'étais pour elles un père, un frère, un ami.

La plupart finissaient par reprendre le dessus mais certaines...

Il y en eut quelques-unes, hélas, que je ne pus sauver.

J'entrai en contact avec la police locale et nous menâmes une traque sans relâche. Pour ma « charité », je fus promu au rang de citoyen exemplaire.

Puis arriva Suzette. Elle avait des marques de morsure et des brûlures de cigarette sur tout le corps, le crâne rasé, des doigts cassés. J'engageai sur-le-champ un mercenaire pour rendre la pareille à ceux qui l'avaient torturée.

Pendant six mois, elle ne prononça pas un mot. Puis il fallut encore six mois pour qu'elle supporte de rester dans la même pièce que moi. Tout doucement, elle commença à s'acquitter des tâches ménagères, comme si elle souhaitait se fondre parmi le personnel de maison et faire oublier qu'elle avait été une esclave. Je n'émis pas d'objections.

Peu à peu, sa peau livide reprit des couleurs, la panique quitta son regard et elle cessa de sursauter chaque fois que j'apparaissais, silencieux.

Quand je lui demandai si elle était prête à retourner chez elle, elle refusa. Elle se jeta à mes pieds et me supplia de la garder. Elle n'avait personne, elle n'aimait que moi. Elle désirait que je l'aime en retour. Elle était à ma disposition. Je pouvais la prendre comme j'en avais envie. Or je ne pouvais pas. Je n'ai jamais pu. Je ne pouvais pas me résigner à profiter de ces femmes brisées. Je n'aurais plus jamais pu me regarder en face.

J'assouvissais mes fantasmes les plus noirs avec des professionnelles, des femmes qui, pour 10 000 euros, voulaient bien accepter de souffrir un peu. Je n'étais jamais satisfait. Ces séances me laissaient un goût amer, mais c'était ma pénitence, mon sacrifice. J'étais déterminé à ne plus jamais toucher une esclave.

Suzette me devint indispensable. Elle contribuait à la guérison de mes pensionnaires. En se liant d'amitié avec elles, elle leur rendait leur joie de vivre.

Notre collaboration fonctionna à merveille pendant des années. Je me concentrai davantage sur les projets immobiliers que sur les filles à sauver. Je développai la compagnie en Asie du Sud-Est, à Fidji, à la Nouvelle-Zélande, à

Hong Kong.

Puis le monde bascula avec l'arrivée de l'esclave 58.

Dès l'instant où elle franchit le seuil de la maison, mes désirs les plus sombres resurgirent. Si je m'étais écouté, je l'aurais prise sur-le-champ au bas de l'escalier.

Elle était différente. Elle n'était pas brisée.

Pour la première fois, une esclave osait me cracher à la figure. Mon sexe se tendait devant son regard brillant d'intelligence et d'audace. Je savais que tôt ou tard, je perdrais le contrôle, et je la haïssais autant que je me haïssais.

J'avais enfin rencontré une femme en qui brûlait un feu aussi ardent que le mien, et je désirais la briser. Je la voulais à moi de toutes les manières qu'un humain puisse supporter.

J'étais un pervers, un déviant. Mes fantasmes m'enverraient en enfer.

Alors que j'avais dominé le monstre pendant douze ans, il s'était échappé de sa cage et refusait d'y retourner. Prisonnier de mes désirs, j'endossai sans effort le rôle du maître, comme si enfin le vrai moi s'épanouissait. Le monstre.

Elle était à moi.

Aujourd'hui.

En secouant la tête, elle plongeait ses yeux gris colombe au fond de mon âme noire.

— Nous sommes l'un à l'autre.

Le monstre bondit dans ma poitrine, prêt à relever son offre, à l'humilier et lui faire mal, tandis qu'une autre partie de moi l'aurait couverte de baisers, de caresses et de cadeaux.

Après tout ce que je lui avais infligé... Après ce que Lefebvre lui avait fait... Le porc ! Au souvenir du viol, une vague de furie me submergeait. Je creuserais sa tombe, je le dépèçerais, je le démembrerais ! Une balle était une mort trop douce pour ce fumier.

Tess avait néanmoins survécu à cette terrible épreuve. Elle n'en était que plus forte, plus rayonnante.

Je me pressai contre elle, la queue brûlante. Son gémissement me fit perdre tout contrôle, toute raison. Comment avais-je pu la renvoyer ? La chasser de ma chambre alors qu'elle m'avait laissé la fouetter jusqu'au sang ? J'avais été un saint doté de la volonté d'un ange.

J'avais tout sacrifié parce que je refusais de briser une femme aussi parfaite. Une femme qui était entrée dans ma vie en crachant des flammes et menaçait à présent de réduire mon existence en cendres.

— Je n'arrive pas à croire que tu es revenue, murmurai-je, le cœur galopant, encore bouleversé par le pacte que nous venions de sceller.

Du bout des doigts, je lui étalai un peu de sang sur la gorge. Mes yeux se posèrent sur son poignet tatoué. Seigneur, qu'essayait-elle de me faire ? Elle parlait à mes ténèbres intérieures et, malgré sa peur, elle me provoquait. J'avais envie de la rouer de coups, de l'asservir, mais sa rébellion était aussi ma perte.

Jamais je ne m'affranchirais d'elle.

Tess Snow. Tess esclave. À moi. Tout entière.

Je n'en peux plus d'attendre. Elle est revenue de son plein gré. À mon tour, maintenant.

Je me redressai et rangeai ma bite dans mon pantalon, en grimaçant tellement elle était dure. Cette fille m'avait ensorcelé. Elle cligna des paupières en me regardant avec ses yeux de Bambi, m'implorant de la prendre, de lui faire mal.

Un rôle m'échappa. Si je succombais, il n'y aurait plus moyen de revenir en arrière. Je devrais avoir foi en sa promesse. J'espérais de tout mon cœur qu'elle serait aussi forte qu'elle le prétendait, car j'avais pour ma part cessé de lutter.

Le monstre rugissait, il se frappait la poitrine, la bave aux lèvres. J'en avais terminé de le tenir en laisse, et elle était à moi, dans tous les sens du terme.

— Viens !

Je lui saisis le poignet et l'entraînai hors de la bibliothèque. Ses petits halètements me rendaient fou. Merde, j'avais trop envie d'elle. Trop envie de la voir se tordre de douleur, hurler et saigner.

Quel genre d'homme désirait faire saigner une femme ?

Je suis un malade mental. Je suis empoisonné. Voué à l'enfer.

Je donnai un coup de poing dans la porte dissimulée sous l'escalier, extériorisant ma violence sur le panneau de bois. Tess tressaillit. Je l'interrogeai du regard, lui laissant une dernière chance d'admettre qu'elle avait commis une énorme erreur. Non que cela eût changé grand-chose. Je ne la laisserais plus repartir. Esclave consentante ou non. Le maître préférait même qu'elle ne le soit pas.

J'étais un psychopathe. Un pervers.

— Je suis à toi, assura-t-elle.

Je serrai les dents. Merde, oui, elle était à moi. Et à personne d'autre. Elle avait de la chance que je n'aie pas pendu et réduit en loques cet abruti qu'elle était allée retrouver. Cet idiot avait dormi près d'elle tous les soirs, il l'avait souillée. Ne se rendait-il pas compte du trésor unique qu'elle était ? La fierté me gonfla la poitrine. Tess l'avait quitté pour moi. Ce garçon n'était pas digne d'elle. Elle avait besoin d'un homme habité par un démon.

Jamais je n'aurais osé espérer trouver une femme aux désirs aussi obscurs que les miens. Mais elle m'avait trouvé.

Le dos frémissant de tension, je l'entraînai au bas de l'escalier. Les lumières s'allumèrent automatiquement, éclairant le bar en teck, la table de billard, le studio d'enregistrement, le sauna.

Tess ne prononça pas un mot lorsque ses yeux se posèrent sur la table de billard mais sa poitrine se souleva. Comme j'avais aimé la doigter ce soir-là... J'avais été sur le point de la violer mais elle m'avait opposé trop de résistance, trop excité. Je voulais savourer le plaisir de faire durer le suspense. Me torturer de désir en attendant de l'emplir de mon sexe.

J'étais assez fier de la volonté dont j'avais fait preuve. Si je l'avais prise, elle n'aurait peut-être pas supporté tout ce que je lui avais infligé par la suite.

Elle se plaqua contre moi, incapable de détacher les yeux de la table de billard. Je l'emprisonnai entre mes bras.

— Tu te souviens de mes doigts dans ta chatte, esclave ? Tu te rappelles

comme tu mouillais ? Déjà, ton corps savait qu'il m'appartenait.

Elle frissonna, tendue, docile et féminine à la fois.

— Allez-vous terminer ce que vous avez commencé ce soir-là ? Allez-vous me prendre sur la table de billard ?

Elle glissa une langue rose entre ses lèvres, me tentant au-delà de tout. Ma queue me tirait douloureusement.

— Non, j'ai une autre idée.

Elle retint son souffle. Je lui attrapai le poignet. Son pouls s'accéléra. Le monstre eut soudain un éclair de raison. Je paniquai. Comment lui faire mal sans... Parviendrais-je un jour à assouvir ce désir de la faire souffrir ? Je devrais en permanence me surveiller, maîtriser ma force. Je ne voulais surtout pas être comme mon père. Jamais. Je la fis pivoter et la bloquai contre ma poitrine, mon sexe contre son ventre.

— Ta peau est trop parfaite. J'ai envie de la marquer.

Je fermai les yeux et serrai les paupières. Elle allait me prendre pour un sadique mais, merde, la perspective de lui laisser des cicatrices indélébiles me rendait dingue.

— Vous m'avez déjà marquée. Mais ça ne se voit pas.

Un halètement m'échappa. Assailli par des images de son âme déchiquetée, je tressaillis.

— Que ce soit clair..., grognai-je. Je suis ton maître et tu m'appartiens. Tu es mon esclave. Je vais te faire mal, je vais te baiser. Ensuite, j'essaierai de te satisfaire. J'essaierai de te parler, de te donner ce que tu désires, mais je ne suis pas sûr d'y parvenir. Tu es toujours partante ? soupirai-je, happé par mon côté le plus sombre, m'efforçant de conserver un semblant d'apparence humaine. Sachant que je ne serai peut-être capable que de prendre et de prendre ? Jusqu'à ce que tu n'aies plus rien à donner ? Jusqu'à ce que je t'aie vidée ?

Elle acquiesça d'un signe en se mordant la lèvre inférieure, les traits déformés par le désir.

— Oui, maître, accepta-t-elle en inclinant la tête, ses boucles blondes lui cachant le visage.

Un frisson me parcourut. Elle m'autorisait à la dominer. La liberté qu'elle m'accordait, de mêler ma noirceur à la sienne, me procurait un sentiment indescriptible. J'avais envie de la serrer à l'étouffer. De la baiser si brutalement qu'elle se briserait entre mes bras. Puis de lui embrasser le front et de soigner ses plaies. J'avais envie de tellement de choses. Tant de choses que je pensais impossibles.

Je ne pouvais pas la quitter des yeux. Elle se cambra, ses lèvres douces et fragiles contre les miennes.

— Maître, punissez-moi. Je mérite d'être châtiée pour avoir baisé avec un autre quand j'étais loin de vous.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me figeai. Le monde vacilla. Je lui saisis la gorge.

— Tu oses l'admettre ? Tu es suicidaire ?

Je serrai jusqu'à lire dans ses yeux une réelle peur, qui me nourrissait. Merde, je me nourrissais de sa frayeur, de sa vulnérabilité. Un petit oiseau à qui je pouvais si facilement ôter la vie.

Cette vision d'horreur tempéra ma rage. Je me forçai à relâcher mon emprise. *Ressaisis-toi !*

— Pas suicidaire mais presque, si vous ne me touchez pas... J'ai envie de vous, Q.

Mon nom sur ses lèvres embrasa l'étincelle qui couvait. J'en avais fini de me retenir. Terminé les blablas.

Je l'empoignai par les cheveux et la traînai jusqu'au bar de cristal face à la table de billard. Je n'étais pas d'humeur à jouer. J'étais d'humeur à m'enivrer et à la faire mouiller.

Je la plaquai contre le bar, savourant ses gémissements, ses cris, ses petits halètements sexy.

— Tu vas regretter ce que tu viens de dire, esclave. Tu veux voir jusqu'où je suis capable d'aller ? Eh bien, non. Pas avant que tu ne m'aies prouvé que tu es capable de tenir ta promesse. J'ai besoin de savoir que tu es assez forte.

En l'attrapant par la nuque, je lui plaçai la joue contre le comptoir de granit froid. Elle pressa ses fesses contre moi. *Merde... Quelle femme !*

— Vous êtes jaloux ? Vous voulez effacer toute trace de lui avec votre sexe ? Je le désire moi aussi. Q... S'il vous plaît, Q...

Qui était ce petit animal ? L'avais-je conditionnée ou avait-elle toujours été de nature perverse ? Ma peau s'enflammait, j'éprouvais des émotions que je n'avais jamais ressenties. La joie, une joie éclatante.

— Évidemment que je suis jaloux de ce type, dis-je en la secouant. J'étais jaloux que Franco prenne l'avion avec toi. J'étais jaloux que Suzette ait gagné ton amitié. J'étais même jaloux de moi-même, qui t'avais baisée ! Merde ! Oui, je suis jaloux, nom de Dieu !

Sa bouche se tordit.

— Tant mieux. Je suis contente.

En secouant la tête, j'arrachai le dos de sa robe grise, la robe que je lui avais achetée. Elle trembla au bruit du tissu qui se déchirait. J'écartai les lambeaux, exposant son dos, ses fesses, ses cuisses, et lui assenai une fessée, trop fort, mais elle hurla de bonheur. Mon sexe se contracta et je faillis éjaculer.

Instantanément, une paume rouge se dessina sur sa peau blanche. Je la caressai en grognant, avide, insatiable. Quand je m'immobilisai, redoutant d'aller trop loin, Tess me regarda par-dessus son épaule.

— Une claque ? C'est tout ce que je mérite ?

Je la frappai de toutes mes forces. Ma paume me brûlait. Des larmes roulèrent sur ses joues. Je poussai mon sexe contre ses fesses, pulsant de sève prête à jaillir.

Puis j'ouvris le minibar sous le comptoir et en retirai une bouteille de champagne glacée. J'arrachai le col de papier doré et fis sauter le bouchon, frémissant de désir contenu, incapable de penser clairement.

Tess m'observait, des larmes scintillant sur ses joues et au bout de ses cils, le visage docilement plaqué contre le comptoir, sans dire un mot. Avec un sourire crispé, je lui versai le champagne sur le dos, dans les cheveux. Elle frissonna au contact du liquide gazeux et froid puis, avec un gémissement, elle se mit à onduler des hanches. Je me frottai contre ses fesses rougies. J'avais envie de lui infliger toutes sortes de sévices mais j'étais si près de jouir que j'avais peur de ne pas pouvoir me contenir.

Elle veut savoir jusqu'où je suis capable d'aller. Nous avions un avenir devant nous, prometteur de péché et de débauche. J'allais lui apprendre le sens du mot « noirceur », l'initier à mon univers. Un frisson remonta le long de mes jambes, dans mon ventre. Un avenir ensemble.

Mon esprit était incapable de s'attarder sur une pensée précise. Tess se donnait de si bon cœur, elle s'offrait sur un plateau, prête à tout. En retour, je jetterais à ses pieds les cadavres de ceux qui l'avaient enlevée. Je lui prouverais que j'étais peut-être un monstre, mais que j'étais *son* monstre. Une bête qui se montrerait féroce envers ceux qui lui avaient fait du mal.

Je me baissai et lui arrachai son string blanc d'un coup de dents, puis je lui lapai le dos et les côtes.

Ses flancs étaient vierges de tatouage, contrairement aux miens. Il m'avait fallu quatre ans pour me faire tatouer exactement comme je le souhaitais, et je faisais ajouter un oiseau chaque fois que je sauvais une esclave. Que Tess se soit fait tatouer un oiseau prouvait à quel point elle m'avait dans la peau.

Son goût mêlé à celui du champagne m'embrumait l'esprit.

Je tombai à genoux, lui saisis les chevilles et lui écartai brutalement les jambes. Elle glissa et se rattrapa au comptoir.

— Oh oui... Q...

Sa voix vibra en moi, exacerbant mon désir. Je me redressai en ôtant ma cravate.

— Non ! implora-t-elle avec de grands yeux. Ne me bâillonnez pas, je ne crierai pas !

— Obéis, esclave.

Les yeux fermés, elle entrouvrit la bouche afin que je puisse y glisser la bande d'étoffe et la nouer. Derrière sa tête, je m'emparai des deux extrémités, telles des rênes, pour une chevauchée infernale.

Puis je repris ma position entre ses jambes. Son sexe dégoulinait de champagne et de sève, le spectacle le plus délicieux que j'avais jamais vu. En grognant, je lapai le liquide pétillant à l'intérieur de ses cuisses.

Elle ouvrit les jambes encore plus grand.

Elle avait un goût exquis, doux et fumé, d'orchidée et de givre.

Un spasme la contracta et des larmes roulèrent sur ses joues quand je passai la langue sur son clitoris. J'enfonçai les doigts dans ses cuisses afin de la stabiliser. Mon sexe était douloureux, enfermé dans mon pantalon. J'avais hâte de l'introduire en elle.

Mais d'abord, je voulais me gorger de sa saveur. Sans prévenir, je glissai la langue dans sa fente. Elle lâcha un cri étouffé par le bâillon, m'encourageant à la lécher plus fort. L'acidité du champagne se noyait dans sa douceur poudrée. Un nectar, puissant aphrodisiaque.

J'avais envie de la mordre, de la marquer, de la violer.

Je perdis la notion du temps en me délectant de ses chairs roses. Je ne voulais plus jamais rien manger qui n'ait le goût de Tess.

Mon sexe brûlait d'être à la place de ma langue. Les jeux attendraient un autre jour, où je ne risquerais pas d'éjaculer comme un puceau.

Je me redressai, le souffle court, et essuyai le jus de Tess sur mon menton. Puis je dégrafai ma ceinture, en proie à une montée de violence. Je retirai la lanière de cuir des passants, la soupesai entre mes mains.

Les paupières lourdes de désir, Tess jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, les lèvres écartées par le bâillon, grimaçante, les joues rouges d'excitation.

Je pliai la ceinture en deux, la boucle de métal au creux de ma main, et me fouettai la paume. Tess haleta plus fort.

— Pour avoir baisé avec un autre, cette leçon sera-t-elle suffisante ?

Elle ne répondit pas. Je m'attendais à un « non ». Une lueur farouche dans ses yeux bleus, elle avança le menton, me demandant ainsi de lui ôter le bâillon.

Je n'en avais pas envie mais je m'exécutai.

Elle se gonfla les poumons d'air quand je détachai la cravate trempée et la posai sur le comptoir. Pendant une seconde, elle garda le silence. Ses halètements m'enivraient. Puis cet éclat dangereux se ralluma dans son regard.

— Ne t'avise pas de me fouetter, espèce de monstre ! proféra-t-elle. Je te l'ai dit, je ne veux pas de ça. Laisse-moi tranquille.

Waouh... Provocation. Viol. Colère. Ô délice !

Je fermai les yeux et la bête se réveilla, enragée.

— Va te faire foutre, esclave. Je t'avais dit de ne pas me tenter.

La main crispée sur la ceinture, je la fis cingler dans le vide. Cette femme parfaite allait recevoir la raclée de sa vie. Ensuite je la baiserais. Fort.

Elle m'autorisait à lui faire des choses impensables. Elle me donnait tout ce dont j'avais besoin et davantage. Elle nourrissait à la fois l'homme et la bête et ne connaîtrait plus jamais la liberté. Elle était prisonnière de ma cage et jamais je ne lui ouvrirais la porte. Elle était la clé. La clé de mon bonheur.

En lui tapotant le cul, je levai une main. Un frisson nous parcourut tous les deux. La ceinture siffla et claqua sur sa peau ruisselante de champagne. Elle se mordit la lèvre inférieure en gémissant, les yeux fermés. Mes hanches bougeaient toutes seules, baisant le vide, tandis que je frappais et frappais encore, jamais deux fois au même endroit, lui quadrillant les fesses de rouge. J'avais du mal à respirer. Ma poitrine se soulevait avant chaque coup et retombait en même temps que ma main.

Je perdis le contrôle et frappai trop fort, faisant sourdre un mince filet de sang. Elle cria et tenta de se débattre mais je la retins.

— Ce n'est pas fini, Tess. Dix coups pour ta tentative de fuite, dix pour m'avoir quitté, et dix pour être revenue dans la tanière du monstre alors qu'il t'avait délivrée.

Je reconnaissais à peine ma propre voix, empâtée par le désir.

— C'est trop, je ne le supporterai pas, sanglota-t-elle, le visage inondé de larmes.

— C'est toi qui as voulu de la douleur, en voilà !

Et je joignis le geste à la parole.

Trente sombres caresses. Trente délicieuses tentations qui me révélèrent des lendemains radieux, au sortir des ténèbres dans lesquelles je m'étais débattu.

Tess hurlait et sanglotait mais sa sève coulait le long de ses cuisses, plus

épaisse, plus crémeuse que le champagne. Elle feignait de détester les coups, mais elle les adorait.

La ceinture embrassa une dernière fois son joli petit cul, puis je la jetai par terre en même temps que je défis ma braguette, baissai mon pantalon et sortis mon sexe turgescant.

— Écoute, ordonnai-je en lui appuyant sur les reins afin qu'elle se courbe.

Elle s'exécuta, avec un gémissement quand mon blazer râpa sa peau à vif. Puis elle cessa de pleurer.

Je plongeai en elle si profond et si brusquement que ses pieds décollèrent du sol et qu'elle glissa sur le comptoir inondé de champagne. Elle cambra le dos et poussa un cri de plaisir. J'enlaçai ses seins nus pour la redresser, en la pilonnant, essayant de posséder chaque centimètre d'elle.

Mon sexe était affamé, désespéré, déjà prêt à l'emplir.

Elle est si serrée. Si mouillée.

Je m'enfonçai en elle le plus loin possible, mes boules frappant ses fesses.

— Si tu savais comme tu m'as manqué ! cria-t-elle. Oh, oui ! Fais-moi mal !

— Ta gueule, esclave !

Je lui tordis un téton et lui mordis le cou, la mâchoire tremblante du désir de faire couler le sang. J'étais accro à son sang. Il était la plus divine des drogues. L'élixir de la bête.

Ses fesses fouettées étaient brûlantes contre mon bas-ventre. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à ma bite en elle.

Sentant que j'allais lâcher prise, je me campai fermement au sol, lui agrippai les hanches et m'abandonnai aux ténèbres.

— Prends-moi, Tess.

— Je vous ai déjà pris, maître.

Son bassin heurtait violemment le granit du comptoir, ses genoux cognaient contre le bar, mais seul m'importait mon plaisir.

Elle hurla en allant et venant au même rythme que moi, me réclamant de la baiser encore plus fort.

Un spasme me contracta et me coupa le souffle. Cette femme était extraordinaire. Cette femme... Je grognai en éjaculant dans cette superbe esclave. Les sensations explosèrent dans mes cuisses, remontèrent dans mes couilles et dans ma bite. Je me secouai tel un monstre n'ayant plus que quelques secondes à vivre, l'emplissant de mon sperme, la marquant, m'assurant qu'elle sache qui était son maître.

Dès que je commençai à me vider, elle se contracta autour de moi.

— Oh, oui, Q ! Oh oui ! Donne-toi à moi ! Je te veux !

Elle jouit sans fin, contractée, ruisselante, me pompant jusqu'à la dernière goutte.

Je me convulsai, parcouru de spasmes, la tension musculaire l'emportant sur le plaisir, mais je ne pouvais pas me résoudre à cesser d'aller et venir. Je ne voulais plus quitter sa chaleur brûlante, humide et sombre. Là était ma place.

Soudain, elle se relâcha, respirant comme un merle blessé. Mes jambes faiblirent et vacillèrent. Je la pris dans mes bras et nous nous écroulâmes sur le plancher, deux corps poisseux de champagne et de sueur.

Elle rit lorsque je l'allongeai sur mon ventre afin de lui épargner le contact du carrelage froid. Bien qu'épuisée, ma verge ne débandait pas et chaque stimulation lui insufflait une nouvelle vie.

Serais-je jamais repu de Tess ? Lui montrerais-je un jour jusqu'où j'étais capable d'aller ?

Elle voulut s'écarter mais je la serrai entre mes bras.

— Où vas-tu ?

— Je ne t'écrase pas ?

Elle tortilla les fesses, allumant des étincelles dans mon bas-ventre.

Après un mois sans elle, je n'allais pas la laisser m'échapper comme ça. Je lui donnai une petite claque sur le ventre. Ses fesses en avaient déjà trop reçu.

— Crois-tu que j'en ai fini avec toi, esclave ? murmurai-je en lui léchant l'oreille. Je viens à peine de commencer.

REMERCIEMENTS

Attention, roman-fleuve – installez-vous confortablement !

Tout d’abord, je tiens à remercier mon merveilleux mari d’avoir accepté que je consacre quatorze heures par jour à ce roman et que je ne parle de rien d’autre que de Q – Q ceci, Q cela, Q, Q, Q... J’ai épousé un saint !

Ensuite, je souhaite remercier tous les bêta-lecteurs qui ont lu les premières versions de *Larmes amères*. Skye Callahan, tu auras été la toute première – désolée de t’avoir infligé cette épreuve ! Je n’ose pas imaginer ce qu’écrire serait sans toi sur ma page FB.

Ing de *As the Pages Turn*, Chelle Bliss, Monica Robinson, Blakely Bennett, Kyra Lennon, Kelley Lynn, et Suzi Retzlaff – un grand merci pour vos suggestions, vos encouragements, et pour avoir supporté mes moments de déprime.

Un immense merci à Ari de *Cover it ! Designs*. Je ne pourrais imaginer aucune autre illustration de couverture pour *Larmes amères*, et j’ai adoré nos conversations littéraires à 2 heures du matin.

J’aimerais également remercier mes fabuleux correcteurs, TJ Loveless, Lindsey et Robin, pour leurs remarquables compétences – une chance que nous ayons décelé toutes ces coquilles !

Ce livre n’aurait jamais suscité un tel buzz sans tous ces fantastiques blogueurs – dans le désordre : *Aestas Book Blogger*, *Helena's Book Obsession*, *Breezy Books*, *Totally Booked*, *Hopeless Romantic*, *Dirty Books*, *House of Vetti*, *Read More Sleep Less*, *As The Pages Turn*, *Must Read Books*, *Swooning over Books*, *Hook Me Up Book Blog*, *Jacqueline Reads*, tous les merveilleux critiques d’AMAZING ARC – Alaina,

Nishat, Nadie, Ing, Surjit, Tiffany, Susan, Amber, Tamara, Donna, *Haloangel Reads*, *ItsyBitsy Book Blog*, Stacey, Patricia, Kristina, Jennifer, Mara, et tous ces incroyables blogueurs qui ont contribué au succès de ce roman. Je ne saurais jamais vous remercier assez, alors je vous embrasse !

Merci encore aux grandes dames qui ont organisé la promo de *Larmes amères* : Ing de *As The Pages Turn* – ta générosité et ton soutien n’ont pas de prix ! Gisele

de *Xpresso Book Tours* – je suis vraiment contente que tu aies géré le nombre incroyable de blogs qui ont joué le jeu. Laurynne, de *CBL Book Tours* – tu es géniale ; mille mercis à toi !

Merci également à Jenny de *Totally Booked* qui a répondu à toutes mes questions concernant l'utilisation de paroles de chansons dans un livre. (Apparemment, on n'a pas le droit, alors j'ai coiffé ma casquette d'auteur-compositeur et je m'y suis collée ! Je vous donne néanmoins la playlist des morceaux qui m'ont inspirée.)

Et enfin, merci à Black Firefly d'avoir géré tous les aspects éditoriaux. Tu m'as sauvé la vie.

Chansons recommandées pendant la lecture de *Larmes amères*

Demons – Imagine Dragons
Bring Me Back To Life – Evanescence
Arms – Christina Perri
Dark Paradise – Lana Del Rey
Undisclosed Desires – Muse
Animal – Disturbed
ET – Katy Perry
Halo – Depeche Mode
Higher Level – Beseech
My Immortal – Evanescence
Tainted Love
Familiar Taste of Poison – Halestorm
Gravity – Sara Barielles
Closer – Nine Inch Nails
Stay With Me – Danity Kane
So Far Down – Three Doors Down
SOS – Rihanna

Pepper Winters a écrit de nombreux best-sellers salués par le *New York Times* et *USA Today*. Elle adore la *dark romance*, les amants maudits, les interdits et les tabous. Elle s'efforce d'écrire des histoires incitant ses lectrices à assumer leurs désirs, grâce à des intrigues complexes et des personnages inoubliables qui feront parler d'eux bien après la dernière page. Elle persiste à croire dur comme fer que rien n'est impossible.

Du même auteur, chez Milady :

Monsters in the Dark :

1. *Larmes amères*
2. *Larmes brûlantes*
3. *Larmes silencieuses*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Tears of Tess*

Copyright © 2013 Pepper Winters

Tous droits réservés.

Photographie de couverture : © Shutterstock

Illustration : Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr